


# La San Felice Tome II

Alexandre Dumas

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

## Chapitre 25 L'intérieur d'un savant

Il était neuf heures du matin ; l'atmosphère, épurée par l'orage de la nuit, était d'une limpidité merveilleuse ; les barques des pêcheurs sillonnaient silencieusement le golfe, entre le double azur du ciel et de la mer, et, de la fenêtre de la salle à manger, de laquelle il s'éloignait et se rapprochait tour à tour, le chevalier San Felice eût pu voir et compter, comme des points blancs, les maisons qui, à sept lieues de là, marbraient le sombre versant d'Anacapri, si deux choses ne l'eussent en ce moment préoccupé : d'abord, cette opinion qu'a émise Buffon dans ses Époques de la nature,– opinion qui lui paraissait quelque peu hasardée, – que la terre avait été détachée du soleil par le choc d'une comète ; et, en même temps, une inquiétude vague que lui causait le sommeil prolongé de sa femme. C'était la première fois, depuis son mariage, qu'en sortant de son cabinet, vers les huit heures du matin, il ne trouvait pas Luisa occupée à préparer la tasse de café, le pain, le beurre, les œufs et les fruits qui composaient le déjeuner habituel du savant, déjeuner que partageait, avec un appétit tout juvénile, celle qui l'avait ordonné et servi, même, avec la double attention d'une fille respectueuse et d'une tendre épouse.

Après son déjeuner, c'est-à-dire vers dix heures du matin, avec la régularité qu'il mettait à toute chose, quand une trop forte préoccupation scientifique ou morale ne l'absorbait pas, le chevalier embrassait Luisa au front et prenait le chemin de sa bibliothèque, chemin qu'à moins de trop mauvais temps, il faisait toujours à pied, autant pour son plaisir et sa distraction que pour ac-

complir une recommandation d'hygiène que lui avait faite son ami Cirillo, et qui, s'étendant de Mergellina au palais royal, pouvait équivaloir à un kilomètre et demi.

C'était là que demeurait, six mois de l'année, le prince héréditaire ; les six autres mois, il demeurait à la Favorite ou à Capodimonte ; pendant ces six mois, une de ses voitures était à la disposition de San Felice.

Quand il habitait le palais royal, le prince descendait invariablement vers onze heures à sa bibliothèque, et trouvait son bibliothécaire juché sur quelque échelle, à la recherche d'un livre rare ou nouveau. En apercevant le prince, San Felice faisait un mouvement pour descendre, mais le prince s'opposait à ce qu'il se dérangeât. Une conversation presque toujours littéraire ou scientifique s'établissait entre le savant sur son échelle et l'adepte sur son fauteuil. Entre midi et midi et demi, le prince rentrait chez lui. San Felice descendait de son échelle pour le reconduire jusqu'à la porte, tirait sa montre, la mettait sur son bureau pour ne pas oublier l'heure, oubli auquel l'eût facilement entraîné un travail attachant, parce qu'il était aimé. À deux heures moins vingt minutes, le chevalier replaçait son travail dans son tiroir, auquel il donnait un tour de clef, remettait sa montre dans son gousset, prenait son chapeau, qu'il tenait à la main jusqu'à la porte de la rue, par cette révérence qu'avaient à cette époque les hommes vraiment royalistes pour tout ce qui tenait à la royauté. Parfois, s'il était dans ses jours de distraction, il faisait, tête nue, le chemin du palais à sa maison, à la porte de laquelle il frappait deux coups, presque toujours au même moment où sa pendule sonnait deux heures.

Ou Luisa venait lui ouvrir elle-même, ou elle l'attendait sur le perron.

Le dîner était toujours prêt ; on se mettait à table ; pendant le dîner, Luisa racontait ce qu'elle avait fait, les visites qu'elle avait reçues, les petits événements qui étaient survenus dans le voisinage. Le chevalier, de son côté, disait ce qu'il avait vu sur son chemin, les nouvelles que lui avait données le prince, ce qu'il avait pu saisir de la politique, chose qui le préoccupait assez peu et qui intéressait médiocrement Luisa. Puis, après le dîner, selon sa disposition, Luisa se mettait au clavecin ou prenait sa guitare et chantait quelque gaie chanson de Santa Lucia ou quelque mélancolique mélodie de Sicile ; ou bien encore les deux époux faisaient une promenade à pied sur la route pittoresque du Pausilippe, ou en voiture jusqu'à Bagnoli ou Pouzzoles, et, dans ces promenades, San Felice avait toujours quelque anecdote historique à raconter, quelque observation intéressante à faire, sa vaste érudition lui permettant de ne se répéter jamais et de charmer toujours.

On rentrait à la nuit ; il était rare alors que quelque ami de San Felice, quelque amie de Luisa, ne vînt pour passer la soirée, l'été sous le palmier, où l'on dressait une table, l'hiver au salon. En hommes, c'était souvent, lorsqu'il n'était point à Saint-Pétersbourg ou à Vienne, Dominique Cimarosa, l'auteur des Horaces,du Mariage secret,de l'Italienne à Londres,du Directeur dans l'embarras.L'illustre maestro se plaisait à faire chanter les morceaux encore inédits de ses opéras à Luisa, dans laquelle il trouvait, outre une excellente méthode qu'elle lui devait en partie, cette voix fraîche, limpide et sans fioritures, que l'on rencontre si rarement au théâtre ; c'était quelquefois un jeune

peintre, beau talent, charmant esprit, grand musicien, excellent joueur de guitare, s'appelant Vitaliani, comme cet enfant qui mourut avec deux autres enfants, Emmanuele De Deo et Gagliani, victimes de la première réaction. C'était, rarement enfin, car sa nombreuse clientèle lui en laissait peu le temps, c'était ce bon docteur Cirillo, avec lequel déjà deux ou trois fois nous nous sommes rencontrés, et que nous allons rencontrer encore. C'était, presque tous les soirs, la duchesse Fusco, quand elle était à Naples. C'était souvent une femme remarquable sous tous les rapports, rivale de madame de Staël comme publiciste et improvisatrice, Éléonore Fonseca Pimentel, élève de Métastase, qui, lorsqu'elle était encore tout enfant, lui avait promis un grand avenir de gloire. Quelquefois, encore, c'était la femme d'un savant, confrère de San Felice : c'était la signora Baffi, qui, comme Luisa, n'avait pas la moitié de l'âge de son mari, et qui cependant l'aimait comme Luisa aimait le sien. Ces soirées duraient jusqu'à onze heures, rarement plus tard. On causait, on chantait, on disait des vers, on prenait des glaces, on mangeait des gâteaux. Parfois, si la soirée était belle, si la mer était calme, si la lune semait le golfe de paillettes d'argent, on descendait dans une barque : et, alors, de la surface de la mer montaient au ciel des chants délicieux, des harmonies adorables qui ravissaient en extase le bon Cimarosa ; ou bien, debout comme la sibylle antique, Éléonore Pimentel jetait au vent qui faisait flotter ses longs cheveux noirs, dénoués sur une simple tunique à la grecque, des strophes qui semblaient des souvenirs de Pindare ou d'Alcée.

Le lendemain, la même existence recommençait, avec la même ponctualité ; rien ne l'avait jamais ni troublée ni dérangée.

Comment se faisait-il donc que Luisa, qu'en rentrant à deux heures du matin il avait trouvée couchée et dormant d'un si bon sommeil, comment se faisait-il que Luisa, toujours levée à sept heures, ne fût pas encore sortie de sa chambre à neuf heures, et qu'à toutes les questions du chevalier, Giovannina eût répondu :

— Madame dort et a prié qu'on ne la réveillât point.

Mais neuf heures un quart venaient de sonner, et le chevalier, cédant à son inquiétude, se préparait à aller lui-même frapper à la porte de Luisa, lorsque celle-ci parut sur le seuil de la salle à manger, les yeux un peu fatigués, le teint un peu pâle, mais plus ravissante peut-être sous ce nouvel aspect que le chevalier ne l'avait jamais vue.

Il allait à elle avec l'intention de la gronder à la fois et de ce sommeil si prolongé et de l'inquiétude qu'il lui avait causée ; mais, lorsqu'il vit le doux sourire de la sérénité éclairer, comme un rayon matinal, sa charmante physionomie, il ne put que la regarder, sourire lui-même, prendre sa blonde tête entre ses deux mains, la baiser au front, en lui disant avec une galanterie mythologique qui, à cette époque, n'avait rien de suranné :

— Si la femme du vieux Tithon s'est fait attendre, c'était pour se déguiser en amante de Mars !

Une vive rougeur passa sur le visage de Luisa, elle appuya sa tête contre le cœur du chevalier, comme si elle eût voulu se réfugier dans sa poitrine.

— J'ai fait des rêves terribles cette nuit, mon ami, dit-elle, et cela m'a rendue un peu malade.

— Et ces rêves terribles, t'ont-ils, en même temps que le sommeil, enlevé l'appétit ?

— J'en ai vraiment peur, dit Luisa en se mettant à table.

Elle fit un effort pour manger, mais c'était chose impossible : il lui semblait avoir la gorge serrée par une main de fer.

Son mari la regardait avec étonnement, et elle se sentait rougir et pâlir sous ce regard plutôt inquiet qu'interrogateur cependant, lorsqu'on frappa trois coups également espacés à la porte du jardin.

Quelle que fût la personne qui arrivait, elle était la bienvenue pour Luisa ; car elle faisait diversion à l'inquiétude du chevalier et à son embarras à elle.

Aussi se leva-t-elle vivement pour aller ouvrir.

— Où est donc Nina ? demanda San Felice.

— Je ne sais, répondit Luisa ; sortie peut-être.

— À l'heure du déjeuner ? quand elle sait sa maîtresse souffrante ? Impossible, ma chère enfant !

On frappa une seconde fois.

— Permettez que j'aille ouvrir, dit Luisa.

— Non pas ; c'est à moi d'y aller ; tu souffres, tu es fatiguée ; reste tranquille, je le veux !

Le chevalier disait quelquefois :Je le veux,mais d'une voix si douce, avec une expression si tendre, que c'était toujours la prière d'un père à sa fille, et jamais l'ordre d'un mari à sa femme.

Luisa laissa donc le chevalier descendre le perron et aller lui-même ouvrir la porte du jardin ; mais, inquiète à chaque circonstance nouvelle qui pouvait donner à son mari soupçon de ce qui s'était passé pendant la nuit, elle courut à la fenêtre, y passa vivement la tête, et, sans pouvoir découvrir qui c'était, vit un homme qui paraissait d'un certain âge déjà, et qui, abrité sous un chapeau à larges bords, examinait, avec une attention qui lui fit passer un frisson dans les veines, la porte contre laquelle s'était adossé Salvato, et le seuil sur lequel il était tombé.

La porte s'ouvrit, l'homme entra sans que Luisa eût pu le reconnaître.

Au son joyeux de la voix de son mari, qui invitait le visiteur à le suivre, Luisa comprit que c'était un ami.

Très pâle, très agitée, elle alla reprendre sa place à table.

Son mari entra, poussant devant lui Cirillo.

Elle respira. Cirillo l'aimait beaucoup, et, de son côté, elle avait une grande affection pour lui, parce que Cirillo, ayant autrefois été le médecin du prince Caramanico, parlait souvent de lui – quoiqu'il ignorât le lien de parenté qui l'attachait à Luisa – avec amour et vénération.

En l'apercevant, elle se leva donc et jeta un cri de joie ; rien de mauvais ne pouvait lui venir de la part de Cirillo.

Hélas ! bien des fois, pendant cette nuit qu'elle avait passée presque tout entière au chevet du blessé, elle avait pensé au bon docteur, et, peu confiante dans la science de Nanno, elle avait dix fois été sur le point d'envoyer Michele à sa recherche ; mais elle n'avait point osé mettre ce désir à exécution. Que penserait Ci-

rillo du mystère qu'elle faisait à son mari de ce terrible événement qui s'était passé sous ses yeux, et comment apprécierait-il les raisons qu'elle croyait avoir de garder sur cet événement un silence absolu ?

Mais il n'en était pas moins singulier pour elle, ce hasard qui amenait Cirillo, que l'on n'avait pas vu depuis plusieurs mois, et cela, le matin même qui suivait la nuit où sa présence avait été si fort désirée dans la maison.

Cirillo, en entrant, arrêta un instant son regard sur Luisa ; puis, cédant à l'invitation de San Felice, il approcha sa chaise de la table où le mari et la femme déjeunaient, et sur laquelle, selon la coutume orientale, qui est aussi celle de Naples, cette première étape de l'Orient, Luisa lui servit une tasse de café noir.

— Ah ! pardieu ! lui dit San Felice en lui posant la main sur le genou, il ne fallait pas moins qu'une visite à neuf heures et demie du matin pour vous faire pardonner l'abandon dans lequel vous nous laissiez. On mourrait vingt fois, cher ami, avant de savoir si vous êtes mort vous-même !

Cirillo regarda San Felice avec la même attention qu'il avait regardé sa femme ; mais autant chez l'une il trouvait la trace mystérieuse d'une nuit agitée et inquiète, autant il trouvait chez l'autre la naïve sérénité de l'insouciance et du bonheur.

— Alors, dit-il à San Felice, cela vous fait plaisir, de me voir ce matin,mon cher chevalier ?

Et il appuya sur ces deux mots : ce matin,avec une intention marquée.

— Cela me fait toujours plaisir, de vous voir, cher docteur, matin et soir, soir et matin ; mais justement, ce matin, je suis plus que jamais content de vous voir.

— À quel propos ? Dites-moi cela.

— À deux propos… Prenez donc votre café… Ah ! pour le café, par exemple, vous jouez de malheur aujourd'hui, ce n'est pas Luisa qui l'a fait… La paresseuse s'est levée… À quelle heure ? Devinez.

— Fabiano ! dit Luisa en rougissant.

— La voyez-vous ! elle est honteuse elle-même !… À neuf heures !

Cirillo remarqua la rougeur de Luisa, à laquelle succéda une pâleur mortelle.

Sans savoir encore quels étaient les motifs de cette agitation, Cirillo eut pitié de la pauvre femme.

— Vous vouliez me voir à deux propos, mon cher San Felice… Lesquels ?

— D'abord, répliqua le chevalier, imaginez-vous que j'ai rapporté hier de la bibliothèque du palais les Époques de la nature,de M. le comte de Buffon. Le prince a fait venir ce livre en cachette, attendu qu'il est défendu par la censure : peut-être – je n'en sais rien – peut-être est-ce parce qu'il n'est pas tout à fait d'accord avec la Bible.

— Oh ! cela me serait bien égal, répondit Cirillo en riant, s'il était d'accord avec le sens commun.

— Ah ! s'écria le chevalier, vous ne pensez donc pas comme lui que la terre soit un morceau du soleil détaché par le choc d'une comète ?

— Pas plus que je ne pense, mon cher chevalier, que la génération des êtres vivants s'opère par des molécules organiques et des moules intérieurs ; ce qui est encore une théorie du même auteur, non moins absurde, à mon avis, que la première.

— À la bonne heure ! Je ne suis donc pas si ignorant que j'en avais peur !

— Vous, mon cher ami ? Mais vous êtes l'homme le plus savant que je connaisse.

— Oh ! oh ! oh ! mon cher docteur, parlez bas, que l'on ne vous entende pas dire une pareille énormité. Ainsi, c'est bien arrêté, n'est-ce pas ? je n'ai pas besoin de m'en préoccuper davantage : la terre n'est point un morceau du soleil… Ah ! voilà l'un des deux points éclaircis, et, comme c'était le moins important, je l'ai fait passer le premier ; le second, vous l'avez devant les yeux. Que dites-vous de ce visage-là ?

Et il lui montra Luisa.

— Ce visage-là est charmant comme toujours, répondit Cirillo ; seulement un peu fatigué, un peu pâli par la peur que madame aura peut-être eue cette nuit.

Le docteur appuya sur les derniers mots.

— Quelle peur ? demanda San Felice.

Cirillo regarda Luisa.

— Il n'est rien arrivé cette nuit qui vous ait effrayée, madame ? demanda Cirillo.

— Bien, non, rien, cher docteur.

Et Luisa jeta sur Cirillo un regard suppliant.

— Alors, répondit insoucieusement Cirillo, c'est que vous avez mal dormi, voilà tout.

— Oui, dit San Felice en riant, elle a fait de mauvais rêves, et cependant, lorsque je suis rentré hier de l'ambassade d'Angleterre, elle dormait d'un si bon sommeil, que je suis entré dans sa chambre et l'ai embrassée sans qu'elle se soit réveillée.

— Et à quelle heure êtes-vous revenu de l'ambassade d'Angleterre ?

— Mais à deux heures et demie, à peu près ?

— C'est cela, dit Cirillo, tout était fini.

— Qu'est-ce qui était fini ?

— Rien, dit Cirillo. Seulement, on a assassiné cette nuit un homme devant votre porte…

Luisa devint aussi pâle que le peignoir de batiste dont elle était vêtue.

— Mais, continua Cirillo, comme c'était à minuit que l'assassinat avait eu lieu, que madame dormait à cette heure, que vous êtes rentré à deux heures et demie, vous n'en avez rien su ?

— Non, et c'est vous qui m'en donnez des nouvelles. Par malheur, ce n'est pas chose rare qu'un assassinat dans les rues de

Naples, et surtout à Mergellina, qui est à peine éclairée et où tout monde est couché à neuf heures du soir… Ah ! je comprends maintenant pourquoi vous êtes venu de si bon matin.

— Justement, mon ami, je voulais savoir si cet assassinat, qui a plus de gravité qu'un accident ordinaire, n'avait pas, s'étant passé sous vos fenêtres, jeté quelque trouble dans la maison.

— Aucun ! vous le voyez… Mais cet assassinat, comment l'avez-vous appris ?

— J'ai passé devant votre porte au moment même où il venait d'avoir lieu. L'homme, en se défendant, – il paraît qu'il était très fort et très brave, – a tué deux sbires et en a blessé deux autres.

Luisa dévorait chaque parole qui sortait de la bouche du docteur ; tous ces détails, qu'on ne l'oublie pas, lui étaient inconnus.

— Comment ! demanda San Felice en baissant la voix, les assassins étaient des sbires ?

— Sous le commandement de Pasquale De Simone, répondit Cirillo en mettant sa voix au diapason de celle du chevalier.

— Croyez-vous donc à toutes ces calomnies ? demanda San Felice.

— Je suis bien forcé d'y croire.

Cirillo prit San Felice par la main et le conduisit à la fenêtre.

— Voyez-vous, lui dit-il en étendant le doigt, de l'autre côté de la fontaine du Lion, à la porte de cette maison qui fait l'angle de la place et de la rue, voyez-vous cette bière exposée entre quatre cierges ?

— Oui.

— Eh bien, elle renferme le cadavre d'un des deux sbires blessés. Celui-là est mort entre mes mains et, en mourant, m'a tout dit.

Cirillo se retourna vivement pour s'assurer de l'effet qu'avaient fait sur Luisa les paroles qu'il venait de prononcer.

Elle était debout, essuyant avec son mouchoir la sueur de son front.

Luisa comprit que les paroles avaient été dites pour elle. Les forces lui manquèrent ; elle retomba sur sa chaise les mains jointes.

Cirillo fit signe que lui aussi comprenait et la rassura d'un coup d'œil.

— Maintenant, dit-il, mon cher chevalier, je suis enchanté que tout cela se soit passé in partibus,c'est-à-dire sans que vous ni madame ayez rien vu ni entendu. Mais, comme madame n'en est pas moins un peu souffrante, vous allez me permettre de l'interroger, n'est-ce pas, et de lui laisser une petite ordonnance ? Puis, comme les médecins font toujours des questions fort indiscrètes ; comme les dames ont toujours, à l'endroit de leur santé, certains secrets ou plutôt certaines pudeurs qui ont besoin du tête-à-tête pour s'épancher, vous allez me permettre d'emmener madame dans sa chambre et de l'y interroger tout à mon aise.

— Inutile, cher docteur ; voici dix heures qui sonnent. Je suis en retard de vingt minutes. Restez avec Luisa ; confessez-la à blanc. Moi, je vais à ma bibliothèque… À propos, vous savez ce

qui s'est passé, cette nuit, à l'hôtel de l'ambassadeur d'Angleterre ?

— Oui, à peu près du moins.

— Eh bien, cela doit avoir amené de grandes choses ; je suis sûr que le prince descendra aujourd'hui plus tôt que de coutume, et que déjà même peut-être il m'attend. Vous m'avez donné des nouvelles ce matin ; eh bien, moi, peut-être pourrai-je vous en donner ce soir, si vous repassez par ici… Mais que je suis naïf ! on ne repasse point par ici, on y vient quand on s'y perd… Mergellina est le pôle nord de Naples, et je suis au milieu des banquises.

Puis, embrassant sa femme au front :

— Au revoir, mon enfant chéri, lui dit-il. Conte bien toutes tes petites histoires au docteur ; songe que ta santé est ma joie, et que ta vie est ma vie. Au revoir, cher docteur.

Puis, jetant les yeux sur la pendule :

— Dix heures un quart ! s'écria-t-il, dix heures un quart !

Et, levant au ciel son chapeau et son parapluie, il s'élança par les degrés du perron.

Cirillo le regarda s'éloigner ; mais il n'eut pas même la patience d'attendre qu'il fût hors du jardin, et, se retournant vers Luisa :

— Il est ici, n'est-ce pas ? lui demanda-t-il avec un sentiment de profonde angoisse.

— Oui ! oui ! oui ! murmura Luisa en tombant à genoux devant Cirillo.

— Mort ou vivant ?

— Vivant !

— Dieu soit loué ! s'écria Cirillo. Et vous, Luisa…

Il la regarda avec une tendresse mêlée d'admiration.

— Et moi ?… demanda celle-ci toute tremblante.

— Vous, dit Cirillo en la relevant et en la pressant sur son cœur, vous, soyez bénie !

Et ce fut Cirillo qui, à son tour, tomba sur une chaise en s'essuyant le front.

q

## Chapitre 26 Les deux blessés

Luisa ne comprenait rien à la scène qui venait de se passer. Elle devinait qu'elle avait sauvé la vie d'une personne qui était chère à Cirillo, voilà tout.
Seulement, voyant le bon docteur pâlir sous le poids de l'émotion qu'il venait d'éprouver, elle lui versa un verre d'eau fraîche, qu'elle lui offrit et qu'il but à moitié.

— Et maintenant, dit Cirillo en se levant vivement, ne perdons pas une minute. Où est-il ?

— Là, dit Luisa en montrant l'extrémité du corridor.

Cirillo fit un mouvement dans la direction indiquée ; Luisa le retint.

— Mais..., dit-elle en hésitant.

— Mais ? répéta Cirillo.

— Écoutez-moi, et surtout excusez-moi, mon ami, lui dit-elle de sa voix caressante, et en lui posant les deux mains sur les deux épaules.

— J'écoute, dit en souriant Cirillo ; il n'est point à l'agonie, n'est-ce pas ?

— Non, Dieu merci ! il est même, je le crois, aussi bien qu'il peut l'être dans sa position ; du moins, il était ainsi quand je l'ai quitté, il y a deux heures. Voilà donc ce que je voulais vous dire et ce qu'il était important que vous sussiez avant que de le voir. Je n'osais pas vous envoyer chercher, parce que vous êtes l'ami de mon mari, et qu'instinctivement je sentais que mon mari ne devait rien savoir de tout cela. Je ne voulais pas confier à un médecin dont je ne fusse pas sûre un secret important, car il y a quelque secret important là-dessous, n'est-ce pas, mon ami ?

— Un secret terrible, Luisa !

— Un secret royal, n'est-ce pas ? reprit celle-ci.

— Silence ! Qui vous a dit cela ?

— Le nom même de l'assassin.

— Vous le saviez ?

— Michele, mon frère de lait, a reconnu Pasquale De Simone... Mais laissez-moi achever. Je voulais donc vous dire que, n'osant

vous envoyer chercher, ne voulant pas envoyer chercher un autre médecin que vous, j'ai prié une personne qui se trouvait là par hasard de donner les premiers soins au blessé…

— Cette personne appartient-elle à la science ? demanda Cirillo.

— Non ; mais elle a prétendu avoir des secrets pour guérir.

— Quelque charlatan, alors.

— Non ; mais excusez-moi, cher docteur, je suis si troublée, que ma pauvre tête se perd ; mon frère de lait, Michele, celui qu'on appelle Michele il Pazzo,vous le connaissez, je crois ?

— Oui, et, par parenthèse, je vous dirai même : défiez-vous de lui ! c'est un royaliste enragé devant lequel je n'oserais point passer si j'avais des cheveux taillés à la Titus, et si je portais des pantalons au lieu de porter des culottes : il ne parle que de brûler et de pendre les jacobins.

— Oui ; mais il est incapable de trahir un secret dans lequel je serais pour quelque chose.

— C'est possible ; nos hommes du peuple sont un composé de bon et de mauvais ; seulement, chez la plupart d'entre eux, le mauvais l'emporte sur le bon. Vous disiez donc que votre frère de lait Michele… ?

— Sous prétexte de me faire dire ma bonne aventure, – je vous jure, mon ami, que c'est lui qui a eu cette idée et non pas moi, – m'avait amené une sorcière albanaise. Elle m'avait prédit toute sorte de choses folles, et elle était là enfin quand j'ai recueilli ce malheureux jeune homme, et c'est elle qui, avec des herbes dont

elle prétend connaître la puissance, a arrêté le sang et posé le premier appareil.

— Hum ! fit Cirillo avec inquiétude.

— Quoi ?

— Elle n'avait point de raison d'en vouloir au blessé, n'est-ce pas ?

— Aucune : elle ne le connaît pas, et, au contraire, elle a paru prendre un grand intérêt à sa situation.

— Alors, vous n'avez point la crainte que, dans un but de vengeance quelconque, elle n'ait employé des herbes vénéneuses.

— Bon Dieu ! s'écria Luisa en pâlissant, vous m'y faites penser ; mais non, c'est impossible. Le blessé, à part une grande faiblesse, a paru soulagé dès que l'appareil a été posé.

— Ces femmes, dit Cirillo comme s'il se parlait à lui-même, ont, en effet, quelquefois des secrets excellents. Au Moyen Âge, avant que la science nous fût venue de la Perse, avec les Avicenne, et de l'Espagne, avec les Averrhoès, elles furent les confidentes de la nature, et, si la médecine était moins fière, elle avouerait qu'elle leur doit quelques-unes de ses meilleures découvertes. Seulement, ma chère Luisa, continua-t-il en revenant à la jeune femme, ces sortes de créatures sont sauvages et jalouses, et il y aurait danger pour le malade que votre sorcière sût qu'un autre médecin qu'elle lui donne des soins. Tâchez donc de l'éloigner afin que je voie le blessé seul.

— Eh bien, c'est ce que j'avais pensé, mon ami, et ce dont je voulais vous avertir, dit Luisa. Maintenant que vous savez tout et

que vous-même avez été au-devant de mes craintes, venez ! vous entrerez dans une chambre voisine ; j'éloignerai Nanno sous un prétexte quelconque, et, alors, alors, ô cher docteur, dit Luisa en joignant les mains comme elle eût fait devant Dieu, alors, vous le sauverez, n'est-ce pas ?

— C'est la nature qui sauve, mon enfant, et non pas nous autres, répondit Cirillo. Nous l'aidons, voilà tout ; et j'espère qu'elle aura déjà fait pour notre cher blessé tout ce qu'elle pouvait faire. Mais ne perdons point de temps : dans ces sortes d'accidents, la promptitude des soins est pour beaucoup dans la guérison. S'il faut se fier à la nature, il ne faut pas non plus lui laisser tout à faire.

— Venez donc, alors, dit Luisa.

Elle marcha la première, le docteur la suivit.

On traversa la longue file d'appartements qui faisaient partie de la maison San Felice, puis on ouvrit la porte de communication donnant dans la maison voisine.

— Ah ! dit Cirillo remarquant cette combinaison du hasard qui avait si bien servi l'événement, voilà qui est excellent ! Je comprends, je comprends… Il n'est pas chez vous ; il est chez la duchesse Fusco. Il y a une Providence, mon enfant !

Et, d'un regard levé au ciel, Cirillo remercia cette Providence à laquelle, en général, les médecins ont si peu de foi.

— Ainsi, n'est-ce pas, dit Luisa, il faut qu'il soit caché ?…

Cirillo comprit ce que Luisa voulait dire.

— À tout le monde, sans exception aucune, vous entendez ? Sa présence connue dans cette maison, quoiqu'elle ne soit pas la vôtre, compromettrait cruellement votre mari d'abord.

— Alors, s'écria joyeusement Luisa, je ne m'étais pas trompée, et j'ai bien fait de garder mon secret pour moi seule ?

— Oui, vous avez bien fait, et je n'ajouterai qu'un mot pour vous enlever tout scrupule. Si ce jeune homme était reconnu et arrêté, non seulement sa vie serait en danger, mais encore la vôtre, celle de votre mari, la mienne et celle de beaucoup d'autres qui valent mieux que moi.

— Oh ! nul ne vaut mieux que vous, mon ami, et nul mieux que moi ne sait ce que vous valez. Mais nous sommes à la porte, docteur ; voulez-vous rester dehors et me laisser entrer ?

— Faites, dit Cirillo en s'effaçant.

Luisa posa la main sur la clef et, sans le moindre grincement, fit tourner la porte sur ses gonds.

Sans doute les précautions avaient été prises pour qu'elle s'ouvrît ainsi sans bruit.

Au grand étonnement de la jeune femme, elle trouva le blessé seul avec Nina, qui, une petite éponge à la main, lui pressait cette petite éponge sur la poitrine et y faisait couler goutte à goutte, au moyen de cette pression, le jus des herbes cueillies par la sorcière.

— Où est Nanno ? où est Michele ? demanda Luisa.

— Nanno est partie, madame, en disant que tout allait bien et qu'elle n'avait plus rien à faire ici pour le moment, tandis qu'elle

avait beaucoup à faire ailleurs.

— Et Michele ?

— Michele a dit qu'à la suite des événements de cette nuit, il y aurait probablement du bruit au Vieux-Marché, et, comme il est un des chefs de son quartier, il a ajouté que, s'il y avait du bruit, il voulait en être.

— Ainsi, tu es seule ?

— Absolument seule, madame.

— Entrez, entrez, docteur, dit Luisa, le champ est libre.

Le docteur entra.

Le malade était couché sur un lit dont le chevet était appuyé à la muraille. Il avait la poitrine complètement nue, à l'exception d'une bande de toile, qui, disposée en croix et passant derrière ses épaules, maintenait l'appareil sur sa blessure. C'était à l'endroit précis de cette blessure que Nina, en passant l'éponge, exprimait le suc des herbes.

Salvato était immobile et sans mouvement, tenant ses yeux fermés au moment où Luisa avait ouvert la porte. En même temps que la porte, ses yeux s'étaient ouverts, et sa figure avait pris une expression de bonheur qui avait presque fait disparaître celle de la souffrance.

Invité par la jeune femme à entrer, Cirillo apparut à son tour ; le blessé le regarda d'abord avec inquiétude. Quel était cet homme ? Un père, probablement ; un mari, peut-être.

Tout à coup, il le reconnut, fit un mouvement pour se soulever, murmura le nom de Cirillo et lui tendit la main.

Puis il retomba sur les oreillers, épuisé par le léger effort qu'il venait de faire.

Cirillo, en portant un doigt à sa bouche, lui fit signe de ne parler ni remuer.

Il s'approcha du blessé, leva la bande qui lui serrait la poitrine, et, maintenant l'appareil, examina avec attention les débris des herbes broyées par Michele, goûta du bout des lèvres la liqueur qui en était tirée, et sourit en reconnaissant la triple combinaison astringente de la fumeterre, du plantain et de l'artémisie.

— C'est bien, dit-il à Luisa, sur laquelle s'étaient arrêtés de nouveau le regard et le sourire du malade, vous pouvez continuer les remèdes de la sorcière ; je n'eusse peut-être pas ordonné cela, mais je n'eusse rien ordonné de mieux.

Puis, revenant au blessé, il l'examina avec la plus grande attention.

Grâce aux herbes astringentes formant l'appareil, grâce au suc des herbes dont on avait constamment baigné la blessure, les lèvres de la plaie s'étaient rapprochées ; elles étaient roses et du meilleur aspect, et il était probable qu'il n'y avait pas eu d'hémorrhagie intérieure, ou que, s'il y en avait eu un commencement, elle avait été interrompue par ce que les chirurgiens nomment le caillot,œuvre admirable de la nature qui combat pour les êtres créés par elle avec une intelligence à laquelle la science n'atteindra jamais.

Le pouls était faible mais bon. Restait à savoir dans quel état était la voix. Cirillo commença par appuyer son oreille sur la poitrine du malade et écouter sa respiration. Sans doute en fut-il content, car il se releva en rassurant par un sourire Luisa, qui suivait des yeux tous ses mouvements.

— Comment vous sentez-vous, mon cher Salvato ? demanda-t-il au blessé.

— Faible, mais très bien, répondit-il ; je voudrais toujours rester ainsi.

— Bravo ! dit Cirillo, la voix est meilleure que je ne l'espérais. Nanno a fait une magnifique cure, et je pense que, sans trop vous fatiguer, vous allez pouvoir répondre à quelques questions, dont vous sentirez vous-même l'importance.

— Je comprends, dit le malade.

Et, en effet, dans toute autre circonstance, Cirillo eût remis au lendemain l'espèce d'interrogatoire qu'il allait faire subir à Salvato ; mais la situation était si grave, qu'il n'avait pas un instant à perdre pour prendre les mesures qu'elle nécessitait.

— Dès que vous vous sentirez fatigué, arrêtez-vous, dit-il au blessé, et, quand Luisa pourra répondre aux questions que je vous adresserai, je la prie de vous épargner la peine d'y répondre vous-même.

— Vous vous nommez Luisa ? dit Salvato. C'était un des noms de ma mère. Dieu n'a fait qu'un seul et même nom pour la femme qui m'a donné la vie et pour celle qui me l'a sauvée. Je remercie Dieu.

— Mon ami, dit Cirillo, soyez avare de vos paroles ; je me reproche chaque mot que je vous force de prononcer. Ne prononcez donc pas un seul mot inutile.

Salvato fit un léger mouvement de la tête en signe d'obéissance.

— À quelle heure, demanda Cirillo s'adressant moitié à Salvato, moitié à Luisa, à quelle heure le blessé a-t-il repris connaissance ?

Luisa se hâta de répondre pour Salvato :

— À cinq heures du matin, mon ami, et juste au moment où l'aube se levait.

Le blessé sourit ; c'était aux premiers rayons de cette aube qu'il avait entrevu Luisa.

— Qu'avez-vous pensé en vous trouvant dans cette chambre et en voyant près de vous une personne inconnue ?

— Ma première idée fut que j'étais mort et qu'un ange du Seigneur venait me chercher pour m'enlever au ciel.

Luisa fit un mouvement pour s'effacer derrière Cirillo : mais Salvato allongea vers elle la main d'un mouvement si brusque, que Cirillo arrêta la jeune femme et la ramena en vue du blessé.

— Il vous a pris pour l'ange de la mort, lui dit Cirillo ; prouvez-lui qu'il se trompait et que vous êtes, au contraire, l'ange de la vie.

Luisa poussa un soupir, appuya la main sur son cœur, sans doute pour en comprimer les battements, et, cédant, sans avoir la

force de résister, à la contrainte que lui imposait Cirillo, elle se rapprocha du blessé.

Les regards des deux beaux jeunes gens se croisèrent alors et ne se détachèrent plus l'un de l'autre.

— Soupçonnez-vous quels étaient vos assassins ? demanda Cirillo.

— Je les connais, dit vivement Luisa, et je vous les ai nommés ; ce sont des hommes à la reine.

Suivant la recommandation de Cirillo de laisser Luisa répondre pour lui, Salvato se contenta de faire un signe affirmatif.

— Et vous doutez-vous dans quel but ils ont tenté de vous assassiner ?

— Ils me l'ont dit eux-mêmes, fit Salvato : c'était pour m'enlever les papiers dont j'étais porteur.

— Ces papiers, où étaient-ils ?

— Dans la poche de la houppelande que m'avait prêtée Nicolino.

— Et ces papiers ?

— Au moment où je me suis évanoui, j'ai cru sentir qu'on me les enlevait.

— M'autorisez-vous à visiter votre habit ?

Le blessé fit un signe de tête ; mais Luisa intervint.

— Je vais vous le donner si vous voulez, dit-elle ; mais ce sera bien inutile, les poches sont vides.

Et, comme Cirillo lui demandait des yeux : « Comment le savez-vous ? »

— Notre premier soin, répondit Luisa à cette interrogation muette, a été de chercher, là où il pouvait se trouver, un renseignement qui put nous aider à établir l'identité du blessé. S'il eût eu une mère ou une sœur à Naples, mon premier devoir, au risque de ce qui pouvait arriver, était de les prévenir. Nous n'avons rien trouvé, n'est-ce pas, Nina ?

— Absolument rien, madame.

— Et quels étaient ces papiers qui sont à cette heure entre les mains de vos ennemis ? vous le rappelez-vous, Salvato ?

— Il n'y en avait qu'un seul, la lettre du général Championnet, recommandant à l'ambassadeur de France de maintenir autant que possible la bonne intelligence entre les deux États, attendu qu'il n'était point encore en mesure de faire la guerre.

— Lui parlait-il des patriotes qui se sont mis en communication avec lui ?

— Oui, pour lui dire de les calmer.

— Les nommait-il ?

— Non.

— Vous en êtes sûr ?

— J'en suis sûr.

Fatigué de l'effort qu'il venait de faire pour répondre jusqu'au bout à Cirillo, le blessé ferma les yeux et pâlit.

Luisa jeta un cri ; elle crut qu'il s'évanouissait.

À ce cri, les yeux de Salvato se rouvrirent, et un sourire – était-il de reconnaissance ou d'amour ? – reparut sur ses lèvres.

— Ce n'est rien, madame, dit-il, ce n'est rien.

— N'importe, dit Cirillo ; pas un mot de plus. Je sais ce que je voulais savoir. Si ma vie seule eut été en jeu, je vous eusse recommandé le silence le plus absolu ; mais vous savez que je ne suis pas seul, et vous me pardonnez.

Salvato prit la main que lui offrait le docteur et la serra avec une force qui prouvait que son énergie ne l'avait pas abandonné.

— Et maintenant, dit Cirillo, taisez-vous et calmez-vous ; le mal est moins grand que je ne le craignais et qu'il pouvait être.

— Mais le général ! dit le blessé malgré l'ordre qui lui était donné de se taire, il faut qu'il sache à quoi s'en tenir.

— Le général, répondit Cirillo, recevra avant trois jours un messager ou un message qui le rassurera sur votre sort. Il saura que vous êtes dangereusement, mais non mortellement blessé. Il saura que vous êtes hors des atteintes de la police napolitaine, si habile qu'elle soit ; il saura que vous avez près de vous une garde-malade que vous avez prise pour un ange du ciel avant de savoir que c'était une simple sœur de charité ; il saura enfin, mon cher Salvato, que tout blessé voudrait être à votre place, ne demanderait qu'une chose à son médecin : c'est de ne pas le guérir trop vite.

Cirillo se leva, alla à une table où se trouvaient une plume, de l'encre et du papier, et, tandis qu'il écrivait une ordonnance, Sal-

vato cherchait et trouvait la main de Luisa, que celle-ci lui abandonnait en rougissant.

L'ordonnance écrite, Cirillo la remit à Nina, qui sortit aussitôt pour la faire exécuter.

Alors, appelant à lui la jeune femme et lui parlant assez bas pour que le blessé ne pût pas l'entendre :

— Soignez ce jeune homme, lui dit-il, comme une sœur soignerait son frère ; ce n'est point assez, comme une mère soignerait son enfant. Que personne, pas même San Felice, ne sache sa présence ici. La Providence a choisi vos douces et chastes mains pour lui confier la précieuse vie de l'un de ses élus. Vous en devrez compte à la Providence.

Luisa baissa la tête avec un soupir. Hélas ! la recommandation était inutile, et la voix de son cœur lui recommandait le blessé, non moins tendrement que celle de Cirillo, si puissante qu'elle fût.

— Je reviendrai après-demain, continua Cirillo ; à moins d'accidents, ne m'envoyez pas chercher ; car, après tout ce qui s'est passé cette nuit, la police aura les yeux sur moi. Il n'y a rien à faire de plus que ce qui a été fait. Veillez à ce que le blessé n'éprouve aucune secousse matérielle ou morale ; pour tout le monde et même pour San Felice, c'est vous qui êtes souffrante, et c'est vous que je viens voir.

— Mais, cependant, murmura la jeune femme, si mon mari savait…

— Dans ce cas, je prends tout sur moi, répondit Cirillo.

Luisa leva les yeux au ciel et respira plus librement.

En ce moment, Nina rentra, rapportant l'ordonnance.

Aidé de la jeune fille, Cirillo plaça des herbes fraîchement triturées sur la poitrine du blessé, raffermit la bande, lui recommanda le repos, et, à peu près rassuré sur sa vie, il prit congé de Luisa en lui promettant de revenir le surlendemain.

Au moment où Nina refermait sur lui la porte de la rue, un carrozzello descendait du Pausilippe.

Cirillo lui fit signe de venir à lui et y monta.

— Où faut-il conduire Votre Excellence ? demanda le cocher.

— À Portici, mon ami, et voilà une piastre pour ta course, si nous y sommes dans une heure.

Et il lui montra la piastre, mais sans la lui donner.

— Viva san Gennaro !cria le cocher.

Et il fouetta son cheval, qui partit au galop.

En marchant de cette allure, Cirillo, en moins d'une heure, eût atteint le but de sa course ; mais, en arrivant à la rue Neuve-de-la-Marine, il trouva le quai encombré par un immense attroupement qui lui coupa entièrement le passage.

q

## Chapitre 27 Fra Pacifico

Michele ne s'était pas trompé, il y avait eu du bruit au Vieux-Marché ; seulement, ce bruit n'avait pas eu tout à fait la cause que lui assignait dans son esprit le frère de lait de la San Felice, ou, tout au moins, cette cause n'avait pas été la seule.

Essayons de raconter ce qui s'était passé dans ce tumultueux quartier du vieux Naples : espèce de cour des Miracles,dont lazzaroni, camorristes et guappi1 se disputent la royauté ; où Masaniello a improvisé sa révolution, et d'où sont sorties, depuis cinq cents ans, toutes les émeutes qui ont agité la capitale des Deux-Siciles, comme sont sortis du Vésuve tous les tremblements de terre qui ont ébranlé Resina, Portici et Torre del Greco.

Vers six heures du matin, les voisins du couvent de Saint-Éphrem, situé salita dei Capuccini,avaient pu voir sortir, comme d'habitude, poussant devant lui son âne et descendant la longue rue qui conduit de la porte du saint édifice à la rue de l'Infrascata,le frère quêteur chargé d'approvisionner la communauté.

Ces deux personnages, bipède et quadrupède, étant destinés à jouer un certain rôle dans notre récit, méritent, le bipède surtout, une description toute particulière.

Le moine, qui portait la robe brune des capucins, avec le capuchon retombant derrière le dos, avait, selon le règlement, les pieds nus dans des sandales à semelles de bois qui, retenues sur le cou-de-pied par deux lanières de cuir jaune, battaient le pavé d'un côté et ses talons de l'autre ; la tête rasée, à part cette étroite couronne de cheveux destinée à représenter la couronne d'épines

de Notre-Seigneur, et la taille serrée par ce miraculeux cordon de Saint-François, qui exerce une si grande influence sur la vénération que les fidèles portent à l'ordre, et dont les trois nœuds symboliques rappellent trois vœux que les moines de cet ordre font en renonçant au monde ; c'est-à-dire le vœu de pauvreté, le vœu de chasteté et le vœu d'obéissance.

Fra Pacifico, en français frère Pacifique– tel était le nom du moine quêteur que nous venons de mettre en scène – semblait, en revêtant la robe de Saint-François, s'être imposé le nom qui paraissait le plus en opposition avec son physique et son caractère.

En effet, frère Pacifico était un homme d'une quarantaine d'années, haut de cinq pieds huit pouces, aux bras musculeux, aux mains massives, à la poitrine herculéenne, aux jambes robustes. Il avait la barbe noire et épaisse, le nez droit et fortement dilaté, les dents pareilles à une tenaille d'ivoire, le teint brun, et de ces yeux dont l'expression terrible n'appartient, en France, qu'aux hommes d'Avignon et de Nîmes, et en Italie, qu'aux montagnards des Abruzzes, descendants de ces Samnites que les Romains eurent tant de peine à vaincre, ou de ces Marses qu'ils ne vainquirent jamais.

Quant à son caractère, c'était celui qui pousse en général les hommes bilieux aux querelles sans cause. Aussi, du temps qu'il était marin, – frère Pacifique avait commencé par être marin, et nous dirons plus tard à quelle occasion il quitta le service du roi pour celui de Dieu ; – aussi, du temps qu'il était marin, il était bien rare que frère Pacifique, qui se nommait alors François Esposito, son père ayant oublié de le reconnaître et sa mère n'ayant pas cru devoir se donner la peine de le nourrir 2 ; il était bien

rare, disons-nous, qu'un jour se passât sans que frère Pacifique en vint aux mains, soit à bord de son bâtiment avec quelques-uns de ses camarades, soit place du Môle, soit strada dei Piliero, soit à Santa Lucia, avec quelque camorriste ou quelque guappo qui prétendait avoir sur la terre les mêmes droits que le susdit Francesco Esposito prétendait avoir sur l'Océan ou sur la Méditerranée.

Francesco Esposito avait, comme matelot à bord de laMinerve,commandée par l'amiral Caracciolo, fait partie de l'expédition de Toulon, en bon allié des royalistes français qu'il était, et avait prêté main forte à ceux-ci, lorsque, Toulon vendu aux Anglais, ils avaient pris leur revanche sur les jacobins. Il avait, il est vrai, été rigoureusement puni de cette complicité par l'amiral Caracciolo, qui n'entendait point que l'entente cordiale fût poussée jusqu'à l'assassinat ; mais, au lieu que cette punition l'eût guéri de sa haine pour les sans-culottes, elle n'avait fait, au contraire, que la redoubler ; de sorte que la seule vue d'un homme qui, adoptant les modes nouvelles, avait fait sur l'autel de la patrie le sacrifice de sa queue et de sa culotte pour adopter la titus et les pantalons, le faisait entrer dans des convulsions qui, au Moyen Âge, eussent nécessité l'emploi de l'exorcisme.

Au milieu de tout cela, François Esposito était resté excellent chrétien ; il n'eût jamais manqué de faire, matin et soir, sa prière. Il portait sur sa poitrine la médaille de la Vierge que sa mère y avait attachée avant de l'introduire dans le tour des enfants trouvés, mais à laquelle elle s'était bien gardée de faire aucune marque qui pût laisser au jeune Esposito l'espérance d'être réclamé un jour. Tous les dimanches où il lui était permis d'aller à Toulon, il écoutait la messe avec une dévotion exemplaire, et

pour tout l'or du monde il ne fût point sorti de l'église pour aller vider au cabaret, avec ses camarades, la bouteille de vin rouge de Lamalgue, ou la bouteille de vin blanc de Cassis, avant d'avoir vu rentrer le prêtre à la sacristie ; ce qui n'empêchait point que cette opération de vider la bouteille au liquide blanc ou rouge, ne s'opérât jamais sans que l'on eût à enregistrer, sur la liste des cicatrices amicales, quelques égratignures plus ou moins larges, quelques piqûres plus ou moins profondes, résultats de ces duels au couteau, si fréquents dans la classe interlope à laquelle François Esposito appartenait et pour laquelle l'homicide n'est qu'un geste.

On sait comment se termina le siège ; ce fut d'une façon fort inattendue. Une nuit, Bonaparte s'empara du petit Gibraltar ; le lendemain, on prit les forts de l'Éguillette et de Balaguier, dont on tourna immédiatement les canons contre les vaisseaux anglais, portugais et napolitains. Il n'y avait plus même à essayer de se défendre. Caracciolo, maître de sa frégate comme un cavalier de son cheval, ordonna de couvrir la Minervede toile depuis ses basses voiles jusqu'à ses cacatois. François Esposito, un des plus habiles et des plus vigoureux matelots, fut envoyé dans les œuvres hautes de la frégate pour déployer la voile de perroquet. Il venait, malgré un roulis assez fort, de s'acquitter de cette manœuvre à la plus grande satisfaction de son capitaine, lorsqu'un boulet français coupa, à un demi-mètre du mât la vergue sur laquelle ses deux pieds reposaient. La secousse lui fit perdre l'équilibre, mais il se retint des deux mains à la voile flottante, où il demeura suspendu à la force des poignets. La situation était précaire ; François sentait la voile se déchirer peu à peu : en s'élançant, il pouvait profiter du moment où le roulis lui permettait de choir à la mer, et il avait, dans ce cas, cinquante chances sur cent

de se sauver ; en attendant, au contraire, que la voile se déchirât tout à fait, il pouvait tomber sur le pont, et alors il avait quatre-vingt-dix-neuf chances sur une de se casser les reins. Il s'arrêta au premier parti, c'est-à-dire à celui qui lui offrait cinquante chances bonnes contre cinquante mauvaises, et, afin de faire passer les mauvaises du côté des bonnes, il fit vœu, à son patron saint François, de dépouiller – s'il en revenait – l'habit de marin, et de revêtir celui de moine. Or, le capitaine, qui, au bout du compte, tenait à Esposito, malgré sa mauvaise tête, attendu que c'était un de ses meilleurs marins, avait fait signe à une chaloupe de s'approcher et de se tenir prête à secourir Esposito. Celui-ci, précipité d'une hauteur de soixante pieds, tomba à trois mètres de la chaloupe, de sorte que, au moment où il remontait sur l'eau, quelque peu étourdi de sa chute, il n'eut qu'à choisir entre les mains et les avirons étendus vers lui. Il préféra les mains comme étant plus solides, saisit les premières qu'il trouva à sa portée, fut hissé hors de l'eau, et réintégré à bord, où Caracciolo s'empressa de lui faire son compliment sur la façon dont il exécutait les exercices de voltige ; mais Esposito écouta les compliments de son capitaine d'un air distrait, et, comme celui-ci voulut bien s'enquérir du motif de sa distraction, il lui fit part du vœu qu'il avait fait, affirmant qu'il était certain qu'il lui arriverait malheur en ce monde ou dans l'autre, s'il n'accomplissait pas ce vœu, même par une circonstance indépendante de sa volonté. Caracciolo, qui ne voulait point avoir à se reprocher la perte de l'âme d'un si bon chrétien, promit à Esposito qu'aussitôt son retour à Naples, il lui donnerait son congé dans toutes les formes, mais à une condition : c'est que, le lendemain du jour où il aurait prononcé ses vœux, et où, par conséquent, il ferait partie de l'ordre, il viendrait le voir à bord de la Minerveavec son nouvel uniforme, et recommencerait,

avec son froc, le même saut qu'il avait fait en costume de marin ; bien entendu que la même chaloupe et les mêmes hommes seraient là pour lui prêter assistance à la seconde chute, comme ils avaient fait à la première. Esposito était dans un moment de foi ; il répondit qu'il avait une telle confiance dans l'aide de son saint patron, qu'il n'hésitait point à accepter la condition et à renouveler l'épreuve ; sur quoi, Caracciolo ordonna qu'on lui administrât deux rations d'eau-de-vie, et l'envoya se coucher dans son hamac, en le dispensant de tout service pendant vingt-quatre heures. Esposito remercia son capitaine, se laissa glisser par les écoutilles, avala la double ration d'eau-de-vie, et s'endormit, malgré le carillon infernal que faisaient les trois forts français, tirant à la fois sur la ville et sur les trois escadres alliées, lesquelles se hâtèrent de sortir du port à la lueur de l'incendie de l'arsenal, auquel les Anglais, en se retirant, avaient mis le feu.

Malgré les boulets français qui la poursuivirent en sortant de la rade, malgré la tempête qui l'accueillit après en être sortie, la frégate laMinerve,bravement conduite par son capitaine, regagna Naples sans trop d'avaries, et, une fois arrivé, fidèle à sa promesse, Caracciolo signa le congé de François Esposito, en lui imposant de vive voix, et sur sa parole de marin, les conditions qu'il lui avait prescrites, et que celui-ci promit d'accomplir.

François Caracciolo, devenu amiral, comme nous croyons l'avoir dit, à la suite de cette même expédition de Toulon, avait complètement oublié Esposito, son congé et les conditions auxquelles ce congé avait été accordé, lorsque, le 4 octobre 1794, jour de la Saint-François, se trouvant à bord de sa frégate pavoisée et tirant des salves d'honneur pour la fête du prince héréditaire, qui, lui aussi, se nommait François, il vit une douzaine de

barques pleines de capucins, avec croix et bannières, se détacher du rivage, et, comme si elles étaient dirigées par un capitaine expérimenté, s'avancer en bon ordre vers la Minerve,en chantant de cette voix nasillarde particulière à l'ordre de Saint-François, les litanies des saints. Un instant, il put croire qu'il s'agissait d'un abordage, et se demandait s'il ne devait pas faire battre le branle-bas de combat, lorsque ces deux mots coururent du mât de misaine au mât d'artimon, sur les bouches des matelots montés dans les haubans pour voir cet étrange spectacle :

— Francesco Esposito ! Francesco Esposito !

Caracciolo commença à comprendre ce dont il était question, et, jetant les yeux sur la flottille enfroquée, il reconnut en effet, dans la première barque, c'est-à-dire dans celle qui avait l'air de conduire et de commander les autres, Francesco Esposito, qui, revêtu de la robe de capucin, faisait d'une voix de tonnerre sa partie dans ce concert pieux et chantait à tue-tête les louanges de son saint patron.

La barque qui portait Esposito s'arrêta par humilité à l'échelle de bâbord ; mais Caracciolo lui fit donner par son lieutenant l'ordre de passer à tribord, et alla attendre le néophyte en haut de l'escalier d'honneur.

Esposito monta seul, et, arrivé sur le dernier degré, il fit le salut militaire en disant ces seuls mots :

— Me voilà, mon amiral, je viens acquitter ma parole.

— C'est d'un bon marin, dit Caracciolo, et je te remercie, en mon nom et au nom de tous tes camarades, de ne pas l'avoir oubliée ; cela fait honneur à la fois aux capucins de Saint-Éphrem et

à l'équipage de la Minerve ; mais, avec ta permission, je me contenterai de ta bonne volonté, qui, je l'espère, sera aussi agréable à Dieu qu'elle l'est à moi.

Mais Esposito, secouant la tête :

— Excusez, mon amiral, dit-il ; mais cela ne peut pas se passer comme cela.

— Pourquoi donc, si cela me satisfait ainsi ?

— Votre Excellence ne voudrait pas faire un pareil tort à notre pauvre couvent et m'ôter, à moi, la chance d'être canonisé après ma mort ?

— Explique-toi.

— Votre Excellence, je dis que c'est un grand triomphe pour les capucins de Saint-Éphrem que ce qui va se passer aujourd'hui.

— Je ne comprends pas.

— C'est cependant clair comme l'eau du Lion, mon amiral, ce que je vous dis là. Il n'y a pas dans les cent couvents de tous les ordres qui peuplent Naples, un seul moine, à quelque règle qu'il appartienne, qui soit capable de faire ce que mon vœu m'oblige de faire aujourd'hui.

— Ah ! pour cela, j'en suis sûr, dit Caracciolo en riant.

— Eh bien, de deux choses l'une, mon amiral, ou je me noie et je suis un martyr, ou j'en réchappe et je suis un saint. Dans l'un et l'autre cas, j'assure la suprématie de mon ordre sur tous les autres, et je fais la fortune du couvent.

— Oui ; mais, si je ne veux pas, moi, qu'un brave garçon comme toi s'expose à se noyer, et si je m'oppose à ce que l'expérience s'accomplisse ?

— Eh ! nom d'un diable, mon amiral, n'allez pas faire une pareille chose ! En voyant leur spéculation manquée, ils croiraient que c'est moi qui ai demandé grâce, et ils me fourreraient dans quelque in pace.

— Mais tu tiens donc bien à devenir moine ?

— Je ne tiens pas à le devenir, mon amiral ; depuis hier, je le suis, et l'on m'a même donné des dispenses de trois semaines pour mon noviciat, afin que le saut périlleux se fasse le jour de Saint-François. Vous comprenez, cela donne plus de solennité à la chose et plus d'émulation au patron.

— Et que te reviendra-t-il du saut que tu vas exécuter ?

— Oh ! j'ai fait mes conditions.

— Tu as au moins, je l'espère, demandé d'être supérieur ?

— Oh ! pas si bête, mon amiral !

— Merci.

— Non ; j'ai demandé et obtenu la place de frère quêteur. Il y a de la distraction dans l'emploi. Si j'avais été obligé de m'enfermer dans le couvent avec tous ces imbéciles de moines, je serais mort d'ennui, Votre Excellence comprend bien. Mais le frère quêteur n'a pas le temps de s'ennuyer ; il court dans tous les quartiers de Naples, depuis la Marinella jusqu'au Pausilippe, depuis le Vomero jusqu'au Môle ; puis on rencontre des amis sur le port, et l'on boit un verre de vin que personne ne paye.

— Comment ! que personne ne paye ? Esposito, mon ami, il me semble que tu t'égares.

— Au contraire, je suis le droit chemin.

— Est-ce que les commandements de Dieu ne disent pas : « Le bien d'autrui tu ne prendras ?… »

— Est-ce que le cordon de Saint-François n'est pas là, mon amiral ? Est-ce que tout ce qui touche ce bien-heureux cordon n'est point la roba du moine ? On touche une carafe, deux carafes, trois carafes ; on offre une prise de tabac au marchand de vin, sa manche à baiser à la marchande, et tout est dit.

— C'est vrai ; je ne me rappelais pas ce privilège.

— Et puis, mon amiral, continua Esposito d'un air satisfait de lui-même, Votre Excellence doit remarquer que l'on n'a point trop mauvaise mine sous la robe ; moins bonne mine, je le sais, que sous l'uniforme ; mais, enfin, il en faut pour tous les goûts, et, si je crois ce que l'on dit dans le couvent…

— Eh bien ?

— Eh bien, mon amiral, on dit que les moines de Saint-François, et surtout les capucins de Saint-Éphrem, ne font pas maigre tous les jours où le maigre est ordonné par l'almanach.

— Veux-tu te taire, impie ! si tes confrères t'entendaient…

— Ah ! bon ! ils en disent bien d'autres, par notre saint patron ! c'est-à-dire qu'il y a des moments où j'en arrive à croire que c'était du temps que je servais dans la marine que j'étais au couvent, et que c'est depuis mon entrée au couvent que je suis

marin ; mais je m'aperçois qu'ils s'impatientent, mon amiral. Oh ! ce n'est pas pour eux, ce que j'en dis ; mais voyez sur le quai.

L'amiral regarda dans la direction indiquée par Esposito, et, en effet, il vit le Môle, le quai, les fenêtres de la rue del Piliero, encombrés de spectateurs qui, prévenus de ce qui allait se passer, s'apprêtaient à applaudir au triomphe des capucins de Saint-Éphrem sur les moines des autres ordres.

— Soit ! dit Caracciolo, je vois bien qu'il faut que j'en passe par où tu veux. Allons, vous autres, cria-t-il, préparez le canot.

Et, comme il vit que l'on allait exécuter ses ordres avec cette promptitude particulière aux manœuvres de la marine :

— Et toi, demanda-t-il à Esposito, de quel côté comptes-tu faire le saut ?

— Mais du même côté que je l'ai déjà fait : à bâbord ; cela m'a trop bien réussi. D'ailleurs, c'est le côté du quai. Il ne faut pas voler tous ces braves gens qui sont venus pour voir le spectacle.

— Va pour bâbord. Le canot à bâbord, enfants !

Le canot avec quatre rameurs, le maître et deux hommes de surcharge, se trouva à la mer au moment où Caracciolo achevait son commandement.

Alors, l'amiral, pensant qu'il fallait donner à ce spectacle populaire toute la solennité dont il était susceptible, prit son porte-voix et cria :

— Tout le monde sur les vergues !

Au bruit du sifflet du contremaître, on vit alors deux cents hommes s'élancer d'un seul bond, monter dans les agrès comme une troupe de singes et se ranger sur les vergues, depuis les plus basses jusqu'aux plus hautes, tandis qu'au son du tambour les soldats de marine se rangeaient en bataille sur le pont faisant face au quai.

Les spectateurs, on le pense bien, ne demeurèrent pas indifférents à tous ces préparatifs, qui s'exécutaient, en manière de prologue du grand drame qu'ils étaient venus voir représenter. Ils battirent des mains, agitèrent leurs mouchoirs, et crièrent selon qu'ils étaient plus ou moins dévots au fondateur de l'ordre des Capucins, les uns : Vive saint François,les autres : Vive Caracciolo !

Caracciolo, il faut le dire, était à Naples presque aussi populaire que saint François.

Les douze barques qui avaient amené les capucins formèrent alors un grand hémicycle, s'allongeant de la poupe à la proue de laMinerve,réservant un grand espace vide entre elles et la carène du bâtiment.

Caracciolo jeta alors les yeux sur son ancien marin, et, le voyant parfaitement résolu :

— Cela va toujours ? dit-il.

— Plus que jamais, mon amiral ! répondit celui-ci.

— Tu ne veux pas ôter ta robe et ton cordon ? Ce serait toujours une chance de plus.

— Non, mon amiral ; car il faut que ce soit le moine qui accomplisse le vœu du marin.

— Tu n'as pas de recommandations à me faire, dans le cas où les choses tourneraient mal ?

— Dans ce cas, Excellence, je vous prierais d'être assez bon de faire dire une messe pour le repos de mon âme. Ils m'ont promis d'en dire des centaines ; mais je les connais, mon amiral. Moi mort, il n'y en a pas un qui remuerait le bout du doigt pour me tirer du purgatoire.

— Je t'en ferai dire non pas une, mais dix.

— Vous me le promettez ?

— Foi d'amiral !

— C'est tout ce qu'il faut. À propos, mon commandant, faites-les dire, s'il vous plaît, car je présume que la chose vous sera indifférente, non pas au nom d'Esposito, mais à celui de frère Pacifique. Il y a tant d'Espositià Naples, que mes messes seraient escroquées au passage, et que le bon Dieu ne s'y reconnaîtrait pas.

— Tu t'appelles donc fra Pacifico, maintenant ?

— Oui, mon amiral ; c'est un frein que j'ai voulu me donner à moi-même contre mon ancien caractère.

— N'as-tu pas peur, au contraire, que, sous ce nouveau nom, Dieu, qui n'a pas encore eu le temps de t'apprécier, ne te reconnaisse pas ?

— Alors, mon amiral, saint François, dont je vais glorifier le nom, sera là pour me montrer du doigt, puisque c'est sous sa

robe et ceint de son cordon que je serai mort.

— Qu'il soit donc fait comme tu voudras ; en tout cas, compte sur tes messes.

— Oh ! du moment que l'amiral Caracciolo dit : « Je ferai », répliqua le moine, c'est plus sûr que si un autre disait : « J'ai fait. » Et maintenant, quand vous voudrez, mon amiral.

Caracciolo vit qu'en effet le moment était arrivé.

— Attention ! cria-t-il d'une voix qui fut entendue non seulement de toutes les parties du bâtiment, mais encore de tous les points de la plage.

Puis le contremaître tira de son sifflet d'argent un son aigu suivi d'une modulation prolongée.

Cette modulation n'était pas encore éteinte, que fra Pacifico, sans être le moins du monde embarrassé par sa robe de moine, s'était élancé dans les haubans de tribord, afin de faire face au public, et, avec une agilité qui prouvait que son noviciat de moine ne lui avait rien enlevé de sa dextérité de matelot, atteignait la grande hune, se glissait à travers son ouverture, s'élançait vers la petite hune, puis, sans s'y arrêter, passait de celle-ci sur les barres de perroquet, et, enthousiasmé par les cris d'encouragement qui partaient de tous côtés à la vue d'un moine voltigeant dans les cordages, montait jusqu'aux cacatois, ce qui était plus qu'il n'avait promis, et, sans hésitation, sans retard, se contentant de crier : « Que saint François me soit en aide ! » s'élançait dans la mer.

Un grand cri sortit de toutes les bouches. Le spectacle, qui, pour beaucoup de ceux qu'il avait rassemblés, promettait de

n'être que grotesque, avait pris ce caractère grandiose que revêt toujours une action où la vie de l'homme est en jeu, quand cette action est bravement exécutée par le joueur. Aussi, à ce cri, auquel se mêlaient la terreur, la curiosité et l'admiration, succéda le silence de l'angoisse, chacun attendant la réapparition du plongeur, et tremblant que, comme celui de Schiller, il ne restât sous les eaux.

Trois secondes, qui parurent trois siècles aux spectateurs, s'écoulèrent sans que le moindre bruit troublât ce silence. Puis on vit la vague, encore agitée par la chute de fra Pacifico, se fendre de nouveau pour laisser apparaître la tête rasée du moine, qui, à peine hors de l'eau, fit entendre d'une voix formidable ce cri de louange et de reconnaissance :

— Vive saint François !

À peine le moine avait-il reparu sur l'eau, que, d'un seul coup d'aviron, les quatre rameurs l'avaient rejoint. Les deux hommes dont les mains étaient libres le prirent chacun par un bras et le tirèrent glorieusement hors de la mer. Les capucins qui chargeaient les barques entonnèrent d'une seule voix le Te Deum laudamus,tandis que les matelots de l'équipage poussaient trois hourras et que les spectateurs du Môle, du quai, des fenêtres applaudissaient avec cette frénésie qui, à Naples, accompagne les triomphes, quels qu'ils soient, mais qui s'élève à des proportions fantastiques quand une question religieuse est, par ce triomphe, résolue en l'honneur de quelque madone en vogue, ou de quelque saint en renom.

q

## Chapitre 28 La quête

Inutile de dire, après ce que nous venons de raconter, que les capucins de Saint-Éphrem devinrent les moines à la mode et leur couvent le couvent en renom.
Quant à fra Pacifico, il fut, depuis ce moment, le héros du populaire de Naples. Pas un homme, pas une femme, pas un enfant qui ne le connût et qui ne le tint, sinon pour un saint, du moins pour un élu.

Aussi la quête se ressentit-elle bientôt de la popularité du frère quêteur. Il avait d'abord accompli cette opération comme ses confrères des autres ordres mendiants, avec une besace à l'épaule. Mais, au bout d'une heure de perlustration action de parcourir rapidement. dans les rues de Naples, la besace déborda ; il en prit deux, et la seconde déborda au bout d'une autre heure ; si bien que fra Pacifico déclara un jour, en rentrant, que, s'il avait un âne et s'il pouvait étendre ses courses jusqu'au Vieux-Marché, jusqu'à la Marinella et jusqu'à Santa-Lucia, il rapporterait le soir au couvent la charge de son âne de fruits, de légumes, de poissons, de viandes, de victuailles de toute espèce enfin, et cela, de premier choix et de qualité supérieure.

La demande fut prise en considération ; la communauté se réunit, et, après une courte délibération entre les fortes têtes du couvent, délibération où les mérites de fra Pacifico furent pleinement reconnus, on vota l'âne à l'unanimité. Cinquante francs furent consacrés à l'achat de l'animal, que fra Pacifico reçut l'autorisation de choisir à sa guise.

La délibération avait été prise un dimanche. Fra Pacifico ne perdit point de temps ; dès le lendemain lundi, c'est-à-dire le pre-

mier des trois jours où se tient le marché de bestiaux à Naples, – les deux autres sont le jeudi et le samedi, – fra Pacifico se rendit à la porte Capuana, lieu du marché, et arrêta son choix sur un vigoureux ciuccio1 des Abruzzes.

Le marchand le lui fit cent francs, et il est juste de dire que le prix n'était point exagéré ; mais fra Pacifico déclara à l'ânier qu'en vertu des privilèges de son ordre, qui devaient être bien connus d'un bon chrétien comme lui, il n'avait qu'à poser son cordon sur le dos de l'âne en disant : Saint François,et qu'à partir de ce moment, l'âne appartiendrait à saint François et, par conséquent, à lui, fra Pacifico, son délégué, et cela, sans avoir aucunement besoin de donner les cinquante francs qu'il offrait bénévolement. Le marchand reconnut la vérité des arguments du moine et la légitimité des droits de son patron ; seulement, comme il lui paraissait que l'honneur qu'avait son âne de passer au service de saint François ne compensait pas les cinquante francs que cet honneur lui faisait perdre, il essaya de dégoûter fra Pacifico de son choix, lui disant qu'il lui conseillait, en ami, de se rabattre sur tout autre, l'animal qu'il avait choisi ayant le fâcheux avantage de réunir en lui tous les défauts de la race à laquelle il appartenait : étant gourmand, entêté, luxurieux, rétif, se roulant à tout propos, ruant à tout bout de champ, ne pouvant souffrir aucun poids sur son dos, et n'étant bon en somme qu'à la reproduction ; si bien que, pour lui donner un nom qui offrit à la première audition le catalogue de tous les vices dont le malheureux animal était doué, il avait, après y avoir réfléchi, cru devoir l'appeler Giacobino, seul nom dont il fût digne et qui fût digne de lui.

Inutile de dire que Giacobino, traduit en français, donne pour résultante Jacobin.

Fra Pacifico jeta un cri de joie. De temps en temps, le vieil homme reparaissait en lui, et il était pris du besoin de quereller, de jurer, de frapper, comme au temps où il était marin. Un âne rétif s'appelant Jacobin ! c'était tout simplement le salut de son âme qu'il rencontrait au moment où il s'en doutait le moins. Avec un animal si vicieux, les occasions légitimes de se mettre en colère ne lui manqueraient plus, et, quand sa colère aurait besoin de se traduire en actions au lieu de se répandre en paroles, il saurait au moins sur qui frapper ! Ainsi tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ! jusqu'au nom caractéristique donné à l'animal par son propriétaire.

En effet, tout le monde connaissait à Naples la haine que frère Pacifique portait au seul nom de jacobin.En attaquant, en insultant, en maudissant l'animal par son nom, il attaquait, il insultait, il maudissait la secte tout entière, laquelle faisait – si l'on en croyait les têtes tondues et les pantalons de toutes les couleurs qui allaient chaque jour augmentant par les rues, – laquelle faisait tous les jours les progrès les plus inquiétants à Naples. Le choix de fra Pacifico était donc fixé sur Jacobin, et plus on en disait de mal, plus on l'affermissait dans son choix.

Avec le droit bien reconnu qu'avait le moine de jeter son cordon sur le dos de l'âne, et, par ce seul acte, de le confisquer à son profit, il n'y avait pas moyen au marchand de se montrer difficile sur le prix ; il consentit donc à recevoir les cinquante francs offerts par fra Pacifico, craignant de ne rien recevoir du tout, et, en échange des dix piastres à l'effigie de Charles III, sur lesquelles fra Pacifico se fit rendre quatre-vingt-seize grains, la piastre valant douze carlins et huit grains, l'animal devint la propriété du couvent, ou plutôt la sienne.

Mais, soit sympathie pour son ancien maître, soit antipathie pour le nouveau, l'animal parut résolu à donner, séance tenante, à fra Pacifico, le prospectus des mauvaises qualités dont le vendeur avait fait l'énumération.

Le cheval, dit la loi napolitaine, doit être vendu avec sa bride, et l'âne avec sa longe.

En conséquence de cet axiome de droit, Giacobino avait été non seulement vendu, mais livré avec sa longe. Fra Pacifico prit donc l'animal par la longe et se mit à tirer en avant. Mais Giacobino s'arc-bouta sur ses quatre pieds, et rien ne put le déterminer à prendre le chemin de l'Infrascata. Après quelques efforts qui furent inutiles, et qui pouvaient porter atteinte à l'influence de saint François, fra Pacifico résolut de recourir aux grands moyens. Il se rappela que, du temps qu'il était marin, il avait vu, sur les côtes d'Afrique, les chameliers conduire leurs chameaux avec une corde passée dans la cloison du nez. Il tira son couteau de la main droite, pinça les narines de Giacobino de la main gauche, incisa la cloison nasale, et, avant même que l'âne, qui ne pouvait se douter de l'opération à laquelle il allait être soumis, eût même songé à y mettre opposition, la corde était passée par l'ouverture, et Giacobino bridé par le nez, au lieu de l'être par la bouche ; l'animal voulut poursuivre sa résistance et tira de son côté, mais fra Pacifico tira du sien. Jacobin poussa un hennissement de douleur, jeta un regard désespéré à son ancien maître, comme pour lui dire : « Tu vois, j'ai fait ce que j'ai pu », et suivit fra Pacifico au couvent de Saint-Éphrem, avec la même docilité qu'un chien en laisse.

Là, l'ayant enfermé dans une espèce de cellier qui devait lui servir d'écurie, fra Pacifico alla au jardin, choisit un pied de lau-

rier qui tenait le milieu entre le bâton de Roland le Furieux et la massue d'Hercule ; il le coupa d'une longueur de trois pieds et demi, l'écorça, lui laissa passer deux heures sous les cendres chaudes, et, armé de ce caducée d'une nouvelle espèce, il rentra dans le cellier et ferma la porte derrière lui.

Ce qui se passa alors entre Jacobin et frère Pacifique resta un secret entre l'homme et l'animal ; mais, le lendemain, frère Pacifique, son bâton au poing et Jacobin ses paniers sur le dos, sortirent côte à côte, comme deux bons amis ; seulement, la peau de Jacobin, lisse et luisante la veille, aujourd'hui meurtrie, fendue et ensanglantée en différents endroits, témoignait que cette amitié ne s'était pas consolidée sans quelque protestation de la part de Jacobin et sans une insistance obstinée de la part de fra Pacifico.

Comme celui-ci s'y était engagé, il étendit le cercle de sa course au Vieux-Marché, au quai, à Santa-Lucia, et revint le soir ramenant Jacobin porteur d'une telle charge de chair, de poisson, de gibier, de fruits et de légumes, que la communauté, abondamment pourvue, put du superflu faire une vente, et établir à la porte même du couvent, trois fois par semaine, un petit marché, où désormais s'approvisionnèrent les âmes dévotes et les estomacs pieux de la rue de l'Infrascata et de la salita dei Capuccini.

Il y avait près de quatre ans que les choses marchaient ainsi, et que fra Pacifico et son ami vivaient dans une bonne intelligence que jamais Jacobin n'avait plus essayé de rompre, lorsque tous deux, comme c'était leur habitude trois fois la semaine, sortirent du couvent et descendirent cette pente qui a donné son nom à la rue, Jacobin marchant devant, ses paniers vides sur le dos, et fra Pacifico le suivant, son bâton de laurier à la main.

Dès les premiers pas que le moine et l'âne firent dans la rue de l'Infrascata, l'homme le plus étranger aux mœurs de Naples eût pu reconnaître la popularité dont ils jouissaient tous deux : l'âne, auprès des enfants, qui lui apportaient à pleines mains des fanes de carotte et des feuilles de chou que Jacobin dévorait avec une visible satisfaction tout en marchant, et fra Pacifico, auprès des femmes, qui lui demandaient sa bénédiction, et des hommes, qui lui demandaient des numéros pour mettre à la loterie.

Il faut dire, à la louange de Jacobin et de frère Pacifique, que, si Jacobin acceptait tout ce qu'on lui offrait, frère Pacifique ne refusait rien de ce qui lui était demandé et donnait libéralement bénédiction et numéros, mais sans plus garantir l'efficacité des unes que la bonté des autres. De temps en temps, une dévote, plus démonstrative que ses compagnes se jetait à genoux devant le moine. Si elle était jeune et jolie, fra Pacifico lui donnait le dessous de sa manche à baiser, ce qui lui permettait de lui caresser le menton, petite sensualité à laquelle il n'était point indifférent. Si elle était vieille et laide, au contraire, il se contentait de lui abandonner son cordon, qu'elle pouvait tirer et baiser à satiété. Mais elle devait s'arrêter au cordon, toute autre faveur lui étant impitoyablement refusée.

Dans les premiers jours de la quête, et quand il en était à la période primitive de la besace, en récompense de ses bénédictions et de ses numéros, les habitants de la rue de l'Infrascata, de la strada dei Studi, del largo Spirito Santo, de Porta Alba et des autres quartiers qu'il avait l'habitude de parcourir, avaient offert de payer les bontés que fra Pacifico avait pour eux avec des fruits, des légumes, du pain, de la viande et même du poisson, quoique le poisson monte rarement jusqu'aux hauteurs où sont situées les

rues que nous venons de citer, – et fra Pacifico avait accepté. La besace n'était pas fière ; mais il avait remarqué que toutes les denrées offertes par les gens habitant des maisons éloignées des quartiers marchands étaient de second choix, et c'était surtout ce qui l'avait fait insister pour avoir un âne. Une fois l'âne acheté, fra Pacifico avait poussé jusqu'aux endroits où se trouvait la fleur de toute chose, et avait complètement dédaigné les productions ou les offrandes des quartiers intermédiaires.

Nous ne voulons pas dire que les maraîchers du Vieux-Marché, que les bouchers du vico Rotto, les pêcheurs de la Marinella et les fruitiers de Santa-Lucia, dont fra Pacifico écrémait les plus beaux produits, n'eussent pas autant aimé que le moine commençât sa récolte au sortir du couvent, et que ses paniers, au lieu de leur venir complètement vides, arrivassent aux deux tiers, ou tout au moins à moitié pleins. Plus d'une fois, en l'apercevant, les marchands avaient essayé de dissimuler quelque belle pièce qu'ils voulaient garder pour de riches pratiques ; mais fra Pacifico avait un flair admirable pour découvrir toute fraude. Il allait droit à l'objet qu'on essayait de lui dérober, et, si on ne lui offrait pas le susdit objet de bonne volonté, le cordon de Saint-François faisait son office. Or, pour éviter toutes ces petites chicanes, fra Pacifico en était arrivé à ne plus attendre qu'on lui donnât : il touchait de son cordon, prenait et tout était dit. Et les marchands, qui, du temps de Masaniello, s'étaient révoltés pour un impôt que le duc d'Arcos avait voulu mettre sur les fruits, supportaient, non pas joyeusement, mais du moins patiemment cette dîme, que le quêteur du couvent de Saint-Éphrem prélevait sur tous leurs produits ; si bien que jamais l'idée n'était venue à aucun de se révolter contre cette tyrannie. Si fra Pacifico, son choix fait, voyait quelques traces de mécontentement sur le vi-

sage de celui à qui il faisait l'honneur de s'adresser, il tirait de sa poche une tabatière de corne étroite et profonde comme un étui, offrait une prise au marchand lésé dans ses intérêts, et il était rare que cette faveur particulière ne ramenât point le sourire sur les lèvres de ce dernier. Si cette attention était insuffisante, fra Pacifico, qui, malgré le nom qu'il s'était imposé, avait été toujours facile à remuer, de bronzé qu'il était, devenait couleur de cendre ; ses yeux lançaient un double éclair, son bâton de laurier résonnait sur le lastrico,et, à cette triple démonstration, il n'était jamais arrivé que la bonne humeur ne reparût pas immédiatement sur le visage du mauvais catholique qui ne se trouvait pas trop heureux de faire à saint François l'hommage de son oie la plus grasse, de son melon le plus savoureux, de son entrecôte la plus tendre ou de son poisson le plus luisant.

Ce jour-là, comme d'habitude, fra Pacifico descendit donc sans s'arrêter autrement que pour donner sa bénédiction et la manche de sa robe à baiser, et indiquer des ambes, des ternes, des quaternes et des quines aux joueurs de loterie, à travers ce dédale de petites rues qui s'étend de la Vicaria à la strada Egiziaca a Forella ; arrivé là, il prit la via Grande, le vico Parretari et déboucha sur la place du Vieux-Marché juste derrière la petite église de la Sainte-Croix, dont les prêtres conservent, non point par vénération, mais pour en faire montre, le billot blasonné sur lequel Coradino et le duc d'Autriche eurent la tête tranchée par le duc d'Anjou, ce roi au visage basané, qui, dit Villani, « dormait peu et ne riait jamais. »

L'église dépassée, fra Pacifico se trouvait dans un nouveau pays.

Véritable pays de Cocagne, où le règne animal et le règne végétal sont confondus, où grognent les cochons, où gloussent les poules, où nasillent les oies, où chantent les coqs, où glougloutent les dindons, où cancanent les canards, où roucoulent les pigeons, où, près du faisan mordoré de Capodimonte, du lièvre de Persano, des cailles du cap Misène, des perdrix d'Acerra, des grives de Bagnoli, sont étalées à terre les bécasses des marais de Lincola et les sarcelles du lac d'Agnano ; où des montagnes de choux-fleurs et de brocolis, des pyramides de pastèques et de melons d'eau, des murailles de fenouil et de céleri dominent des couches de péperones écarlates, de tomates cramoisies, au milieu desquelles s'arrondissent des corbeilles de ces petites figues violettes du Pausilippe et de Pouzzoles dont Naples, pendant un an, grava l'effigie sur sa monnaie comme le symbole de son éphémère liberté.

C'était au milieu de ces richesses que fra Pacifico moissonnait tous les deux jours à pleins paniers.

Le moine leva sa dîme accoutumée ; mais, tout en la levant, il lui sembla qu'une grande préoccupation planait ce jour-là sur la place. Les marchands causaient ensemble ; les femmes chuchotaient tout bas ; les enfants faisaient des amas de pierres, et, contre toute habitude, à quelque marchand que fra Pacifico s'adressât, celui-ci ne faisait qu'une médiocre attention aux denrées, légumes, volailles, gibiers ou fruits que le frère quêteur choisissait, et dont il bourrait ses paniers ; or, comme les susdits paniers étaient déjà aux deux tiers remplis, fra Pacifico pensa qu'il était temps de passer à la viande de boucherie, et il s'achemina vers San Giovanni a Mare, où tenaient plus particulièrement leur commerce les macellaiet les beccai,c'est-à-dire les bou-

chers et les tueurs de chèvres et de moutons, ces deux industries se côtoyant, mais cependant étant séparées à Naples. Il s'achemina donc vers la rue San Giovanni a Mare, au milieu de cette incompréhensible indifférence que lui témoignait la population. Depuis son entrée au Vieux-Marché, pas une femme ne lui avait demandé sa bénédiction, et pas un homme ne l'avait prié de lui dire d'avance les numéros qui gagneraient au prochain tirage de la loterie.

Qui pouvait à ce point préoccuper la population du vieux Naples ?

Fra Pacifico allait sans doute le savoir, car un grand bourdonnement venait du vico del Mercato, espèce de ruelle qui donne, d'un côté, sur le Vieux-Marché, de l'autre, sur le quai, et que l'on appelait à cette époque vico dei Sospiri dell'abisso 2, nom poétique que la municipalité moderne a cru devoir lui enlever et qui lui venait de ce que c'était par là que passaient les condamnés à mort, que l'on suppliciait d'habitude sur le Vieux-Marché, et qui, en entrant dans cette ruelle et voyant pour la première fois l'échafaud, poussaient presque toujours à cette vue un soupir si profond, qu'il semblait sortir de l'abîme.

Or, non seulement il fallait que fra Pacifico passât par ce même vico dei Sospiri, mais encore il comptait prendre un gigot de mouton à un beccaiodont la boutique faisait le coin de cette ruelle et de la rue Sant' Eligio.

Il ne pouvait donc manquer de savoir ce dont il s'agissait.

Au reste, ce devait être quelque chose d'important qui était arrivé ; car, à mesure qu'il approchait de la rue Sant' Eligio, la foule devenait plus épaisse et plus agitée ; il lui semblait entendre pro-

noncer, d'une voix sourde et menaçante, ces mots Françaiset jacobins.Cependant, comme cette foule s'ouvrait devant lui avec son respect accoutumé, il ne tarda point d'arriver à la boutique où il comptait, nous l'avons dit, prendre un des sept ou huit gigots qui devaient constituer pour le lendemain le rôti de la communauté.

La boutique était encombrée d'hommes et de femmes hurlant et gesticulant comme des possédés.

— Holà, Beccaio ! cria le moine.

La maîtresse de la maison, espèce de mégère aux cheveux gris et épars, reconnut la voix du moine, et, écartant les discuteurs à coups de poing, d'épaule et de coude :

— Venez, mon père, dit-elle ; c'est le bon Dieu qui vous envoie. Il a grand besoin de vous et du cordon de Saint-François, allez, votre pauvre Beccaio !

Et, donnant Jacobin à garder au garçon écorcheur, elle entraîna fra Pacifico dans la chambre du fond, où le Beccaio,le visage fendu de la tempe à la bouche, gisait tout sanglant sur un lit.

q

## Chapitre 29 Assunta

C'était l'accident arrivé au Beccaio qui causait toute cette préoccupation au Vieux-Marché, et toute cette rumeur dans la rue Sant' Eligio, et dans la ruelle des Soupirs-de-l'Abîme.

Seulement, comme on le comprend bien, cet accident était interprété de cent façons différentes.

Le Beccaio,avec sa joue fendue, ses trois dents cassées, sa langue mutilée, n'avait pas pu ou n'avait pas voulu donner de grands renseignements. On avait seulement cru comprendre, aux mots giacobiniet Francesi,murmurés par lui, que c'étaient les jacobins de Naples, amis des Français, qui l'avaient équipé ainsi.

Le bruit s'était, en outre, répandu qu'un autre ami du Beccaio avait été trouvé mort sur le lieu du combat et que deux autres encore avaient été blessés, dont l'un si gravement, qu'il était mort dans la nuit.

Chacun disait son avis sur cet accident et sur ses causes ; et c'était le bavardage de cinq ou six cents voix qui causait cette rumeur qu'avait entendue de loin fra Pacifico et qui l'avait attiré vers la boutique du tueur de moutons.

Seul, un jeune homme de vingt-six ou vingt-huit ans, appuyé au chambranle de la porte, demeurait pensif et muet. Seulement, aux différentes conjectures qui étaient émises et particulièrement à celle-ci que le Beccaio et ses trois camarades avaient été, en revenant de faire un souper à la taverne de la Schiava, attaqués par quinze hommes à la hauteur de la fontaine du Lion, le jeune homme riait et haussait les épaules avec un geste plus significatif que si c'eût été un démenti formel.

— Pourquoi ris-tu et hausses-tu les épaules ? lui demanda un de ses camarades nommé Antonio Avella, et que l'on appelait Pagliuchella,par suite de l'habitude qu'ont les gens du peuple à Naples de donner à chaque homme un surnom tiré de son physique ou de son caractère.

— Je ris parce que j'ai envie de rire, répondit le jeune homme, et je hausse les épaules parce que cela me plaît de les hausser. Vous avez bien le droit de dire des bêtises, vous ; j'ai bien, moi, le droit de rire de ce que vous dites.

— Pour que tu saches que nous disons des bêtises, il faut que tu sois mieux instruit que nous.

— Il n'est pas difficile d'être mieux instruit que toi, Pagliuchella ; il ne faut que savoir lire.

— Si je n'ai point appris à lire, répondit celui à qui Michele reprochait son ignorance, – car le railleur était notre ami Michele, – c'est l'occasion qui m'a manqué. Tu l'as eue, toi, parce que tu as une sœur de lait riche et qui est la femme d'un savant ; mais il ne faut pas pour cela mépriser les camarades.

— Je ne te méprise point, Pagliuchella, tant s'en faut ! car tu es un bon et brave garçon, et, si j'avais quelque chose à dire, au contraire, c'est à toi que je le dirais.

Et peut-être Michele allait donner à Pagliuchella une preuve de la confiance qu'il avait en lui, en le tirant hors de la foule et en lui faisant part de quelques-uns des détails qui étaient à sa connaissance, lorsqu'il sentit une main qui s'appuyait sur son épaule et qui pesait lourdement.

Il se retourna et tressaillit.

— Si tu avais quelque chose à dire, c'est à lui que tu le dirais, fit au jeune railleur celui qui lui mettait la main sur l'épaule ; mais, crois-moi, si tu sais quelque chose sur toute cette aventure, ce dont je doute, et que tu dises ce quelque chose à qui que ce

soit, c'est alors que tu mériteras véritablement d'être appelé Michele le Fou.

— Pasquale De Simone ! murmura Michele.

— Il vaut mieux, crois-moi, continua le sbire, et c'est plus sûr pour toi, aller rejoindre à l'église de la Madone del Carmine, – où elle accomplit un vœu, Assunta, que tu n'as pas trouvée chez elle ce matin, absence qui te met de mauvaise humeur, – que de rester ici pour dire ce que tu n'as pas vu, et ce qu'il serait malheureux pour toi d'avoir vu.

— Vous avez raison, signor Pasquale, répondit Michele tout tremblant, et j'y vais. Seulement, laissez-moi passer.

Pasquale fit un mouvement qui laissa entre lui et le mur une ouverture par laquelle eût pu se glisser un enfant de dix ans. Michele y passa à l'aise, tant la peur le faisait petit.

— Ah ! par ma foi, non ! murmurait-il en s'éloignant à grands pas dans la direction de l'église del Carmine, sans regarder derrière lui ; par ma foi, non ! je ne dirai pas un mot, tu peux être tranquille, monseigneur du couteau ! j'aimerais mieux me couper la langue. Mais c'est qu'aussi, continua-t-il, cela ferait parler un muet, d'entendre dire qu'ils ont été attaqués par quinze hommes, quand ce sont eux, au contraire, qui se sont mis six pour en attaquer un seul. C'est égal, je n'aime pas les Français ni les jacobins ; mais j'aime encore moins les sbires et les sorici1,et je ne suis pas fâché que celui-là les ait un peu houspillés. Deux morts et deux blessés sur six, viva san Gennaro !il n'avait pas un rhumatisme dans le bras, ni la goutte dans les doigts, celui-là !

Et il se mit à rire en secouant joyeusement la tête et en dansant seul un pas de tarentelle au milieu de la rue.

Quoique l'on prétende que le monologue n'est point dans la nature, Michele, que l'on appelait Michele le Fou, justement parce qu'il avait l'habitude de parler tout seul et de gesticuler en parlant, Michele le Fou eût continué de glorifier Salvato s'il ne se fût pas trouvé, tant il allongeait le pas, poussant son éclat de rire, sur la place del Carmine, et dansant son pas de tarentelle sous le porche même de l'église.

Il souleva la lourde et sale tenture qui pend devant la porte, entra et regarda autour de lui.

L'église del Carmine, dont il nous est impossible de ne pas dire un mot en passant, est l'église la plus populaire de Naples, et sa Madone passe pour être une des plus miraculeuses. D'où lui vient cette réputation, et qui lui vaut ce respect que partagent toutes les classes de la société ? Est-ce parce qu'elle renferme la dépouille mortelle de ce jeune et poétique Conradin, neveu de Manfred, et de son ami Frédéric d'Autriche ? Est-ce à cause de son Christ, qui, menacé par un boulet de René d'Anjou, baissa la tête sur sa poitrine pour éviter le boulet, et dont les cheveux poussent si abondamment, que le syndic de Naples vient, une fois l'an, en grande pompe, les lui couper avec des ciseaux d'or ? Est-ce, enfin, parce que Masaniello, le héros des lazzaroni, fut assassiné dans son cloître et y dort dans quelque coin inconnu, tant le peuple est oublieux, même de ceux qui sont morts pour lui ? Mais il n'en est pas moins vrai que, l'église del Carmine étant, comme nous l'avons dit, la plus populaire de Naples, c'est à elle que se font la plupart des vœux, et que le vieux Tomeo avait fait le sien, dont nous ne tarderons point à savoir la cause.

Michele eut donc, tout d'abord, au milieu de l'église del Carmine, toujours encombrée de fidèles, quelque peine à trouver celle qu'il cherchait ; cependant, il finit par la découvrir faisant dévotement sa prière au pied d'un des autels latéraux placés à main gauche en entrant.

Cet autel, tout éblouissant de cierges, était consacré à saint François.

Michele avait, selon que vous serez pessimiste ou optimiste en amour, cher lecteur, Michele avait le malheur ou le bonheur d'être amoureux. L'émeute, qu'il prévoyait et qu'il avait donnée à Nina pour raison de son départ, n'était qu'une cause secondaire. Celle qui passait avant toutes les autres était le désir de voir et d'embrasser Assunta, la fille de Basso Tomeo, ce vieux pêcheur qui, on se le rappelle, avait, une nuit, pendant laquelle son bateau était amarré aux fondations du palais de la reine Jeanne, vu un spectre se pencher sur lui, s'assurer avec la pointe du poignard que son sommeil était de bon aloi ; puis, enfin, convaincu qu'il dormait, remonter et disparaître dans les ruines.

On doit se rappeler encore que cette apparition avait causé un tel effroi au vieux pêcheur, qu'abandonnant Mergellina, et mettant, entre son ancien logement et le nouveau, la rivière de Chiaia, Chiatamone, le château de l'Œuf, Santa-Lucia, le Castel-Nuovo, le Môle, le port, la strada Nuova, et enfin la porte del Carmine, il avait transporté son domicile à la Marinella.

En vrai chevalier errant, Michele avait suivi sa maîtresse au bout de Naples : il l'eût suivie au bout du monde.

Le matin du jour auquel nous sommes arrivés, quand il avait trouvé la porte du vieux Basso Tomeo fermée, au lieu de la trou-

ver ouverte comme de coutume, il n'avait pas été sans inquiétude.

Où pouvait être Assunta, et quelle cause l'avait éloignée de la maison ?

Outre le doute qu'un amant a toujours sur sa maîtresse, si bien aimé qu'il se croie par elle, Michele n'était point sans avoir éprouvé quelques traverses dans ses amours.

Basso Tomeo, vieux pêcheur, plein de la crainte de Dieu, de la vénération des saints, de l'amour du travail, n'avait point une considération bien grande pour Michele, qu'il traitait non seulement de fou, comme tout le monde, mais encore de paresseux et d'impie.

Les trois frères d'Assunta, Giovanni, Gennaro et Luigi, étaient des enfants trop respectueux pour ne point partager les opinions de leur père à l'endroit de Michele ; de sorte que le pauvre Michele, à chaque nouveau grief soulevé contre lui, n'avait dans la maison Tomeo qu'un seul défenseur, Assunta, tandis qu'au contraire, il avait quatre accusateurs : le père et les trois fils ; ce qui constituait contre lui, dans la discussion qu'on avait à son sujet, une formidable majorité.

Par bonheur, le métier de pêcheur est un rude métier, et Basso Tomeo et ses trois fils qui se vantaient de ne pas être des paresseux comme Michele, tenant à exercer le leur en conscience, passaient une partie de la soirée à poser leurs filets, une partie de la nuit à attendre que le poisson s'y engageât, et une partie de la matinée à les tirer hors de l'eau. Il en résultait que, sur vingt-quatre heures, Basso Tomeo et ses trois fils en restaient dix-huit dehors et dormaient les six autres ; ce qui n'en faisait pas des sur-

veillants bien insupportables pour les amours de Michele et d'Assunta.

Aussi, Michele prenait-il son malheur en patience. Basso Tomeo lui avait dit qu'il ne lui donnerait sa fille que lorsqu'il exercerait un métier lucratif et honnête, ou lorsqu'il aurait fait un héritage. Michele, par malheur, prétendait ne connaître aucun métier lucratif et honnête à la fois, affirmant que l'une de ces deux épithètes excluait l'autre, ce qui, à Naples, n'était point tout à fait un paradoxe ; et il en donnait pour preuve à Basso Tomeo que lui, par exemple, qui exerçait un métier honnête, qui, aidé par ses trois fils, consacrait dix-huit heures par jour à ce métier, n'avait, depuis cinquante ans à peu près qu'il avait, pour la première fois, jeté ses filets à la mer, pas réussi à mettre cinquante ducats de côté. Il attendait donc l'héritage, parlant d'un oncle qui n'avait jamais existé, et qui, sur les indications de Marco Polo, était parti pour le royaume du Cathay. Si l'héritage ne venait pas, ce qui, au bout du compte, était possible, il ne pouvait manquer, un jour ou l'autre, d'être colonel, puisque Nanno le lui avait prédit. Il est vrai qu'il n'avait rendu publique, dans la maison de Basso Tomeo, que la première partie de la prédiction, ayant gardé pour lui celle qui aboutissait à la potence et n'ayant jugé à propos de s'ouvrir à ce sujet qu'à sa sœur de lait Luisa, ainsi que nous l'avons vu dans l'entretien qui avait précédé la prédiction plus sinistre encore que la sorcière lui avait faite à elle-même.

Or, la présence d'Assunta dans l'église de la Madone del Carmine, sa présence à l'autel de saint François et l'illumination a giornode cet autel, étaient autant de preuves que Michele, tout fou qu'on le disait, ne s'était point trompé à l'endroit du médiocre produit que Basso Tomeo, malgré la fatigue qu'il prenait,

tirait de son pénible métier. En effet, les trois dernières journées avaient été si mauvaises, que le vieux pêcheur avait fait vœu de brûler douze cierges à l'autel de saint François, dans l'espérance que le saint, qui était son patron, lui accorderait une pêche dans le genre de celle que les pêcheurs de l'Évangile avaient faite dans le lac de Genezareth, et avait exigé que, pendant toute la matinée, c'est-à-dire pendant le temps qu'il serait occupé à tirer ses filets, sa fille Assunta appuyât le vœu qu'il avait fait, de ses plus ferventes prières.

Or, comme le vœu avait été fait la veille, après la dernière pêche, qui avait encore été plus mauvaise que les deux précédentes ; que Michele, ayant consacré toute la soirée à Luisa, et toute la nuit au blessé, n'avait pu être prévenu par Assunta, Michele avait trouvé la porte de la maison fermée, et Assunta agenouillée à l'autel de saint François, au lieu de l'attendre à sa porte.

En voyant que Pasquale De Simone lui avait dit vrai, Michele fit un si gros soupir de satisfaction, qu'Assunta se retourna à son tour, poussa un cri de joie, et, avec un bon sourire qui n'était autre chose qu'un remerciement pour sa pénétration, lui fit signe de venir s'agenouiller près d'elle. Michele n'eut pas besoin qu'on lui répétât l'invitation. Il ne fit qu'un bond de la place où il était jusqu'aux degrés de l'autel, et tomba à genoux sur la même marche où priait Assunta.

Nous ne voudrions pas affirmer qu'à partir de ce moment la prière de la jeune fille fut aussi fervente que lorsque Michele était absent, et qu'il ne se mêla point à cette prière quelques distractions. Mais la chose était peu importante à cette heure, la pêche devant être faite et les filets tirés. On pouvait bien, à tout

prendre, risquer quelques paroles d'amour, au milieu des pieuses paroles auxquelles le saint avait droit.

Ce fut là seulement que Michele apprit d'Assunta les faits qu'en notre qualité d'historien, nous avons fait connaître à nos lecteurs, avant que Michele les connût lui-même, – et, en échange de ces faits, il lui fit, de son côté, l'histoire la plus probable qu'il put agencer sur une indisposition de Luisa, sur un assassinat qui avait eu lieu à la fontaine du Lion, et sur le bruit qui se faisait à cette heure, rue Sant' Eligio et ruelle des Soupirs-de-l'Abîme, à la porte de la boutique du Beccaio.

Assunta, en véritable fille d'Ève qu'elle était, sut à peine qu'il y avait du bruit au Vieux-Marché, qu'elle voulut connaître les véritables causes de ce bruit. Or, ce que lui en disait son amant lui paraissant couvert d'un certain nuage, elle prit congé de saint François, auquel sa prière était finie ou bien près de l'être ; elle fit une révérence à l'autel du saint, trempa ses ongles dans le bénitier de la porte, toucha du bout de ses doigts humides les doigts de son amant, fit un dernier signe de croix, prit, avant même d'être sortie de l'église, le bras de Michele, et, légère comme une alouette prête à s'envoler, en chantant comme elle, elle sortit avec lui de l'église del Carmine, pleine de confiance dans l'intervention du saint et ne doutant pas que son père et ses frères n'eussent fait une pêche miraculeuse.

q

## Chapitre 30 Les deux frères

Assunta avait bien raison d'avoir confiance en saint François : son père et ses frères avaient fait une pêche vraiment miraculeuse.
Au moment où ils avaient commencé de tirer leurs filets, leurs filets leur avaient paru si lourds, qu'ils avaient cru d'abord avoir accroché quelque rocher ; mais, ne sentant point cette résistance absolue que présente une masse enracinée au fond de la mer, ils avaient eu la crainte, chose qui arrive quelquefois et qui est d'un triste présage pour ceux à qui elle arrive, ils avaient eu la crainte de tirer à eux le cadavre de quelque suicidé ou de quelque noyé par accident.

Mais, au fur et à mesure que le filet se rapprochait de la plage, ils sentaient des soubresauts et des secousses indiquant que c'étaient des corps vivants et bien vivants qui, malgré eux, cédaient à la traction du filet.

Bientôt on vit, aux clapotements de la mer et aux gerbes liquides qui en jaillissaient, que les captifs, commençant à comprendre leur position, faisaient des efforts désespérés pour rompre la traîne ou pour sauter par-dessus.

Gennaro et Giovanni se mirent à la mer, et, tandis que le vieux pêcheur et Luigi, réunissant tous leurs efforts, luttaient contre la proie indocile, ils passèrent derrière les filets, et, quoiqu'ils eussent de l'eau jusqu'aux épaules, parvinrent à la maintenir.

Seulement, à leurs gestes et à leurs exclamations, on pouvait comprendre que saint François avait largement fait les choses.

Ceci se passait dans le golfe vers la moitié à peu près de la strada Nuova, en face d'une grande maison qui donnait d'un côté sur le quai, de l'autre sur la rue Sant'Andrea degli Scopari.

Cette maison, que l'on désignait sous le nom de palais della Torre, appartenait, en effet, au duc de ce nom.

Comme nous allons raconter un fait entièrement historique, nous sommes forcés de donner quelques détails sur cette maison où le fait s'est passé et sur ceux qui l'habitaient.

À la fenêtre du premier étage se tenait un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, vêtu à la dernière mode de Paris, si ce n'est qu'au lieu d'avoir la redingote à carrick ou l'habit aux longues basques et au haut collet piqué que l'on portait à cette époque, il était enveloppé d'une élégante robe de chambre de velours nacarat fermant sur sa poitrine avec des brandebourgs de soie. Ses cheveux noirs, qui depuis longtemps avaient renoncé à la poudre, quoique coupés court, frisaient en boucles naturelles ; une fine chemise de batiste, ornée d'un jabot d'élégante dentelle, s'ouvrait pour laisser voir un cou juvénile et blanc comme un cou de femme ; ses mains étaient blanches, longues et minces, signe d'aristocratie, il portait, au petit doigt de la gauche, un diamant, et, distrait, l'œil perdu dans l'espace, suivait les nuages glissant dans le ciel, tout en faisant de la main droite ces mouvements dénonciateurs que fait un poète qui scande des vers.

C'était un poète, en effet, un poète dans le genre de Sannasar, de Bertin, de Parny, c'était don Clemente Filomarino, frère cadet du duc della Torre, un des jeunes gens les plus élégants de Naples, et qui disputait la royauté de la mode aux Nicolino, aux Caracciolo et aux Roccaromana ; en outre, beau cavalier, grand

chasseur, excellant dans les exercices de l'escrime, du tir, de la natation ; riche, quoique cadet de famille, attendu que son frère, le duc della Torre, qui avait vingt-cinq ans de plus que lui, avait déclaré vouloir mourir garçon, afin de laisser toute sa fortune à son jeune frère, lequel avait reçu de son aîné l'honorable mission de perpétuer la race des ducs de la Torre, honneur auquel celui-ci paraissait avoir renoncé.

Au reste, le duc della Torre s'occupait d'un travail bien autrement intéressant – et il en était convaincu – pour ses contemporains et même pour l'avenir, que celui de procréer des héritiers de son nom et des soutiens de sa race. Bibliomane acharné, il faisait une collection de livres rares et de manuscrits précieux. La bibliothèque royale elle-même – celle de Naples, bien entendu, – n'avait rien que l'on pût comparer à sa réunion d'Elzévirs, ou, pour parler plus correctement, d'Elzéviers. En effet, il avait un spécimen à peu près complet de toutes les éditions publiées par Louis, Isaac et Daniel, c'est-à-dire par le père, le fils et le neveu 1. Nous disons à peu près complète, parce que nul bibliomane ne peut se vanter d'avoir la collection entière, depuis le premier volume, publié en 1572, auquel est attaché le nom d'Elzévir, et qui porte pour titre : Eutropii historiae romanae, lib. X, jusqu'au Pastissier françois,publié chez Louis et Daniel, et qui porte la date de 1655. Cependant, il montrait avec orgueil aux amateurs cette collection presque unique, où se trouvaient successivement, servant d'enseigne au frontispice, l'ange tenant d'une main un livre, de l'autre une faux ; un cep de vigne embrassant un orme, avec la devise Non solus ;la Minerve et l'olivier, avec l'exergue Ne extra oleas ;le fleuron au masque de buffle que les Elzévirs adoptèrent en 1629 ; la sirène, qui lui succéda en 1634 ; le cul-de-lampe représentant la tête de Méduse ; la guirlande de roses trémières, et

enfin les deux sceptres croisés sur un bouclier, qui sont leur dernière marque. En outre, ses éditions, toutes de choix, étaient remarquables par la grandeur et la largeur de leurs marges, dont quelques-unes atteignaient quinze et dix-huit lignes.

Quant à ses autographes, c'était bien la plus riche collection qui existât au monde. Elle commençait au sceau de Tancrède de Hauteville, et se continuait, en rois, princes, vice-rois ayant régné sur Naples, jusqu'aux signatures de Ferdinand et de Caroline, actuellement régnants.

Chose bizarre ! Ce profond amour de la collection, dont le plus signalé symptôme est de rendre indifférent à tous les sentiments humains, n'avait eu aucune influence sur l'amour presque paternel que le duc della Torre portait à son jeune frère, don Clemente, resté orphelin à cinq ans. Ce qui l'avait si profondément attaché à cet enfant le jour même de sa naissance, c'était probablement cette idée que, dès ce jour-là, il était déchargé de l'obligation de prendre une femme, qui ne l'eût point détourné entièrement, mais qui l'eût distrait de sa vocation de collectionneur. Aussi, nous serait-il impossible d'énumérer les soins dont l'enfant chargé de le dispenser de l'accomplissement de ses obligations conjugales avait été l'objet de sa part. Dans toutes ces indispositions plus ou moins graves auxquelles l'enfance est soumise, il avait été son seul garde-malade, passant les nuits près de son lit à annoter ses catalogues, ou à chercher dans ses livres rares ces fautes d'impression qui marquent un exemplaire du sceau de l'identité. D'enfant, don Clemente était devenu adolescent ; d'adolescent, jeune homme ; de jeune homme, il était en train de passer homme, sans que cette profonde et tendre affection de son frère pour lui se fût altérée et eût changé de nature. À l'âge de

vingt-six ans, don Clemente était encore traité par son frère comme un enfant. Il ne montait pas une fois à cheval, il n'allait pas une fois à la chasse que son frère ne lui criât par la fenêtre : « Prends garde de te noyer ! Prends garde que ton fusil ne soit mal chargé ! Prends garde que ton cheval ne s'emporte ! »

Lorsque l'amiral Latouche-Tréville vint à Naples, don Clemente Filomarino, comme les autres jeunes gens de son âge, fraternisa avec les officiers français, et, poète doué d'une imagination ardente, révolté des abus d'un pays livré au triple despotisme du sceptre, du sabre et du goupillon, il se mêla aux rangs des plus chauds patriotes et fut emprisonné avec eux.

Tout entier à ses recherches d'autographes et à ses études de bibliomane, le duc della Torre avait à peine su le passage de la flotte française, et, en tout cas, n'y avait attaché aucune importance. Philosophe lui-même, mais ne mêlant en aucune façon la politique à sa philosophie, il ne s'était point étonné des railleries de son frère contre le gouvernement, l'armée et les moines. Tout à coup, il apprit que don Clemente Filomarino avait été arrêté et conduit au fort Saint-Elme.

La foudre tombée à ses pieds ne l'eût pas plus étourdi que cette nouvelle ; il fut quelque temps à rassembler ses idées, et courut chez le régent de la vicairie, charge qui correspond, chez nous, à celle de préfet de police.

Il venait demander ce qu'avait fait son frère.

Son étonnement fut grand lorsqu'on lui eut répondu que son frère conspirait, que les accusations les plus graves pesaient sur lui, et que, si ces accusations étaient prouvées, il y allait de sa tête.

L'échafaud sur lequel avaient péri Vitaliani, Emmanuele De Deo et Galiani était à peine enlevé de la place du Château ; il crut le voir se dresser de nouveau pour dévorer son frère. Il courut chez les juges, assiégea les portes des Vanni, des Guidobaldi, des Castelcicala ; il offrit sa fortune tout entière ; il offrit ses autographes, ses Elzévirs ; il s'offrit lui-même si l'on voulait mettre son frère en liberté. Il supplia le premier ministre Acton, il se jeta aux pieds du roi, aux pieds de la reine ; tout fut inutile. Le procès suivit son cours ; mais, cette fois, malgré l'influence néfaste de cette sanglante trinité, tous les accusés furent reconnus innocents et mis en liberté.

Ce fut alors que la reine, voyant lui échapper la vengeance légale, établit cette fameuse chambre obscure où nous avons introduit nos lecteurs, et créa ce tribunal secret dont Vanni, Castelcicala et Guidobaldi étaient les juges, et Pasquale De Simone l'exécuteur.

Dix-huit mois de prison, pendant lesquels son frère, le duc della Torre, pensa devenir fou, et cessa de se livrer à la compilation de ses Elzévirs et à la recherche de ses autographes, ne guérirent aucunement don Clemente Filomarino de ses principes libéraux, de ses tendances philosophiques et de ses instincts railleurs ; au contraire, ils le poussèrent plus avant que jamais dans la voie de l'opposition. Fort de cette impartialité du tribunal, qui, malgré les instances secrètes de la reine, qui, malgré les instances publiques de ses accusateurs, l'avait déclaré innocent, et l'avait mis en liberté, il pensait n'avoir plus autre chose à craindre, et était devenu un des habitués les plus assidus des salons de l'ambassadeur français, tandis qu'au contraire il s'était

complètement éclipsé des salons de la cour, dans lesquels son rang lui donnait entrée.

Le duc della Torre, son frère, rassuré sur le sort de Clemente, s'était remis à la poursuite de ses autographes et de ses Elzévirs, et ne s'inquiétait plus de cet enfant prodigue que pour lui recommander comme toujours la prudence, quand il montait à cheval, allait à la chasse, ou faisait quelque pleine eau dans le golfe.

Or, ce jour-là, tous deux étaient satisfaits.

Don Clemente Filomarino avait appris le départ de l'ambassadeur français, ainsi que la déclaration de guerre faite par lui au roi Ferdinand, et, ses principes de citoyen du monde l'emportant sur sa nationalité napolitaine, il espérait bien avant un mois voir ses bons amis les Français à Naples, et le roi et la reine à tous les diables.

De son côté, le duc della Torre venait de recevoir une lettre du libraire Dura, le plus célèbre bouquiniste de Naples, qui lui annonçait qu'il avait découvert un des deux Elzévirs manquant à sa collection, et qui lui faisait demander s'il devait le lui porter chez lui ou attendre sa visite à son magasin.

En lisant la lettre du libraire, le duc della Torre avait poussé un cri de joie, et, n'ayant pas la patience d'attendre la visite, il avait noué sa cravate, passé sa houppelande, et, descendant du second étage, occupé tout entier par sa bibliothèque, il était entré au premier, qui lui servait de logement, ainsi qu'à son frère, et avait fait son apparition dans la chambre, juste au moment où celui-ci venait de rimer les derniers vers d'un poème comique, dans le genre du Lutrinde Boileau, et où il attaquait les trois gros pé-

chés, non seulement des moines de Naples, mais des moines de tous les pays : la luxure, la paresse et la gourmandise.

À la seule vue de son frère, don Clemente Filomarino devina qu'il venait d'arriver à celui-ci un de ces grands événements bibliomaniques qui le mettaient hors de lui.

— Oh ! mon cher frère, s'écria-t-il, auriez-vous trouvé, par hasard, le Térence de 1661 ?

— Non, mon cher Clemente ; mais juge de mon bonheur : j'ai trouvé le Perse de 1664.

— Mais trouvé… ce qui s'appelle trouvé, hein ? Vous savez bien que, plus d'une fois déjà, vous m'avez dit : « J'ai trouvé », et que, quand il s'est agi de vous livrer l'exemplaire en question, on essayait de vous fourrer quelque faux Elzévir, quelque édition avec la sphère, au lieu de l'édition de l'olivier ou de celle de l'orme.

— Oui, mais je ne m'y laissais pas prendre. Ce n'est pas un vieux renard comme moi que l'on attrape ! D'ailleurs, c'est Dura qui m'écrit, et Dura ne me ferait point un tour comme celui-là. Il a sa réputation à conserver. Regarde plutôt, voici sa lettre : « Monsieur le duc, venez vite ; j'ai la joie de vous annoncer que je viens de trouver le Perse de 1664, avec les deux sceptres croisés sur l'écu ; édition magnifique ; les marges ont quinze lignes de hauteur en tout sens. »

— Bravo, mon frère ! Et vous allez chez Dura, je présume ?

— J'y cours ! il va m'en coûter soixante ou quatre-vingts ducats au moins ; mais qu'importe ! c'est à toi que ma bibliothèque reviendra un jour ; et, si maintenant j'ai le bonheur de trouver le

Térence de 1661, j'aurai la collection complète ; et sais-tu ce que vaut une collection complète d'Elzévirs ? Vingt mille ducats comme un grain !

— Il y a une chose dont je vous supplie, mon cher frère, c'est de ne vous inquiéter jamais de ce que vous me laisserez ou ne me laisserez pas. J'espère que, comme Cléobis et Biton, quoique nous n'ayons pas les mêmes mérites qu'eux, les dieux nous aimeront assez pour nous faire mourir le même jour et à la même heure. Aimez-moi, vous, et, tant que vous m'aimerez, je serai riche.

— Eh ! malheureux, lui dit le duc en lui posant les deux mains sur les deux épaules et en le regardant avec une ineffable tendresse, tu sais bien que je t'aime comme mon enfant, mieux que mon enfant même ; car, si tu n'avais été que mon enfant, j'eusse couru tout droit chez Dura, et je ne t'eusse embrassé qu'à mon retour.

— Eh bien, embrassez-moi, et courez vite chercher votre Térence.

— Mon Perse, ignorant ! mon Perse ! Ah ! continua le duc avec un soupir, tu ne feras qu'un bibliomane de troisième ordre, et encore ! encore !... Au revoir, Clemente, au revoir !

Et le duc della Torre s'élança hors de la maison.

Don Clemente revint à la fenêtre.

Basso Tomeo et ses fils venaient de tirer leurs filets sur la plage, au milieu d'un immense concours de pêcheurs et de lazzaroni, accourus pour voir le résultat de la pêche de Basso Tomeo et de ses trois fils.

## Chapitre 31 Où Gaetano Mammone entre en scène

Nous l'avons dit au commencement du chapitre précédent, saint François avait bien fait les choses, et la pêche était vraiment miraculeuse.
On eût dit que le saint, si religieusement prié par Assunta et si généreusement gratifié par Basso Tomeo d'une messe et de douze cierges, avait voulu mettre dans les filets du vieux pêcheur et de ses trois fils un spécimen de tous les poissons du golfe.

Lorsque la traîne sortit de la mer et qu'elle apparut sur le rivage avec sa poche pleine à rompre, on eût dit que c'était non pas la Méditerranée, mais le Pactole qui dégorgeait toutes ses richesses sur la plage.

La dorade aux reflets d'or, la bonite aux mailles d'acier, la spinola à la robe d'argent, la trille au corsage rose, le dentiche aux nageoires lie-de-vin, le mulet au museau arrondi, le poisson-soleil que l'on croirait un tambour de basque tombé à la mer, enfin le poisson saint-pierre, qui porte sur ses flancs l'empreinte des doigts de l'apôtre, faisaient escorte, et semblaient la cour, les ministres, les chambellans d'un thon magnifique qui pesait au moins soixante rotoli, et qui semblait ce roi de la mer que, dans La Muette de Portici, promet Masaniello à ses compagnons sur un air si charmant.

Le vieux Basso Tomeo se tenait la tête à deux mains, ne pouvait en croire ses yeux et trépignait de joie. Les paniers apportés par le vieillard et ses fils, dans l'espoir d'une pêche abondante, une fois remplis jusqu'aux bords, ne contenaient pas le tiers de cette magnifique moisson faite dans la plaine qui se laboure toute seule.

Les enfants se mirent à la recherche de nouveaux récipients, tandis que Basso Tomeo, dans sa reconnaissance, racontait à tout venant qu'il devait ce miracle à la faveur toute particulière de saint François, son patron, à l'autel duquel il avait fait dire une messe et brûler douze cierges.

Le thon faisait surtout l'admiration du vieux pêcheur et des assistants : c'était un miracle qu'après les secousses qu'il avait données au filet, il ne l'eût pas rompu, et, en s'ouvrant à travers ses mailles une fuite pour lui-même, n'eût pas ouvert en même temps un passage à toute la gent écaillée qui bondissait autour de lui.

Chacun, au récit du vieux Basso Tomeo et à la vue de sa pêche, se signait et criait : Evviva san Francisco !Don Clemente seul, qui, de sa fenêtre, dominait toute cette scène, paraissait mettre en doute l'intervention du saint, et attribuer tout simplement ce miraculeux coup de filet à une de ces chances heureuses et comme en rencontrent parfois les pêcheurs.

Placé d'ailleurs comme il l'était, c'est-à-dire à la fenêtre du premier étage de son palais et pouvant plonger du regard jusqu'au coude que fait le quai de la Marinella, il voyait ce que Basso Tomeo, enfermé avec son poisson au milieu d'un cercle de félicitateurs, ne pouvait pas voir et ne voyait pas.

Ce que don Clemente voyait et ce que ne voyait point Basso Tomeo, c'était fra Pacifico, arrivant du côté du marché avec son âne, tenant orgueilleusement le milieu du pavé comme d'habitude, et devant infailliblement, s'il suivait la ligne droite, se heurter au monceau de poissons que venait de tirer de la mer le vieux Basso Tomeo.

Ce fut ce qui arriva ; en voyant un attroupement qui lui barrait le passage, sans savoir la cause de cet attroupement, fra Pacifico, pour le fendre plus facilement, prit Jacobin par la longe et marcha le premier en disant :

— Place ! au nom de saint François, place !

On comprend facilement que, dans une foule chantant les louanges du fondateur des ordres mineurs, un nouveau venu, quel qu'il fût, se présentant au nom du saint, devait trouver place ; mais place fut faite par cette même foule avec d'autant plus de promptitude et de vénération, que l'on reconnut fra Pacifico et son âne Jacobin, que chacun savait avoir l'honneur d'être attachés au service particulier du saint.

Fra Pacifico allait donc, fendant la foule, ignorant ce qu'elle contenait à son centre, lorsque tout à coup il se trouva face à face avec le vieux Tomeo et manqua de trébucher contre la montagne de poissons qui se mouvaient encore dans les dernières convulsions d'agonie !

C'était ce moment qu'attendait don Clemente ; car il pouvait prévoir qu'il allait se passer une lutte curieuse entre le pêcheur et le moine ; en effet, à peine Basso Tomeo eut-il reconnu Pacifico traînant derrière lui Jacobin, que, comprenant à quelle dîme exorbitante il allait être soumis, il jeta un cri de terreur et pâlit,

tandis qu'au contraire le visage de fra Pacifico s'illumina d'un formidable sourire en voyant vers quelle belle aubaine sa bonne étoile le conduisait.

Il avait justement trouvé le marché au poisson si mal fourni, qu'il n'avait, quoique le lendemain fût jour maigre, rien jugé digne de la bouche si finement connaisseuse des capucins de Saint-Éphrem.

— Ah ! ah ! fit don Clemente assez haut pour être entendu d'en bas, c'est-à-dire du quai, voilà qui devient intéressant.

Quelques personnes levèrent la tête ; mais, ne comprenant pas ce que voulait dire le jeune homme à la robe de chambre de velours, ils reportèrent presque aussitôt leurs regards sur Basso Tomeo et fra Pacifico.

Au reste, frère Pacifico ne laissa point longtemps Basso Tomeo dans les transes du doute ; il prit son cordon, l'étendit sur le thon et prononça les paroles sacramentelles :

— Au nom de saint François !

C'était ce que prévoyait don Clemente ; il éclata de rire.

Il était évident qu'il allait assister au combat de deux des plus puissants mobiles des actions humaines : la superstition et l'intérêt.

Basso Tomeo, qui croyait fermement tenir sa pêche de saint François, défendrait-il le plus beau morceau de cette pêche contre saint François lui-même, ou, ce qui était exactement la même chose, contre son représentant ?

D'après ce qui allait se passer, don Clemente apprécierait dans la lutte que Naples allait avoir à soutenir pour la conquête de ses droits, quel fond les patriotes pouvaient faire sur le peuple, et si ce peuple, pour lequel ils se dévoueraient au moment du renversement des préjugés, combattrait en faveur de ces préjugés, ou contre eux.

L'épreuve ne fut pas heureuse pour le philosophe.

Après un combat intérieur qui ne dura au reste que quelques secondes, l'intérêt fut vaincu par la superstition, et le vieux pêcheur, qui avait paru disposé un instant à défendre sa propriété en cherchant des yeux si ses trois fils étaient de retour avec les paniers qu'ils étaient allés prendre, fit un pas en arrière, et, démasquant l'objet en litige, dit humblement :

— Saint François me l'avait donné, saint François me le reprend. Vive saint François ! Ce poisson est à vous, mon père.

— Ah ! l'imbécile ! ne put s'empêcher de s'écrier don Clemente.

Tous levèrent la tête, et les regards de la foule se fixèrent sur le jeune homme à la physionomie railleuse ; l'expression des visages de ceux qui regardaient ne dépassait pas encore l'étonnement, car personne ne comprenait parfaitement à qui s'adressait l'épithète d'imbécile.

— Oh ! c'est toi, Basso Tomeo, et non un autre que j'appelle imbécile ! s'écria don Clemente.

— Et pourquoi cela, Excellence ?

— Parce que, toi et tes trois fils, qui êtes d'honnêtes gens, de braves travailleurs, et, de plus, de vigoureux gaillards, vous vous laissez enlever le prix de votre labeur par un moine fripon, paresseux et impudent.

Fra Pacifico, qui avait cru que la vénération attachée à son habit le mettait hors de la question, attaqué ainsi en face et à l'improviste, chose qu'il n'eût jamais crue possible, poussa un rugissement de colère et montra son bâton à don Clemente.

— Garde ton bâton pour ton âne, moine ; il n'y a qu'à lui que ton bâton puisse faire peur.

— Oui ; mais je vous en préviens, don Cicillo 1, mon âne s'appelle Jacobin.

— Eh bien, alors, c'est ton âne qui porte le nom de l'homme, et c'est toi qui as le nom de la bête.

La foule se mit à rire : elle commence toujours, lorsqu'elle écoute une dispute, par être du parti de celui qui a de l'esprit.

Fra Pacifico, furieux, ne sut qu'apostropher don Clemente de ce nom qui était pour lui la plus terrible injure.

— Je te dis que tu es un jacobin ! Cet homme est un jacobin, mes frères ; le voyez-vous avec ses cheveux coupés à la Titus et son pantalon sous sa robe de chambre ? Jacobin ! jacobin ! jacobin !

— Jacobin tant que tu voudras, et je me vante d'être jacobin.

— Vous entendez, hurla fra Pacifico, il avoue qu'il est jacobin !

— D'abord, lui dit don Clemente, sais-tu ce que c'est qu'un jacobin ?

— C'est un démagogue, un sans-culotte, un septembriseur, un régicide.

— En France, c'est possible ; mais, à Naples, écoute bien ceci et tâche de ne pas l'oublier : jacobinveut dire un honnête homme qui aime son pays, qui voudrait le bonheur du peuple, et, par conséquent, l'abolition des préjugés qui l'abrutissent ; qui demande l'égalité, c'est-à-dire les mêmes lois pour les petits comme pour les grands ; la liberté pour tous, afin que tous les pêcheurs puissent jeter également leurs filets dans toutes les parties du golfe, et qu'il n'y ait point de réserves même pour le roi, à Portici, à Chiatamone et à Mergellina, attendu que la mer est à tout le monde, comme l'air que nous respirons, comme le soleil qui nous éclaire ; un jacobin, enfin, c'est un homme qui veut la fraternité, c'est-à-dire qui regarde tous les hommes comme ses frères, et qui dit : « Il n'est pas juste que les uns se reposent et mendient, tandis que les autres se fatiguent et travaillent », ne voulant pas qu'un pauvre pêcheur qui a passé la nuit à poser ses filets et la journée à les tirer, quand il a, une fois par hasard, ce qui lui arrive tous les dix ans, pris un poisson qui vaut trente ducats…

La foule sembla trouver le prix trop élevé et se mit à rire.

— J'en donne trente ducats, moi, continua Filomarino. Eh bien, je le répète, un jacobin est un homme qui ne veut pas que, quand un pauvre pêcheur a pris un poisson qui vaut trente ducats, il lui soit volé par un homme, – je me trompe, un moine – un moine n'est pas un homme ; celui qui mérite le nom d'homme est celui qui rend des services à ses frères, et non celui qui les

vole, celui qui rend des services à la société et non celui qui est à sa charge, qui travaille et qui touche honorablement le prix de son labeur pour nourrir une femme et des enfants, et non celui qui, la plupart du temps, détourne la femme des autres et débauche ses enfants au profit de la paresse et de l'oisiveté. Voilà ce que c'est qu'un jacobin, moine, et, si c'est là ce que c'est qu'un jacobin, oui, je suis jacobin !

— Vous l'entendez ! s'écria le moine exaspéré, il insulte l'Église, il insulte la religion, il insulte saint François… C'est un athée !

Plusieurs voix demandèrent :

— Qu'est-ce qu'un athée ?

— C'est, répondit fra Pacifico, un homme qui ne croit pas en Dieu, qui ne croit pas en la Madone, qui ne croit pas en Jésus-Christ, enfin qui ne croit pas au miracle de saint Janvier.

À chacune de ces accusations, don Clemente Filomarino avait vu les yeux de la foule s'animer et briller de plus en plus. Il était évident que, si la lutte continuait entre lui et le moine, et avait pour arbitre une foule ignorante et fanatique, le résultat serait contre lui. À la dernière accusation, quelques hommes avaient poussé un cri de colère en lui montrant le poing et en répétant après fra Pacifico :

— C'est un jacobin, c'est un athée, c'est un homme qui ne croit pas au miracle de saint Janvier.

— Enfin, continua le moine, qui avait gardé cet argument pour le dernier, c'est un ami des Français.

Quelques hommes, à cette dernière invective, ramassèrent des pierres.

— Et vous, leur cria don Clemente, vous êtes des ânes auxquels on ne mettra jamais de bâts assez pesants et auxquels on ne fera jamais porter de charges assez lourdes.

Et il referma sa fenêtre.

Mais, au moment où il refermait sa fenêtre, une voix cria ?

— À bas les Français ! Mort aux Français !

Et cinq ou six pierres brisèrent la vitre derrière don Clemente.

Une de ces pierres, l'atteignant au visage, lui fit une légère blessure.

Peut-être, si le jeune homme eût eu la prudence de ne point reparaître, la colère de cette multitude se fût-elle calmée par cette vengeance ; mais, furieux à la fois de l'insulte et de la douleur, il s'élança sur son fusil de chasse chargé à balle, rouvrit la fenêtre, et, le visage rayonnant de colère et splendide de dédain :

— Qui a jeté la pierre ? qui m'a atteint là, là, là ? dit-il en montrant sa joue ensanglantée.

— Moi, répondit un homme d'une quarantaine d'années, court de taille, mais vigoureusement bâti, coiffé d'un chapeau de paille, vêtu d'une veste et d'une culotte blanches, en croisant ses bras sur sa poitrine et en faisant jaillir par le geste un flot de farine de sa veste ; moi, Gaetano Mammone.

À peine l'homme à la veste blanche avait-il prononcé ces paroles, que don Clemente Filomarino appuyait son fusil à son

épaule et lâchait le coup.

L'amorce seule brûla.

— Miracle ! cria don Pacifico en chargeant son poisson sur son âne, et en laissant don Clemente aux prises avec la foule ; miracle !

Et il descendit du côté de l'Immacolatella, en criant :

— Miracle ! miracle !

Deux cents voix crièrent après lui : « Miracle ! » Mais, au milieu de toutes ces voix, la même voix qui s'était déjà fait entendre répéta :

— Mort au jacobin ! mort à l'athée ! mort à l'ami des Français !

Et toutes les voix qui avaient crié : « Miracle ! » crièrent :

— À mort ! à mort !

La guerre était déclarée.

Une partie de la foule s'engouffra dans la grande porte pour venir attaquer don Clemente par l'intérieur ; d'autres appuyèrent une échelle à la fenêtre et commencèrent de l'escalader.

Don Clemente lâcha son second coup de fusil au hasard, au milieu de la foule : un homme tomba.

C'était, de la part de l'imprudent jeune homme, renoncer à toute miséricorde. Il ne lui restait plus qu'à vendre chèrement sa vie.

Il assomma d'un coup de crosse de fusil le premier dont la tête parut au niveau de la fenêtre ; l'homme ouvrit les bras et tomba à

la renverse.

Puis, jetant dans la chambre son fusil dont le bois s'était cassé par la violence du coup, il prit de chaque main un pistolet de tir, et les deux premiers assaillants qui se montrèrent, reçurent, l'un une balle dans la tête, l'autre une balle dans la poitrine.

Tous deux tombèrent en dehors, et restèrent sans mouvement sur le pavé.

Les cris de rage redoublèrent ; de tous les côtés du quai, on accourait pour prêter main forte aux assaillants.

Don Clemente Filomarino entendit en ce moment craquer la porte d'entrée et des pas s'approcher de la chambre.

Il courut à la porte et la ferma à la clef.

C'était un bien faible rempart contre la mort.

Il n'avait pas eu le temps de recharger ses pistolets, et son fusil était brisé ; mais il lui restait le canon, armé des batteries, dont il pouvait se servir comme d'une masse ; il lui restait ses épées de duel.

Il les décrocha de la muraille, les posa derrière lui sur une chaise, ramassa le canon de son fusil, et résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Un nouvel assaillant parut à la fenêtre, le fusil s'abattit sur lui ; s'il eût atteint la tête, il l'eût fendue ; mais, par un mouvement rapide, l'homme sauva son crâne et reçut le coup de massue sur l'épaule. Il saisit le fusil, se cramponna des deux mains aux parties saillantes, sous-garde et batterie. Don Clemente vit que c'était une lutte à soutenir, pendant laquelle on pouvait enfoncer

la porte ; il abandonna l'arme au moment où son adversaire s'attendait à la résistance : le point d'appui lui manquant, l'homme tomba à la renverse ; mais don Clemente perdait son arme la plus terrible.

Il sauta sur ses épées.

Un craquement terrible se fit entendre ; le fer d'une hache passa à travers le faible battant de la porte de sa chambre.

Au moment où le fer se retirait pour frapper un second coup, le jeune homme darda son épée par l'ouverture que la hache avait faite, il entendit un blasphème.

— Touché ! dit-il en riant de ce rire sauvage que font entendre, dans les joies de la vengeance, ceux qui n'ont plus rien à espérer que de mourir en faisant le plus de mal possible à leurs ennemis.

Le bruit de la chute d'un corps pesant se fit entendre derrière lui ; un homme venait de sauter du balcon dans la chambre, un poignard à la main.

La fine lame de l'épée se croisa avec le poignard, pareille à un éclair ; l'homme poussa un soupir et tomba ; le fer lui était ressorti de six pouces entre les deux épaules.

Un second coup de hache brisa le panneau de la porte. Don Clemente allait faire face à ses nouveaux adversaires, lorsqu'il vit passer dans l'air, venant d'en haut et tombant dans la rue, des papiers et des livres.

Il comprit que ces furieux étaient montés au second étage, avaient brisé la porte de l'appartement de son frère, qui peut-être même, ne soupçonnant aucun danger, l'avait laissée ouverte dans

sa hâte à se rendre chez Dura ; et que ces papiers, c'étaient les autographes, les livres, les Elzévirs du duc della Torre, que ces misérables, dans leur ignorance des trésors qu'ils gaspillaient, jetaient par la fenêtre.

Blessé par une pierre, il avait poussé un cri de rage ; à la vue de cette profanation, il poussa un cri de douleur.

Son frère, son pauvre frère, quel serait son désespoir lorsqu'il rentrerait !

Don Clemente oublia son danger, oublia que, quand le duc de la Torre rentrerait, il aurait probablement une bien autre perte à déplorer que celle de ses autographes et de ses Elzévirs. Il ne vit que cet abîme ouvert dans sa vie, par son imprudence à lui, au moment où il s'y attendait le moins, abîme dans lequel s'engloutissaient en un instant trente longues années de soins incessants et de recherches assidues, et sa rage en redoubla contre ces brutes à qui la vengeance exercée sur l'homme ne suffisait pas et qui l'étendaient aux objets inanimés, qu'ils détruisaient sans en connaître la valeur et par un simple instinct de destruction.

Il eut un instant l'idée de parlementer avec ses ennemis, de se livrer à eux et de faire de sa mort la rançon des livres et des manuscrits précieux de son frère. Mais, à l'aspect de ces visages où la colère le disputait à la stupidité, il comprit que ces hommes, certains qu'il ne pouvait leur échapper, ne transigeraient pas avec lui, mais que, leur indiquant seulement la valeur des objets qu'il voulait sauver, il rendrait le salut de ces objets moins probable qu'en le leur laissant ignorer.

Il résolut donc de ne rien demander, et, comme sa mort était certaine, que rien ne pouvait le sauver, de rendre seulement, par

un effort désespéré, cette mort plus facile et plus prompte.

Lui mort, ses ennemis ne pousseraient peut-être pas plus loin leur vengeance.

Il restait à don Clemente à examiner sa position avec sang-froid et à en tirer, au point de vue de la vengeance, le meilleur parti possible.

La fenêtre paraissait abandonnée comme étant d'un abord trop dangereux ; il y courut ; trois mille lazzaroni peut-être encombraient le quai ; par bonheur, pas un n'avait d'armes à feu : il put donc regarder par la fenêtre.

Au-dessous de la fenêtre, ces hommes faisaient un immense amas de bois qu'ils allaient chercher sur la plage, laquelle, à l'endroit dont nous parlons, forme un gigantesque chantier où sont réunis bois à brûler et bois de construction, tandis que d'autres fourraient, sous cet amas de bois disposé en bûcher, les livres et les papiers que les dévastateurs continuaient de leur envoyer par la fenêtre du deuxième étage et qui étaient destinés à y mettre le feu.

D'un autre côté, la porte était près de céder sous les efforts des assaillants et surtout sous les coups de hache de l'homme à la veste blanche.

La porte pouvait encore tenir dix secondes ; avec de la présence d'esprit et une main sûre, c'était à peu près le temps qu'il fallait à don Clemente pour recharger ses pistolets.

On sait la promptitude avec laquelle se chargent les pistolets de tir, où la balle presse directement la poudre. Les pistolets étaient chargés et amorcés au moment où la porte céda.

Un flot d'hommes se répandit dans la chambre ; les deux coups partirent en même temps comme deux éclairs ; deux hommes roulèrent sur le carreau.

Don Clemente se retourna pour saisir les épées ; mais, avant qu'il eût eu le temps d'étendre les mains vers elles, il se trouva littéralement enveloppé de couteaux et de poignards.

Il allait être percé de vingt coups à la fois et s'élançait de toutes les puissances de son cœur au-devant de cette mort si prompte qui lui sauvait l'agonie, lorsque l'homme à la hache et à la veste blanche, faisant tournoyer sa hache au-dessus de sa tête, s'écria :

— Que personne ne le touche ! Le sang de cet homme est à moi.

L'ordre arriva à temps pour sauver à don Clémente dix-neuf coups de couteau sur vingt ; mais un vingtième, plus pressé que les autres, avait déjà frappé au-dessous de la gorge. Tout ce que put faire l'assassin pour obéir fut donc de reculer d'un pas en laissant le couteau dans la plaie.

Le blessé resta debout, mais oscillant comme un homme qui va tomber. Gaetano Mammone jeta sa hache, bondit jusqu'à lui, l'appuya et le maintint d'une main à la muraille, de l'autre déchira, sans que don Clemente eût la volonté ou la force de s'y opposer, la robe de chambre, la chemise de batiste du blessé, lui mit la poitrine nue, arracha le couteau resté dans la gorge, et appliqua avidement sa bouche à la plaie, d'où jaillissait un long filet incarnat.

Ainsi fait le tigre suspendu au cou du cheval, dont il ouvre l'artère, et dont il boit le sang.

Don Clemente sentit que cet homme, ou plutôt cette bête fauve lui tirait violemment la vie du corps ; instinctivement il lui appuya les mains aux épaules et essaya de le repousser, comme Antée essaye de repousser Hercule qui l'étouffe. Mais, ou son adversaire était trop robuste, ou don Clemente était trop affaibli ; ses bras se détendirent lentement. Il lui sembla que cet homme, après son sang, après sa vie, tirait à lui son âme ; une sueur froide passa sur son front, un frisson mortel courut dans ses veines à moitié vides ; il poussa un long soupir et s'évanouit.

En cessant de sentir palpiter sa victime, le vampire se détacha d'elle ; sa bouche se tordit dans un sourire d'effroyable volupté.

— Là, dit-il, je suis désaltéré ; maintenant, vous autres, faites ce que vous voudrez de ce cadavre.

Et, en effet, Gaetano Mammone cessa de maintenir contre la muraille le corps de don Clemente, qui, s'affaissant sur lui-même, tomba inerte sur le carreau.

Pendant ce temps, joyeux comme un enfant qui vient d'obtenir le joujou qu'il désire, le duc della Torre avait reçu des mains du libraire Dura, le Perse de 1664, s'était bien assuré de l'identité de l'édition en reconnaissant que les livres portaient pour frontispice l'écu avec les deux sceptres croisés, et n'avait point reculé devant le prix de soixante-deux ducats que lui avait demandé le libraire. En effet, que maintenant il se procure le Térence de 1661, et sa collection d'Elzévirs sera complète, bonheur auquel trois amateurs seulement, un à Paris, un à Amsterdam, un à Vienne, pouvaient se vanter d'être arrivés !

Maître du précieux volume, le duc ne songea plus qu'à remonter dans le carrozzelloqui l'avait amené, et à reprendre le chemin de son palais. Avec quel bonheur il allait revoir don Clemente, lui montrer son trésor et lui prouver la supériorité des joies du bibliomane sur celles des autres hommes ! Ah ! s'il pouvait y amener ce jeune homme, qui avait de si belles qualités, mais à qui manquait celle-là, ce serait un cavalier complet ; tandis que don Clemente était encore comme la collection du duc : il avait toutes les qualités hors une ; comme lui, l'heureux bibliomane avait toutes les éditions des Elzévirs père, fils et neveu, moins le Térence.

Et, le sourire sur les lèvres, le duc revenait, retournant dans sa pensée tous ces concettioù son esprit avait moins de part que son cœur, regardant son précieux volume, le serrant entre ses deux mains, le pressant contre sa poitrine, mourant d'envie de le baiser, ce qu'il eût fait bien certainement s'il eût été seul, lorsque, en arrivant à Supportico Strettela, il commença à distinguer un immense attroupement qui lui paraissait s'être formé devant son palais. Cependant, sans doute se trompait-il ; que feraient ces hommes devant son palais ?

Mais une chose lui paraissait bien plus extraordinaire encore que ces hommes réunis à cet endroit.

C'étaient tous ces livres et ces papiers qui, pareils à une troupe d'oiseaux, semblaient s'envoler des fenêtres de sa bibliothèque ! Sans doute, la perspective le trompait ; ces fenêtres auxquelles de temps en temps apparaissaient des hommes correspondant par des gestes de colère avec ceux de la rue, ces fenêtres n'étaient point les siennes.

Mais, au fur et à mesure que le carrozzello avançait, il n'était plus permis au duc de douter, et son cœur se serrait d'une invincible angoisse ; quoique plus rapproché à chaque pas, à chaque pas il voyait moins distinctement. Un nuage s'étendait sur ses yeux, pareil à ceux que l'on a en songe, et, à voix basse, mais d'une voix de plus en plus anxieuse, il se disait les yeux fixes, le cou tendu, la tête en avant du corps :

— Je rêve ! je rêve ! je rêve !

Mais force lui fut bientôt de s'avouer à lui-même qu'il ne rêvait pas, et que quelque catastrophe inattendue, formidable, s'accomplissait chez lui et sur lui.

L'attroupement venait jusqu'au vico Marina del Vino, et chacun des hommes qui formaient cet attroupement, pris d'une folle frénésie, hurlait :

— À mort le jacobin ! à mort l'athée ! à mort l'ami des Français ! au bûcher ! au bûcher !

Un éclair terrible traversa l'esprit du duc ; des hommes débraillés, à moitié nus, sanglants, gesticulaient aux fenêtres de l'appartement de son frère. Il sauta à bas du carrozzello, pénétra comme un insensé dans cette foule, poussant des cris inarticulés, écartant, avec une force qu'il ne se connaissait pas lui-même, des hommes dix fois plus robustes que lui, et, à mesure qu'il entrait dans cet océan dont chaque flot était un homme, il le sentait plus irrité, plus grondant, plus passionné.

Enfin, parti de la circonférence, il arriva au centre, et, arrivé là, jeta un cri.

Il se trouvait en face d'un bûcher composé de bois de toute espèce, sur lequel, sanglant, évanoui, mutilé, son frère était couché à moitié nu. Il n'y avait point à le méconnaître, il n'y avait point à dire : « Ce n'est pas lui. » Non, non ! c'était bien lui, don Clemente, l'enfant de son cœur, le frère de ses entrailles !

Le duc ne comprit qu'une chose et il n'avait besoin de comprendre que celle-là : c'est que ces tigres qui rugissaient, c'est que ces cannibales qui hurlaient, c'est que ces démons qui riaient et chantaient autour de ce bûcher étaient les assassins de son frère.

Il faut rendre cette justice au duc que, croyant son frère mort, il n'eut pas un seul instant l'idée de lui survivre ; la possibilité ne s'en présenta même point à son esprit.

— Ah ! misérables ! traîtres et lâches assassins ! Ah ! bourreaux immondes ! s'écria-t-il, vous ne pourrez pas du moins nous empêcher de mourir ensemble !

Et il se jeta sur le corps de son frère.

Toute la bande hurla de joie : elle avait deux victimes au lieu d'une, et, au lieu d'une victime insensible, inerte, aux trois quarts morte, une victime vivante, sur laquelle on pouvait épuiser les tortures en les prolongeant.

Domitien disait en parlant des chrétiens :

« Ce n'est point assez qu'ils meurent ; il faut qu'ils se sentent mourir. »

Le peuple de Naples est, sous ce rapport, le digne héritier de Domitien.

En une seconde, le duc della Torre fut lié sur le corps de son frère aux poutres du bûcher.

Don Clemente rouvrit les yeux. Il avait senti sur ses lèvres la pression d'une bouche amie.

Il reconnut le duc.

Déjà noyé dans le vague de la mort, il murmura :

— Antonio ! Antonio ! pardonne-moi !

— Tu l'as dit, don Clemente, répondit le duc, les dieux nous aiment ; ainsi que Cléobis et Biton, nous mourrons ensemble ! Je te bénis, frère de mon cœur ! je te bénis, Clemente !

En ce moment, au milieu des cris de joie, des railleries impies, des blasphèmes sanglants de cette multitude, un homme approcha une torche des papiers et des livres amassés au pied du bûcher et auxquels le duc n'avait donné ni un regard ni un soupir, tandis qu'un autre s'écriait :

— De l'eau ! de l'eau ! il ne faut pas qu'ils meurent trop vite !

Et, en effet, le supplice des deux frères dura trois heures !

Ce fut au bout de trois heures seulement que, rassasié de souffrances, le peuple se dispersa, chaque homme emportant un lambeau de chair brûlée, au bout de son couteau, de son poignard ou de son bâton.

Les os restèrent au bûcher, qui continua de les consumer lentement.

Le docteur Cirillo put alors passer et continuer sa route vers Portici ; c'était l'agonie de ces deux martyrs qui lui barrait le

chemin.

Ainsi périrent le duc della Torre et son frère, don Clemente Filomarino, les deux premières victimes des fureurs populaires de Naples.

Les armes de la ville au beau ciel sont une cavale passante ;mais cette cavale, issue des chevaux de Diomède, s'est bien souvent nourrie de chair humaine.

Cinquante minutes après, le docteur Cirillo était à Portici et le cocher avait gagné sa piastre.

Le même soir, déguisé, par le chemin qu'il avait déjà suivi pour sortir une première fois du royaume de Naples, Hector Carafa gagnait la frontière pontificale et se rendait en toute hâte à Rome pour annoncer au général Championnet l'accident arrivé à son aide de camp, et conférer avec lui des mesures à prendre en cette grave circonstance.

q

## Chapitre 32 Un tableau de Léopold Robert

Nous laisserons Hector Carafa suivre les sentiers des montagnes ; et, dans l'espérance d'arriver avant lui, nous prendrons, avec la permission de nos lecteurs, la grande route de Naples à Rome, celle-là même qu'a prise notre ambassadeur, Dominique-Joseph Garat ; et, sans nous arrêter au camp de Sessa, où manœuvrent les troupes du roi Ferdinand ; sans nous arrêter à la tour de Castellone de Gaète, faussement appelée le tombeau

de Cicéron ; sans nous arrêter même à la voiture de notre ambassadeur, qui, au galop de ses quatre chevaux, descend rapidement la pente de Castellone, nous la précéderons à Itri, où Horace, dans son voyage à Brindes, a soupé de la cuisine de Capiton et couché chez Murena.

Murena praebente domum, Capitone culinam.

Aujourd'hui, c'est-à-dire à l'époque où nous y conduisons nos lecteurs, la petite ville d'Itri n'est plus l'urbs Mamurrarum ;elle ne compte plus au nombre de ses quatre mille cinq cents habitants des hommes qui aient atteint la célébrité du fameux jurisconsulte romain ou du beau-frère de Mécène.

D'ailleurs, nous n'avons pas de cuisine à y faire, pas d'hospitalité à y demander ; il s'agit tout simplement d'une halte de quelques heures chez le maître charron de la localité, où notre ambassadeur, grâce au mauvais chemin dans lequel il est engagé, ne tardera point à nous rejoindre.

La maison de don Antonio della Rota – ainsi nommé, à la fois à cause de la noblesse de son origine, qu'il prétend remonter aux Espagnols, et de la grâce avec laquelle il fait prendre au frêne et à l'orme le plus rebelle la forme d'une roue, – est située, dans une prévoyance qui fait honneur à l'intelligence de son propriétaire, à deux pas de la maison de poste et en face de l'hôtel del Riposo d'Orazio,enseigne qui indique la prétention – nous parlons pour l'hôtel – d'être situé sur l'emplacement même de la maison de Murena. Don Antonio della Rota avait pensé, avec beaucoup de sagacité, qu'en se logeant près de la poste, où étaient forcés de relayer les voyageurs, et en face de l'hôtel où, attirés par leurs souvenirs classiques, ils prenaient leurs rafraîchissements, aucune

des voitures disloquées par ces fameux chemins où Ferdinand lui-même se rappelait avoir versé deux fois, ne pouvait échapper à sa juridiction.

Et, en effet, don Antonio, grâce à l'incurie des inspecteurs des grandes routes de Sa Majesté Ferdinand, faisait d'excellentes affaires ; nos lecteurs ne s'étonneront donc point d'entendre, en entrant chez lui, en signe de joyeuse humeur, les sons du tambourin national, mêlés à ceux de la guitare espagnole.

Au reste, outre la disposition habituelle à la gaieté que donne à tout industriel la prospérité croissante de sa maison, don Antonio avait, ce jour-là, un motif particulier d'allégresse : il mariait sa fille Francesca à son premier ouvrier Peppino, auquel, en se retirant des affaires, il comptait laisser son établissement ; aussi, traversons l'allée sombre qui perce la maison d'une façade à l'autre, et jetons un coup d'œil sur la cour et sur le jardin, et nous verrons qu'autant la façade officielle, c'est-à-dire celle de la rue, est grave, déserte et silencieuse, autant la façade opposée est joyeuse, brillante et peuplée.

Cette partie de la propriété de don Antonio dans laquelle nous pénétrons, se compose d'une terrasse avec balustrade, descendant par un escalier de six marches dans une cour dont le sol est formé d'une espèce de terre glaise, servant, à l'époque de la moisson, d'aire à battre le blé ; cette cour et cette terrasse ne font qu'une immense tonnelle, couvertes qu'elles sont par des rameaux de vigne partant des arbres voisins et venant se rattacher à la maison, contre laquelle ils continuent de grimper en tapissant sa façade blanchie à la chaux, façade dont leurs verts festons, ainsi que l'ombre qu'ils projettent, adoucissent par des demi-teintes, mouvantes à chaque souffle du vent, la teinte trop

crue de la muraille, laquelle, grâce à cette collaboration de la nature, s'harmonise admirablement avec les tuiles rouges du toit, qui se découpent en vives arêtes sur l'azur foncé du ciel ; le soleil jette sur tout cela les chaudes teintes d'une des premières matinées d'automne, et, pénétrant à travers les interstices du feuillage si serré qu'il soit, marbre de plaques dorées les dalles de la terrasse et le sol battu de la cour.

Au-delà s'étend le jardin, c'est-à-dire une plantation de peupliers irrégulièrement semés et se rattachant les uns aux autres par de longs cordages de vigne auxquels se balancent des grappes de raisin à faire honneur à la terre promise ; ces grappes, d'un pourpre foncé, sont si nombreuses, que chaque passant se croit le droit d'en détacher du cep ce qu'il lui faut pour satisfaire sa gourmandise ou étancher sa soif, tandis que les grives, les merles et les moineaux francs détachent de leur côté les grains des grappes comme les passants les grappes de l'arbre ; quelques poules qui courent çà et là dans la plantation sous l'œil dominateur d'un coq grave et presque immobile, prennent leur part de la curée, soit en ramassant les graines qui tombent, soit en sautant jusqu'aux grappes inférieures, auxquelles elles restent parfois pendues par le bec, tant elles les attaquent avec voracité. Mais qu'importe ce monde de larrons, de maraudeurs et de parasites à cette luxuriante nature ! il en restera toujours assez pour faire une vendange suffisant aux besoins de l'année suivante ; la Providence a été tout particulièrement inventée pour les âmes inactives et les esprits insoucieux.

Au-delà du jardin sont les premières rampes de ces montagnes apennines, lesquelles, dans l'Antiquité, abritaient ces rudes pasteurs samnites qui firent passer les légions de Postumus

sous le joug, et ces Marses invincibles que les Romains hésitaient à combattre et recherchaient pour alliés depuis deux mille ans ; c'est là que se réfugie et se maintient, à chaque commotion politique qui secoue la plaine ou les vallées, la sauvage et hostile indépendance des brigands.

Et maintenant que nous avons levé la toile sur le théâtre, mettons en scène les acteurs.

Ils se divisent en trois groupes.

Les hommes qui s'intitulent raisonnables, non point parce que la raison leur est venue, mais parce que la jeunesse les a quittés, assis sur la terrasse, autour d'une table couverte de bouteilles au long cou et au ventre garni de paille, forment le premier groupe, présidé par maître Antonio della Rota.

Les jeunes gens et les jeunes filles, dansant la tarentelle ou plutôt des tarentelles présidées par Peppino et Francesca, c'est-à-dire par les deux fiancés qui vont devenir époux, forment le second groupe.

Le troisième enfin se compose des trois musiciens de l'orchestre ; un de ces musiciens racle une guitare, les deux autres battent du tambour de basque ; le racleur de guitare est assis sur la dernière marche de l'escalier qui relie la terrasse à la cour ; les deux autres sont restés debout à ses côtés pour conserver la liberté de leurs mouvements et pouvoir, à certains moments, frapper, en manière de points d'orgue, leurs tambourins, du coude, de la tête et du genou.

Ces trois groupes ont pour unique spectateur un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, assis, ou plutôt accoudé, sur un mur à

demi écroulé appartenant en mitoyenneté à la maison de don Antonio et à la maison du bourrelier Giansimone, son compère et son voisin, de sorte que l'on ne saurait dire si ce jeune homme est chez le bourrelier ou chez le charron.

Ce spectateur, tout immobile qu'il demeure, et tout indifférent qu'il semble, est sans doute un sujet d'inquiétude pour don Antonio, pour Francesca et pour Peppino ; car, de temps en temps, leurs regards se portent sur lui avec une expression qui signifie qu'ils aimeraient autant cet incommode voisin loin que près, absent que présent.

Comme les autres personnages que nous venons de faire passer sous les yeux de nos lecteurs ne sont que des comparses, ou à peu près, dans notre drame, et que ce jeune homme seul y doit jouer un rôle d'une certaine importance, c'est de lui particulièrement que nous allons nous occuper.

Ainsi que nous l'avons dit, c'est un garçon de vingt à vingt-deux ans, bien découplé ; il a les cheveux blonds, presque roux, de grands yeux bleu faïence d'une intelligence remarquable, et, dans certains moments, d'une férocité inouïe ; son teint, qui dans sa jeunesse n'a point été exposé aux intempéries de l'air, laisse transparaître quelques taches de rousseur ; son nez est droit ; ses lèvres minces, en se relevant aux deux coins, découvrent deux rangées de dents petites, blanches et aiguës comme celles d'un chacal ; ses moustaches et sa barbe naissantes sont de couleur fauve ; enfin, pour achever le portrait de cet étrange jeune homme, moitié paysan, moitié citadin, il y a, dans son allure, dans ses vêtements et jusque dans le chapeau à larges bords placé près de lui, quelque chose qui dénonce l'ex-séminariste.

C'est le cadet de trois frères du nom de Pezza ; plus faible que ses deux aînés, qui sont valets de charrue, ses parents, en effet, l'ont d'abord destiné à l'Église : la grande ambition d'un paysan de la Terre de Labour, des Abruzzes, de la Basilicate ou des Calabres est d'avoir un enfant dans les ordres. En conséquence, son père l'a mis à l'école à Itri, et, quand il a su lire et écrire, a obtenu pour lui du curé de l'église Saint-Sauveur la place de sacristain.

Tout a bien été pour lui jusqu'à l'âge de quinze ans, et l'onction avec laquelle l'enfant servait la messe, l'air béat dont il balançait l'encensoir aux processions, l'humilité avec laquelle il secouait la sonnette en accompagnant le viatique, lui avaient attiré toutes les sympathies des âmes dévotes, qui, anticipant sur l'avenir, lui avaient d'avance donné le titre de fra Michele, auquel il s'était, de son côté, habitué à répondre ; mais le passage de l'adolescence à la virilité produisait probablement sur le jeune chierico1 un changement physique qui ne tarda point à réagir sur le moral ; on le vit se rapprocher des plaisirs dont il s'était tenu éloigné jusque-là ; sans qu'il se mêlât aux danseurs, on le vit regarder d'un œil d'envie ceux qui avaient une belle danseuse ; on le rencontra un soir sous les peupliers, un fusil à la main, poursuivant les grives et les merles ; une nuit, on entendit les sons d'une guitare inexpérimentée sortir de sa chambre ; s'appuyant de l'exemple du roi David, qui avait dansé devant l'arche, il fit, un dimanche, sans trop de gaucherie, son début dans la tarentelle, flotta encore un an entre le désir pieux de ses parents et sa vocation mondaine ; enfin, à l'heure même où il atteignait sa dix-huitième année, il annonça qu'après avoir consciencieusement consulté ses goûts et ses penchants, il renonçait décidément à l'Église et réclamait sa place dans la société et sa part des pompes et des œuvres de Satan. C'était juste le contraire de ce que font

les néophytes qui abjurent le monde et renoncent à Satan, à ses pompes et à ses œuvres.

En conséquence de ces idées, fra Michele demanda à entrer chez maître Giansimone comme garçon bourrelier, prétendant que sa véritable vocation, vocation de laquelle il avait dévié en passant par l'Église, l'entraînait irrésistiblement vers la confection des bâts de mulet et des colliers de cheval.

Ce fut un grand chagrin pour la famille Pezza, qui perdait sa plus chère espérance, celle d'avoir un de ses membres curé, ou tout au moins capucin ou carme ; mais fra Michele manifesta son désir avec tant de netteté, qu'il fallut consentir à tout ce qu'il voulait.

Quant à Giansimone, chez lequel le sacristain désirait transporter son domicile, il n'y avait, dans ce désir, rien que de flatteur pour son amour-propre. Fra Michele n'était point précisément le pieux aspirant au ciel que son nom indiquait ; mais ce n'était pas non plus un mauvais garçon. Dans deux ou trois circonstances seulement, où les torts n'étaient point de son côté, il avait montré les dents et fermé carrément les poings ; en outre, un jour où son adversaire avait tiré un couteau de sa ceinture, fra Michele, qu'il avait probablement cru prendre sans vert, en avait tiré un de sa poche et s'en était escrimé de telle façon, que personne ne lui avait plus proposé le même jeu ; en outre, peu après, sournoisement, comme il faisait tout, – ce qui était peut-être une suite de son éducation cléricale, – il s'était formé tout seul à la danse, était devenu, à ce que l'on assurait, sans que personne pût cependant en donner la preuve, un des meilleurs tireurs de la ville, et grattait enfin si doucement et si harmonieusement sa guitare, quoiqu'on ne lui connût pas de maître, que, lorsqu'il se livrait à

cet exercice, la fenêtre ouverte, les jeunes filles, pour peu qu'elles eussent l'oreille musicale, s'arrêtaient avec plaisir sous sa fenêtre.

Mais, parmi les jeunes filles d'Itri, une seule avait le privilège d'arrêter les regards du jeune chierico, et c'était justement celle-là qui seule, parmi toutes ses compagnes, paraissait insensible à la guitare de fra Michele.

Cette insensible était Francesca, la fille de don Antonio.

Aussi, nous qui, en notre qualité d'historien et de romancier, savons sur Michele Pezza, bien des choses que ses concitoyens eux-mêmes ignorent encore, n'hésiterons-nous point à dire que ce qui avait principalement déterminé notre héros dans le choix de l'état de bourrelier, et surtout dans le choix de Giansimone pour son maître, c'était le voisinage de sa maison avec celle de don Antonio, et surtout la mitoyenneté de ce mur à moitié ruiné qui, à peu de chose près, et surtout pour un gaillard aussi agile que l'était fra Michele, faisait des deux jardins un seul enclos, et nous avancerons avec la même certitude que, si, au lieu d'être bourrelier, maître Giansimone eût été tailleur ou serrurier, pourvu qu'il eût excercé un état dans la même localité, fra Michele se serait senti, pour la taille des habits ou le maniement de la lime, une vocation égale à celle qu'il s'était sentie pour rembourrer des bâts et piquer des colliers.

Le premier à qui le secret que nous venons de divulguer apparut clairement fut don Antonio : la ténacité avec laquelle le jeune bourrelier, son ouvrage fini, se tenait à la fenêtre donnant sur la terrasse, la cour et le jardin du charron, parut à celui-ci un fait qui méritait toute son attention ; il examina la direction des regards de son voisin ; ces regards, vagues et sans expression en

l'absence de Francesca, devenaient, du moment que celle-ci entrait en scène, d'une fixité et d'une éloquence qui, depuis longtemps, n'avaient plus laissé de doutes à Francesca, sur le sentiment qu'elle avait inspiré, et qui bientôt n'en laissèrent plus à son père.

Il y avait à peu près six mois que fra Michele était entré en apprentissage chez Giansimone, lorsque don Antonio fit cette découverte ; la chose ne l'inquiétait pas beaucoup à l'endroit de sa fille, qu'il avait consultée et qui lui avait avoué qu'elle n'avait rien contre Pezza, mais qu'elle aimait Peppino.

Comme cet amour entrait dans les vues de don Antonio, il y applaudit de tout son cœur ; mais, jugeant néanmoins que l'indifférence de Francesca n'était point une assez sûre défense contre les entreprises du jeune chierico, il résolut d'y ajouter son éloignement ; la chose lui paraissait la plus facile du monde : de charron à bourrelier, il n'y a que la main ; d'ailleurs, don Antonio et Giansimone étaient non seulement voisins, mais compères, ce qui, dans l'Italie méridionale surtout, est un grand lien ; il alla donc trouver Giansimone, lui exposa la situation et lui demanda, comme une preuve d'amitié qu'il ne pouvait lui refuser, de mettre fra Michele à la porte ; Giansimone trouva la demande du père de sa filleule parfaitement juste et lui promit de la satisfaire à la première occasion de mécontentement que lui donnerait son apprenti. Mais ce fut comme un fait exprès ; on eût dit que fra Michele, comme Socrate, avait un génie familier qui le conseillait. À partir de ce moment, le jeune homme, qui n'était qu'un bon apprenti, devint un apprenti excellent ; Giansimone cherchait vainement un reproche à lui faire, il n'y avait point à le reprendre sur son assiduité : il devait à son patron huit heures de travail par

jour, et il lui en donnait souvent huit et demie, neuf quelquefois. Il n'y avait point à le reprendre sur les défectuosités de son ouvrage : il faisait chaque jour de tels progrès dans son état, que la seule observation que Giansimone eût pu lui faire, c'est que les pratiques commençaient à préférer les pièces confectionnées par l'ouvrier à celles qui l'étaient par le maître. Il n'y avait point à le reprendre sur sa conduite : aussitôt sa tâche terminée, fra Michele montait à sa chambre, n'en descendait plus que pour souper, et, le souper fini, il y remontait jusqu'au lendemain matin. Giansimone pensa bien à l'entreprendre sur son goût pour la guitare et à lui déclarer que les vibrations de cet instrument lui agaçaient horriblement les nerfs ; mais, de lui-même, le jeune homme cessa d'en jouer dès qu'il s'aperçut que celle-là seule pour laquelle il en jouait ne l'écoutait pas.

Tous les huit jours, don Antonio se plaignait à son compère de ce qu'il n'avait pas encore mis son apprenti à la porte, et, à chaque plainte de son compère, Giansimone répondait que ce serait pour la semaine suivante ; mais la semaine suivante s'écoulait, et le dimanche retrouvait fra Michele à sa fenêtre, plus assidu à chaque dimanche nouveau qu'il ne l'avait été le dimanche précédent.

Enfin, poussé à bout par don Antonio, Giansimone se détermina à signifier un beau matin à son apprenti qu'ils devaient se séparer, et cela le plus tôt possible.

Fra Michele se fit répéter deux fois cette signification de congé ; puis, fixant son œil clair et résolu sur l'œil trouble et vague de son patron :

— Et pourquoi devons-nous nous séparer ? lui demanda-t-il.

— Bon ! répliqua le bourrelier en essayant de faire de la dignité, voilà que tu m'interroges ? L'apprenti interroge le maître !

— C'est mon droit, répondit tranquillement fra Michele.

— Ton droit, ton droit !… répéta le bourrelier étonné.

— Sans doute ; quand nous avons fait un contrat ensemble…

— Nous n'avons pas fait de contrat, interrompit Giansimone, je n'ai rien signé.

— Nous n'en avons pas moins fait un contrat ensemble : pour faire un contrat, il n'est pas besoin de papier, de plume et d'encre ; entre honnêtes gens, la parole suffit.

— Entre honnêtes gens, entre honnêtes gens !… murmura le bourrelier.

— N'êtes-vous pas un honnête homme ? demanda froidement fra Michele.

— Si fait, pardieu ! répondit Giansimone.

— Eh bien, alors, si nous sommes d'honnêtes gens, je le répète, il y a contrat entre nous, un contrat qui dit que je dois vous servir comme apprenti ; que vous, de votre côté, vous devez m'apprendre votre état, et qu'à moins que je ne vous donne des sujets de mécontentement, vous n'avez pas le droit de me renvoyer de chez vous.

— Oui ; mais, si tu me donnes des sujets de mécontentement ? Ah !…

— Vous en ai-je donné ?

— Tu m'en donnes à chaque instant.

— Lesquels ?

— Lesquels, lesquels !...

— Je vais vous aider à les trouver, s'il y en a. Suis-je un paresseux ?

— Je ne puis pas dire cela.

— Suis-je un tapageur ?

— Non.

— Suis-je un ivrogne ?

— Ah ! pour cela, tu ne bois que de l'eau.

— Suis-je un débauché ?

— Il ne te manquerait plus que cela, malheureux !

— Eh bien, n'étant ni un débauché, ni un ivrogne, ni un tapageur, ni un paresseux, quels sujets de mécontentement puis-je donc vous donner ?

— Il y a incompatibilité d'humeur entre nous.

— Incompatibilité d'humeur entre nous ? dit-il. Voilà la première fois que nous ne sommes pas du même avis ; d'ailleurs, dites-moi mes défauts de caractère, je les corrigerai.

— Ah ! tu ne diras point que tu n'es pas entêté, j'espère ?

— Parce que je ne veux pas m'en aller de chez vous !

— Tu avoues donc que tu ne veux pas t'en aller de chez moi ?

— Certainement que je ne veux pas.

— Et si je te chasse ?

— Si vous me chassez, c'est autre chose.

— Tu t'en iras, alors ?

— Oui ; mais, comme vous aurez commis envers moi une injustice que je n'aurai pas méritée, vous m'aurez fait une insulte que je ne vous pardonnerai pas…

— Eh bien ? demanda Giansimone.

— Eh bien, dit le jeune homme sans hausser la voix d'une note, mais en regardant plus fermement et plus fixement que jamais Giansimone, aussi vrai que je m'appelle Michele Pezza, je vous tuerai.

— Il le ferait comme il le dit, s'écria le bourrelier en faisant un bond en arrière.

— Vous en êtes bien convaincu, n'est-ce pas ? répondit fra Michele.

— Ma foi, oui.

— Il vaut donc mieux, mon cher patron, puisque vous avez eu la chance de trouver un apprenti qui n'est point débauché, qui n'est point ivrogne, qui n'est point paresseux, qui vous respecte de toute son âme et de tout son cœur ; il vaut donc mieux que vous alliez de vous-même dire à don Antonio que vous êtes trop honnête homme pour chasser de chez vous un pauvre garçon dont vous n'avez qu'à vous louer. Est-ce convenu ainsi ?

— Ma foi, oui, dit Giansimone, c'est ce qui me paraît, en effet, le plus juste.

— Et le plus prudent, ajouta le jeune homme avec une légère teinte d'ironie. Ainsi donc, c'est convenu, n'est-ce pas ?

— Quand on te dit que oui.

— Votre main ?

— La voilà.

Fra Michele serra cordialement la main de son patron et se remit à l'ouvrage, aussi calme que si rien ne se fût passé.

q

## Chapitre 23 Fra Michele

Le lendemain, qui était un dimanche, Michele Pozza s'habilla, selon son habitude, pour aller entendre la messe, devoir auquel il n'avait pas manqué une seule fois depuis qu'il s'était refait laïque. À l'église, il rencontra son père et sa mère, les salua pieusement, les reconduisit chez eux la messe dite, leur demanda leur agrément, qu'il obtint, pour épouser la fille de don Antonio, si par hasard celui-ci la lui accordait ; puis, afin de n'avoir rien à se reprocher, il se présenta chez don Antonio dans l'intention de demander Francesca en mariage.

Don Antonio était avec sa fille et son futur gendre, et, à l'entrée de Michele Pezza, son étonnement fut grand. Le compère Giansimone n'avait point osé lui raconter ce qui s'était passé

entre lui et son apprenti ; il lui avait, comme toujours, dit de prendre patience et qu'il verrait à le satisfaire dans le courant de la semaine suivante.

À la vue de fra Michele, la conversation s'interrompit si brusquement, qu'il fut facile au nouvel arrivant de deviner qu'il était question d'affaires de famille dont on ne comptait aucunement lui faire part.

Pezza salua avec beaucoup de politesse les trois personnes qu'il trouvait réunies, et demanda à don Antonio la faveur de lui adresser quelques paroles en particulier.

Cette faveur lui fut accordée en rechignant ; le descendant des conquérants espagnols se demandait s'il ne courait point quelque danger à demeurer en tête-à-tête avec son jeune voisin, dont il était loin cependant de soupçonner le caractère résolu.

Il fit signe à Francesca et à Peppino de se retirer.

Peppino offrit son bras à Francesca et sortit avec elle en riant au nez de fra Michele.

Pezza ne souffla point le mot, ne fit pas un signe de mécontentement, pas un geste de menace, quoiqu'il lui semblât être mordu par plus de vipères que don Rodrigue dans son tonneau.

— Monsieur, dit-il à don Antonio, aussitôt que la porte se fut refermée sur le couple heureux qui probablement à cette heure raillait impitoyablement le pauvre amoureux, inutile de vous dire, n'est-ce pas, que j'aime votre fille Francesca ?

— Si c'est inutile, répliqua en goguenardant don Antonio, alors, pourquoi le dis-tu ?

— Inutile pour vous, monsieur, mais non pour moi qui viens vous la demander en mariage.

Don Antonio éclata de rire.

— Je ne vois rien à rire là-dedans, monsieur, dit Michele Pezza sans s'emporter le moins du monde ; et, vous parlant sérieusement, j'ai le droit d'être écouté sérieusement.

— En effet, quoi de plus sérieux ? dit le charron en continuant de railler. M. Michele Pezza fait à don Antonio l'honneur de lui demander sa fille en mariage !

— Je ne crois pas, monsieur, vous faire particulièrement honneur, à vous, répliqua Pezza conservant le même sang-froid ; je crois l'honneur réciproque, et vous allez me refuser ma demande, je le sais bien.

— Pourquoi t'exposes-tu à un refus, alors ?

— Pour mettre ma conscience en repos.

— La conscience de Michele Pezza ! fit don Antonio en éclatant de rire.

— Et pourquoi, répliqua le jeune homme avec le même sang-froid, pourquoi Michele Pezza n'aurait-il pas une conscience comme don Antonio ? Comme don Antonio, il a deux bras pour travailler, deux jambes pour marcher, deux yeux pour voir, une langue pour parler, un cœur pour aimer et haïr. Pourquoi n'aurait-il pas, comme don Antonio, une conscience pour lui dire : « Ceci est bien, ceci est mal » ?

Ce sang-froid auquel il ne s'attendait point de la part d'un si jeune homme dérouta entièrement le charron ; cependant, s'atta-

chant au vrai sens des paroles de Michele Pezza :

— Mettre ta conscience en repos, ajouta-t-il ; ce qui veut dire que, si je te refuse ma fille, il arrivera quelque malheur.

— Probablement, répondit Michele Pezza avec le laconisme d'un Spartiate.

— Et quel malheur arrivera-t-il ? demanda le charron.

— Dieu seul et la sorcière Nanno le savent ! dit Pezza ; mais il arrivera un malheur, attendu que, moi vivant, Francesca ne sera jamais la femme d'un autre.

— Tiens, va-t'en ! tu es fou.

— Je ne suis pas fou, mais je m'en vais.

— C'est bien heureux ! murmura don Antonio.

Michele Pezza fit quelques pas vers la porte ; mais, à mi-chemin, il s'arrêta.

— Vous me voyez partir si tranquillement, dit-il, parce que vous comptez qu'un jour ou l'autre, sur votre demande, votre compère Giansimone me mettra à la porte de chez lui, comme vous venez de me mettre à la porte de chez vous.

— Hein ? fit don Antonio étonné.

— Détrompez-vous ! nous nous sommes expliqués et je resterai chez lui tant qu'il me fera plaisir d'y rester.

— Ah ! le malheureux ! s'écria don Antonio, il m'avait cependant promis…

— Ce qu'il ne pouvait pas tenir… Vous avez le droit de me mettre à la porte de chez vous, et je ne vous en veux pas de m'y mettre, parce que je suis un étranger ; mais il n'en avait pas le droit, lui, parce que je suis son apprenti.

— Eh bien, après ? dit don Antonio se redressant. Que tu restes ou ne restes pas chez le compère, peu importe ! nous sommes chacun chez nous ; seulement, je te préviens, à mon tour, après les menaces que tu viens de me faire, que, si désormais je te trouve chez moi, ou te vois, de jour ou de nuit, rôder dans mon bien, comme je connais par toi-même tes mauvaises intentions, je te tue comme une bête enragée.

— C'est votre droit, mais je ne m'y exposerai pas ; maintenant, réfléchissez.

— Oh ! c'est tout réfléchi.

— Vous me refusez la main de Francesca ?

— Plutôt deux fois qu'une.

— Même dans le cas où Peppino y renoncerait ?

— Même dans le cas où Peppino y renoncerait.

— Même dans le cas où Francesca consentirait à me prendre pour mari ?

— Même dans le cas où Francesca consentirait à te prendre pour mari.

— Et vous me renvoyez sans avoir la charité de me laisser le moindre espoir ?

— Je te renvoie en te disant : Non, non, non.

— Songez, don Antonio, que Dieu punit, non pas les désespérés, mais ceux qui les ont poussés au désespoir.

— Ce sont les gens d'Église qui prétendent cela.

— Ce sont les gens d'honneur qui l'affirment. Adieu, don Antonio ; que Dieu vous fasse paix !

Et Michele Pezza sortit.

À la porte du charron, il rencontra deux ou trois jeunes gens d'Itri auxquels il sourit comme d'habitude.

Puis il rentra chez Giansimone.

Il était impossible, en voyant son visage si calme, de penser, de soupçonner même qu'il fut un de ces désespérés dont il parlait un instant auparavant.

Il monta à sa chambre et s'y enferma ; seulement, cette fois, il ne s'approcha point de la fenêtre ; il s'assit sur son lit, appuya ses deux mains sur ses genoux, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et de grosses larmes silencieuses coulèrent de ses yeux le long de ses joues.

Il était depuis deux heures dans cette immobilité, muet et pleurant, lorsqu'on frappa à sa porte.

Il releva la tête, s'essuya vivement les yeux et écouta.

On frappa une seconde fois.

— Qui frappe ? demanda-t-il.

— Moi, Giovanni.

C'était la voix et le nom d'un de ses camarades ; Pezza n'avait point d'amis.

Il s'essuya les yeux une seconde fois et alla ouvrir la porte.

— Que me veux-tu, Giovanni ? demanda-t-il.

— Je voulais te demander si tu ne serais pas disposé à faire, sur la promenade de la ville, une partie de boules avec les amis ? Je sais bien que ce n'est pas ton habitude ; mais j'ai pensé qu'aujourd'hui…

— Et pourquoi jouerais-je plutôt aujourd'hui aux boules que les autres jours ?

— Parce que, aujourd'hui, ayant du chagrin, tu as plus besoin de distraction que les autres jours.

— J'ai du chagrin aujourd'hui, moi ?

— Je le présume ; on a toujours du chagrin quand on est véritablement amoureux et qu'on vous refuse la femme que l'on aime.

— Tu sais donc que je suis amoureux ?

— Oh ! quant à cela, toute la ville le sait.

— Et tu sais que l'on m'a refusé celle que j'aimais ?

— Certainement, et de bonne source, c'est Peppino qui nous l'a dit.

— Et comment vous a-t-il dit cela ?

— Il a dit : « Fra Michele est venu demander Francesca en mariage à don Antonio, et il a emporté une veste. »

— Il n'a rien ajouté ?

— Si fait ; il a ajouté que, si la veste ne te suffisait pas, il se chargerait de te donner la culotte, ce qui te ferait le vêtement complet.

— Ce sont ses paroles ?

— Je n'y change pas une syllabe.

— Tu as raison, dit Michele Pezza après un moment de silence, pendant lequel il s'était assuré que son couteau était bien dans sa poche, j'ai besoin de distraction ; allons jouer aux boules.

Et il sortit avec Giovanni.

Les deux compagnons descendirent d'un pas rapide mais calme, qui au reste était plutôt réglé par Giovanni que par Michele, la grande rue conduisant à Fondi ; puis ils appuyèrent à gauche, c'est-à-dire du côté de la mer, vers une double allée de platanes qui servait de promenade aux gens raisonnables d'Itri, et de gymnase aux enfants et aux jeunes gens. Là, vingt groupes divers jouaient à vingt jeux différents, mais particulièrement à ce jeu qui consiste à se rapprocher le plus possible d'une petite boule avec de grosses boules.

Michele et Giovanni tournèrent autour de cinq ou six de ces groupes avant de reconnaître celui où Peppino faisait sa partie ; enfin ils aperçurent l'ouvrier charron au milieu du groupe le plus éloigné de la promenade ; Michele marcha directement à lui.

Peppino, qui, courbé vers la terre, discutait sur un coup, en se redressant, aperçut Pezza.

— Tiens, dit-il en tressaillant malgré lui sous la gerbe d'éclairs que lançaient les yeux de son rival, c'est toi, Michele !

— Comme tu vois, Peppino ; cela t'étonne ?

— Je croyais que tu ne jouais jamais aux boules.

— C'est vrai, je n'y joue pas.

— Que viens-tu faire ici, alors ?

— Je viens chercher la culotte que tu m'as promise.

Peppino tenait dans sa main droite la petite boule qui sert de but aux joueurs et qui était de la grosseur d'un boulet de quatre ; devinant dans quelle intention hostile Michele venait à lui, il prit son élan et, de toute la vigueur de son bras, lui lança le projectile.

Michele, qui n'avait pas perdu de vue un des mouvements de Peppino, et qui, à l'altération de sa physionomie, avait deviné son intention, se contenta d'incliner la tête. Le boulet de bois, lancé avec la force d'une catapulte, passa en sifflant à deux doigts de sa tempe, et alla se fendre en dix éclats contre la muraille.

Pezza ramassa un caillou.

— Je pourrais, comme le jeune David, dit-il, te briser la tête avec un caillou, et je ne ferais que te rendre ce que tu as voulu me faire ; mais, au lieu de te le mettre au milieu du front, comme fit David au Philistin Goliath, je me contenterai de te le mettre au milieu de ton chapeau.

Le caillou partit en sifflant et enleva le chapeau de la tête de Peppino en le traversant de part en part comme eût fait une balle de fusil.

— Et, maintenant, continua Pezza fronçant les sourcils et serrant les dents, les braves ne se battent pas de loin avec du bois et des pierres.

Il tira son couteau de sa poche.

— Ils se battent de près et le fer à la main.

Puis, s'adressant aux jeunes gens qui regardaient cette scène si intéressante pour eux, parce qu'elle était dans les mœurs du pays, et se présentait rarement avec de tels symptômes d'hostilité :

— Regardez, vous autres, dit-il, et, témoins que Peppino a été l'agresseur, soyez en même temps juges de ce qui va se passer.

Et il s'avança sur Peppino, dont il était séparé par une vingtaine de pas et qui l'attendait le fer à la main.

— À combien de pouces de fer nous battons-nous ? demanda Peppino 1.

— À toute la lame, répondit Pezza. De cette façon, il n'y aura pas moyen de tricher.

— Au premier ou au second sang ? demanda Peppino.

— À mort ! répondit Pezza.

Ces mots, comme des éclairs sinistres, s'étaient croisés au milieu d'un silence sépulcral. Chaque combattant dépouilla sa veste et la roula autour du bras gauche, pour s'en faire un bouclier ; puis Peppino et Michele marchèrent l'un contre l'autre.

Les spectateurs formaient un cercle au milieu duquel se trouvèrent isolés les deux adversaires ; le même silence continua, car

on comprit qu'il allait se passer quelque chose de terrible.

Si jamais deux natures furent opposées, c'étaient celles de ces deux rivaux : l'une était toute musculaire, l'autre était toute nerveuse ; l'un devait combattre à la manière du taureau, l'autre, à la manière du serpent.

Peppino attendit Michele, replié sur lui-même, la tête dans les épaules, les deux bras en avant, le sang au visage et en injuriant son adversaire.

Michele s'avança lentement, silencieusement, pâle jusqu'à la lividité ; ses yeux, bleu verdâtre, semblaient avoir la fascination de ceux du boa.

On sentait dans le premier le courage brutal uni à la force musculaire ; on devinait dans le second une puissance de volonté invincible et suprême.

Michele était visiblement le plus faible et probablement le moins adroit ; mais, chose étrange et les paris eussent été dans les mœurs des spectateurs, les trois quarts eussent parié pour lui.

Les premiers coups se perdirent, soit dans l'air, soit dans les plis des vestes ; les deux lames se croisaient comme des dards de vipères qui jouent.

Tout à coup, la main droite de Peppino se couvrit de sang : du tranchant de son couteau, Michele lui avait ouvert les quatre doigts.

Ce dernier fit un bond en arrière pour donner le temps à son adversaire de changer son couteau de main, s'il ne pouvait plus se servir de sa main droite.

En refusant toute grâce pour lui, Michele avait interdit à son adversaire d'en demander aucune.

Peppino prit son couteau entre ses dents, banda avec son mouchoir sa main droite blessée, changea sa veste de bras et reprit son couteau de la main gauche.

Pezza, sans doute, ne voulut pas conserver sur son adversaire un avantage que celui-ci avait perdu, il changea donc son couteau de main comme lui.

Au bout d'une demi-minute, Peppino avait reçu une seconde blessure au bras gauche.

Il poussa un rugissement, non de douleur, mais de rage ; il commençait à entrevoir le dessein de son ennemi : Pezza voulait le désarmer, non le tuer.

En effet, de sa main droite devenue libre et qui n'avait rien perdu de sa force, Pezza saisit le poignet gauche de Peppino et l'enveloppa de ses doigts longs, minces et nerveux, comme d'une tenaille à plusieurs branches.

Peppino essaya de dégager son poignet de l'étreinte qui paralysait son arme dans sa main et laissait à son ennemi toute liberté de lui plonger dix fois, s'il l'eût voulu, son couteau dans la poitrine ; tout fut inutile, la liane triomphait du chêne.

Le bras de Peppino s'engourdissait, le couteau de son adversaire avait ouvert une veine, et, par cette ouverture, le blessé perdait à la fois sa force et son sang ; au bout de quelques secondes, ses doigts, énervés par la pression, se détendirent et laissèrent tomber le couteau.

— Ah ! fit Pezza indiquant par cette joyeuse exclamation qu'il était enfin arrivé au résultat qu'il poursuivait.

Et il mit le pied sur le couteau.

Peppino, désarmé, comprit qu'il n'avait plus qu'une ressource : il s'élança sur son adversaire et l'enveloppa de ses bras nerveux, mais blessés et sanglants.

Loin de refuser ce nouveau genre de combat, dans lequel on eût pu croire qu'il allait être étouffé comme Antée, Pezza, pour indiquer que son intention n'était pas de profiter de la situation, mit son couteau entre ses dents et saisit à son tour son adversaire à bras-le-corps.

Alors, tout ce que la force peut multiplier d'efforts, tout ce que l'adresse peut suggérer de ruses fut employé par les deux lutteurs ; seulement, au grand étonnement des spectateurs, Peppino, qui, dans ce genre d'exercice, avait vaincu tous ses jeunes compagnons, excepté Pezza avec lequel il n'avait jamais lutté, Peppino paraissait être destiné, comme dans le combat précédent, à avoir le dessous.

Tout à coup, les deux lutteurs, comme deux chênes frappés de la foudre, perdirent pied et roulèrent sur le sol. Pezza avait réuni toutes ses forces, que rien n'avait diminuées, et, d'une secousse terrible à laquelle Peppino était loin de s'attendre de la part d'un si chétif ennemi, il avait déraciné son adversaire et était tombé sur lui.

Avant que les spectateurs fussent revenus de leur étonnement, Peppino était couché sur le dos, et Pezza lui tenait le couteau sur la gorge et le genou sur la poitrine.

Les dents de Pezza grincèrent de joie.

— Messieurs, dit-il, tout s'est-il passé loyalement et de franc jeu ?

— Loyalement et de franc jeu, dirent les spectateurs à l'unanimité.

— La vie de Peppino est-elle bien à moi ?

— Elle est à toi.

— Est-ce ton avis, Peppino ? demanda Pezza en faisant sentir au vaincu la pointe de son couteau.

— Tue-moi ! tu en as le droit, murmura ou plutôt râla Peppino d'une voix étranglée.

— M'aurais-tu tué, si tu m'eusses tenu comme je te tiens ?

— Oui ; mais je ne t'aurais pas fait languir.

— Donc, tu conviens que ta vie est à moi ?

— J'en conviens.

— Bien à moi ?

— Oui.

Pezza se pencha à son oreille, et, à voix basse :

— Eh bien, lui dit-il, je te la rends, ou plutôt je te la prête ; seulement, le jour où tu épouseras Francesca, je te la reprendrai, tu entends ?

— Ah ! misérable ! s'écria Peppino, tu es le démon en personne ! et ce n'est pas fra Michele qu'il faut t'appeler, c'est fra Diavolo !

— Appelle-moi comme tu voudras, dit Pezza ; mais souviens-toi que ta vie m'appartient et que, le cas que tu sais échéant, je ne te demanderai pas la permission de te la reprendre.

Et il se releva, essuya le sang de son couteau à la manche de sa chemise, et, le remettant tranquillement dans sa poche :

— Maintenant, continua-t-il, tu es libre, Peppino, et personne ne t'empêche plus de reprendre ta partie de boules.

Et il s'éloigna lentement, saluant de la tête et de la main ses jeunes compagnons, qu'il laissait abasourdis et se demandant ce qu'il avait pu dire à Peppino qui maintint celui-ci immobile et à demi soulevé de terre, dans l'attitude du gladiateur blessé.

q

## Chapitre 34 Loque et Chiffe

On comprend que, malgré la menace de Pezza, Peppino n'en persista pas moins dans ses projets de mariage avec Francesca ; personne n'avait entendu ce que Michele lui avait dit tout bas ; mais, en le voyant renoncer à la main de Francesca, dont on savait Michele Pezza amoureux, tout le monde l'eût deviné.

La noce devait avoir lieu entre la moisson et les vendanges, et l'événement que nous venons de raconter s'était passé vers la fin du mois de mai.

Juin, juillet et août s'écoulèrent sans que rien révélât les intentions tragiques annoncées par Pezza à son rival.

Le 7 septembre, qui était un dimanche, le curé annonça au prône, pour le 23 septembre, le mariage de Francesca et de Peppino.

Les deux fiancés étaient à la messe, et Pezza à quelques pas d'eux. Peppino regarda Pezza au moment où le prêtre fit cette annonce, à laquelle Pezza ne parut pas faire plus d'attention que s'il ne l'eût point entendue ; seulement, au sortir de l'église, Pezza s'approcha de Peppino, et, assez bas pour qu'elles parvinssent à celui-là seul auquel elles étaient adressées, il lui dit ces paroles :

— C'est bien ! tu as encore dix-huit jours à vivre.

Peppino tressaillit de telle façon, que Francesca, qui était à son bras, se retourna avec inquiétude : elle vit Michele Pezza, qui la salua en s'éloignant.

Depuis que Pezza, dans son duel avec Peppino, avait donné à celui-ci deux coups de couteau, Pezza continuait de saluer Francesca, mais Francesca ne le saluait plus.

Le dimanche suivant, la publication des bancs qui, comme on sait, se renouvelle trois fois, fut répétée par le prêtre. Au même endroit que le dimanche précédent, Michèle Pezza s'approcha de Peppino, et, de la même voix menaçante et calme tout ensemble, il lui dit :

— Tu as encore dix jours à vivre.

Le dimanche suivant, même publication, même menace ; seulement, comme huit jours s'étaient écoulés, ce n'étaient plus

que deux jours d'existence qui étaient accordés par Pezza à Peppino.

Ce 23 septembre tant craint et tant désiré tout à la fois arriva : c'était un mercredi. Après une nuit d'orage, le jour, comme nous l'avons dit dans un de nos précédents chapitres, s'était levé magnifique, et, le mariage devant avoir lieu à onze heures du matin, les conviés, amis de don Antonio, amis et amies de Peppino et de Francesca, s'étaient réunis à la maison de la fiancée, où la noce devait se faire et dont l'hôte principal avait clos sa boutique pour transporter le repas sur la terrasse et la fête dans la cour et le jardin.

Cette terrasse, cette cour et ce jardin, ruisselants de soleil, teintés d'ombre, retentissaient de cris joyeux. Nous avons essayé de les peindre en montrant les vieillards buvant sur la terrasse, les jeunes gens dansant au son des tambours et de la guitare, les musiciens groupés, l'un assis, les autres debout sur les marches de la terrasse, le tout dominé par ce spectateur immobile et sombre accoudé sur le mur mitoyen, tandis que le paysan, couché sur sa charrette chargée de paille, prolonge dans des improvisations sans fin, ce chant lent et criard, particulier aux contadini des provinces napolitaines, et que poules, grives, merles et moineaux francs pillent gaiement les treilles courant de peuplier en peuplier, dans l'enclos qui, sous le nom de jardin, s'étend de la cour au pied de la montagne.

Et, maintenant que nous avons levé le rideau sur le passé, nos lecteurs comprennent pourquoi don Antonio, Francesca et surtout Peppino regardent de temps en temps avec inquiétude ce jeune homme qu'ils n'ont point le droit de chasser du mur mitoyen sur lequel il est accoudé, et de la douceur du tempérament

duquel leur répond, sans pouvoir les rassurer tout à fait, le compère Giansimone, qui, depuis le jour mémorable où il a eu maille à partir avec lui, ne lui ayant jamais reparlé de quitter la maison, n'a jamais eu qu'à se louer de son caractère.

Onze heures et demie sonnèrent, juste au moment où l'une des tarentelles les plus animées venait de finir.

Le dernier vagissement du timbre était à peine éteint, qu'un bruit bien connu de don Antonio lui succéda : c'était celui des grelots des chevaux de poste, du roulement sourd et pesant d'une voiture et les cris de deux postillons appelant don Antonio d'une voix de basse qui eût fait honneur à un gran'cartellodu théâtre Saint-Charles.

À ce triple bruit, le digne charron et toute l'honorable société comprirent que, selon son habitude, le chemin de Castellone à Itri avait fait des siennes et qu'il lui arrivait de la besogne qu'il partageait parfois avec le chirurgien de l'endroit, les voitures et les voyageurs rompant, la plupart du temps, les voitures leurs roues ou leurs essieux, et les voyageurs leurs bras ou leurs jambes du même coup.

Mais celui qui venait et pour lequel on réclamait les bons soins de don Antonio, par bonheur ne s'était rien rompu, et il réclamait le charron pour sa voiture sans avoir besoin de chirurgien pour lui.

Ce fut, au reste, une certitude que l'on acquit quand, à ces mots d'un des postillons : « Venez vite, don Antonio, c'est pour un voyageur très pressé », Antonio ayant répondu : « Tant pis pour lui s'il est pressé, on ne travaille pas aujourd'hui », on vit, à

l'extrémité de l'allée donnant sur la cour, apparaître ce voyageur en personne, qui demanda :

— Et pourquoi, s'il vous plaît, citoyen Antonio, ne travaille-t-on pas aujourd'hui ?

Le digne charron, mal disposé à cause du moment où on le demandait, plus mal disposé encore par ce titre de citoyen, dont la substitution à son titre de noblesse lui paraissait blessante, allait répondre par quelque brutalité, comme c'était sa noble habitude, lorsqu'en jetant les yeux sur le voyageur, il reconnut que c'était un trop grand personnage pour le traiter avec son sans-façon ordinaire.

Et, en effet, le voyageur qui surprenait don Antonio au milieu de sa fête de famille n'était autre que notre ambassadeur, parti de Naples, vers le milieu de la nuit, et qui, n'ayant pas voulu permettre aux postillons, tant il était pressé de sortir du royaume des Deux-Siciles, de ralentir leur course à la descente de Castellone, avait brisé une des roues de derrière de sa voiture, en traversant un des nombreux ruisseaux qui coupent la grande route et vont se jeter dans le petit fleuve sans nom qui la côtoie.

Il résultait de cet accident qu'il avait été forcé, si pressé qu'il fût d'arriver à la frontière romaine, de faire la dernière demi-lieue à pied ; ce qui donnait un nouveau mérite au calme avec lequel il avait demandé : « Et pourquoi, s'il vous plaît, citoyen Antonio, ne travaille-t-on pas aujourd'hui ? »

— Excusez-moi, mon général, répondit, en faisant un pas vers le voyageur, don Antonio, qui, à son costume guerrier, prenait le citoyen Garat pour un militaire, et qui pensait que, pour courir la poste à quatre chevaux, il fallait au moins qu'un militaire fût gé-

néral, je ne savais pas avoir l'honneur de parler à un haut personnage comme paraît être Votre Excellence ; car alors j'eusse répondu, non pas : « On ne travaille point aujourd'hui », mais : « On ne travaille que dans une heure. »

— Et pourquoi ne peut-on travailler tout de suite ? demanda le voyageur de son ton le plus conciliant et qui annonçait que, s'il ne s'agissait que d'un sacrifice d'argent, il était prêt à le faire.

— Parce que voilà la cloche qui sonne, Votre Excellence, et que, fût-ce pour raccommoder la voiture de Sa Majesté le roi Ferdinand, que Dieu garde, je ne ferai pas attendre M. le curé.

— En effet, dit le voyageur en regardant autour de lui, je crois que je suis tombé dans une noce.

— Justement, Votre Excellence.

— Et, demanda le voyageur sur le ton d'une bienveillante interrogation, cette belle fille qui se marie ?

— C'est ma fille.

— Je vous en fais mon compliment. Pour l'amour de ses beaux yeux, j'attendrais.

— Si Votre Excellence veut nous faire l'honneur de venir à l'église avec nous, peut-être cela lui fera-t-il paraître le temps moins long ; M. le curé débitera un très beau sermon.

— Merci, mon ami, j'aime mieux rester ici.

— Eh bien, restez ; et, à notre retour, vous boirez un verre de vin de ces vignes-là à la santé de la mariée ; cela lui portera bonheur, et nous n'en travaillerons que mieux après.

— C'est convenu, mon brave. Et combien cela va-t-il durer, votre cérémonie ?

— Ah ! trois quarts d'heure, une heure tout au plus. Allons, les enfants, à l'église !

Chacun s'empressa d'exécuter l'ordre donné par don Antonio, qui s'était constitué pour toute la journée maître des cérémonies, excepté Peppino, qui resta en arrière et qui bientôt se trouva seul avec Michele Pezza.

— Voyons, Pezza, lui dit-il en s'avançant vers lui la main ouverte et le sourire sur les lèvres, bien que ce sourire fût peut-être un peu forcé, il s'agit aujourd'hui d'oublier nos vieilles rancunes et de faire une paix sincère.

— Tu te trompes, Peppino, reprit Pezza : il s'agit de te préparer à paraître devant Dieu, voilà tout.

Puis, se dressant debout sur le mur :

— Fiancé de Francesca, lui dit-il solennellement, tu as encore une heure à vivre !

Et, s'élançant dans le jardin de Giansimone, il disparut derrière le mur.

Peppino regarda autour de lui, et, voyant qu'il était seul, il fit le signe de la croix, en disant :

— Seigneur ! Seigneur ! je remets mon âme entre vos mains.

Puis il alla rejoindre sa fiancée et son beau-père, qui étaient déjà sur le chemin de l'église.

— Comme tu es pâle ! lui dit Francesca.

— Puisses-tu, dans une heure, lui répondit-il, ne pas être plus pâle encore que je ne le suis maintenant !

L'ambassadeur, auquel il restait pour toute distraction pendant son heure d'attente, le plaisir de regarder passer les habitants d'Itri allant à leurs plaisirs ou à leurs affaires, suivit des yeux le cortège jusqu'à ce qu'il l'eût vu disparaître à l'angle de la rue qui conduisait à l'église.

En reportant son regard du côté opposé avec ce vague de l'homme qui attend et qui s'ennuie d'attendre, il crut, à son grand étonnement, apercevoir des uniformes français à l'extrémité de la rue de Fondi, c'est-à-dire faisant route opposée à celle qu'il venait de faire, et allant, par conséquent, de Rome à Naples.

Ces uniformes étaient portés par un brigadier et quatre dragons qui escortaient une voiture de voyage dont la marche, quoique en poste, était réglée, non pas sur celle des chevaux qui la traînaient, mais sur celle des chevaux qui l'escortaient.

Au reste, la curiosité du citoyen Garat allait être promptement satisfaite : la voiture et son escorte venaient à lui et ne pouvaient échapper à son investigation, soit que la voiture se contentât de changer de chevaux à la poste, soit que les voyageurs qu'elle renfermait fissent une halte à l'hôtel, puisque la poste était la première maison à sa droite, et l'hôtel la maison en face de lui.

Mais il n'eut pas même besoin d'attendre cette halte ; en l'apercevant, en reconnaissant l'uniforme d'un haut fonctionnaire de la République, le brigadier mit son cheval au galop, précéda la voiture de cent ou cent cinquante pas, et s'arrêta devant l'ambassadeur en portant la main à son casque et en attendant d'être interrogé.

— Mon ami, lui dit l'ambassadeur avec son affabilité ordinaire, je suis le citoyen Garat, ambassadeur de la République à Naples, ce qui me donne le droit de vous demander quelles sont les personnes renfermées dans cette voiture de voyage que vous escortez.

— Deux vieilles ci-devant en assez mauvais état, mon ambassadeur, répondit le brigadier, et un ci-devant qui, lorsqu'il leur parle, les appelle princesses.

— Les connaissez-vous par leurs noms ?

— L'une s'appelle Mme Victoire et l'autre Mme Adélaïde.

— Ah ! ah ! fit l'ambassadeur.

— Oui, continua le brigadier, il paraît qu'elles étaient tantes du feu tyran que l'on a guillotiné ; au moment de la Révolution, elles se sont sauvées en Autriche ; puis, de Vienne, elles sont venues à Rome ; à Rome, elles ont eu peur quand la République est venue, comme si la République faisait la guerre à ces vieux bonnets de nuit-là ! De Rome, elles eussent bien voulu se sauver comme elles s'étaient sauvées de Paris et de Vienne ; mais il paraît qu'il y avait une troisième sœur, la plus vieille, une décrépite que l'on appelait Mme Sophie : elle est tombée malade, les autres n'ont pas voulu la quitter, ce qui était bien de leur part. Au bout du compte, elles ont donc demandé un permis de séjour au général Berthier… Mais je vous embête avec tout mon bavardage, n'est-ce pas ?

— Non, mon brave, au contraire, et ce que tu me racontes m'intéresse beaucoup.

— Soit ! Alors, vous n'êtes pas difficile à intéresser, mon ambassadeur. Je disais donc qu'une semaine après l'arrivée du gé-

néral Championnet, qui m'envoyait tous les deux jours prendre des nouvelles de la malade, la malade étant morte et enterrée, les deux autres sœurs ont demandé à quitter Rome et à se rendre à Naples, où elles ont des parents dans une bonne position, à ce qu'il paraît ; mais elles avaient peur d'être arrêtées comme suspectes le long de la route ; alors, le général Championnet m'a dit : « Brigadier Martin, tu es un homme d'éducation, tu sais parler aux femmes ; tu vas prendre quatre hommes et tu vas accompagner jusqu'au-delà des frontières ces deux vieilles créatures, qui sont des filles de France, après tout. Ainsi, brigadier Martin, toute sorte d'égards, tu entends ; ne leur parle qu'à la troisième personne et la main au casque, comme à des supérieurs. – Mais, citoyen général, lui ai-je répondu, si elles ne sont que deux, comment pourrai-je parler à la troisième personne ? » Le général s'est mis à rire de la bêtise qu'il venait de dire, et il m'a répondu : « Brigadier Martin, tu es encore plus fort que je ne croyais ; elles sont trois, mon ami ; seulement, la troisième est un homme, c'est leur chevalier d'honneur ; on l'appelle le comte de Châtillon. – Citoyen général, lui ai-je répondu, je croyais qu'il n'y avait plus de comtes ? – Il n'y en a plus en France, c'est vrai, a-t-il répliqué à son tour ; mais, à l'étranger et en Italie, il y en a encore quelques-uns par-ci par-là. – Et moi, général, dois-je l'appeler comte ou citoyen, le Châtillon ? – Appelle-le comme tu voudras ; mais je crois que tu lui feras plus de plaisir, ainsi qu'aux personnes qu'il accompagne, si tu l'appelles monsieur le comte que si tu l'appelles citoyen ; et, comme cela ne tire pas à conséquence et ne fait de tort à personne, tu peux lui dire monsieur le comte-gros comme le bras. » Ainsi ai-je agi tout le long du chemin ; et, en effet, cela a paru faire plaisir aux pauvres vieilles dames qui ont dit : « Voilà un garçon bien élevé, mon cher comte. Comment

t'appelles-tu, mon ami ? » J'avais envie de leur répondre qu'en tout cas j'étais mieux élevé qu'elles, puisque, moi, je ne tutoyais pas leur comte et qu'elles me tutoyaient ; mais je me suis contenté de leur répondre : « C'est bon, c'est bon, je m'appelle Martin. » De sorte que, tout le long de la route, quand elles ont eu quelque chose à demander, c'est à moi qu'elles se sont adressées : « Martin par-ci, Martin par-là » ; mais vous comprenez bien, citoyen ambassadeur, que cela ne tire point à conséquence, puisque la plus jeune des deux a soixante-neuf ans.

— Et jusqu'où Championnet vous a-t-il ordonné de les conduire ?

— Jusqu'au-delà de la frontière, et même plus loin si elles le désiraient.

— C'est bien, citoyen brigadier, tu as rempli tes instructions, puisque tu as franchi la frontière et que tu es même venu deux postes au-delà ; d'ailleurs, il y aurait danger à aller plus loin.

— Pour moi ou pour elles ?

— Pour toi.

— Oh ! si ce n'est que cela, citoyen ambassadeur, vous savez, ça ne fait rien. Le brigadier Martin connaît le danger, il a été plus d'une fois son camarade de lit.

— Mais ici le danger est inutile et pourrait avoir de graves résultats ; tu vas donc signifier à tes deux princesses que ton service près d'elles est fini.

— Elles vont jeter les hauts cris, je vous en préviens, citoyen ambassadeur. Mon Dieu ! les pauvres filles, que vont-elles deve-

nir sans leur Martin ? Vous voyez, elles se sont aperçues que je n'étais plus auprès d'elles, et les voilà qui me cherchent avec des yeux tout effarés.

En effet, pendant cette conversation ou pendant ce récit, – car le peu de paroles qu'avait prononcées le citoyen Garat n'avaient été placées dans le discours du brigadier Martin que comme des points d'interrogation, – la voiture des vieilles princesses s'était arrêtée devant l'hôtel del Riposo d'Orazio,et, les pauvres filles voyant leur protecteur engagé dans une conversation des plus animées avec un personnage revêtu du costume des hauts fonctionnaires républicains, elles avaient eu peur que quelque complot ne se tramât à l'endroit de leur sûreté ou que contre-ordre ne fut donné à leur voyage ; voilà pourquoi, avec un air d'anxiété qui flattait infiniment l'amour-propre du brigadier, elles appelaient de leur voix la plus tendre leur chef d'escorte Martin.

Martin, sur un signe du citoyen Garat, et tandis que celui-ci, pour s'épargner un colloque embarrassant, rentrait dans l'allée du charron et allait s'asseoir sur la terrasse déserte, Martin se rendait à la portière du carrosse, et, la main au casque, comme l'y avait invité Championnet, transmettait aux royales voyageuses l'invitation, qu'il venait de recevoir d'un supérieur, de retourner à Rome.

Comme l'avait fort judicieusement pensé le brigadier Martin, cette notification jeta un grand trouble dans l'esprit des vieilles filles ; elles se consultèrent, elles consultèrent leur chevalier d'honneur, et le résultat de cette double consultation fut que celui-ci irait s'informer, près de l'inconnu à l'habit bleu et au panache tricolore, des motifs qui pouvaient empêcher le brigadier Martin et ses quatre hommes d'aller plus loin.

Le comte de Châtillon descendit de voiture, suivit le chemin qu'il avait vu prendre au fonctionnaire républicain, et, en arrivant à l'autre bout de l'allée, le trouva assis sur la terrasse de don Antonio et suivant des yeux machinalement, et sans le voir peut-être, un jeune homme qui, au moment où il était entré, sautait du mur mitoyen dans le jardin du charron et traversait ce jardin dans toute sa longueur, un fusil sur l'épaule.

C'était chose si simple dans ce pays d'indépendance, où tout homme marche armé et où les clôtures ne semblent être faites que pour exercer l'agilité des passants, que l'ambassadeur ne parut prêter qu'une médiocre attention à ce fait, attention d'ailleurs dont il fut aussitôt distrait par l'apparition du comte de Châtillon.

Le comte s'avança vers lui ; le citoyen Garat se leva.

Garat, fils d'un médecin d'Ustaritz, avait reçu une éducation distinguée, était lettré, ayant vécu dans l'intimité des philosophes et des encyclopédistes, et ayant, par ses différents éloges de Suger, de M. de Montausier et de Fontenelle, obtenu des prix académiques.

C'était un homme du monde, avant tout élégant parleur et ne se servant du vocabulaire jacobin que dans les occasions d'apparat et lorsqu'il ne pouvait faire autrement.

En voyant le comte de Châtillon venir à lui, il se leva et fit la moitié du chemin.

Les deux hommes se saluèrent avec une courtoisie qui sentait bien plus son Louis XV que son Directoire.

— Dois-je dire monsieur ou citoyen ? demanda le comte de Châtillon en souriant.

— Dites comme vous voudrez, monsieur le comte ; cela me sera toujours un honneur de répondre aux questions que vous venez probablement me faire de la part de Leurs Altesses royales.

— À la bonne heure ! dit le comte ; au milieu de ces pays sauvages, je suis heureux de rencontrer un homme civilisé. Je venais donc, au nom de Leurs Altesses royales, puisque vous me permettez de conserver ce titre aux filles du roi Louis XV, vous demander, non point à titre de reproche, mais comme renseignement essentiel à leur tranquillité, quelle est la volonté ou l'obstacle qui s'oppose à ce qu'elles conservent jusqu'à Naples l'escorte que le général Championnet a eu l'obligeance de leur donner.

Garat sourit.

— Je comprends très bien la différence qu'il y a entre le mot obstacleet le mot volonté,monsieur le comte, et je vais vous répondre de manière à vous prouver que l'obstacle existe, et que, s'il y a volonté en même temps, cette volonté est plutôt bienveillante que mauvaise.

— Commençons par l'obstacle alors, fit en s'inclinant le comte.

— L'obstacle, le voici, monsieur : depuis hier minuit, il y a déclaration de guerre entre le royaume des Deux-Siciles et la République française ; il en résulte qu'une escorte composée de cinq ennemis serait plutôt, vous devez le comprendre, pour Leurs Altesses royales un danger qu'une protection. Quant à la volonté, qui est la mienne, et que vous voyez maintenant ressortir naturellement de l'obstacle, elle est de ne point exposer les illustres voyageuses à subir des insultes et leur escorte à être assassinée. À

demande catégorique, ai-je répondu catégoriquement, monsieur le comte ?

— Si catégoriquement, monsieur, que je serais heureux que vous consentissiez à répéter à Leurs Altesses royales, ce que vous venez de me faire l'honneur de me dire.

— Ce serait avec grand plaisir, monsieur le comte, mais un sentiment de délicatesse que vous apprécieriez, j'en suis sûr, s'il vous était connu, me prive, à mon grand regret, de l'honneur de leur présenter mes hommages.

— Avez-vous quelque motif de tenir ce sentiment secret ?

— Aucun, monsieur ; je crains seulement que ma présence ne leur soit désagréable.

— Impossible.

— Je sais à qui j'ai l'honneur de parler, monsieur ; vous êtes le comte de Châtillon, chevalier d'honneur de Leurs Altesses royales, et c'est un avantage que j'ai sur vous, car vous ne savez pas qui je suis.

— Vous êtes, je puis le certifier, monsieur, un homme du monde et de parfaite courtoisie.

— Et c'est pour cela, monsieur, que j'ai été choisi par la Convention pour avoir le fatal honneur de lire au roi Louis XVI sa sentence de mort.

Le comte de Châtillon fit un bond en arrière, comme s'il se fut trouvé tout à coup en face d'un serpent.

— Mais, alors, vous êtes le conventionnel Garat ? s'écria-t-il.

— Lui-même, monsieur le comte ; vous voyez, si mon nom fait cet effet sur vous qui n'étiez point parent, que je sache, du roi Louis XVI, quel effet il produirait sur ces pauvres princesses, qui étaient ses tantes. Il est vrai, ajouta l'ambassadeur avec son fin sourire, qu'elles n'aimaient guère leur neveu de son vivant ; mais, aujourd'hui, je sais qu'elles l'adorent ; la mort est comme la nuit : elle porte conseil.

M. le comte de Châtillon salua et alla reporter le résultat de la conversation qu'il venait d'avoir à mesdames Victoire et Adélaïde.

q

## Chapitre 35 Fra Diavolo

Les deux vieilles princesses qu'avait été chargé de protéger le brigadier Martin, et près desquelles retournait le comte de Châtillon, tout effaré d'avoir vu en face, non seulement un régicide, mais encore celui-là même qui avait lu à Louis XVI son arrêt de mort, les deux vieilles princesses, disons-nous, ne sont pas tout à fait de nouvelles connaissances pour ceux de nos lecteurs qui sont quelque peu familiarisés avec nos œuvres ; ils les ont vues apparaître, plus jeunes de trente ans, dans notre livre de Joseph Balsamo,non seulement sous les noms par lesquels nous venons de les désigner, mais encore sous le sobriquet moins poétique de Loqueet de Chiffe,que dans sa familiarité paternelle, leur donnait le roi Louis XV.

Nous avons vu que la troisième, la princesse Sophie, que son royal géniteur, pour ne point dépareiller la trilogie de ses filles, avait baptisée du nom harmonieux de Graille,était morte à Rome, et, par sa maladie, avait retardé le départ de ses deux sœurs, et que, de cette façon, le hasard avait fait que leur passage à Itri avait coïncidé avec celui de l'ambassadeur français dans la même ville.

La chronique scandaleuse de la cour avait toujours respecté Mme Victoire, que l'on assurait avoir, toute sa vie, été de mœurs irréprochables ; mais, comme il leur faut toujours une victime expiatoire, les mauvaises langues s'étaient rabattues sur Mme Adélaïde ; celle-ci, en effet, passait pour avoir été l'héroïne d'une aventure passablement scandaleuse, dans laquelle le héros était son propre père. Quoique Louis XV ne fût point un patriarche et que je doute, si Dieu eût brûlé la moderne Sodome, qu'il l'eût fait prévenir comme Loth par un de ses anges d'abandonner à temps la ville maudite, cette aventure, non point dans ses détails, mais dans le fond, passait pour avoir eu son antécédent dans la famille du Chananéen Loth, qui, on s'en souvient, devint, par un oubli déplorable des liens de famille, le père de Moab et d'Ammon ; l'oubli du roi Louis XV et de sa fille Mme Adélaïde avait été de moitié moins fécond, et il en était résulté seulement un enfant du sexe masculin, né à Colorno, dans le grand-duché de Parme, et devenu, sous le nom de comte Louis de Narbonne, un des cavaliers les plus élégants, mais en même temps un des cerveaux les plus vides de la cour du roi Louis XVI ; Mme de Staël, qui, à la retraite de son père, M. de Necker, avait perdu la présidence du conseil, mais qui avait gardé une certaine influence, l'avait fait nommer, en 1791, ministre de la Guerre, et, se trompant, sinon à la valeur morale et intellectuelle de ce beau cavalier, avait tenté

de lui introduire un peu de son génie dans la tête et un peu de son cœur dans la poitrine ; elle échoua ; il eût fallu un géant pour dominer la situation, et M. de Narbonne était un nain, ou, si vous voulez, un homme ordinaire : la situation l'écrasa.

Décrété d'accusation le 10 août, il passa le détroit et alla rejoindre à Londres les princes émigrés, mais sans jamais tirer l'épée contre la France. Fils impuissant à la sauver, il eut le mérite du moins de ne point chercher à la perdre.

Lorsque les trois vieilles princesses décidèrent de quitter Versailles, ce fut M. de Narbonne qui fut chargé de tous les préparatifs de leur fuite ; elle eut lieu le 21 janvier 1791, et l'un des derniers discours de Mirabeau, un des plus beaux, fut prononcé à ce sujet et eut pour texte : De la liberté d'émigration.

Nous avons vu, dans le récit du brigadier Martin, comment Leurs Altesses avaient successivement habité Vienne et Rome, et comment, reculant devant la République, qui, après avoir envahi le nord, envahissait le midi de l'Italie, elles avaient décidé d'aller trouver les parents en bonne positionqu'elles avaient dans le royaume de Naples.

Ces parents en bonne position, mais qui ne devaient point tarder à se trouver en mauvaise position, étaient le roi Ferdinand et la reine Caroline.

Comme l'avait présumé le brigadier Martin, la nouvelle que le comte de Châtillon reportait aux deux princesses les troubla fort ; l'idée de continuer leur route sans autre escorte que celle de leur chevalier d'honneur, qui cependant, pour ménager les nerfs des deux pauvres filles, leur avait caché le voisinage du terrible conventionnel, n'avait, en effet, rien de bien rassurant. Elles

étaient au plus violent de leur désespoir, lorsqu'un domestique de l'hôtel frappa respectueusement à la porte et avertit M. le comte de Châtillon qu'un jeune homme, arrivé depuis la veille, demandait la faveur de lui dire quelques mots.

Le comte de Châtillon sortit et rentra presque aussitôt, annonçant à Mesdames que le jeune homme en question était un soldat de l'armée de Condé, porteur d'une lettre de M. le comte Louis de Narbonne, adressée à Leurs Altesses royales, mais plus particulièrement à Mme Adélaïde.

Les deux choses sonnaient bien aux oreilles des deux princesses : d'abord le titre de soldat de l'armée de Condé, ensuite la recommandation de M. le comte de Narbonne.

On fit entrer le porteur de la lettre.

C'était un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, blond de barbe et de cheveux, agréable de visage, frais et rose comme une femme ; il était proprement vêtu sans être vêtu élégamment ; sa manière de se présenter, quoique n'étant pas exempte d'une certaine roideur contractée sous l'uniforme, annonçait une bonne naissance et une certaine habitude du monde.

Il salua respectueusement de la porte les deux princesses. M. de Châtillon lui désigna de la main Mme Adélaïde ; il fit trois pas dans la chambre, mit un genou en terre et tendit la lettre à la vieille princesse.

— Lisez, Châtillon, lisez, dit Mme Adélaïde ; je ne sais pas ce que j'ai fait de mes lunettes.

Et elle fit, avec un gracieux sourire, signe au jeune homme de se relever.

M. de Châtillon lut la lettre, et, se retournant vers les princesses :

— Mesdames, leur dit-il, cette lettre est, en effet, de M. le comte Louis de Narbonne, qui recommande dignement à Vos Altesses M. Giovan Battista De Cesari, Corse de nation, qui a servi avec ses compagnons dans l'armée de Condé, et qui lui est recommandé à lui-même par M. le chevalier de Vernègues ; il ajoute, en mettant ses fidèles hommages aux pieds de Vos Altesses royales, qu'elles n'auront jamais à se repentir de ce qu'elles feront pour ce digne jeune homme.

Mme Victoire laissa la parole à sa sœur et se contenta d'approuver de la tête.

— Ainsi, monsieur, dit Mme Adélaïde, vous êtes noble ?

— Madame, répondit le jeune homme, nous autres Corses, nous avons tous la prétention d'être nobles ; mais, comme je veux commencer à me faire connaître à Votre Altesse royale par ma sincérité, je lui répondrai que je suis tout simplement d'une ancienne famille de caporali ;un de nos ancêtres a, sous ce titre de caporale,commandé un district de la Corse pendant une de ces longues guerres que nous avons soutenues contre les Génois ; un seul de mes compagnons, M. de Boccheciampe, est de noblesse, dans le sens où l'entend Votre Altesse royale ; les cinq autres, comme moi, quoique l'un deux porte l'illustre nom de Colonna, n'ont aucun droit au Livre d'or.

— Mais savez-vous, monsieur de Châtillon, dit Mme Victoire, que ce jeune homme s'exprime fort bien ?

— Cela ne m'étonne point, dit Mme Adélaïde ; vous devez bien comprendre, ma chère, que M. de Narbonne ne nous eût point recommandé des espèces.

Puis, se tournant vers De Cesari :

— Continuez, jeune homme. Vous dites donc que vous avez servi dans les armées de M. le prince de Condé ?

— Moi et trois de mes compagnons, madame, M. de Boccheciampe, M. Colonna et M. Guidone, nous étions avec Son Altesse royale à Weissembourg, à Haguenau, à Bertsheim, où M. de Boccheciampe et moi fûmes blessés. Par malheur, intervint la paix de Campo Formio : le prince fut forcé de licencier son armée, et nous nous trouvâmes en Angleterre, sans fortune et sans position ; ce fut là que M. le chevalier de Vernègues voulut bien se rappeler nous avoir vus au feu et affirma à M. le chevalier de Narbonne que nous ne faisions pas déshonneur à la cause que nous avions embrassée. Ne sachant que devenir, nous demandâmes à M. le comte son avis ; il nous conseilla de gagner Naples, où, nous dit-il, le roi se préparait à la guerre, et où, grâce à nos états de services, nous ne pouvions pas manquer d'être employés. Nous ne connaissions, par malheur, personne à Naples ; mais M. le comte Louis leva cette difficulté en nous disant que, sinon à Naples, du moins à Rome, nous rencontrerions Vos Altesses royales ; ce fut alors qu'il me fit l'honneur de me donner la lettre que je viens de remettre à M. le comte de Châtillon.

— Mais comment, monsieur, demanda la vieille princesse, se fait-il que nous vous rencontrions juste ici et que vous ne nous ayez pas remis cette lettre plus tôt ?

— Nous eussions pu, en effet, madame, avoir l'honneur de la remettre à Vos Altesses royales à Rome ; mais, d'abord, vous étiez au lit de mort de madame la princesse Sophie, et, tout à votre douleur, vous n'eussiez pas eu le loisir de vous occuper de nous ; puis nous n'étions pas sans être observés par la police républicaine ; nous avons craint de compromettre Vos Altesses royales. Nous avions quelques ressources ; nous les avons ménagées et nous avons vécu dessus en attendant un moment plus favorable de vous demander votre protection. Il y a huit jours que vous avez eu la douleur de perdre Son Altesse royale la princesse Sophie et que vous vous êtes décidées à partir pour Naples ; nous nous sommes tenus an courant des intentions de Vos Altesses royales, et, la veille de votre départ, nous sommes venus vous attendre ici, où nous sommes arrivés hier dans la nuit. Un instant, en voyant l'escorte qui accompagnait le carrosse de Vos Altesses, nous avons cru tout perdu pour nous ; mais, au contraire, la Providence a voulu qu'ici justement l'ordre fût donné à votre escorte de retourner à Rome. Nous venons offrir à Vos Altesses royales de la remplacer ; s'il ne s'agit que de se faire tuer pour leur service, nous en valons d'autres, et nous vous demandons la préférence.

Le jeune homme prononça ces dernières paroles avec beaucoup de dignité, et le salut dont il les accompagna était si plein de courtoisie, que la vieille princesse, se retournant vers M. de Châtillon, lui dit :

— Avouez, Châtillon, que vous avez vu peu de gentilshommes s'exprimer avec plus de noblesse que ce jeune Corse, qui n'était cependant que caporal.

— Pardon, Votre Altesse, répliqua De Cesari en souriant de la méprise, c'est un de mes ancêtres, madame, qui était caporale,c'est-à-dire commandant d'une province ; j'avais, moi, l'honneur d'être, ainsi que M. de Boccheciampe, lieutenant d'artillerie dans l'armée de monseigneur le prince de Condé.

— Espérons que vous n'y ferez pas le chemin que le petit Buonaparte, votre compatriote, y a fait dans l'artillerie, ou que ce sera du moins dans une voie opposée.

Puis, se retournant vers le comte :

— Eh bien, Châtillon, lui dit-elle, vous voyez que cela s'arrange à merveille ; au moment où notre escorte nous manque, la Providence, comme l'a très bien dit M. de… M. de… Comment m'avez-vous dit déjà que vous vous appeliez, mon bon ami ?

— De Cesari, Votre Altesse.

— La Providence, comme l'a très bien dit M. De Cesari, nous en envoie une autre ; mon avis, à moi, est de l'accepter. Qu'en dites-vous, ma sœur ?

— Ce que je dis ? Je dis que je remercie Dieu de nous avoir délivrées de ces jacobins de Français, dont les plumets tricolores me donnaient des attaques de nerfs.

— Et moi de leur chef, le citoyen brigadier Martin, qui avait la rage de s'adresser toujours à moi pour demander les ordres de Mon Altesse royale ; et dire que j'étais obligée de lui faire les blanches dents et de lui sourire, quand j'aurais voulu lui tordre le cou.

Puis, se retournant vers Cesari :

— Monsieur, dit-elle, vous pouvez me présenter vos compagnons ; j'ai hâte, en vérité, de faire leur connaissance.

— Peut-être vaudrait-il mieux que Leurs Altesses royales attendissent le départ du brigadier Martin et de ses soldats, fit observer M. de Châtillon.

— Et pourquoi cela, comte ?

— Mais pour qu'il ne rencontre pas ces messieurs chez Leurs Altesses royales en venant prendre congé d'elles.

— En venant prendre congé de nous ?... Pour mon compte, j'espère bien que le drôle n'aura pas l'impudence de se représenter devant moi. Prenez dix louis, Châtillon, et donnez-les au brigadier Martin pour lui et ses hommes. Je ne veux pas qu'il soit dit que ces odieux jacobins nous aient rendu un service sans en être payés.

— Je ferai ce qu'ordonne Votre Altesse royale ; mais je doute que le brigadier accepte.

— Qu'il accepte quoi ?

— Les dix louis que Votre Altesse royale lui offre.

— Il aimerait mieux les prendre, n'est-ce pas ? Cette fois, il faudra bien qu'il se contente de les recevoir ; mais qu'est-ce que c'est donc que cette musique ? Est-ce que nous serions reconnues et que l'on nous donnerait une sérénade ?

— Ce serait le devoir de la population, madame, répondit en souriant le jeune Corse, si elle savait qui elle a l'honneur de posséder dans ses murs ; mais elle l'ignore, à ce que je suppose du moins, et cette musique est tout simplement celle d'une noce qui

revient de l'église ; la fille du charron qui demeure en face de cet hôtel se marie, et, comme il y a un rival, on présume que la journée ne se passera point sans tragédie ; nous qui sommes ici depuis hier au soir, nous avons eu le temps de nous mettre au courant des nouvelles de la localité.

— Bien, bien, dit Mme Adélaïde, nous n'avons rien à faire avec ces gens-là. Présentez-nous vos compagnons, monsieur De Cesari, présentez-nous-les. S'ils vous ressemblent, notre bienveillance leur est acquise. Et vous, Châtillon, portez ces dix louis au citoyen brigadier Martin, et, s'il demande à nous remercier, dites-lui que ma sœur et moi sommes indisposées.

Le comte de Châtillon et le lieutenant De Cesari sortirent pour exécuter les ordres qu'ils venaient de recevoir.

De Cesari rentra le premier avec ses compagnons, et c'était tout simple : les jeunes gens, dans leur empressement à savoir ce que décideraient Leurs Altesses royales, attendaient dans l'antichambre.

Ils n'eurent donc qu'à passer par la porte que venait de leur ouvrir leur introducteur. Mme Victoire, qui avait toujours eu un penchant à la dévotion, avait pris son livre d'heures et lisait sa messe, qu'elle n'avait pu entendre : elle se contenta de jeter un coup d'œil rapide sur les jeunes gens et de faire un signe approbatif ; mais il n'en fut point de même de Mme Adélaïde : elle passa une véritable revue.

De Cesari lui présenta ses compagnons : tous étaient Corses ; nous savons déjà le nom de leur introducteur et de trois d'entre eux : Francesco Boccheciampe, Ugo Colonna et Antonio

Guidone ; les trois autres se nommaient Raimondo Corbara, Lorenzo Durazzi et Stefano Pittaluga.

Nous demandons pardon à nos lecteurs de tous ces détails ; mais, l'inexorable histoire nous forçant d'introduire un grand nombre de personnages de toutes nations et de tous rangs dans notre récit, nous appuyons un peu plus longuement sur ceux qui doivent y acquérir une certaine importance.

Nous le répétons, c'est une immense épopée que celle que nous écrivons, et, à l'exemple d'Homère, le roi des poètes épiques, nous sommes forcé de faire le dénombrement de nos soldats.

Comme nous, De Cesari suivit en petit l'exemple de l'auteur de l'Iliade,il nomma les uns après les autres ses six compagnons à Mme Adélaïde ; mais ce que lui avait dit le jeune Corse de la noblesse de Boccheciampe l'avait frappée, et ce fut particulièrement à lui qu'elle s'adressa.

— M. De Cesari m'a annoncé que vous étiez gentilhomme, lui dit-elle.

— Il m'a fait trop d'honneur, Votre Altesse royale : je suis noble tout au plus.

— Ah ! vous faites une distinction entre noble et gentilhomme, monsieur ?

— Sans doute, madame, et j'ai l'honneur d'appartenir à une caste trop jalouse de ses droits, justement par cela même qu'ils sont méconnus aujourd'hui, pour que j'empiète sur ceux qui ne m'appartiennent pas. Je pourrais faire mes preuves de deux cents ans et être chevalier de Malte, s'il y avait encore un ordre de

Malte ; mais je serais très embarrassé de faire mes preuves de 1399, pour monter dans les carrosses du roi.

— Vous monterez cependant dans le nôtre, monsieur, dit la vieille princesse en se redressant.

— C'est seulement lorsque j'en serai descendu, madame, dit le jeune homme en s'inclinant, que je me vanterai d'être gentilhomme.

— Tu entends, ma sœur, tu entends, s'écria Mme Adélaïde ; mais c'est fort joli, ce qu'il dit là. Enfin, nous voilà donc avec des gens de notre bord !

Et la vieille princesse respira plus librement.

En ce moment, M. de Châtillon rentra.

— Eh bien, Châtillon, qu'a dit le brigadier Martin ? demanda Mme Adélaïde.

— Il a dit tout simplement que, si Votre Altesse royale lui avait fait faire cette offre par un autre que moi, il aurait coupé les oreilles à cet autre.

— Et à vous ?

— À moi, il a bien voulu me faire grâce ; il a même accepté ce que je lui ai offert.

— Et que lui avez-vous offert ?

— Une poignée de main.

— Une poignée de main, Châtillon ! vous avez offert une poignée de main à un jacobin ! Pourquoi n'êtes-vous pas rentré avec

un bonnet rouge, pendant que vous y étiez ? C'est incroyable, un brigadier qui refuse dix louis, un comte de Châtillon qui donne une poignée de main à un jacobin ! En vérité, je ne comprends plus rien à la société telle qu'ils l'ont faite.

— Ou plutôt telle qu'ils l'ont défaite, dit Mme Victoire en lisant ses heures.

— Défaite, vous avez bien raison, ma sœur, défaite, c'est le mot ; seulement, vivrons-nous assez pour la voir refaire, c'est ce dont je doute. En attendant, Châtillon, donnez vos ordres ; nous partons à quatre heures ; avec une escorte comme celle de ces messieurs, nous pouvons nous hasarder à voyager de nuit. Monsieur de Boccheciampe, vous dînerez avec nous.

Et, avec un geste qui avait conservé plus de commandement que de dignité, la vieille princesse congédia ses sept défenseurs sans avoir le moins du monde remarqué ce qu'il y avait de blessant dans le choix qu'elle avait fait du plus noble d'entre eux, à l'exclusion des autres, pour dîner à sa table et à celle de sa sœur.

Boccheciampe demanda pardon par un signe à ses compagnons de la faveur qui lui était faite ; ils lui répondirent par une poignée de main.

Comme l'avait dit De Cesari, cette musique que l'on avait entendue était celle qui précédait le cortège nuptial de Francesca et de Peppino ; le cortège était nombreux ; car, ainsi que l'avait dit encore De Cesari, on s'attendait généralement à quelque catastrophe suscitée par Michele Pezza ; aussi, à leur entrée sur la terrasse, les regards des deux époux se portèrent-ils tout d'abord sur le mur à demi écroulé où, depuis le matin, s'était tenu celui qui causait leur inquiétude.

Le mur était solitaire.

Au reste, aucun objet ne revêtait cette teinte sombre qui, aux yeux du prétendu roi de la création, semble toujours devoir annoncer sa disparition de ce monde. Il était midi ; le soleil dans toute sa splendeur, tamisait ses rayons à travers la treille qui formait un dais de verdure au-dessus de la tête des convives ; les merles sifflaient, les grives chantaient, les moineaux francs pépiaient, et les carafes, pleines de vin, reflétaient, au milieu de leurs rubis liquides, une paillette d'or.

Peppino respira ; il ne voyait la mort nulle part mais, au contraire, il voyait la vie partout.

Il est si bon de vivre quand on vient d'épouser la femme que l'on aime, et que l'on est enfin arrivé au jour attendu depuis deux ans !

Un instant il oublia Michele Pezza et sa dernière menace, dont il était pâle encore.

Quant à don Antonio, moins préoccupé que Peppino, il avait retrouvé, à la porte, la voiture brisée, et, sur la terrasse, le propriétaire de la voiture.

Il alla à lui en se grattant l'oreille.

Le travail faisait tache dans un pareil jour.

— Ainsi, demanda-t-il à l'ambassadeur, qu'il continuait de prendre purement et simplement pour un voyageur de distinction, Votre Excellence tient absolument à continuer sa route aujourd'hui ?

— Absolument, répondit le citoyen Garat. Je suis attendu à Rome pour affaire de la plus haute importance, et j'ai déjà perdu, à l'accident qui m'est arrivé aujourd'hui, quelque chose comme trois ou quatre heures.

— Allons, allons, un honnête homme n'a que sa parole ; j'ai dit que, quand vous nous auriez fait l'honneur de boire avec nous un verre de vin à l'heureuse union de ces enfants, on travaillerait ; buvons et travaillons.

On remplit tout ce qu'il y avait de verres sur la table, on donna à l'étranger le verre d'honneur, orné d'un filet d'or. L'ambassadeur, pour tenir sa parole, but à l'heureuse union de Francesca et de Peppino ; les jeunes filles crièrent : « Vive Peppino ! » les jeunes garçons : « Vive Francesca ! » et tambours et guitares firent éclater leur tarentelle la plus joyeuse.

— Allons, allons, dit maître della Rota à Peppino, il ne s'agit point ici de faire les yeux doux à notre amoureuse, mais de se mettre à la besogne ; il y a temps pour tout. Embrasse ta femme, garçon, et à l'ouvrage !

Peppino ne se fit point répéter deux fois la première partie de l'invitation : il prit sa femme entre ses bras, et, avec un regard de reconnaissance au ciel, il l'appuya contre son cœur.

Mais, au moment où, abaissant les yeux vers elle avec cette indéfinissable expression de l'amour qui a longtemps attendu et qui va enfin être satisfait, il approchait ses lèvres de celles de Francesca, la détonation d'une arme à feu retentit, et le sifflement d'une balle se fit entendre, suivi d'un bruit mat.

— Oh ! oh ! dit l'ambassadeur, voilà une balle qui m'a bien l'air d'être à mon adresse.

— Vous vous trompez, balbutia Peppino en s'affaissant aux pieds de Francesca, elle est à la mienne.

Et il rendit par la bouche une gorgée de sang.

Francesca jeta un cri et tomba à genoux devant le corps de son mari.

Tous les yeux se tournèrent vers le point d'où le coup était parti : une légère fumée blanchâtre montait, à cent pas peut-être, à travers les peupliers. On vit alors parmi les arbres un jeune homme qui, par des élans rapides, gravissait la montagne un fusil à la main.

— Fra Michele ! s'écrièrent les assistants, fra Michele !

Le fugitif s'arrêta sur une espèce de plate-forme, et, avec un geste de menace :

— Je ne m'appelle plus fra Michele, dit-il ; à partir de ce moment, je m'appelle fra Diavolo.

C'est, en effet, le nom sous lequel il fut connu plus tard ; le baptême du meurtre l'emporta sur celui de la rédemption.

Pendant ce temps, le blessé avait rendu le dernier soupir.

q

## Chapitre 36 Le palais Corsini à Rome

Pendant que nous sommes sur la route de Rome, précédons notre ambassadeur chez Championnet, comme nous l'avons précédé chez le charron don Antonio.

Dans une des plus grandes salles de l'immense palais Corsini, qui vient d'être successivement occupé par Joseph Bonaparte, ambassadeur de la République, et par Berthier, qui est venu y venger le double assassinat de Basseville et de Duphot, deux hommes se promenaient, le jeudi 24 septembre, entre onze heures et midi, s'arrêtant de temps en temps près de grandes tables sur lesquelles étaient étendus un plan de Rome à la fois antique et moderne, un plan des États romains réduits par le traité de Tolentino, et toute une collection des gravures de Piranèse ; d'autres tables plus petites supportaient des livres d'histoire ancienne et moderne, parmi lesquels on distinguait pêle-mêle, un Tite-Live, un Polybe, un Montecuculli, les Commentairesde César, un Tacite, un Virgile, un Horace, un Juvénal, un Machiavel, une collection presque complète enfin de livres classiques se rapportant à l'histoire de Rome ou aux guerres des Romains ; chacune de ces tables portait, en outre, de l'encre, des plumes, des feuilles de papier couvertes de notes, à côté de feuilles blanches attendant leur tour d'être noircies et qui indiquaient que l'hôte passager de ce palais se reposait des fatigues de la guerre, sinon par les études du savant, du moins par les loisirs de l'érudit.

Ces deux hommes, à trois ans près, étaient du même âge, c'est-à-dire que l'un avait trente-six ans et l'autre trente-trois.

Le plus âgé des deux était en même temps le plus petit ; il portait encore la poudre de 89, avait conservé la queue et brillait par un certain air d'aristocratie qu'il devait sans doute à l'extrême propreté de ses vêtements, à la finesse et à la blancheur de son linge ; son œil noir était vif, déterminé, plein de résolution et d'audace ; sa barbe était faite avec le plus grand soin ; il ne portait ni moustaches ni favoris ; son costume était celui des généraux républicains du Directoire ; son chapeau, son sabre et ses pistolets étaient déposés sur une table assez voisine de la chaise sur laquelle il avait l'habitude d'écrire, pour qu'en allongeant la main il pût les atteindre.

Celui-là, c'était l'homme dont nous avons déjà entretenu longuement nos lecteurs : Jean-Étienne Championnet, commandant en chef l'armée de Rome.

L'autre, plus grand de taille, comme nous l'avons dit, blond de cheveux, accusait, par la fraîcheur de son teint, une origine septentrionale ; il avait l'œil bleu, limpide, plein de lumière ; le nez moyen, les lèvres minces et ce menton fortement accentué qui est le signe dominant des races fauves, c'est-à-dire des races conquérantes ; un grand sentiment de calme et de placidité était répandu sur toute sa personne et devait en faire au feu non seulement un soldat intrépide, mais encore un général plein de toutes les ressources que donne un véritable sang-froid. Il était de famille irlandaise, mais né en France ; il avait servi d'abord dans le corps irlandais de Dillon, s'était distingué à Jemmapes, avait été nommé colonel après la bataille, avait battu le duc d'York dans différentes rencontres, traversé en 1795 le Wahal sur la glace, s'était emparé de la flotte hollandaise à la tête de son infanterie, avait

été nommé général de division, et enfin venait d'être envoyé à Rome, où il commandait une division sous Championnet.

Celui-là, c'était Joseph-Alexandre Macdonald, qui fut depuis maréchal de France et qui mourut duc de Tarente.

Ces deux hommes, pour ceux qui les eussent regardés causant, étaient deux soldats ; mais, pour ceux qui les auraient entendus causer, ils eussent été deux philosophes, deux archéologues, deux historiens.

Ce fut le propre de la Révolution française – et cela se comprend, puisque toutes les classes de la société concoururent à former l'armée, – d'introduire, près des Cartaux, des Rossignol et des Luckner, les Miollis, les Championnet, les Ségur, c'est-à-dire, près de l'élément matériel et brutal, l'élément immatériel et lettré.

— Tenez, mon cher Macdonald, disait Championnet à son lieutenant, plus j'étudie cette histoire romaine au milieu de Rome, et particulièrement celle de ce grand homme de guerre, de ce grand orateur, de ce grand législateur, de ce grand poète, de ce grand philosophe, de ce grand politique qu'on appelle César, et dont les Commentairesdoivent être le catéchisme de tout homme qui aspire à commander une armée, plus je suis convaincu que nos professeurs d'histoire se trompent complètement à l'endroit de l'élément que représentait César à Rome. Lucain a eu beau faire, en faveur de Caton, un des plus beaux vers latins qui aient été faits, César, mon ami, c'était l'humanité ; Caton n'était que le droit.

— Et Brutus et Cassius, qu'étaient-ils ? demanda Macdonald avec le sourire de l'homme mal convaincu.

— Brutus et Cassius, – je vais vous faire sauter au plafond, car je vais toucher, je le sais, à l'objet de votre culte, – Brutus et Cassius étaient deux républicains de collège, l'un de bonne, l'autre de mauvaise foi ; des espèces de lauréats de l'école d'Athènes, des plagiaires d'Harmodius et d'Aristogiton, des myopes qui n'ont pas vu plus loin que leur stylet, des cerveaux étroits qui n'ont pas su comprendre l'assimilation du monde que rêvait César ; et j'ajouterai, que, nous autres républicains intelligents, c'est César que nous devons glorifier et ses meurtriers que nous devons maudire.

— C'est un paradoxe qui peut être soutenu, mon cher général ; mais, pour le faire adopter comme une vérité, il ne faudrait pas moins que votre esprit et votre éloquence.

— Eh ! mon cher Joseph, rappelez-vous notre promenade d'hier au musée du Capitole ; ce n'était pas sans raison que je vous disais : « Macdonald, regardez ce buste de Brutus ; Macdonald, regardez cette tête de César. » Vous les rappelez-vous ?

— Certainement.

— Eh bien, comparez ce front puissant, mais comprimé avec ces cheveux qui viennent jusqu'aux sourcils, caractère du vrai type romain, au reste ; comparez ces sourcils, épais et contractés écrasant un œil sombre, avec le front large et ouvert de César, avec ses yeux d'aigle.

— Ou de faucon, occhi griffagni,a dit Dante.

— Nigris et vegetis oculis,a dit Suétone, et, si vous voulez bien, je m'en rapporterai à Suétone, ses yeux noirs et pleins de vie ;contentons-nous donc de cela, et vous verrez de quel côté

était l'intelligence. On reprochait à César d'avoir ouvert le Sénat à des sénateurs qui n'en savaient pas même le chemin : c'était là son génie et en même temps le génie de Rome. Athènes, et par Athènes j'entends la Grèce, Athènes n'est que la colonie, elle essaime et se rejette au dehors ; Rome, c'est l'adoption, elle aspire l'univers et se l'assimile : la civilisation orientale, l'Égypte, la Syrie, la Grèce, tout y a passé ; la barbarie occidentale, l'Ibérie, la Gaule, l'Armorique même, tout y passera. Le monde sémitique, représenté par Carthage, et la Judée résistent à Rome : Carthage est anéantie, les Juifs sont dispersés. Le monde entier régnera sur Rome, parce que le monde entier est dans Rome ; après les Auguste, les Tibère, les Caligula, les Claude, les Néron, c'est-à-dire après les Césars romains viennent les Flaviens, qui ne sont déjà qu'Italiens ; puis les Antonins, qui sont Espagnols et Gaulois ; puis Septime, Caracalla, Héliogabale, Alexandre Sévère, qui sont Africains et Syriens ; il n'y a pas jusqu'à l'Arabe Philippe et jusqu'au Goth Maximin qui ne viennent, après les Aurélien et les Probus, ces durs paysans de l'Illyrie, s'asseoir sur le trône qui s'écroulera sous le Hun Augustule, lequel mourra en Campanie avec une rente de six mille livres d'or que lui fera Odoacre, roi des Hérules. Tout s'est écroulé autour de Rome, Rome seule est encore debout. Capitoli immobile saxum.

— Ne croyez-vous pas que ce soit à ce mélange de races que les Italiens doivent l'affaiblissement de leur courage et la mollesse de leur caractère ? demanda Macdonald.

— Ah ! vous voilà comme les autres, mon cher Macdonald, jugeant le fond par la surface. Parce que les lazzaroni sont lâches et paresseux, – et peut-être encore reviendrons-nous un jour sur cette opinion, – faut-il en augurer que tous les Napolitains sont

lâches et paresseux ? Voyez ces deux spécimens que Naples nous a envoyés, Salvato Palmieri et Ettore Carafa : connaissez-vous, dans toutes nos légions, deux plus puissantes personnalités ? La différence qui existe entre les Italiens et nous, mon cher Joseph, et j'ai bien peur que cette différence ne soit à notre désavantage, c'est que, fidèles à nos habitudes d'hommes liges, nous mourons pour un homme, et qu'en Italie on ne meurt, en général, que pour les idées. Les Italiens, c'est vrai, n'ont pas, comme nous, la recherche aventureuse des dangers inutiles, mais ceci est un héritage de nos pères les vieux Gaulois ; ils n'ont pas, comme nous, la déification chevaleresque de la femme, parce qu'ils n'ont dans toute leur histoire ni une Jeanne d'Arc ni une Agnès Sorel ; ils n'ont pas, comme nous, la rêverie enthousiaste du monde féodal, parce qu'ils n'ont ni un Charlemagne ni un saint Louis ; mais ils ont autre chose, ils ont un génie sévère, étranger aux vagues sympathies. Chez eux, la guerre est devenue une science ; les condottieri italiens sont nos maîtres en fait de stratégie. Qu'étaient nos capitaines du Moyen Âge, nos chevaliers de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, près des Sforza, des Malatesta, des Braccio, des Can Grande, des Farnese, des Carmagnola, des Baglioni, des Ezzelino ? Le premier capitaine de l'Antiquité, César, est un Italien, et ce Bonaparte, qui nous mangera tous, les uns après les autres, comme César Borgia voulait manger l'Italie feuille à feuille, ce petit Bonaparte, que l'on croit enfermé en Égypte, mais qui en sortira d'une façon ou de l'autre, dût-il emprunter les ailes de Dédale ou l'hippogriphe d'Astolphe, c'est encore un homme de race italienne. Il n'y a qu'à voir son maigre et sec profil pour cela : il a tout à la fois du César, du Dante et du Machiavel.

— Vous avouerez au moins, mon cher général, si enthousiaste que vous soyez d'eux, qu'il y a une grande différence entre les Ro-

mains des Gracques ou même ceux de Colas de Rienzi et ceux d'aujourd'hui.

— Mais pas tant que vous croyez, Macdonald. La vocation du Romain antique, c'était l'action militaire ou politique : conquérir le monde d'abord et le gouverner ensuite. Conquis et gouverné à son tour, ne pouvant plus agir, il rêve. Tenez, depuis trois semaines que je suis ici, je ne fais pas autre chose que de contempler, dans ses rues et dans ses places publiques, cette race monumentale ; eh bien, mon cher, ces hommes sont pour moi des bas-reliefs de la colonne Trajane descendus de leur colonne de bronze, pas autre chose, mais qui vivent et qui marchent ; chacun d'eux est le cives romanus, trop grand seigneur, trop maître du monde pour travailler. Leurs moissonneurs, ils les font venir des Abruzzes ; leurs portefaix, ils vont les chercher à Bergame ; ils ont des trous à leur manteau, ils les feront raccommoder par un juif, non par leur femme : n'est-elle pas la matrone romaine ? non plus celle du temps de Lucrèce, qui file la laine et garde la maison ; non, mais celle du temps de Catilina et de Néron, qui serait déshonorée de tenir une aiguille si ce n'est pour percer la langue de Cicéron ou crever les yeux d'Octavie. Comment voulez-vous que la descendance de ceux qui allaient recueillant la sportule de porte en porte, de ceux qui vivaient six mois de la vente de leurs votes au Champ de Mars, à qui Caton, César, Auguste faisaient distribuer le blé à boisseaux, pour qui Pompée bâtissait des forums et des bains, qui avaient un préfet de l'annone chargé de les nourrir, et qui en ont encore un aujourd'hui, mais qui ne les nourrit plus, se mettent à faire œuvre servile de leurs nobles doigts ? Non, vous ne pouvez pas exiger que ces hommes-là travaillent. Le peuple roi n'était-il pas un peuple de mendiants ? Tout ce que vous pouvez exiger de ce même peuple, lorsqu'il a

perdu sa couronne, c'est qu'il mendie noblement, et c'est ce qu'il fait. Accusez-le de férocité, si vous voulez, mais non de faiblesse, car son couteau répondrait pour lui. Son couteau ne le quitte pas plus que l'épée ne quittait le légionnaire ; c'est son glaive à lui. Le couteau est le glaive de l'esclave.

— Nous en savons quelque chose. De cette fenêtre qui donne sur le jardin, nous pouvons reconnaître la place où ils ont assassiné Duphot, et, de celle-ci, qui donne sur la rue, celle où ils ont assassiné Basseville… Eh ! mais que vois-je donc là-bas ? fit Macdonald en s'interrompant avec une exclamation de surprise. Une voiture de poste qui nous arrive. Dieu me pardonne ! mais c'est le citoyen Garat.

— Quel Garat ?

— L'ambassadeur de la République à Naples.

— Impossible !

— Lui-même, général.

Championnet jeta un coup d'œil sur la rue, reconnut Garat à son tour, et, jugeant aussitôt l'importance de l'événement, courut à la porte du salon, transformé par lui en bibliothèque et en cabinet de travail.

Au moment où il ouvrait cette porte, l'ambassadeur montait la dernière marche de l'escalier et apparaissait sur le palier.

Macdonald voulut se retirer, mais Championnet le retint.

— Vous êtes mon bras gauche, lui dit-il, et quelquefois mon bras droit ; restez, mon cher général.

Tous deux attendaient avec impatience les nouvelles que Garat apportait de Naples.

Les compliments furent courts : Championnet et Garat échangèrent une poignée de main ; Macdonald fut présenté, et Garat commença son récit.

Ce récit se composait des choses que nous avons vues s'accomplir sous nos yeux : de l'arrivée de Nelson, des fêtes qui lui avaient été données et de la déclaration que l'ambassadeur s'était cru obligé de faire pour sauvegarder la dignité de la République.

Puis, subsidiairement, l'ambassadeur raconta l'accident arrivé à sa voiture entre Castellane et Itri, comment cet accident l'avait forcé de s'arrêter chez le charron don Antonio ; comment il avait rencontré les vieilles princesses avec leur escorte, qu'il avait empêchée d'aller plus loin ; comment il avait assisté au meurtre du gendre de don Antonio par un jeune homme appelé fra Diavolo, qui, selon l'habitude, avait été chercher dans la montagne, en se faisant bandit, l'impunité de son crime, et comment enfin il avait démonté le brigadier Martin, qu'il avait laissé à Itri pour lui ramener sa voiture, tandis qu'il en louait une autre à Fondi, avec laquelle il venait d'arriver à Rome, sans autre accident qu'un retard de six heures.

Le brigadier Martin et les quatre hommes d'escorte arriveraient, selon toute probabilité, dans la journée du lendemain.

Championnet avait laissé l'ambassadeur aller jusqu'au bout sans l'interrompre, espérant toujours entendre un mot sur son envoyé ; mais, le citoyen Garat ayant terminé son récit sans prononcer le nom de Salvato Palmieri, Championnet commença à craindre que l'ambassadeur ne fût déjà parti de Naples quand

son aide de camp y était arrivé, et qu'ils ne se fussent, par conséquent, croisés en route.

Le général en chef, fort inquiet et ne sachant pas ce qui avait pu arriver à Salvato après le départ de l'ambassadeur, allait lui adresser une série de questions sur ce point, quand un bruit qui se faisait dans l'antichambre attira son attention ; au même instant, la porte s'ouvrit et le soldat de planton annonça qu'un homme vêtu en paysan voulait absolument parler au général.

Mais, dominant la voix du planton, une autre voix vigoureusement accentuée s'écria :

— C'est moi, mon général, moi, Ettore Carafa. Je vous apporte des nouvelles de Salvato.

— Laissez entrer, morbleu ! laissez entrer, cria à son tour Championnet. J'allais justement en demander au citoyen Garat. Venez, Hector, venez ! vous êtes deux fois le bienvenu.

Le comte de Ruvo se précipita dans la salle et sauta au cou du général.

— Ah ! mon général, mon cher général ! s'écria-t-il, que je suis content de vous revoir !

— Vous parliez de Salvato, Hector ? Quelles nouvelles nous apportez-vous de lui ?

— Bonnes et mauvaises tout ensemble : bonnes puisqu'il devrait être mort et qu'il ne l'est pas ; mauvaises en ce que, pendant son évanouissement, ils lui ont volé la lettre que vous lui aviez donnée pour le citoyen Garat.

— Vous lui aviez donné une lettre pour moi ? demanda Garat.

Hector se retourna.

— Ah ! c'est vous, monsieur, qui êtes l'ambassadeur de la République ? demanda-t-il à Garat.

Garat s'inclina.

— Mauvaises nouvelles ! mauvaises nouvelles ! murmura Championnet.

— Et pourquoi ? comment ? Expliquez-moi cela, fit l'ambassadeur.

— Eh ! mon Dieu, voici : nous ne sommes point en mesure de nous battre, je vous l'écrivais ; je vous disais dans ma lettre que nous manquions de tout, d'hommes, d'argent, de pain, de vêtements, de munitions. Je vous priais de faire tout ce que vous pourriez pour maintenir quelque temps encore la paix entre le royaume des Deux-Siciles et la République ; il paraît que mon messager est arrivé trop tard, que vous étiez déjà parti, qu'il a été blessé, que sais-je, moi ? Racontez-nous tout cela, Hector. Si ma lettre est tombée entre leurs mains, c'est en vérité un grand malheur ; mais un malheur plus grand encore, ce serait que mon cher Salvato mourût de ses blessures ; car vous m'avez dit qu'il était blessé, n'est-ce pas, qu'ils avaient voulu l'assassiner, quelque chose comme cela enfin ?

— Et ils y ont réussi aux trois quarts ! Il avait été épié, suivi ; on l'attendait au sortir du palais de la reine Jeanne, à Mergellina, six hommes ! Vous comprenez bien, vous qui connaissez Salvato, qu'il ne s'est pas laissé égorger comme un poulet : il en a tué deux et blessé deux autres ; mais enfin un des sbires, leur chef, je crois,

Pasquale De Simone, le tueur de la reine, lui a lancé son couteau, le couteau lui est entré jusqu'au manche dans la poitrine.

— Et où, comment est-il tombé ?

— Oh ! tranquillisez-vous, mon général, il y a des gaillards qui ont de la chance, il est tombé dans les bras de la plus jolie femme de Naples, qui l'a caché à tous les yeux, à commencer par ceux de son mari.

— Et la blessure ? la blessure ? s'écria le général. Vous savez, Hector, que j'aime Salvato comme mon fils.

— La blessure est grave, très grave, mais n'est pas mortelle ; d'ailleurs, c'est le premier médecin de Naples, un des nôtres, qui le soigne et qui en répond. Oh ! il a été magnifique, notre Salvato ; il ne vous a jamais raconté son histoire, un roman et un roman terrible, mon cher général ; comme le Macduff de Shakspeare, il a été tiré vivant des flancs d'une morte. Il vous contera tout cela un jour ou plutôt un soir au bivac, pour vous faire passer le temps ; mais il s'agit d'autre chose maintenant : les égorgements contre les nôtres ont commencé à Naples ; Cirillo a été retardé de deux heures sur le quai en venant m'annoncer la nouvelle que je vous apporte, et par quoi ? par un bûcher qui obstruait le passage et où les lazzaroni brûlaient vivants les deux frères della Torre.

— Quels misérables ! s'écria Championnet.

— Imaginez-vous, mon général, un poète et un bibliomane, je vous demande un peu ce que ces gens-là pouvaient leur avoir fait ! On parle, en outre, d'un grand conseil qui aurait été tenu au palais : je sais cela par Nicolino Caracciolo, qui est l'amant de la

San Clemente, une des dames d'honneur de la reine ; la guerre contre la République y a été décidée, l'Autriche fournit le général.

— Le connaissez-vous ?

— C'est le baron Charles Mack.

— Ce n'est pas une réputation bien effrayante.

— Non ; mais ce qui est plus effrayant, c'est que l'Angleterre s'en mêle et fournit l'argent ; ils ont soixante mille hommes prêts à marcher sur Rome dans huit jours, s'il le faut, et puis… Ma foi, je crois que voilà tout.

— La peste ! c'est bien assez, ce me semble, répondit Championnet.

Puis, se tournant vers l'ambassadeur :

— Vous le voyez, mon cher Garat, il n'y a pas un instant à perdre ; par bonheur, j'ai reçu hier deux millions de cartouches ; nous n'avons pas de canons, mais, avec deux millions de cartouches et dix ou douze mille baïonnettes au bout, nous prendrons les canons des Napolitains.

— Je croyais que Salvato nous avait dit que vous n'aviez que neuf mille hommes.

— Oui, mais je compte sur trois mille hommes de renfort. Êtes-vous fatigué, Hector ?

— Jamais, mon général.

— Alors, vous êtes prêt à partir pour Milan ?

— Quand j'aurai déjeuné et changé d'habits, car je meurs de faim, et, vous le voyez, je suis couvert de boue ; je suis venu par Isoletta, Agnani, Frosinone, des chemins épouvantables, tout détrempés par l'orage. Je comprends que vos plantons ne voulussent pas me laisser entrer dans l'état où je suis.

Championnet tira une sonnette particulière ; son valet de chambre entra.

— Un déjeuner, un bain et des habits pour le citoyen Hector Carafa ; que tout cela soit prêt, le bain dans dix minutes, les habits dans vingt, le déjeuner dans une demi-heure.

— Mon général, dit le valet de chambre, aucun de vos habits n'ira au citoyen Carafa, il a la tête de plus que vous.

— Tenez, dit Garat, voici la clef de ma malle ; ouvrez-la et prenez-y du linge et des habits pour le comte de Ruvo ; il est à peu près de ma taille, et puis, c'est ici le cas de le dire, à la guerre comme à la guerre !

— À Milan, vous trouverez Joubert ; c'est à vous que je parle, Hector, écoutez-moi, reprit Championnet.

— Je ne perds pas un mot, mon général.

— À Milan, vous trouverez Joubert ; vous lui direz qu'il s'arrange comme il voudra, mais qu'il me faut trois mille hommes, ou que Rome est perdue ; qu'il les donne à Kellermann, s'il peut ; c'est un excellent général de cavalerie, et c'est la cavalerie qui nous manque surtout ; vous les ramènerez, Hector, et vous les dirigerez sur Civita Castellana ; c'est là probablement que nous nous retrouverons. Je n'ai pas besoin de vous recommander la diligence.

— Mon général, ce n'est point à un homme qui vient de faire soixante et dix lieues de montagnes en quarante-huit heures qu'il faut recommander cela.

— Vous avez raison.

— D'ailleurs, dit Garat, je me charge du citoyen Carafa jusqu'à Milan ; ma chaise de poste ne peut manquer d'arriver demain.

— Vous n'attendrez pas votre chaise de poste, mon cher ambassadeur ; vous prendrez la mienne, dit Championnet. Dans les circonstances où nous sommes, il n'y a pas une minute à perdre. Macdonald, écrivez, je vous prie, en mon nom, à tous les chefs de corps qui tiennent Terracine, Piperno, Prossedi, Frosinone, Veroli, Tivoli, Ascoli, Fermo et Macerata, de ne faire aucune résistance, et, aussitôt qu'ils sauront que l'ennemi a passé la frontière, de se replier, en évitant tout engagement, sur Civita Castellane.

— Comment ! s'écria Garat, vous abandonnerez Rome aux Napolitains sans essayer de la défendre ?

— Je l'abandonnerai, si je puis, sans tirer un coup de fusil ; mais, soyez tranquille, ce ne sera point pour longtemps.

— Mon cher général, vous en savez plus que moi sur ce point.

— Moi ? Je ne sais absolument de la guerre que ce qu'en dit Machiavel.

— Et qu'en dit Machiavel ?

— Il faut que je vous apprenne cela, à vous, un diplomate qui devrait savoir par cœur Machiavel ? Eh bien, il dit… Écoutez, Hector ; écoutez cela, Macdonald… Il dit : « Tout le secret de la guerre consiste en deux choses : à faire tout ce que l'ennemi ne

peut soupçonner, et à lui laisser faire tout ce qu'on avait prévu qu'il ferait ; en suivant le premier de ces préceptes, vous rendrez inutiles ses plans de défense ; en observant le second, vous déjouerez ses plans d'attaque. » Lisez Machiavel, c'est un grand homme, mon cher Garat, et, quand vous l'aurez lu…

— Eh bien, quand je l'aurai lu ?

— Relisez-le.

La porte s'ouvrit et le valet de chambre reparut.

— Tenez, mon cher Hector, voilà Scipion qui vient vous dire que votre bain est prêt. Pendant que Macdonald écrira ses lettres, je dirai à Garat tout ce qu'il doit raconter au Directoire, des pilleries que ses agents font ici ; après quoi, nous nous mettrons à table, et nous boirons du vin de la cave de Sa Sainteté à notre prochaine et heureuse entrée à Naples.

q

## Chapitre 37 Giovannina

Nos lecteurs doivent remarquer avec quel soin nous les conduisons à travers un pays et des personnages qui leur sont inconnus, afin de garder à la fois à notre récit toute la fermeté de l'ensemble et toute la variété des détails. Cette préoccupation nous a naturellement entraîné dans quelques longueurs qui ne se représenteront plus, maintenant qu'à peu d'individualités près que nous rencontrerons sur notre route, tous nos personnages sont entrés en scène, et, autant qu'il a été en notre pouvoir, ont, par l'action

même, exposé leur caractère. Notre avis, au reste, est que la longueur ou la brièveté d'une matière n'est point soumise à une mesure matérielle : ou l'œuvre est intéressante, et, eût-elle vingt volumes, elle semblera courte au public ; ou elle est ennuyeuse, et, eut-elle dix pages seulement, le lecteur fermera la brochure et la jettera loin de lui avant d'en avoir achevé la lecture ; quant à nous, c'est en général nos livres les plus longs, c'est-à-dire ceux dans lesquels il nous a été permis d'introduire un plus grand développement de caractères et une plus longue suite d'événements, qui ont eu le plus de succès et ont été le plus avidement lus.

C'est donc entre des personnages déjà connus du lecteur, ou auxquels il ne nous reste plus que quelques coups de pinceau à donner, que nous allons renouer notre récit, qui semble, au premier coup d'œil, s'être écarté de sa route pour suivre à Rome notre ambassadeur et le comte de Ruvo, écart nécessaire, – on le reconnaîtra plus tard, en revenant à Naples huit jours après le départ d'Ettore Carafa pour Milan – et du citoyen Garat pour la France.

Nous nous retrouvons donc, vers dix heures du matin, sur le quai de Mergellina, fort encombré de pêcheurs et de lazzaroni, de gens du peuple de toute espèce qui courent, mêlés aux cuisiniers des grandes maisons, vers le marché que vient d'ouvrir en face de son casino, le roi Ferdinand, qui, vêtu en pêcheur, debout derrière une table couverte de poissons, vend lui-même sa pêche ; malgré la préoccupation où l'ont jeté les affaires politiques, malgré l'attente où il est, d'un moment à l'autre, d'une réponse de son neveu l'empereur, malgré la difficulté qu'il éprouve à escompter rapidement la traite de vingt-cinq millions souscrite par

sir William Hamilton, et endossée par Nelson au nom de M. Pitt, le roi n'a pas pu renoncer à ses deux grandes distractions, la pêche et la chasse : hier, il a chassé à Persano ; ce matin, il a pêché à Pausilippe.

Parmi la foule qui, attirée par ce spectacle fréquent mais toujours nouveau pour le peuple de Naples, remonte le quai de Mergellina, nous serions tenté de compter notre vieil ami Michele le Fou, qui, hâtons-nous de le dire, n'a rien de commun avec le Michele Pezza que nous avons vu s'élancer dans la montagne après le meurtre de Peppino, mais notre Michele à nous, qui, au lieu de continuer à remonter le quai comme les autres, s'arrête à la petite porte de ce jardin déjà bien connu de nos lecteurs. Il est vrai qu'à la porte de ce jardin se tient debout et appuyée à la muraille, les yeux perdus dans l'azur du ciel, ou plutôt dans le vague de sa pensée, une jeune fille à laquelle sa position secondaire ne nous a permis jusqu'à ce moment de donner qu'une attention secondaire comme sa position.

C'est Giovanna ou Giovannina, la femme de chambre de Luisa San Felice, appelée plus souvent par abréviation Nina.

Elle représente un type particulier chez les paysans des environs de Naples, une espèce d'hybride humaine que l'on est tout étonné de trouver sous le brûlant soleil du Midi.

C'est une jeune fille de dix-neuf à vingt ans, de taille moyenne, et cependant plutôt grande que petite, parfaitement prise dans sa taille, et à qui le voisinage d'une femme distinguée a donné des goûts de propreté rares dans cette classe du peuple à laquelle elle appartient ; ses cheveux abondants et très soignés, retenus en chignon par un ruban bleu de ciel, sont de ce blond ardent qui

semble la flamme voltigeant sur le front des mauvais anges ; son teint est d'un blanc laiteux parsemé de taches de rousseur qu'elle essaye d'effacer avec les cosmétiques et les essences qu'elle emprunte au cabinet de toilette de sa maîtresse ; ses yeux sont verdâtres et s'irisent d'or comme ceux des chats, dont elle a la prunelle contractile ; ses lèvres sont minces et pâles, mais, à la moindre émotion, deviennent d'un rouge de sang ; elles couvrent des dents irréprochables, dont elle prend autant de soin et dont elle paraît aussi fière que si elle était une marquise ; ses mains sans veines sont blanches et froides comme le marbre. Jusqu'à l'époque où nous l'avons fait connaître à nos lecteurs, elle a paru fort attachée à sa maîtresse et ne lui a donné que ces sujets de mécontentement qui tiennent à la légèreté de la jeunesse et aux bizarreries d'un caractère encore mal formé. Si la sorcière Nanno était là et qu'elle examinât sa main comme elle a examiné celle de sa maîtresse, elle dirait que, tout au contraire de Luisa, qui est née sous l'heureuse influence de Vénus et de la Lune, Giovannina est née sous la mauvaise union de la Lune et de Mercure, et que c'est à cette conjonction fatale qu'elle doit les mouvements d'envie qui, parfois, lui serrent le cœur, et les élans d'ambition qui agitent son esprit.

En somme, Giovannina n'est point ce que l'on peut appeler une belle femme, ni une jolie fille ; mais c'est une créature étrange qui attire et fixe le regard de beaucoup de jeunes gens. Ses inférieurs ou ses égaux ont fait attention à elle, mais jamais elle n'a répondu à aucun ; son ambition aspire à s'élever, et vingt fois elle a dit qu'elle aimerait mieux rester fille toute sa vie que d'épouser un homme au-dessous d'elle, ou même de sa condition.

Michele et Giovannina sont de vieilles connaissances ; depuis six ans que Giovannina est chez Luisa San Felice, ils ont eu occasion de se voir bien souvent ; Michele même, comme les autres jeunes gens, séduit par la bizarrerie physique et morale de la jeune fille, a essayé de lui faire la cour ; mais elle a expliqué sans détour au jeune lazzarone qu'elle n'aimerait jamais qu'un signore,au risque même que le signorequ'elle aimerait ne répondit point à son amour.

Sur quoi, Michele, qui n'est pas le moins du monde platonicien, lui a souhaité toute sorte de prospérités, et s'est tourné du côté d'Assunta, qui, n'ayant point les mêmes prétentions aristocratiques que Nina, s'est parfaitement contentée de Michele, et, comme le frère de lait de Luisa, à part ses opinions politiques un peu exaltées, est un excellent garçon, au lieu d'en vouloir à Giovannina de son refus, il lui a demandé son amitié et offert la sienne ; moins difficile en amitié qu'en amour, Giovannina lui a tendu la main, et la promesse d'une bonne et sincère amitié a été échangée entre le lazzarone et la jeune fille.

Aussi, au lieu de continuer sa route jusqu'au marché royal, Michele, qui, d'ailleurs, venait probablement faire une visite à sa sœur de lait, voyant Giovannina pensive à la porte du jardin, s'arrêta.

— Que fais-tu là à regarder le ciel ? lui demanda-t-il.

La jeune fille haussa les épaules.

— Tu le vois bien, dit-elle, je rêve.

— Je croyais qu'il n'y avait que les grandes dames qui rêvassent, et que nous nous contentions de penser, nous autres ;

mais j'oubliais que, si tu n'es pas une grande dame, tu comptes le devenir un jour. Quel malheur que Nanno n'ait pas vu ta main ! elle t'eût probablement prédit que tu serais duchesse, comme elle m'a prédit, à moi, que je serais colonel.

— Je ne suis pas une grande dame pour que Nanno perde son temps à me dire la bonne aventure.

— Est-ce que je suis un grand seigneur, moi ? Elle me l'a bien dite ; il est vrai que c'était probablement pour se moquer de moi.

Giovannina secoua négativement la tête.

— Nanno ne ment pas, dit-elle.

— Alors, je serai pendu ?

— C'est probable.

— Merci ! Et qui te fait croire que Nanno ne ment pas ?

— Parce qu'elle a dit la vérité à madame.

— Comment, la vérité ?

— Ne lui a-t-elle pas fait le portrait du jeune homme qui descendait du Pausilippe ? grand, beau, jeune, vingt-cinq ans ; ne lui a-t-elle pas dit qu'il était épié par quatre, puis par six hommes ? ne lui a-t-elle pas dit que cet inconnu, dont nous avons fait depuis la connaissance, courait un grand danger ? ne lui a-t-elle pas dit, enfin, que ce serait un bonheur pour elle que ce jeune homme fût tué, parce que, s'il n'était pas tué, elle l'aimerait, et que cet amour aurait une influence fatale sur sa destinée ?

— Eh bien ?

— Eh bien, tout cela est arrivé, ce me semble : l'inconnu venait du Pausilippe ; il était jeune, beau ; il avait vingt-cinq ans ; il était suivi par six hommes ; il courait un grand danger, puisqu'il a été blessé presque mortellement à cette porte. Enfin, continua Giovannina avec une imperceptible altération dans la voix, comme la prédiction devait s'accomplir et s'accomplira probablement en tout point, enfin, madame l'aime.

— Que dis-tu là ? fit Michele. Tais-toi donc !

Giovannina regarda autour d'elle.

— Est-ce que quelqu'un nous écoute ? demanda-t-elle.

— Non.

— Eh bien, continua Giovannina, qu'importe, alors ? N'es-tu pas dévoué à ta sœur de lait comme je le suis à ma maîtresse ?

— Si fait, et à la vie à la mort ! elle peut s'en vanter.

— En ce cas, elle aura probablement besoin un jour de toi, comme elle a déjà besoin de moi. Que crois-tu que je fais à cette porte ?

— Tu me l'as dit, tu regardes en l'air.

— N'as-tu pas rencontré le chevalier San Felice sur ta route ?

— À la hauteur de Pie di Grotta ? Oui.

— J'étais là pour voir s'il ne revenait point sur ses pas, comme il l'a fait hier.

— Comment ! il est revenu sur ses pas ? Se douterait-il de quelque chose ?

— Lui ? Pauvre cher seigneur ! il croirait plutôt ce qu'il ne voulait pas croire l'autre jour, que la terre est un morceau détaché du soleil, un jour qu'une comète s'est heurtée contre, que de croire que sa femme le trompe ; d'ailleurs, elle ne le trompe pas !... ou du moins pas encore : elle aime le seigneur Salvato, voilà tout ; mais il n'est pas moins vrai que, s'il eût demandé madame, j'eusse été fort embarrassée, car elle est déjà près de son cher blessé, qu'elle ne quitte ni jour ni nuit.

— Alors, elle t'a dit de venir t'assurer que le chevalier San Felice continuait bien aujourd'hui son chemin vers le palais royal ?

— Oh ! non, Dieu merci ! madame n'en est pas encore là ; mais cela viendra, sois tranquille. Non, je la voyais inquiète, allant, venant, regardant du côté du corridor, puis du côté du jardin, mourant d'envie de se mettre à la fenêtre, mais n'osant. Je lui ai dit alors : « Est-ce que madame ne va pas voir si M. Salvato n'a pas besoin d'elle, depuis deux heures du matin qu'elle l'a quitté ? – Je n'ose, ma chère Nina, a-t-elle répondu ; j'ai peur que mon mari, comme hier, n'ait oublié quelque chose, et tu sais que le docteur Cirillo a dit qu'il était de la plus haute importance que mon mari ignorât la présence de ce jeune homme chez la princesse Fusco. – Oh ! qu'à cela ne tienne, madame, lui ai-je répondu, je puis surveiller la rue, et, si M. le chevalier, par hasard, revenait comme hier, du plus loin que je l'apercevrais, j'accourrais le dire à madame. – Ah ! ma bonne petite Nina, a-t-elle répliqué, tu serais assez gentille pour cela ? – Certainement, lui ai-je répondu, madame ; cela me fera même du bien, j'ai besoin d'air. » Et je suis venue me planter en sentinelle à cette porte, où j'ai le plaisir de faire la conversation avec toi, tandis que madame a celui de faire la conversation avec son blessé.

Michele regarda Giovannina avec un certain étonnement ; il y avait quelque chose d'amer dans les paroles et de strident dans la voix de la jeune fille.

— Et lui, demanda-t-il, le jeune homme, le blessé ?

— J'entends bien.

— Est-il amoureux d'elle ?

— Lui ? Je crois bien ! Il la dévore des yeux. Aussitôt qu'elle quitte la chambre, ses paupières se ferment comme s'il n'avait plus besoin de rien voir, pas même le jour. Le médecin, M. Cirillo, celui qui défend que les maris sachent que leurs femmes soignent de beaux jeunes gens blessés, M. Cirillo a beau lui défendre de parler, M. Cirillo a beau lui dire que, s'il parle, il risque de se rompre quelque chose dans le poumon, ah ! pour cela, on ne lui obéit pas comme pour l'autre chose. À peine sont-ils seuls, qu'ils se mettent à parler sans s'arrêter une minute.

— Et de quoi parlent-ils ?

— Je n'en sais rien.

— Comment ! tu n'en sais rien ? Ils t'éloignent donc ?

— Non, tout au contraire, madame presque toujours me fait signe de rester.

— Ils parlent tout bas, alors ?

— Non, ils parlent tout haut, mais anglais ou français. Le chevalier est un homme de précaution, ajouta Nina avec un petit rire saccadé ; il a appris deux langues étrangères à sa femme, afin qu'elle pût librement parler de ses affaires avec les étrangers et

que les gens de la maison n'y comprissent rien ; aussi, madame en use.

— J'étais venu pour voir Luisa, dit Michele ; mais, d'après ce que tu me dis, je la dérangerais probablement ; je me contenterai donc de souhaiter que toutes choses tournent mieux pour elle et pour moi que ne l'a prédit Nanno.

— Non pas, tu resteras, Michele ; la dernière fois que tu es venu, elle m'a grondé de t'avoir laissé partir sans la voir ; il paraît que le blessé, lui aussi, veut te remercier.

— Ma foi ! je ne serais pas fâché de lui dire deux mots de compliments de mon côté ; c'est un rude gaillard, et le Beccaio sait ce que pèse son bras.

— Alors, entrons, et, comme il n'y a plus de danger que le chevalier revienne, je vais prévenir madame que tu es là.

— Tu m'assures que ma visite ne la contrariera point ?

— Je te dis qu'elle lui fera plaisir.

— Alors, entrons.

Et les deux jeunes gens disparurent dans le jardin pour reparaître bientôt au haut du perron et disparaître de nouveau dans la maison.

Comme l'avait dit Nina, depuis une demi-heure déjà, à peu près, sa maîtresse était entrée dans la chambre du blessé.

De sept heures du matin, heure à laquelle elle se levait, jusqu'à dix heures, heure à laquelle son mari quittait la maison, quoique Luisa ne cessât point un instant d'avoir le malade présent à sa

pensée, elle n'osait lui faire aucune visite, ce temps étant complètement consacré à ces soins du ménage que nous l'avons vue négliger le jour de la visite de Cirillo, et qu'elle avait jugé imprudent de ne pas reprendre depuis ; en échange, elle ne quittait plus Salvato une minute de dix heures du matin à deux heures de l'après-midi, moment où, on se le rappelle, son mari avait l'habitude de rentrer ; après dîner, vers quatre heures, le chevalier San Felice passait dans son cabinet et y demeurait une heure ou deux.

Pendant une heure au moins, Luisa tranquille, et sous prétexte de changer quelque chose à sa toilette, était censée demeurer, elle aussi, dans sa chambre ; mais, légère comme un oiseau, elle était toujours dans le corridor et trouvait moyen de faire trois ou quatre visites au blessé, lui recommandant, à chacune de ces visites, le repos et la tranquillité ; puis, de sept à dix heures, moment des visites ou de la promenade, elle abandonnait de nouveau Salvato, qui restait sous la garde de Nina et qu'elle venait retrouver vers onze heures, c'est-à-dire aussitôt que son mari était rentré dans sa chambre ; elle restait jusqu'à deux heures du matin à son chevet ; à deux heures du matin, elle passait chez elle, d'où elle ne sortait plus qu'à sept heures, comme nous l'avons dit.

Tout s'était passé ainsi et sans la moindre variation depuis le jour de la première visite de Cirillo, c'est-à-dire depuis neuf jours.

Quoique Salvato attendît avec une impatience toujours nouvelle le moment où apparaissait Luisa, il semblait, ce jour-là, les yeux fixés sur la pendule, attendre la jeune femme avec une impatience plus grande que jamais.

Si léger que fût le pas de la belle visiteuse, l'oreille du blessé était si accoutumée à reconnaître ce pas et surtout la manière dont Luisa ouvrait la porte de communication, qu'au premier craquement de cette porte et au premier froissement d'une certaine pantoufle de satin sur le carreau, le sourire, absent de ses lèvres depuis le départ de Luisa, revenait entrouvrir ses lèvres, et ses yeux se tournaient vers cette porte et s'y arrêtaient avec la même fixité que la boussole sur l'étoile du nord.

Luisa parut enfin.

— Oh ! lui dit-il, vous voilà donc ! Je tremblais que, craignant quelque retour inattendu comme celui d'hier, vous ne vinssiez plus tard. Dieu merci ! aujourd'hui comme toujours, et à la même heure que toujours, vous voilà !

— Oui, me voilà, grâce à notre bonne Nina, qui, d'elle-même, m'a offert de descendre et de veiller à la porte. Comment avez-vous passé la nuit ?

— Très bien ! Seulement, dites-moi…

Salvato prit les deux mains de la jeune femme debout près de son lit, et, se soulevant pour se rapprocher d'elle, il la regarda fixement.

Luisa, étonnée et ne sachant ce qu'il allait lui demander, le regarda de son côté. Il n'y avait rien dans le regard du jeune homme qui pût lui faire baisser les yeux ; ce regard était tendre, mais plus interrogateur que passionné.

— Que voulez-vous que je vous dise ? demanda-t-elle.

— Vous êtes sortie de ma chambre hier à deux heures du matin, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Y êtes-vous rentrée après en être sortie ?

— Non.

— Non ? Vous dites bien non ?

— Je dis bien non.

— Alors, dit le jeune homme se parlant à lui-même, c'est elle !

— Qui, elle ? demanda Luisa plus étonnée que jamais.

— Ma mère, répliqua le jeune homme, dont les yeux prirent une expression de vague rêverie, et dont la tête s'abaissa sur sa poitrine avec un soupir qui n'avait rien de douloureux ni même de triste.

À ces mots : « Ma mère », Luisa tressaillit.

— Mais, lui demanda Luisa, votre mère est morte ?

— N'avez-vous pas entendu dire, chère Luisa, répondit le jeune homme sans que ses yeux perdissent rien de leur rêverie, qu'il était, parmi les hommes, sans qu'on pût les reconnaître à des signes extérieurs, sans qu'eux-mêmes se rendissent compte de leur pouvoir, des êtres privilégiés qui avaient la faculté de se mettre en rapport avec les esprits ?

— J'ai entendu quelquefois le chevalier San Felice raisonner de cela avec des savants et des philosophes allemands, qui donnaient ces communications entre les habitants de ce monde et

ceux d'un monde supérieur comme des preuves en faveur de l'immortalité de l'âme ; ils nommaient ces individus des voyants, ces intermédiaires des médiums.

— Ce qu'il y a d'admirable en vous, dit Salvato, c'est que, sans que vous vous en doutiez, Luisa, sous la grâce de la femme, vous avez l'éducation d'un érudit et la science d'un philosophe ; il en résulte qu'avec vous, on peut parler de toutes choses, même des choses surnaturelles.

— Alors, fit Luisa très émue, vous croyez que cette nuit… ?

— Je crois que, cette nuit, si ce n'est point vous qui êtes entrée dans ma chambre et qui vous êtes penchée sur mon lit, je crois que j'ai été visité par ma mère.

— Mais, mon ami, demanda Luisa frissonnante, comment vous expliquez-vous l'apparition d'une âme séparée de son corps ?

— Il y a des choses qui ne s'expliquent pas, Luisa, vous le savez bien. Hamlet ne dit-il point, au moment où vient de lui apparaître l'ombre de son père : There are more things in heaven and earth, Horatio, than there are dreamt of in your philosophy ?Eh bien, Luisa, c'est d'un de ces mystères que je vous parle.

— Mon ami, dit Luisa, savez-vous que parfois vous m'effrayez ?

Le jeune homme lui serra la main et la regarda de son plus doux regard.

— Et comment puis-je vous effrayer, lui demanda-t-il, moi qui donnerais pour vous la vie que vous m'avez sauvée ? Dites-moi

cela.

— C'est que, continua la jeune femme, vous me faites parfois l'effet de n'être point un être de ce monde.

— Le fait est, répliqua Salvato en riant, que j'ai bien manqué d'en sortir avant d'y être entré.

— Serait-il donc vrai, comme le disait la sorcière Nanno, demanda en pâlissant la jeune femme, que vous fussiez né d'une morte ?

— La sorcière vous a dit cela ? demanda le jeune homme en se soulevant étonné sur son lit.

— Oui ; mais ce n'est pas possible, n'est-ce pas ?

— La sorcière vous a dit la vérité, Luisa ; c'est une histoire que je vous raconterai un jour, mon amie.

— Oh ! oui, et que j'écouterai avec toutes les fibres de mon cœur.

— Mais plus tard.

— Quand vous voudrez.

— Aujourd'hui, continua le jeune homme en retombant sur son lit, ce récit dépasserait mes forces ; mais, comme je vous le dis, tiré violemment du sein de ma mère, les premières palpitations de ma vie se sont mêlées aux derniers tressaillements de sa mort, et un étrange lien a continué, en dépit du tombeau, de nous attacher l'un à l'autre. Or, soit hallucination d'un esprit surexcité, soit apparition réelle, soit qu'enfin, dans certaines conditions anormales, les lois qui existent pour les autres hommes

n'existent pas pour ceux qui sont nés en dehors de ces lois, de temps en temps, – j'ose à peine dire cela, tant la chose est improbable ! – de temps en temps, ma mère, sans doute parce qu'elle fut en même temps sainte et martyre, de temps en temps, ma mère obtient de Dieu la permission de me visiter.

— Que dites-vous là ! murmura Luisa, toute frissonnante.

— Je vous dis ce qui est, mais ce qui estpour moi n'est peut-être paspour vous, et cependant je n'ai pas vu seul cette chère apparition.

— Une autre que vous l'a vue ? s'écria Luisa.

— Oui, une femme bien simple, une paysanne, incapable d'inventer une semblable histoire : ma nourrice.

— Votre nourrice a vu l'ombre de votre mère ?

— Oui ; voulez-vous que je vous raconte cela ? demanda le jeune homme en souriant.

Pour toute réponse, Luisa saisit les deux mains du blessé et le regarda avidement.

— Nous demeurions en France, – car, si ce n'est point en France que mes yeux se sont ouverts, c'est là qu'ils ont commencé à voir ; – nous habitions au milieu d'une grande forêt ; mon père m'avait donné une nourrice d'un village distant d'une lieue et demie ou deux lieues de la maison que nous habitions.Une après-midi, elle alla demander à mon père la permission de faire une course pour voir son enfant, qu'on lui avait dit être malade ; c'était celui-là même qu'elle avait sevré pour me donner sa place ; non seulement mon père le lui permit, mais encore il voulut l'ac-

compagner pour visiter son enfant avec elle ; on me donna à boire, on me coucha dans mon berceau, et, comme je ne me réveillais jamais qu'à dix heures du soir, et que mon père, avec son cabriolet, ne mettait qu'une heure et demie pour aller au village et revenir à la maison, mon père ferma la porte, mit la clef dans sa poche, fit monter la nourrice près de lui et partit tranquille.

« L'enfant n'avait qu'une légère indisposition ; mon père rassura la bonne femme, laissa une ordonnance au mari et un louis pour être sûr que l'ordonnance serait suivie, et s'en allait revenir à la maison en y ramenant la nourrice, lorsqu'un jeune homme éploré vint tout à coup lui dire que son père, un garde de la forêt, avait été grièvement blessé la nuit précédente par un braconnier. Mon père ne savait point ce que c'était que de repousser un semblable appel ; il remit la clef de la maison à la nourrice et lui recommanda de revenir sans perdre un instant, d'autant plus que le temps devenait orageux.

« La nourrice partit. Il était sept heures du soir ; elle promit d'être avant huit heures à la maison, et mon père s'en alla de son côté, après lui avoir vu prendre le chemin qui devait la ramener près de moi. Pendant une demi-heure, tout alla bien ; mais alors le temps s'obscurcit tout à coup, le tonnerre gronda et un orage terrible éclata, mêlé d'éclairs et de pluie. Par malheur, au lieu de suivre le chemin frayé, la bonne femme prit, afin d'arriver plus vite à la maison, un sentier qui raccourcissait la distance, mais que la nuit rendait plus difficile ; un loup qui, effrayé lui-même par l'orage, croisa son chemin, lui fit peur ; elle se jeta de côté, s'enfuit, s'engagea dans un taillis, s'y égara, et, de plus en plus épouvantée par l'orage, erra au hasard, appelant, pleurant,

criant, mais n'ayant pour réponse à ses cris que ceux des chouettes et des hiboux.

« Folle, éperdue, elle erra ainsi pendant trois heures, se heurtant aux arbres, buttant contre les souches à fleur de terre, roulant dans les ravins perdus dans l'obscurité, et entendant successivement, au milieu des grondements du tonnerre, sonner neuf heures, dix heures, onze heures ; enfin, comme le premier coup de minuit tintait, un éclair lui fit voir à cent pas d'elle notre maison tant cherchée, et, quand l'éclair fut éteint, quand la forêt fut retombée dans les ténèbres, elle continua d'être guidée par une lumière qui venait de la chambre où était mon berceau : elle crut que mon père était revenu avant elle et doubla le pas ; mais comment était-il rentré, puisqu'il lui avait donné la clef ? En avait-il une seconde ? Ce fut sa pensée ; et, trempée par la pluie, meurtrie par les chutes, aveuglée par les éclairs, elle ouvrit la porte, la repoussa derrière elle, croyant la fermer, monta rapidement l'escalier, traversa la chambre de mon père et ouvrit la porte de la mienne.

« Mais, sur le seuil, elle s'arrêta en poussant un cri…

— Mon ami ! mon ami ! s'écria Luisa en serrant les mains du jeune homme.

— Une femme vêtue de blanc était debout près de mon lit, continua le jeune homme d'une voix altérée, murmurant tout bas un de ces chants maternels avec lesquels on endort les enfants, et me berçant de la main en même temps que de la voix. Cette femme, jeune, belle, seulement le visage couvert d'une mortelle pâleur, avait une tache rouge au milieu du front.

« La nourrice s'adossa au chambranle de la porte pour ne pas tomber ; les jambes lui manquaient.

« Elle avait bien compris qu'elle était en face d'un être surnaturel et bienheureux, car la lumière qui éclairait la chambre émanait de lui ; d'ailleurs, peu à peu les contours de l'apparition, parfaitement accusés d'abord s'effacèrent, les traits du visage devinrent moins distincts, les chairs et les vêtements, aussi pâles les uns que les autres, se confondirent en perdant leurs reliefs ; le corps devint nuage, le nuage se transforma en vapeur, enfin la vapeur s'évanouit à son tour, laissant après elle l'obscurité la plus profonde, et, dans cette obscurité, un parfum inconnu.

« En ce moment, mon père rentrait lui-même ; la nourrice l'entendit, et, plus morte que vive, l'appela. Il monta à sa voix, alluma une bougie, trouva la bonne femme au même endroit, tremblante, le front ruisselant de sueur, pouvant à peine respirer.

« Rassurée par la présence de mon père et par la lumière de la bougie, elle s'élança vers mon berceau et me prit entre ses bras : je dormais paisiblement. Pensant que je n'avais rien pris depuis quatre heures de l'après-midi et que je devais avoir faim, elle me donna son sein, mais je refusai de le prendre.

« Alors, elle raconta tout à mon père, qui ne comprenait rien à cette obscurité, à son agitation, à ses terreurs, et surtout à ce parfum mystérieux qui flottait dans l'appartement.

« Mon père l'écouta avec attention, en homme qui, ayant essayé de les sonder tous, ne s'étonne d'aucun des mystères de la nature, et, quand elle en vînt à faire le portrait de la femme qui chantait en balançant mon berceau et qu'elle lui dit que cette

femme avait une tache rouge au milieu du front, il se contenta de répondre :

« – C'était sa mère.

« Plus d'une fois, continua le blessé d'une voix plus altérée, il me raconta la chose depuis, et cet esprit fort et puissant ne doutait point qu'à mes cris l'ombre bienheureuse n'eût obtenu de Dieu la permission de redescendre du ciel pour apaiser la faim et les cris de son enfant.

— Et depuis, demanda Luisa pâle et frissonnante elle-même, vous dites que vous l'avez vue ?

— Trois fois, répondit le jeune homme. La première, c'était pendant la nuit qui précéda le jour où je la vengeai : je la vis s'avancer vers mon lit avec cette tache rouge au milieu du front ; elle s'inclina sur moi pour m'embrasser, je sentis le contact de ses lèvres froides, et quelque chose qui ressemblait à une larme tomba sur mon front au moment où elle se relevait ; je voulus alors la saisir entre mes bras et la retenir, mais elle disparut. Je m'élançai hors du lit, je courus dans la chambre de mon père ; une bougie brûlait, je m'approchai d'une glace ; ce que j'avais pris pour une larme, c'était une goutte de sang qui était tombée de sa blessure ; mon père, réveillé par moi, écouta mon récit tranquillement et me dit en souriant :

« – Demain, la blessure sera fermée.

« Le lendemain, j'avais tué le meurtrier de ma mère.

Luisa, épouvantée, cacha sa tête dans l'oreiller du blessé.

— Deux fois depuis cette nuit, je l'ai revue, continua Salvato d'une voix presque éteinte ; mais, comme elle était vengée, la tache de sang avait disparu de son front.

Soit fatigue, soit émotion, en achevant ce récit, bien long pour ses forces, Salvato retomba pâle et épuisé sur son chevet.

Luisa poussa un cri.

Le blessé, la bouche haletante et les yeux fermés, était retombé sur son lit.

Luisa s'élança vers la porte, et, en l'ouvrant, faillit renverser Nina, qui écoutait, l'oreille collée à cette porte.

Mais elle ne fit qu'une légère attention à cet incident.

— L'éther ! demanda-t-elle, l'éther ! Il se trouve mal.

— L'éther est dans la chambre de madame, répondit Nina.

Luisa ne fit qu'un bond jusqu'à sa chambre, mais chercha vainement ; lorsqu'elle revint près du blessé, Giovannina soutenait la tête de Salvato sur son bras, et, en la pressant contre sa poitrine, lui faisait respirer le flacon.

— Ne m'en veuillez pas, madame, lui dit Nina, le flacon était sur la cheminée derrière la pendule ; en vous voyant si troublée, j'ai moi-même perdu la tête ; mais tout est pour le mieux ; voici M. Salvato qui revient à lui.

En effet, le jeune homme rouvrit les yeux, et ses yeux, en se rouvrant, cherchaient Luisa.

Giovannina, qui vit la direction de son regard, reposa doucement la tête du blessé sur l'oreiller et gagna l'embrasure d'une fe-

nêtre, où elle essuya une larme, tandis que Luisa revenait prendre sa place au chevet du malade, et que Michele, passant sa tête par la porte restée entrouverte, demandait :

— As-tu besoin de moi, petite sœur ?

q

## Chapitre 38 André Backer

L'âme tout entière de Luisa était passée dans ses yeux, et ses yeux étaient fixés sur ceux de Salvato, qui, reconnaissant la jeune femme dans celle qui lui donnait des soins, revenait à lui avec un sourire.

Il rouvrit complètement les yeux et murmura :

— Oh ! mourir ainsi !

— Oh ! non, non ! pas mourir ! s'écria Luisa.

— Je sais bien qu'il vaudrait mieux vivre ainsi, continua Salvato ; mais…

Il poussa un soupir dont le souffle fit frémir les cheveux de la jeune femme et passa sur son visage comme l'haleine brûlante du sirocco.

Elle secoua la tête, sans doute pour écarter le fluide magnétique dont l'avait enveloppée ce soupir de flamme, reposa la tête du blessé sur l'oreiller, s'assit sur le fauteuil auquel s'appuyait le chevet du lit ; puis, se tournant vers Michele et répondant un peu tardivement peut-être à sa question :

— Non, je n'ai plus besoin de toi, dit-elle, heureusement ; mais entre toujours, et vois comme notre malade va bien.

Michele s'approcha sur la pointe du pied, comme s'il eût eu peur d'éveiller un homme endormi.

— Le fait est qu'il a meilleur mine que lorsque nous l'avons quitté, la vieille Nanno et moi.

— Mon ami, dit la San Felice au blessé, c'est le jeune homme qui, dans la nuit où vous avez failli être assassiné, nous a aidés à vous porter secours.

— Oh ! je le reconnais, dit Salvato en souriant ; c'est lui qui pilait les herbes que cette femme que je n'ai pas revue appliquait sur ma blessure.

— Il est revenu depuis pour vous voir, car, comme nous tous, il prend un grand intérêt à vous ; seulement, on ne l'a point laissé entrer.

— Oh ! mais je ne me suis point fâché de cela, dit Michele ; je ne suis pas susceptible, moi.

Salvato sourit et lui tendit la main.

Michele prit la main que Salvato lui tendait et la regarda en la retenant dans les siennes.

— Vois donc, petite sœur, dit-il, on dirait une main de femme ; et quand on pense que c'est avec cette petite main-là qu'il a donné le fameux coup de sabre au Beccaio ; car vous lui avez donné un fameux coup de sabre, allez !

Salvato sourit.

Michele regarda autour de lui.

— Que cherches-tu ? demanda Luisa.

— Je cherche le sabre, maintenant que j'ai vu la main ; ce doit être une fière arme.

— Il t'en faudrait un comme celui-là quand tu seras colonel, n'est-ce pas, Michele ? dit en riant Luisa.

— M. Michele sera colonel ? demanda Salvato.

— Oh ! ça ne peut plus me manquer maintenant, répondit le lazzarone.

— Et comment cela ne peut-il plus te manquer ? demanda Luisa.

— Non, puisque la chose m'a été prédite par la vieille Nanno, et que tout ce qu'elle t'a prédit, à toi, se réalise.

— Michele ! fit la jeune femme.

— Voyons : ne t'a-t-elle pas prédit qu'un beau jeune homme qui descendait du Pausilippe courait un grand danger, qu'il était menacé par six hommes, et que ce serait un grand bonheur pour toi s'il était tué par ces six hommes, attendu que tu devais l'aimer et que cet amour serait cause de ta mort ?

— Michele ! Michele ! s'écria la jeune femme en écartant son fauteuil du lit, tandis que Giovannina avançait sa tête pâle derrière le rideau rouge de la fenêtre.

Le blessé regarda attentivement Michele et Luisa.

— Comment ! demanda-t-il à Luisa, on vous a prédit que je serais cause de votre mort ?

— Ni plus ni moins ! dit Michele.

— Et, ne me connaissant pas, ne pouvant par conséquent prendre aucun intérêt à moi, vous n'avez pas laissé les sbires faire leur métier ?

— Ah bien, oui ! dit Michele répondant pour Luisa, quand elle a entendu les coups de pistolet, quand elle a entendu le cliquetis des sabres, quand elle a vu que moi, un homme, et un homme qui n'a pas peur, je n'osais pas aller à votre secours parce que vous aviez affaire aux sbires de la reine, elle a dit : « Alors, c'est à moi de le sauver ! » Et elle s'est élancée dans le jardin. Si vous l'aviez vue, Excellence ! elle ne courait pas, elle volait.

— Oh ! Michele ! Michele !

— Tu n'as pas fait cela, petite sœur ? tu n'as pas dit cela ?

— Mais à quoi bon le redire ? s'écria Luisa en se cachant la tête entre ses deux mains.

Salvato étendit le bras et écarta les mains dans lesquelles la jeune femme cachait son visage rouge de honte et ses yeux humides de larmes.

— Vous pleurez ! dit-il ; avez-vous donc regret maintenant de m'avoir sauvé la vie ?

— Non ; mais j'ai honte de ce que vous a dit ce garçon ; on l'appelle Michele le Fou, et, à coup sûr, il est bien nommé.

Puis, à la camériste :

— J'ai eu tort, Nina, de te gronder de ne point l'avoir laissé entrer ; tu avais bien fait de lui refuser la porte.

— Ah ! petite sœur ! petite sœur ! ce n'est pas bien, ce que tu fais là, dit le lazzarone, et, cette fois, tu ne parles pas avec ton cœur.

— Votre main, Luisa, votre main ! dit le blessé d'une voix suppliante.

La jeune femme à bout de forces, brisée par tant de sensations différentes, appuya sa tête au dossier du fauteuil, ferma les yeux et laissa tomber sa main frissonnante dans la main du jeune homme.

Salvato la saisit avec avidité. Luisa poussa un soupir : ce soupir confirmait tout ce qu'avait dit le lazzarone.

Michele regardait cette scène à laquelle il ne comprenait rien, et qu'au contraire comprenait trop Giovannina debout, les mains crispées, l'œil fixe, et pareille à la statue de la Jalousie.

— Eh bien, sois tranquille, mon garçon, dit Salvato d'une voix joyeuse, c'est moi qui te donnerai ton sabre de colonel ; pas celui avec lequel j'ai houspillé les drôles qui m'attaquaient, ils me l'ont pris, mais un autre et qui vaudra celui-là.

— Eh bien, voilà qui va pour le mieux, dit Michele ; il ne me manque plus que le brevet, les épaulettes, l'uniforme et le cheval.

Puis, se retournant vers la camériste :

— N'entends-tu pas, Nina ? on sonne à arracher la sonnette !

Nina sembla s'éveiller.

— On sonne ? dit-elle ; et où cela ?

— À la porte, il faut croire.

— Oui, à celle de la maison, dit Luisa.

Puis, rapidement et tout bas à Salvato :

— Ce n'est pas mon mari, ajouta-t-elle, il rentre toujours par celle du jardin. Va, dit-elle à Nina, cours ! je n'y suis pas, tu entends ?

— Petite sœur n'y est pas, tu entends, Nina ? répéta Michele.

Nina sortit sans répondre.

Luisa se rapprocha du blessé ; elle se sentait, sans savoir pourquoi, plus à l'aise sous la parole du bavard Michele que sous le regard de la muette Nina ; mais cela, nous le répétons, instinctivement, sans qu'elle eût rien scruté des bons sentiments de son frère de lait, ou des mauvais instincts de sa camériste.

Au bout de cinq minutes, Nina rentra, et, s'approchant mystérieusement de sa maîtresse :

— Madame, lui dit-elle tout bas, c'est M. André Backer, qui demande à vous parler.

— Ne lui avez-vous pas dit que je n'y étais point ? répliqua Luisa assez haut pour que Salvato, s'il n'avait point entendu la demande, pût au moins entendre la réponse.

— J'ai hésité, madame, répondit Nina toujours à voix basse, d'abord parce que je sais que c'est votre banquier, et ensuite parce qu'il a dit que c'était pour une affaire importante.

— Les affaires importantes se règlent avec mon mari, et non point avec moi.

— Justement, madame, continua Giovannina sur le même diapason ; mais j'ai eu peur qu'il ne revînt quand M. le chevalier y serait ; qu'il ne dit à M le chevalier qu'il n'avait point trouvé madame, et, comme madame ne sait pas mentir, j'ai pensé qu'il valait mieux que madame le reçût.

— Ah ! vous avez pensé ?... dit Luisa regardant la jeune fille.

Nina baissa les yeux.

— Si j'ai eu tort, madame, il est encore temps ; mais cela lui fera bien de la peine, pauvre garçon !

— Non, dit Luisa après un instant de réflexion, mieux vaut en effet que je le reçoive, et tu as bien fait, mon enfant.

Puis, se tournant vers Salvato, qui s'était écarté voyant que Giovannina parlait bas à sa maîtresse :

— Je reviens dans un instant, lui dit-elle ; soyez tranquille, l'audience ne sera pas longue.

Les jeunes gens échangèrent un serrement de main et un sourire, puis Luisa se leva et sortit.

À peine la porte fut-elle refermée derrière Luisa, que Salvato ferma les yeux, comme il avait l'habitude de le faire quand la jeune femme n'était plus là.

Michele, croyant qu'il voulait dormir, s'approcha de Nina.

— Qui était-ce donc ? demanda-t-il à demi-voix, avec cette curiosité naïve de l'homme à demi sauvage dont l'instinct n'est

point soumis aux convenances de la société.

Nina, qui avait parlé très bas à sa maîtresse, haussa la voix d'un demi-ton et de manière que Salvato, qui n'avait point entendu ce qu'elle disait à sa maîtresse, entendit ce qu'elle disait à Michele.

— C'est ce jeune banquier si riche et si élégant, dit-elle ; tu le connais bien !

— Bon ! répliqua Michele, voilà que je connais les banquiers, moi !

— Comment ! tu ne connais pas M. André Backer ?

— Qu'est-ce que c'est que cela, M. André Backer ?

— Comment ! tu ne te rappelles pas ? Ce joli garçon blond, un Allemand ou un Anglais, je ne sais pas bien, mais qui a fait sa cour à madame avant qu'elle épousât le chevalier.

— Ah ! oui, oui. N'est-ce pas chez lui que Luisa a toute sa fortune ?

— Justement, tu y es.

— C'est bon. Lorsque je serai colonel, lorsque j'aurai des épaulettes et le sabre que M. Salvato m'a promis, il ne me manquera qu'un cheval comme celui sur lequel se promène M. André Backer pour être équipé complètement.

Nina ne répondit point ; elle avait, tandis qu'elle parlait, tenu son regard arrêté sur le blessé, et, au frémissement presque imperceptible des muscles de son visage, elle avait compris que le

prétendu dormeur n'avait point perdu une parole de ce qu'elle avait dit à Michele.

Pendant ce temps, Luisa était passée au salon, où l'attendait la visite annoncée ; au premier moment, elle eut peine à reconnaître André Backer ; il était vêtu en costume de cour, avait coupé ses longs favoris blonds à l'anglaise, ornement que, soit dit en passant, détestait le roi Ferdinand ; il portait au cou la croix de commandeur de Saint-Georges Constantinien, et la plaque sur l'habit ; il avait la culotte courte et l'épée au côté.

Un léger sourire passa sur les lèvres de Luisa. À quelle intention le jeune banquier lui faisait-il, dans un pareil costume, c'est-à-dire dans un costume de cour, une pareille visite à onze heures et demie du matin ? Sans doute, elle allait le savoir.

Au reste, hâtons-nous de dire que André Backer, de race anglo-saxonne, était un charmant garçon de vingt-six à vingt-huit ans, blond, frais, rose, avec la tête carrée des faiseurs de chiffres, le menton accentué du spéculateur entêté aux affaires, et la main spatulée des compteurs d'argent.

Très élégant et habituellement plein de désinvolture, il était un peu emprunté sous ce costume dont il n'avait pas l'habitude et qu'il portait avec tant de complaisance, que, sans affectation et comme par hasard, il s'était placé devant une glace pour voir l'effet que faisait la croix de Saint-Georges à son cou et la plaque du même ordre sur sa poitrine.

— Oh ! mon Dieu, cher monsieur André, lui dit Luisa après l'avoir regardé un instant et lui avoir laissé faire un respectueux salut, comme vous voilà splendide ! Je ne m'étonne point que vous ayez insisté, non pour me voir sans doute, mais pour que

j'aie le plaisir de vous voir dans toute votre gloire. Où allez-vous donc comme cela ? car je présume que ce n'est point pour me faire une visite d'affaires que vous avez revêtu ce costume de cour.

— Si j'eusse cru, madame, que vous eussiez pu avoir plus de plaisir à me voir avec ce costume que sous mes habits ordinaires, je n'eusse point attendu jusqu'aujourd'hui pour le revêtir ; non, madame, je sais, au contraire, que vous êtes une de ces femmes intelligentes qui, en choisissant toujours le vêtement qui leur convient le mieux, font peu d'attention à la façon dont les autres sont vêtus ; ma visite est un effet de ma volonté ; mais ce costume, sous lequel je me présente à vous, est le résultat des circonstances. Le roi a daigné, il y a trois jours, me faire commandeur de l'ordre de Saint-Georges Constantinien, et m'inviter à dîner à Caserte pour aujourd'hui.

— Vous êtes invité par le roi à dîner à Caserte aujourd'hui ? fit Luisa avec une expression de surprise qui indiquait un degré d'étonnement peu flatteur pour les droits que pouvait se croire le jeune banquier à être admis à la table du roi, le plus lazzarone des hommes dans les rues, le plus aristocrate des rois dans son château. Ah ! mais je vous en fais mon compliment bien sincère, monsieur André.

— Vous avez raison de vous étonner, madame, de voir un pareil honneur fait au fils d'un banquier, répliqua le jeune homme, un peu piqué de la façon dont Luisa le félicitait ; mais n'avez-vous pas entendu raconter qu'un jour Louis XIV, si aristocrate qu'il fût, invita à dîner avec lui, à Versailles, le banquier Samuel Bernard, auquel il voulait emprunter vingt-cinq millions ? Eh bien, il paraît que le roi Ferdinand a un besoin d'argent non

moins grand que son ancêtre le roi Louis XIV, et, comme mon père est le Samuel Bernard de Naples, le roi invite son fils André Backer à dîner avec lui à Caserte, qui est le Versailles de Sa Majesté Ferdinand, et, pour être sûr que les vingt-cinq millions ne lui échapperont point, il a mis, au cou du croquant qu'il admet à sa table, ce licol par lequel il espère le conduire jusqu'à sa caisse.

— Vous êtes homme d'esprit, monsieur André ; ce n'est point d'aujourd'hui que je m'en aperçois, croyez-le, et vous pourriez être invité à la table de tous les rois de la terre, si l'esprit suffisait à ouvrir les portes des châteaux royaux. Vous avez comparé votre père à Samuel Bernard, monsieur André ; moi qui connais son inattaquable probité et sa largeur en affaires, j'accepte pour mon compte la comparaison. Samuel Bernard était un noble cœur, qui non seulement sous Louis XIV, mais encore sous Louis XV, a rendu de grands services à la France. Eh bien, qu'avez-vous à me regarder ainsi ?

— Je ne vous regarde pas, madame, je vous admire.

— Et pourquoi ?

— Parce que je pense que vous êtes probablement la seule femme à Naples qui sache ce que c'est que Samuel Bernard et qui ait le talent de faire un compliment à un homme qui reconnaît le premier qu'ayant une simple visite à vous faire, il se présente à vous dans un accoutrement ridicule.

— Faut-il que je vous fasse mes excuses, monsieur André ? Je suis prête.

— Oh ! non, madame, non ! Le sarcasme lui-même, en passant par votre bouche, deviendrait une charmante causerie, que

l'homme le plus vaniteux voudrait prolonger, fût-ce aux dépens de son amour-propre.

— En vérité, monsieur André, répliqua Luisa, vous commencez à m'embarrasser, et je me hâte, pour sortir d'embarras, de vous demander s'il existe une nouvelle route qui passe par Mergellina pour aller à Caserte.

— Non ; mais, ne devant être à Caserte qu'à deux heures, j'ai cru, madame, que j'aurais le temps de vous parler d'une affaire qui se rattache justement à ce voyage de Caserte.

— Ah ! mon Dieu, cher monsieur André, vous ne voudriez pas, je le présume, profiter de votre faveur pour me faire nommer dame d'honneur de la reine ? Je vous préviens d'avance que je refuserais.

— Dieu m'en garde ! Quoique serviteur dévoué de la famille royale et prêt à donner ma vie, et je vais vous parler en banquier, plus que ma vie, mon argent pour elle, je sais qu'il est des âmes pures qui doivent se tenir éloignées de régions où l'on respire une certaine atmosphère… de même que les santés qui veulent rester intactes doivent s'éloigner des miasmes des marais Pontins et des vapeurs du lac d'Agnano ; mais l'or, qui est un métal inaltérable, peut se montrer là où hésiterait à se risquer le cristal, plus facile à ternir. Notre maison engage une grande affaire avec le roi, madame ; le roi nous fait l'honneur de nous emprunter vingt-cinq millions, garantis par l'Angleterre ; c'est une affaire sûre, dans laquelle l'argent placé peut rapporter sept et huit, au lieu de quatre ou cinq pour cent ; vous avez un demi-million placé chez nous, madame ; on va s'empresser de nous demander des coupons de cet emprunt dans lequel notre maison entre personnellement

pour huit millions ; je viens donc vous demander, avant que nous rendions l'affaire publique, si vous désirez que nous vous y fassions participer.

— Cher monsieur Backer, je vous suis on ne peut plus obligée de la démarche, répliqua Luisa ; mais vous savez que les affaires, et surtout les affaires d'argent, ne me regardent point, qu'elles regardent seulement le chevalier ; or, à cette heure, le chevalier, vous connaissez ses habitudes, cause très probablement du haut de son échelle avec Son Altesse royale le prince de Calabre ; c'était donc à la bibliothèque du palais qu'il fallait aller si vous vouliez le rencontrer et non ici ; d'ailleurs, la présence de l'héritier de la couronne eût, infiniment mieux que la mienne, utilisé votre habit de cérémonie.

— Vous êtes cruelle, madame, pour un homme qui, ayant si rarement l'occasion de vous présenter ses hommages, saisit avec avidité cette occasion quand elle se présente.

— Je croyais, répliqua Luisa du ton le plus naïf, que le chevalier vous avait dit, monsieur Backer, que nous étions toujours et particulièrement les jeudis à la maison, de six à dix heures du soir. S'il l'avait oublié, je m'empresse de vous le dire en son lieu et place ; si vous l'avez oublié seulement, je vous le rappelle.

— Oh ! madame ! madame ! balbutia André, si vous l'eussiez voulu, vous eussiez rendu bien heureux un homme qui vous aimait et qui est forcé de vous adorer seulement.

Luisa le regarda de son grand œil noir, calme et limpide comme un diamant de Nigritie ; puis, allant à lui et lui tendant la main :

— Monsieur Backer, lui dit-elle, vous m'avez fait l'honneur de demander à Luisa Molina la main que la chevalière San Felice vous tend ; si je permettais que vous la serrassiez à un autre titre que celui d'ami, vous vous seriez trompé sur moi et vous seriez adressé à une femme qui n'eût point été digne de vous ; ce n'est point un caprice d'un instant qui m'a fait vous préférer le chevalier, qui a près de trois fois mon âge et de deux fois le vôtre ; c'est le profond sentiment de reconnaissance filiale que je lui avais voué ; ce qu'il était pour moi il y a deux ans, il l'est encore aujourd'hui ; restez de votre côté ce que le chevalier, qui vous estime, vous a offert d'être, c'est-à-dire mon ami, et prouvez-moi que vous êtes digne de cette amitié en ne me rappelant jamais une circonstance où j'ai été forcée de blesser, par un refus qui n'avait rien de fâcheux cependant, un noble cœur qui ne doit garder ni rancune ni espoir.

Puis, avec une révérence pleine de dignité :

— Le chevalier aura l'honneur de passer chez monsieur votre père, lui dit-elle, et de lui donner une réponse.

— Si vous ne permettez ni que l'on vous aime ni que l'on vous adore, répondit le jeune homme, vous ne pouvez empêcher du moins que l'on ne vous admire.

Et, saluant à son tour avec les marques du plus profond respect, il se retira en étouffant un soupir.

Quant à Luisa, sans penser dans sa bonne foi juvénile qu'elle démentait peut-être, par l'action, la morale qu'elle venait de prêcher, à peine entendit-elle la porte de la rue se refermer sur André Backer et sa voiture s'éloigner, qu'elle s'élança par le corridor

et regagna la chambre du blessé, avec la promptitude et presque la légèreté de l'oiseau qui revient à son nid.

Son premier regard, en entrant dans la chambre, fut naturellement pour Salvato.

Il était très pâle, il avait les yeux fermés, et son visage, rigide comme le marbre, avait pris l'expression d'une vive douleur.

Inquiète, Luisa courut à lui, et, comme à son approche il n'ouvrait pas les yeux, quoique ce fût son habitude :

— Dormez-vous, mon ami ? lui demanda-t-elle en français, ou, continua-t-elle avec une voix à l'anxiété de laquelle il n'y avait point à se méprendre, ou seriez-vous évanoui ?

— Je ne dors pas, je ne suis pas évanoui ; tranquillisez-vous, madame, dit Salvato en entrouvrant les yeux, mais sans regarder Luisa.

— Madame ! répéta Luisa étonnée, madame !

— Seulement, reprit le jeune homme, je souffre.

— De quoi ?

— De ma blessure.

— Vous me trompez, mon ami… Oh ! j'ai étudié l'expression de votre physionomie pendant trois jours d'agonie, allez ! Non, vous ne souffrez pas de votre blessure ; vous souffrez d'une douleur morale.

Salvato secoua la tête.

— Dites-moi tout de suite quelle est cette douleur ? s'écria Luisa. Je le veux.

— Vous le voulez ? demanda Salvato. C'est vous qui le voulez, comprenez-vous bien ?

— Oui, c'est mon droit ; le docteur n'a-t-il pas dit que je devais vous épargner toute émotion ?

— Eh bien, puisque vous le voulez, dit Salvato regardant fixement la jeune femme, je suis jaloux.

— Jaloux ! de qui, mon Dieu ? dit Luisa.

— De vous.

— De moi ! s'écria-t-elle sans même songer à se fâcher cette fois. Pourquoi ? comment ? à quel propos ? Pour être jaloux, il faut un motif.

— D'où vient que vous êtes restée une demi-heure hors de cette chambre, quand vous ne deviez rester que quelques instants ? Et que vous est donc ce M. Backer qui a le privilège de me voler une demi-heure de votre présence ?

Le visage de la jeune femme prit une céleste expression de bonheur ; Salvato venait, lui aussi, de lui dire qu'il l'aimait sans prononcer le mot d'amour ; elle abaissa sa tête vers lui de manière que ses cheveux touchassent presque le visage du blessé, qu'elle enveloppa de son souffle et couvrit de son regard.

— Enfant ! dit-elle avec cette mélodie de la voix qui a sa source dans les fibres les plus profondes du cœur. Ce qu'il est ? ce qu'il vient faire ? pourquoi il est resté si longtemps ? Je vais vous le dire.

— Non, non, non, murmura le blessé, non, je n'ai plus besoin de rien savoir ; merci, merci !

— Merci de quoi ? Pourquoi merci ?

— Parce que vos yeux m'ont tout dit, ma bien-aimée Luisa. Ah ! votre main ! votre main !

Luisa donna sa main au blessé, qui y appuya convulsivement ses lèvres, tandis qu'une larme tombait de ses yeux et tremblait, perle liquide, sur cette main.

Cet homme de bronze avait pleuré.

Sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, Luisa porta sa main à ses lèvres et but cette larme.

Ce fut le philtre de cet irrésistible et implacable amour que lui avait prédit la sorcière Nanno.

q

## Chapitre 39 Les kangourous

Le roi Ferdinand avait invité André Backer à dîner à Caserte, d'abord parce qu'il trouvait sans doute que la réception d'un banquier à sa table avait moins d'importance à la campagne qu'à la ville, ensuite parce qu'il avait reçu d'Angleterre et de Rome des envois précieux dont nous parlerons plus tard ; il avait donc pressé plus que d'habitude la vente de son poisson à Mergellina, vente qui, malgré cette hâte, s'était faite, empressons-nous de le

dire, à la plus grande gloire de son orgueil et à la plus grande satisfaction de sa bourse.

Caserte, le Versailles de Naples, comme nous l'avons appelé, est, en effet, une bâtisse dans le goût froid et lourd du milieu du XVIIIe siècle. Les Napolitains qui n'ont point voyagé en France soutiennent que Caserte est plus beau que Versailles ; ceux qui ont voyagé en France se contentent de dire que Caserte est aussi beau que Versailles ; enfin, les voyageurs impartiaux qui ne partagent point l'engouement fabuleux des Napolitains pour leur pays, sans mettre Versailles très haut, mettent Caserte fort au-dessous de Versailles ; c'est notre avis aussi, à nous, et nous ne craignons pas d'être contredit par les hommes de goût et d'art.

Avant ce château moderne de Caserte et avant la Caserte de la plaine, existaient le vieux château et la vieille Caserte de la montagne, dont il ne reste plus, au milieu de murailles ruinées, que trois ou quatre tours debout ; c'était là que s'élevait le manoir des anciens seigneurs de Caserte, dont un des derniers, en trahissant Manfred, son beau-frère, fut en partie cause de la perte de la bataille de Bénévent.

On a beaucoup reproché à Louis XIV le malheureux choix du site de Versailles, que l'on a appelé un favori sans mérite ; nous ferons le même reproche au roi Charles III ; mais Louis XIV avait au moins cette excuse de la piété filiale, qu'il voulait conserver, en l'encadrant dans une bâtisse nouvelle, le charmant petit château de briques et de marbre, rendez-vous de chasse de son père. Cette piété filiale coûta un milliard à la France.

Charles III, lui, n'a pas d'excuse. Rien ne le forçait, dans un pays où les sites délicieux abondent, de choisir une plaine aride,

au pied d'une montagne pelée, sans verdure et sans eau ; l'architecte Vanvitelli, qui bâtit Caserte, dut planter tout un jardin autour de l'ancien parc des seigneurs et faire descendre de l'eau du mont Taburno, comme, au contraire, Rennequin-Swalm dut faire monter la sienne de la rivière sur la montagne, à l'aide de sa machine de Marly.

Charles III commença le château de Caserte vers 1752 ; Ferdinand, qui monta sur le trône en 1759, le continua, et ne l'avait pas encore terminé vers le commencement d'octobre 1798, époque à laquelle nous sommes arrivés.

Ses appartements seulement, ceux de la reine et des princes et princesses, c'est-à-dire le tiers du château à peine, étaient meublés.

Mais, depuis huit jours, Caserte contenait des trésors qui méritaient de faire venir des quatre parties du monde les amateurs de la statuaire, de la peinture et même de l'histoire naturelle.

Ferdinand venait d'y faire transporter de Rome et d'y faire déposer, en attendant que les salles du château de Capodimonte fussent prêtes pour le recevoir, l'héritage artistique de son aïeul le pape Paul III, celui-là même qui excommunia Henri VIII, qui signa avec Charles V et Venise une ligue contre les Turcs, et qui fit, en la confiant à Michel-Ange, reprendre la construction de Saint-Pierre.

Mais, en même temps que les chefs-d'œuvre du ciseau grec et du pinceau du Moyen Âge arrivaient de Rome, une autre expédition était venue d'Angleterre qui préoccupait bien autrement la curiosité de Sa Majesté le roi des Deux-Siciles.

C'était d'abord un musée ethnologique recueilli aux îles Sandwich par l'expédition qui avait succédé à celle où le capitaine Cook avait péri, et dix-huit kangourous vivants, mâles et femelles, rapportés de la Nouvelle-Zélande, et dans l'attente desquels Ferdinand avait fait préparer, au milieu du parc de Caserte, un magnifique enclos avec cabines pour ces intéressants quadrupèdes, – si toutefois on peut nommer quadrupèdes, ces difformes marsupiaux avec leurs immenses pattes de derrière qui leur permettent de faire des bonds de vingt pieds et les moignons qui leur servent de pattes de devant. – Or, on venait justement de les faire sortir de leurs cages et de les lancer dans leur enceinte, et le roi Ferdinand s'ébahissait aux bonds immenses qu'ils accomplissaient, effrayés qu'ils étaient par les aboiements de Jupiter, lorsqu'on vint lui annoncer l'arrivée de M. André Backer.

— C'est bien, c'est bien, dit le roi, amenez-le ici, je vais lui montrer une chose qu'il n'a jamais vue, et qu'avec tous ses millions il ne saurait acheter.

Le roi ne se mettait d'habitude à table qu'à quatre heures ; mais, pour avoir tout le temps de causer avec le jeune banquier, il lui avait donné rendez-vous à deux heures.

Un valet de pied conduisit André Backer vers la partie du parc où était le domicile des kangourous.

Le roi, apercevant de loin le jeune homme, fit quelques pas au-devant de lui ; il ne connaissait le père et le fils que comme étant les premiers banquiers de Naples, et le titre de banquiers du roi qu'ils avaient obtenu les avait mis en contact avec les intendants et le ministre des Finances de Sa Majesté, jamais avec Sa Majesté elle-même.

C'était Corradino qui, jusque-là, avait traité de l'emprunt, fait les ouvertures, et proposé au roi, pour rendre les banquiers plus coulants, de caresser leur orgueil en donnant à l'un ou à l'autre la croix de Saint-Georges Constantinien.

Cette croix avait naturellement été offerte au chef de la maison, c'est-à-dire à Simon Backer ; mais celui-ci, homme simple, avait renvoyé l'offre à son fils, proposant de fonder en son nom une commanderie de cinquante mille livres, fondation qui ne s'obtenait que par faveur spéciale du roi ; la proposition avait été acceptée, de sorte que c'était son fils, – à l'avenir duquel cette marque distinctive pouvait être utile, surtout pour rapprocher, à l'occasion d'un mariage, l'aristocratie d'argent de l'aristocratie de naissance, – de sorte que c'était son fils qui avait été nommé commandeur à sa place.

Nous avons vu que le jeune André Backer avait bonne tournure, qu'il était cité parmi les jeunes gens élégants de Naples, et nous avons pu voir, aux quelques mots échangés entre lui et Luisa San Felice, qu'il était à la fois homme d'éducation et homme d'esprit ; aussi, beaucoup de dames de Naples n'avaient-elles pas pour lui la même indifférence que notre héroïne, et beaucoup de mères de famille eussent-elles désiré que le jeune banquier, beau, riche, élégant, leur fît, à l'égard de leur fille, la même proposition qu'André Backer avait faite au chevalier à l'endroit de sa pupille.

Il aborda donc le roi avec beaucoup de mesure et de respect, mais avec beaucoup moins d'embarras qu'une heure auparavant, il n'avait abordé la San Felice.

Les salutations faites, il attendit que le roi lui adressât le premier la parole.

Le roi l'examina des pieds à la tête et commença par faire une légère grimace.

Il est vrai qu'André Backer n'avait ni favoris ni moustaches ; mais il n'avait non plus ni poudre ni queue, ornement et appendice sans lesquels, dans l'esprit du roi, il ne pouvait y avoir d'homme pensant parfaitement bien.

Mais, comme le roi tenait fort à toucher ses vingt-cinq millions, et que peu lui importait, au bout du compte, que celui qui les lui baillerait, eût de la poudre à la tête et une queue à la nuque, pourvu qu'il les lui baillât, tout en tenant ses mains derrière son dos, il rendit gracieusement son salut au jeune banquier.

— Eh bien, monsieur Backer, fit-il, où en est notre négociation ?

— Sa Majesté me permettra-t-elle de lui demander de quelle négociation elle veut parler ? répliqua le jeune homme.

— Celle des vingt-cinq millions.

— Je croyais, sire, que mon père avait eu l'honneur de répondre au ministre des Finances de Votre Majesté que c'était chose arrangée.

— Ou qui s'arrangerait.

— Non point, sire, arrangée. Les désirs du roi sont des ordres.

— Alors, vous venez m'annoncer… ?

— Que Sa Majesté peut regarder la chose comme faite ; demain commenceront les versements, à notre caisse, des diffé-

rentes maisons que mon père fait participer à l'emprunt.

— Et pour combien la maison Backer entre-t-elle personnellement dans cet emprunt ?

— Pour huit millions, sire, qui sont dès à présent à la disposition de Votre Majesté.

— À ma disposition ?

— Oui, sire.

— Et quand cela ?

— Mais demain, mais ce soir. Sa Majesté peut les faire prendre sur un simple reçu de son ministre des Finances.

— Le mien ne vaudrait pas autant ? demanda le roi.

— Mieux sire ; mais je n'espérais pas que le roi fît à notre maison l'honneur de lui donner un reçu de sa main.

— Si fait, si fait, monsieur, je le donnerai et avec grand plaisir !… Ainsi vous dites que ce soir… ?

— Ce soir, si Votre Majesté le désire ; mais, en ce cas, comme la caisse ferme à six heures, il faudrait que Votre Majesté permit que j'envoyasse un exprès à mon père.

— Comme je ne serais point fâché, mon cher monsieur Backer, que l'on ne sût pas que j'ai touché cet argent, dit le roi en se grattant l'oreille, attendu que cet argent est destiné à faire une surprise, il me serait agréable qu'il fut transporté cette nuit au palais.

— Cela sera fait, sire ; seulement, comme j'ai eu l'honneur de le dire à Votre Majesté, mon père doit être prévenu.

— Voulez-vous revenir au palais pour écrire ? demanda le roi.

— Ce que je voudrais surtout, sire, c'est de ne pas déranger le roi dans sa promenade ; il suffit donc de deux mots écrits au crayon ; ces deux mots remis à mon valet de pied, il prendra un cheval de poste et les portera à mon père.

— Il y a un moyen bien plus simple, c'est de renvoyer votre voiture.

— Encore… Le cocher changera de chevaux et reviendra me prendre.

— Inutile, je retourne à Naples vers les sept heures du soir, je vous reconduirai.

— Sire ! ce sera bien de l'honneur pour un pauvre banquier, dit le jeune homme en s'inclinant.

— La peste ! vous appelez un pauvre banquier l'homme qui m'escompte en une semaine une lettre de change de vingt-cinq millions, et qui, du jour au lendemain, en met huit à ma disposition ! Je suis roi, monsieur, roi des Deux-Siciles, à ce que l'on dit du moins, eh bien, je déclare que, si j'avais huit millions à vous payer d'ici à demain, je vous demanderais du temps.

André Backer tira un petit agenda de sa poche ; déchira une feuille de papier, écrivit dessus quelques lignes au crayon, et, se tournant vers le roi :

— Sa Majesté me permet-elle de donner un ordre à cet homme ? demanda-t-il.

Et il désignait le valet de pied qui l'avait conduit vers le roi, et qui, s'étant retiré à l'écart, attendait la permission de retourner au château.

— Donnez, donnez, pardieu ! dit le roi.

— Mon ami, fit André Backer, vous donnerez ce papier à mon cocher, qui partira à l'instant même pour Naples et le remettra à mon père. Il est inutile qu'il revienne, Sa Majesté me fait l'honneur de me ramener.

Et, en prononçant ces paroles, il s'inclina respectueusement du côté du roi.

— Si ce garçon-là avait de la poudre et une queue, dit Ferdinand, il n'y aurait à Naples ni duc ni marquis pour me damer le pion… Enfin, ou ne peut pas tout avoir.

Puis, tout haut :

— Venez, venez monsieur Backer, et je vais vous montrer à coup sûr des animaux que vous ne connaissez pas.

Backer obéit à l'ordre du roi, marcha près de lui en ayant soin de se tenir un peu en arrière.

Le roi le conduisit droit à l'enceinte où étaient enfermés les animaux qui, selon lui, devaient être inconnus au jeune banquier.

— Tiens, dit celui-ci, ce sont des kangourous !

— Vous les connaissez ? s'écria le roi.

— Oh ! sire, dit André, j'en ai tué des centaines.

— Vous avez tué des centaines de kangourous ?

— Oui, sire.

— Où cela ?

— Mais en Australie.

— Vous avez été en Australie ?

— J'en suis revenu il y a trois ans.

— Et que diable alliez-vous faire en Australie ?

— Mon père, dont je suis le fils unique, est très bon pour moi ; après m'avoir mis, depuis l'âge de douze ans jusqu'à celui de quinze, à l'université d'Iéna, il m'a envoyé de quinze à dix-huit ans terminer mon éducation en Angleterre ; enfin, comme je désirais faire un voyage autour du monde, mon père y consentit. Le capitaine Flinders allait partir pour son premier voyage de circumnavigation, j'obtins du gouvernement anglais la permission de partir avec lui. Notre voyage dura trois ans ; c'est alors qu'ayant découvert, sur la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande, quelques îles inconnues, il leur donna le nom d'îles des Kangourous, à cause de l'énorme quantité de ces animaux qu'il y rencontra. N'ayant rien à faire que de chasser, je m'en donnai à cœur joie, et, chaque jour, j'en envoyais assez à bord pour faire une ration de viande fraîche à chaque homme de l'équipage. Depuis, Flinders a fait un second voyage avec Bass, et il paraît qu'ils viennent de découvrir un détroit qui sépare la terre de Van-Diemen du continent.

— La terre de Van-Diemen du continent ! un détroit ! Ah ! ah ! fit le roi, qui ne savait pas du tout ce que c'était que la terre de Van-Diemen et qui savait à peine ce que c'était qu'un continent,

alors vous connaissez ces animaux-là, et moi qui croyais vous montrer quelque chose de nouveau !

— C'est quelque chose de nouveau, sire, et de très nouveau même, non seulement pour Naples, mais encore pour l'Europe, et, au point de vue de la curiosité, je crois que Naples est, avec Londres, la seule ville qui en possède un pareil spécimen.

— Hamilton ne m'a donc point trompé en me disant que le kangourou est un animal fort rare ?

— Fort rare, il a dit la vérité, sire.

— Alors, je ne regrette pas mes papyrus.

— Votre Majesté les a échangés contre des papyrus ? s'écria André Backer.

— Ma foi, oui ; on avait retrouvé à Herculanum vingt-cinq ou trente rouleaux de charbon, que l'on s'était empressé de m'apporter comme les choses les plus précieuses de la terre. Hamilton les a vus chez moi ; il est amateur de toutes ces antiquailles ; il m'avait parlé des kangourous ; je lui avais exprimé le désir d'en avoir pour essayer de les acclimater dans mes forêts ; il m'a demandé si je voulais donner au musée de Londres autant de rouleaux de papyrus que le jardin zoologique de Londres me donnerait de kangourous. Je lui ai dit : « Faites venir vos kangourous, et bien vite ! » Avant-hier, il m'a annoncé mes dix-huit kangourous, et je lui ai donné ses dix-huit papyrus.

— Sir William n'a point fait un mauvais marché, dit en souriant Backer ; seulement, sauront-ils là-bas les dérouler et les déchiffrer comme on sait le faire ici ?

— Dérouler quoi ?

— Les papyrus.

— Cela se déroule donc ?

— Sans doute, sire, et c'est ainsi que l'on a retrouvé plusieurs manuscrits précieux que l'on croyait perdus ; peut-être retrouvera-t-on un jour le Panégyrique de Virginius par Tacite, son Discours contre le proconsul Marius Priscus et ses Poésies qui nous manquent ; peut-être même sont-ils parmi ces papyrus dont vous ignoriez la valeur, sire, et que vous avez donnés à sir William.

— Diable ! diable ! diable ! fit le roi ; et vous dites que ce serait une perte, monsieur Backer ?

— Irréparable, sire !

— Irréparable ! Pourvu, maintenant que j'ai fait un pareil sacrifice pour eux, pourvu que mes kangourous se reproduisent ! Qu'en pensez-vous, monsieur Backer ?

— J'en doute fort, sire.

— Diable ! Il est vrai que, pour son musée polynésien, qui est fort curieux, comme vous allez voir, je ne lui ai donné que de vieux vases de terre cassés. Venez voir le musée polynésien de sir William Hamilton ; venez.

Le roi se dirigea vers le château, Backer le suivit.

Le musée de sir William Hamilton n'étonna pas plus André Backer que ne l'avaient étonné ses kangourous ; lui-même, dans son voyage avec Flinders, avait relâché aux îles Sandwich, et, grâce au vocabulaire polynésien recueilli par lui, pendant son sé-

jour dans l'archipel d'Hawaï, il put non seulement désigner au roi l'usage de chaque arme, le but de chaque instrument, mais encore lui dire les noms par lesquels ces armes et ces instruments étaient désignés dans le pays.

Backer s'informa quels étaient les vieux pots de terre cassés que le roi avait donnés en échange de ces curiosités de marchand de bric-à-brac, et le roi lui montra cinq ou six magnifiques vases grecs trouvés dans les fouilles de Sant'Agata dei Goti, nobles et précieux débris d'une civilisation disparue et qui eussent enrichi les plus riches musées. Quelques-uns étaient brisés, en effet ; mais on sait avec quelle facilité et quel art ces chefs-d'œuvre de forme et de peinture se raccommodent, et combien les traces mêmes qu'a laissées sur eux la main pesante du temps les rendent plus précieux, puisqu'elles prouvent leur Antiquité et leur passage aventureux à travers les siècles.

Backer poussa un soupir d'artiste ; il eût donné cent mille francs de ces vieux pots brisés, comme les appelait Ferdinand, et n'eût pas donné dix ducats des casse-têtes, des arcs et des flèches recueillis dans le royaume de Sa Majesté Kamehameha Ier, qui, tout sauvage qu'il était, n'eût point fait pis en pareille circonstance que son confrère européen Ferdinand IV.

Le roi, passablement désappointé de voir le peu d'admiration que son hôte avait manifesté pour les kangourous australiens et le musée sandwichois, espérait prendre sa revanche devant ses statues et ses tableaux. Là, le jeune banquier laissa éclater son admiration, mais non son étonnement. Pendant ses fréquents voyages à Rome, il avait, grand amateur qu'il était de beaux-arts, visité le musée Farnèse, de sorte que ce fut lui qui fit les honneurs au roi de son splendide héritage ; il lui dit les noms pro-

bables des deux auteurs du Taureau Farnèse, Appollonius et Tauriscus, et, sans pouvoir affirmer ces noms, il affirma au moins que le groupe, dont il fit remarquer au roi les parties modernes, était de l'école d'Agesandre de Rhodes, auteur de Laocoon. Il lui raconta l'histoire de Dircé, personnage principal de ce groupe, histoire dont le roi n'avait pas la première idée ; il l'aida à déchiffrer les trois mots grecs qui se trouvent gravés au pied de l'Hercule colossal, connu, lui aussi, sous le nom d'Hercule Farnèse : ΓΛΙΚΟΝ ΑΤΑΙΝΑΙΟΣ ΕΠΙΕΣΕ, et lui expliqua que cela voulait dire en italien Glicone Ateniense faceva,c'est-à-dire : Glicon, d'Athènes, a fait cette statue ;il lui apprit qu'un des chefs-d'œuvre de ce musée était une Espérance qu'un sculpteur moderne a restaurée en Flore, et qui, de là, est connue à tous sous le nom de Flore Farnèse. Parmi les tableaux, il lui signala comme des chefs-d'œuvre du Titien la Danaé recevant la pluie d'or, et le magnifique portrait de Philippe II, ce roi qui n'avait jamais ri, et qui, frappé de la main de Dieu, sans doute en punition des victimes humaines qu'il lui avait sacrifiées, mourut de cette terrible et immonde maladie pédiculaire dont était mort Sylla et dont devait mourir Ferdinand II, qui, à cette époque, n'était pas encore né. Il feuilleta avec lui l'Office de la Vierge de Giulio Clovio, chef-d'œuvre d'imagerie du XVIe siècle, qui fut transporté il y a sept ou huit ans, du musée bourbonien au palais royal, et qui a disparu comme disparaissent à Naples tant de choses précieuses, qui n'ont pas même pour excuse de leur disparition cet amour frénétique et indomptable de l'art qui fit de Cardillac un assassin, et du marquis Campana un dépositaire infidèle ; enfin il émerveilla le roi, qui, croyant trouver en lui une espèce de Turcaret ignorant et vaniteux, venait d'y découvrir, au contraire, un amateur d'art érudit et courtois.

Et il en résulta, comme Ferdinand était au fond un prince d'un grand bon sens et de beaucoup d'esprit, qu'au lieu d'en vouloir au jeune banquier d'être un homme instruit, quand lui, roi, n'était, comme il le disait lui-même, qu'un âne, il le présenta à la reine, à Acton, à sir William, à Emma Lyonna, non plus avec les égards douteux rendus à l'homme d'argent, mais avec cette courtoise protection que les princes intelligents accordent toujours aux hommes d'esprit et d'éducation.

Cette présentation fut pour André Backer une nouvelle occasion de faire valoir de nouvelles études ; il parla allemand avec la reine, anglais avec sir William et lady Hamilton, français avec Acton, mais, au milieu de tout cela, resta tellement modeste et convenable, qu'en montant en voiture pour le ramener à Naples, le roi lui dit :

— Monsieur Backer, vous eussiez conservé votre voiture que je ne vous en eusse pas moins ramené dans la mienne, ne fût-ce que pour me procurer plus longtemps le plaisir de votre conversation.

Nous verrons plus tard que le roi s'était fort attaché en effet, pendant cette journée, à André Backer, et notre récit montrera, dans la suite, par quelle implacable vengeance il prouva à ce malheureux jeune homme, victime de son dévouement à la cause royale, la sincérité de son amitié pour lui.

q

## Chapitre 40 L'homme propose

A peine le roi fut-il parti, emmenant avec lui André Backer, que la reine Caroline, qui, jusque-là, n'avait pu parler au capitaine général Acton, arrivé seulement au moment où l'on allait se mettre à table, se leva, lui fit, en se levant, signe de la suivre, recommanda à Emma et à sir William de faire les honneurs du salon si quelques-unes des personnes invitées arrivaient avant son retour, et passa dans son cabinet.

Acton y entra derrière elle.

Elle s'assit et fit signe à Acton de s'asseoir.

— Eh bien ? lui demanda-t-elle.

— Votre Majesté, répliqua Acton, m'interroge probablement à propos de la lettre ?

— Sans doute ! N'avez-vous pas reçu deux billets de moi qui vous priaient de faire l'expérience ? Je me sens entourée de poignards et de complots, et j'ai hâte de voir clair dans toute cette affaire.

— Comme je l'avais promis à Votre Majesté, je suis arrivé à enlever le sang.

— La question n'était point là ; il s'agissait de savoir si, en enlevant le sang, l'écriture persisterait… L'écriture a-t-elle persisté ?

— D'une façon encore assez distincte pour que je puisse lire avec une loupe.

— Et vous l'avez lue ?

— Oui, madame.

— C'était donc une opération bien difficile, que vous y avez mis un si long temps ?

— Oserai-je faire observer à Votre Majesté que je n'avais point précisément que cela à faire ; puis j'avoue qu'à cause même de l'importance que vous mettiez au succès de l'opération, j'ai beaucoup tâtonné ; j'ai fait cinq ou six essais différents, non point sur la lettre elle-même, mais sur d'autres lettres que j'ai tenté de mettre dans des conditions pareilles. J'ai essayé de l'oxalate de potasse, de l'acide tartrique, de l'acide muriatique, et chacune de ces substances a enlevé l'encre avec le sang. Hier seulement, en songeant que le sang humain contenait, dans les conditions ordinaires, de 65 à 70 parties d'eau et qu'il ne se caillait que par la volatilisation de cette eau, j'ai eu l'idée d'exposer la lettre à la vapeur, afin de rendre au sang caillé une quantité d'eau suffisante à sa liquéfaction, et alors, en tamponnant le sang avec un mouchoir de batiste et en versant de l'eau sur la lettre disposée en pente, je suis arrivé à un résultat que j'eusse mis immédiatement sous les yeux de Votre Majesté, si je n'eusse su qu'au contraire des autres femmes, les moyens, pour elle qui n'est étrangère à aucune science, la préoccupent autant que le résultat.

La reine sourit : un pareil éloge était celui qui pouvait le plus flatter son amour-propre.

— Voyons le résultat, dit la reine.

Acton tendit à Caroline la lettre qu'il avait reçue d'elle pendant la nuit du 22 an 23 septembre, et qu'elle lui avait donnée pour en faire disparaître le sang.

Le sang avait, en effet, disparu, mais partout où il y avait eu du sang, l'encre avait laissé une si faible trace, qu'au premier aspect, la reine s'écria :

— Impossible de lire, monsieur.

— Si fait, madame, répondit Acton ; avec une loupe et un peu d'imagination, Votre Majesté va voir que nous allons arriver à recomposer la lettre tout entière.

— Avez-vous une loupe ?

— La voici.

— Donnez.

Au premier abord, la reine avait raison ; car, à part les trois ou quatre premières lignes, qui avaient toujours été à peu près intactes, voici tout ce qu'à l'œil nu, et à l'aide de deux bougies, on pouvait lire de la lettre :

Cher Nicolino,

Excuse ta pauvre amie si elle n'a pu aller au dez-vous où elle se promettait tant de bonhe

oint de ma faute, je te le jure ; ce n'est

prè  j'ai été avertie par la rein  e

devais  prête avec les autres  la

cour  au-devant de l'amiral  fera

de  agnifiques,  et la reine  à lui

oute sa gloire ;  elle  de me

que j'étais un avec elle

comptait éblouir du Nil une

opération moins lui tout au-

tre, puisqu'il n'a ni jaloux :

j'aimerai toujo phème.

Après-de un mot t'indiquera le

our où je libre.

Ta et fidèle

E.

21 septembre 1798.

La reine, quoiqu'elle eût la loupe entre les mains, essaya d'abord de relier les mots les uns aux autres mais, avec son caractère impatient, elle fut vite fatiguée de ce travail infructueux, et, portant la loupe à son œil, elle parvint bientôt à lire difficilement, mais enfin elle lut les lignes suivantes, qui lui présentèrent la lettre dans tout son ensemble :

Cher Nicolino,

Excuse ta pauvre amie si elle n'a pu aller au rendez-vous où elle se promettait tant de bonheur ; il n'y a point de ma faute, je te le jure ; ce n'est qu'après t'avoir vu que j'ai été avertie par la reine que je devais me tenir prête avec les autres dames de la cour à aller au-devant de l'amiral Nelson. On lui fera des fêtes magnifiques, et la reine veut se montrer à lui dans toute sa gloire ; elle m'a fait l'honneur de me dire que j'étais un des

rayons avec lesquels elle comptait éblouir le vainqueur du Nil. Ce sera une opération moins méritante sur lui que sur tout autre, puisqu'il n'a qu'un œil ; ne sois point jaloux : j'aimerai toujours mieux Acis que Polyphème.

Après demain, un mot de moi t'indiquera le jour où je serai libre.

Ta tendre et fidèle

E.

21 septembre 1798.

— Hum ! fit la reine après avoir lu, savez-vous, général, que tout cela ne nous apprend pas grand-chose et que l'on croirait que la personne qui a écrit cette lettre avait deviné qu'elle serait lue par un autre que celui auquel elle était adressée ? Oh ! oh ! la dame est une femme de précaution !

— Votre Majesté sait que, si l'on a un reproche à faire aux dames de la cour, ce n'est point celui d'une trop grande innocence ; mais l'auteur de cette lettre n'a pas encore pris assez de précautions ; car, ce soir même, nous saurons à quoi nous en tenir sur son compte.

— Comment cela ?

— Votre Majesté a-t-elle eu la bonté de faire inviter, pour ce soir à Caserte, toutes les dames de la cour dont les noms de baptême commencent par un E, et qui ont eu l'honneur de lui faire cortège, lorsqu'elle a été au-devant de l'amiral Nelson ?

— Oui, elles sont sept.

— Lesquelles, s'il vous plaît, madame ?

— La princesse de Cariati, qui s'appelle Emilia ;la comtesse de San Marco, qui s'appelle Eleonora ;la marquise San Clemente, qui s'appelle Elena ;la duchesse de Termoli, qui s'appelle Elisabetta ;la duchesse de Tursi, qui s'appelle Elisa ;la marquise d'Altavilla, qui s'appelle Eufrasia,et la comtesse de Policastro, qui s'appelle Eugenia.Je ne compte point lady Hamilton, qui s'appelle Emma ; elle ne saurait être pour rien dans une pareille affaire. Donc, vous le voyez, nous avons sept personnes compromises.

— Oui ; mais, sur ces sept personnes, répliqua Acton en riant, il y en a deux qui ne sont plus d'âge à signer des lettres par de simples initiales.

— C'est juste ! Restent cinq. Après ?

— Après, c'est bien simple, madame, et je ne sais pas même comment Votre Majesté se donne la peine d'écouter le reste de mon plan.

— Que voulez-vous, mon cher Acton ! il y a des jours où je suis vraiment stupide, et il paraît que je suis dans un de ces jours-là.

— Votre Majesté a bonne envie de me dire à moi la grosse injure qu'elle vient de se dire à elle-même.

— Oui ; car vous m'impatientez avec toutes vos circonlocutions.

— Hélas ! madame, on n'est point diplomate pour rien.

— Achevons.

— Ce sera fait en deux mots.

— Dites-les alors, ces deux mots ! fit la reine impatientée.

— Que Votre Majesté invente un moyen de mettre une plume aux mains de chacune de ces dames, et, en comparant les écritures…

— Vous avez raison, dit la reine en posant sa main sur celle d'Acton ; la maîtresse connue, l'amant le sera bientôt. Rentrons.

Et elle se leva.

— Avec la permission de Votre Majesté, je lui demanderai encore dix minutes d'audience.

— Pour choses importantes ?

— Pour affaires de la plus haute gravité.

— Dites, fit la reine en se rasseyant.

— La nuit où Votre Majesté me remit cette lettre, elle se rappelle avoir vu, à trois heures du matin, la chambre du roi éclairée ?

— Oui, puisque je lui écrivis…

— Votre Majesté sait avec qui le roi s'entretenait si tard ?

— Avec le cardinal Ruffo, mon huissier me l'a dit.

— Eh bien, à la suite de sa conversation avec le cardinal Ruffo, le roi a fait partir un courrier.

— J'ai, en effet, entendu le galop d'un cheval qui passait sous les voûtes. Quel était ce courrier ?

— Son homme de confiance, Ferrari.

— D'où savez-vous cela ?

— Mon palefrenier anglais Tom couche dans les écuries ; il a vu, à trois heures du matin, Ferrari, en costume de voyage, entrer dans l'écurie, seller un cheval lui-même et partir. Le lendemain, en me tenant l'étrier, il m'a dit cela.

— Eh bien ?

— Eh bien, madame, je me suis demandé à qui, après une conversation avec le cardinal, Sa Majesté pouvait envoyer un courrier, et j'ai pensé que ce n'était qu'à son neveu l'empereur d'Autriche.

— Le roi aurait fait cela sans m'en prévenir ?

— Pas le roi ! le cardinal, répondit Acton.

— Oh ! oh ! fit la reine Caroline en fronçant le sourcil, je ne suis pas Anne d'Autriche et M. Ruffo n'est point Richelieu ; qu'il prenne garde !

— J'ai pensé que la chose était sérieuse.

— Êtes-vous sûr que Ferrari allait à Vienne ?

— J'avais quelques doutes à ce sujet ; mais ils ont été bientôt dissipés. J'ai envoyé Tom sur la route pour savoir si Ferrari avait pris la poste.

— Eh bien ?

— Il l'a prise à Capoue, où il a laissé son cheval, en disant au maître de poste qu'il en eût bien soin, que c'était un cheval des

écuries du roi, et qu'il le reprendrait à son retour, c'est-à-dire dans la nuit du 3 octobre, ou dans la matinée du 4.

— Onze ou douze jours.

— Juste le temps qu'il lui faut pour aller à Vienne et en revenir.

— Et, à la suite de toutes ces découvertes, qu'avez-vous résolu ?

— D'en prévenir Votre Majesté d'abord, et c'est ça que je viens de faire ; ensuite il me semble, pour nos plans de guerre, car Votre Majesté est toujours résolue à la guerre ?…

— Toujours. Une coalition se prépare qui va chasser les Français de l'Italie ; les Français chassés, mon neveu l'empereur d'Autriche va mettre la main non seulement sur les provinces qu'il possédait avant le traité de Campo Formio, mais encore sur les Romagnes. Dans ces sortes de guerres, chacun garde ce qu'il a pris, ou n'en rend que des portions, emparons-nous donc seuls, et avant personne, des États romains, et, en rendant au pape Rome, que nous ne pouvons point garder, eh bien, nous ferons nos conditions pour le reste.

— Alors, la reine étant toujours résolue à la guerre, il est important qu'elle sache ce que le roi, moins résolu à la guerre que Votre Majesté, a pu, par le conseil du cardinal Ruffo, écrire à l'empereur d'Autriche et ce que l'empereur d'Autriche lui a répondu.

— Vous savez une chose, général ?

— Laquelle ?

— C'est qu'il ne faut attendre aucune complaisance de Ferrari ; c'est un homme entièrement au roi et que l'on assure incorruptible.

— Bon ! Philippe, père d'Alexandre, disait qu'il n'y avait point de forteresse imprenable, tant qu'y pouvait entrer un mulet chargé d'or ; nous verrons à combien le courrier Ferrari estimera son incorruptibilité.

— Et, si Ferrari refuse, quelle que soit la somme offerte ; s'il dit au roi que la reine et son ministre ont tenté de le séduire, que pensera le roi, qui devient de plus en plus défiant ?

— Votre Majesté sait qu'à mon avis le roi l'a toujours été, défiant ; mais je crois qu'il y a un moyen qui met hors de cause Votre Majesté et moi.

— Lequel ?

— Celui de lui faire faire les propositions par sir William. Si Ferrari est homme à se laisser acheter, il se laissera aussi bien acheter par sir William que par nous, d'autant plus que sir William ambassadeur d'Angleterre, a près de lui le prétexte de vouloir instruire sa cour des véritables dispositions de l'empereur d'Autriche. S'il accepte, – et il ne court aucun risque à accepter, car on ne lui demande rien que de prendre lecture de la lettre, la remettre dans son enveloppe et la recacheter ; – s'il accepte, tout va bien ; s'il est assez l'ennemi de ses intérêts pour refuser, au contraire, sir Hamilton lui donne une centaine de louis pour qu'il garde le secret sur la tentative faite ; enfin, au pis aller de tout, s'il refuse les cent louis et ne garde pas le secret, sir William rejette tout ce que la tentative a de… – Comment dirai-je cela ? – de hasardé, sur la grande amitié qu'il porte à son frère de lait le

roi George ; si cette excuse ne lui suffit pas, il demandera au roi, sur sa parole d'honneur, si, en pareille circonstance, il n'en ferait pas autant que lui, sir William. Le roi se mettra à rire et ne donnera point sa parole d'honneur. En somme, le roi a trop grand besoin de sir William Hamilton, dans la position où il se trouve, pour lui garder une longue rancune.

— Vous croyez que sir William consentira ?…

— Je lui en parlerai, et, si cela ne suffit pas, Votre Majesté lui en fera parler par sa femme.

— Maintenant, ne craignez-vous pas que Ferrari ne passe sans que nous soyons avertis ?

— Rien de plus simple que d'aller au-devant de cette crainte, et je n'ai attendu pour cela que l'agrément de Votre Majesté, ne voulant rien faire sans son ordre.

— Parlez ?

— Ferrari repassera cette nuit ou demain matin à la poste de Capoue, où il a laissé son cheval ; j'envoie mon secrétaire à la poste de Capoue, afin que l'on prévienne Ferrari que le roi est à Caserte et y attend des dépêches ; nous restons ici, cette nuit et demain toute la journée ; au lieu de passer devant le château, Ferrari y entre, demande Sa Majesté et trouve sir William.

— Tout cela peut réussir, en effet, répondit la reine soucieuse, comme tout cela peut échouer.

— C'est déjà beaucoup, madame, lorsque l'on combat à chances égales, et qu'étant femme et reine, on a pour soi le hasard.

— Vous avez raison, Acton ; d'ailleurs, en toute chose il faut faire la part du feu ; si le feu ne prend pas tout, tant mieux ; s'il prend tout, eh bien, on tâchera de l'éteindre. Envoyez votre secrétaire à Capoue et prévenez sir William Hamilton.

Et la reine, secouant sa tête encore belle, mais chargée de soucis, comme pour en faire tomber les mille préoccupations qui pesaient sur elle, rentra dans le salon d'un pas léger et le sourire sur les lèvres.

q

## Chapitre 41 L'acrostiche

Un certain nombre de personnes étaient déjà arrivées, et, parmi ces personnes, les sept dames dont le nom de baptême commençait par un E. Ces sept dames étaient, comme nous l'avons dit, la princesse de Cariati, la comtesse de San Marco, la marquise de San Clemente, la duchesse de Termoli, la duchesse de Tursi, la marquise d'Altavilla et la comtesse de Policastro.

Les hommes étaient l'amiral Nelson et deux de ses officiers, ou plutôt deux de ses amis : le capitaine Troubridge, et le capitaine Ball ; le premier, esprit charmant, plein de fantaisie et d'humour ; le second, grave et roide comme un véritable Breton de la Grande-Bretagne.

Les autres invités étaient l'élégant duc de Roccaromana, frère de Nicolino Caracciolo, qui était loin de se douter – c'est de Nicolino que nous parlons, – qui était loin de se douter qu'un ministre et une reine prissent en ce moment tant de peines pour dé-

couvrir sa joyeuse et insouciante personnalité ; le duc d'Avalos, plus habituellement appelé le marquis Del Vasto, dont l'antique famille se divisa en deux branches et dont un ancêtre, capitaine de Charles-Quint, – celui-là même qui avait été fait prisonnier à Ravenne, qui avait épousé la fameuse Vittoria Colonna, et qui composa pour elle, en prison, son Dialogue de l'amour,– reçut à Pavie des mains de François Ier, vaincu, son épée, dont il ne restait plus que la garde, tandis que l'autre, sous le nom de marquis Del Guasto, dont notre chroniqueur L'Estoile fait du Guast, devenait l'amant de Marguerite de France et mourait assassiné ; le duc della Salandra, grand veneur du roi, que nous verrons plus tard essayer de prendre le commandement échappé aux mains de Mack ; le prince Pignatelli, à qui le roi devait laisser en fuyant la lourde charge de vicaire général, et quelques autres encore, descendants fort descendus des plus nobles familles napolitaines et espagnoles.

Tous attendaient l'arrivée de la reine et s'inclinèrent respectueusement à sa vue.

Deux choses préoccupaient Caroline dans cette soirée : faire valoir Emma Lyonna pour rendre Nelson plus amoureux que jamais, et reconnaître à son écriture la dame qui avait écrit le billet, attendu que lorsqu'on connaîtrait celle qui l'avait écrit, il ne serait pas difficile, comme l'avait fort judicieusement dit Caroline, de reconnaître celui auquel il était adressé.

Ceux-là seuls qui ont assisté à ces intimes et enivrantes soirées de la reine de Naples, soirées dont Emma Lyonna était à la fois le grand charme et le principal ornement, ont pu raconter à leurs contemporains à quel point d'enthousiasme et de délire la moderne Armide conduisait ses auditeurs et ses spectateurs. Si ses

poses magiques, si sa voluptueuse pantomime avaient eu l'influence que nous avons dite sur les froids tempéraments du Nord, combien plus elles devaient électriser ces violentes imaginations du Midi, qui se passionnaient au chant, à la musique, à la poésie, qui savaient par cœur Cimarosa et Metastase ! Nous avons, pour notre part, connu et interrogé, dans nos premiers voyages à Naples et en Sicile, des vieillards qui avaient assisté à ces soirées magnétiques, et nous les avons vus, après cinquante ans écoulés, frissonner comme des jeunes gens à ces ardents souvenirs.

Emma Lyonna était belle, même sans le vouloir. Que l'on comprenne ce qu'elle fut ce soir-là, où elle voulait être belle et pour la reine et pour Nelson, au milieu de tous ces élégants costumes de la fin du XVIIIesiècle, que la cour d'Autriche et celle des Deux-Siciles s'obstinaient à porter comme une protestation contre la Révolution française ; au lieu de la poudre qui couvrait encore ces hautes coiffures ridiculement échafaudées sur le sommet de la tête, au lieu de ces robes étriquées qui eussent étranglé la grâce de Terpsichore elle-même, au lieu de ce rouge violent qui transformait les femmes en bacchantes, Emma Lyonna, fidèle à ses traditions de liberté et d'art, portait – mode qui commençait déjà à se répandre et qu'avaient adoptée en France les femmes les plus célèbres par leur beauté, – une longue tunique de cachemire bleu clair tombant autour d'elle en plis à faire envie à une statue antique ; ses cheveux flottant sur ses épaules en longues boucles laissaient transparaître, au milieu de leurs flots mouvants, deux rubis qui brillaient comme les fabuleuses escarboucles de l'Antiquité ; sa ceinture, don de la reine, était une chaîne de diamants précieux, qui, nouée comme une cordelière, retombait jusqu'aux genoux ; ses bras étaient nus depuis la naissance de l'épaule jus-

qu'à l'extrémité de ses doigts, et l'un de ses bras était serré à l'épaule et au poignet par deux serpents de diamants aux yeux de rubis ; l'une de ses mains, celle dont le bras était sans ornement, était chargée de bagues, tandis que l'autre, au contraire, ne brillait que par l'éclatante finesse de sa peau et ses ongles effilés, dont l'incarnat transparent semblait fait de feuilles de rose, tandis que ses pieds, chaussés de bas couleur de chair, semblaient nus comme ses mains dans leurs cothurnes d'azur à lacets d'or.

Cette éblouissante beauté, augmentée encore par ce costume étrange, avait quelque chose de surnaturel et, par conséquent, de terrible et d'effrayant ; les femmes s'écartaient de cette résurrection du paganisme grec avec jalousie, les hommes avec effroi. À qui avait le malheur de devenir amoureux de cette Vénus Astarté, il ne restait plus que sa possession ou le suicide.

Il en résultait qu'Emma, toute belle qu'elle était, et justement à cause de sa fascinante beauté, restait isolée à l'angle d'un canapé, au milieu d'un cercle qui s'était fait autour d'elle. Nelson, qui seul eût eu le droit de s'asseoir à son côté, la dévorait du regard et chancelait ébloui au bras de Troubridge, se demandant par quel mystère d'amour ou quel calcul de politique s'était donnée à lui, le rude marin, le vétéran mutilé de vingt batailles, cette créature privilégiée qui réunissait toutes les perfections.

Quant à elle, elle était moins gênée et moins rougissante sur ce lit d'Apollon, où autrefois Graham l'avait exposée nue aux regards curieux de toute une ville, que dans ce salon royal où tant de regards envieux et lascifs l'enveloppaient.

— Oh ! Votre Majesté, s'écria-t-elle en voyant paraître la reine et en s'élançant vers elle comme pour implorer son secours, ve-

nez vite me cacher à votre ombre, et dites bien à ces messieurs et à ces dames, que l'on ne court pas, en s'approchant de moi, les risques que l'ont court à s'endormir sous le mancenillier ou à s'asseoir sous le bohon upas.

— Plaignez-vous de cela, ingrate créature que vous êtes ! dit en riant la reine ; pourquoi êtes-vous belle à faire éclater tous les cœurs d'amour et de jalousie, si bien qu'il n'y a que moi ici qui sois assez humble et assez peu coquette pour oser approcher mon visage du vôtre en vous embrassant sur les deux joues ?

Et la reine l'embrassa, et, en l'embrassant, lui dit tout bas ces mots :

— Sois charmante ce soir, il le faut !

Et, jetant son bras autour du cou de sa favorite, elle l'entraîna sur le canapé, autour duquel chacun dès lors se pressa, les hommes pour faire leur cour à Emma en faisant leur cour à la reine, et les femmes pour faire leur cour à la reine en faisant leur cour à Emma.

En ce moment, Acton rentra : un regard que la reine échangea avec lui, lui indiqua que tout marchait au gré de son désir.

Elle emmena Emma dans un coin, et, après lui avoir parlé quelque temps tout bas :

— Mesdames, dit-elle, je viens d'obtenir de ma bonne lady Hamilton qu'elle nous donnerait ce soir un échantillon de tous ses talents, c'est-à-dire qu'elle nous chanterait quelque ballade de son pays ou quelque chant de l'Antiquité, qu'elle nous jouerait une scène de Shakespeare, et qu'elle nous danserait son pas du châle, qu'elle n'a encore dansé que pour moi et devant moi.

Il n'y eut dans le salon qu'un cri de curiosité et de joie.

— Mais, dit Emma, Votre Majesté sait que c'est à une condition…

— Laquelle ? demandèrent les dames, encore plus empressées dans leurs désirs que les hommes.

— Laquelle ? répétèrent les hommes après elles.

— La reine, dit Emma, vient de me faire observer que, par un singulier hasard, excepté celui de la reine, le nom de baptême des huit dames qui sont réunies dans ce salon commence par un E.

— Tiens, c'est vrai ! dirent les dames en se regardant.

— Eh bien, si je fais ce que l'on demande, je veux que l'on fasse aussi ce que je demanderai.

— Mesdames, dit la reine, vous conviendrez que c'est trop juste.

— Eh bien, que voulez-vous ? Voyons, dites, milady ! s'écrièrent plusieurs voix.

— Je désire, dit Emma, garder un précieux souvenir de cette soirée ; Sa Majesté va écrire son nom Carolina sur un morceau de papier, et chaque lettre de ce nom auguste et chéri deviendra l'initiale d'un écrit par chacune de nous, moi la première, à la plus grande gloire de Sa Majesté ; chacune de nous signera son vers, bon ou mauvais, et j'espère bien que, le mien aidant, il y en aura plus de mauvais que de bons ; puis, en souvenir de cette soirée pendant laquelle j'aurai eu l'honneur de me trouver avec la plus belle reine du monde et les plus nobles dames de Naples et

de la Sicile, je prendrai ce précieux et poétique autographe pour mon album.

— Accordé, dit la reine, et de grand cœur.

Et la reine, s'approchant d'une table, écrivit en travers d'une feuille de papier le nom Carolina.

— Mais Votre Majesté, s'écrièrent les dames mises en demeure de faire des vers à la minute, mais nous ne sommes pas poètes, nous.

— Vous invoquerez Apollon, dit la reine, et vous le deviendrez.

Il n'y avait pas moyen de reculer : d'ailleurs, Emma s'approchant de la table comme elle avait dit qu'elle le ferait, écrivit en face de la première lettre du nom de la reine, c'est-à-dire en face du C, le premier vers de l'acrostiche et signa : Emma Hamilton.

Les autres dames se résignèrent, et les unes après les autres s'approchèrent de la table, prirent la plume, écrivirent un vers et signèrent leur nom.

Lorsque la dernière, la marquise de San Clemente, eut signé le sien, la reine prit vivement le papier. Le concours des huit muses avait donné le résultat suivant.

La reine lut tout haut :

C'est par trop abuser de la grandeur suprême,

Emma hamilton.

Ayant le sceptre en main, au front le diadème,

Emilia Cariati.

Réunissant déjà de si riches tributs,

Eleonora San Marco.

O reine ! de vouloir qu'en un instant Phébus,

Elisabetta Termoli.

Lorsque le mont Vésuve est si loin du Parnasse,

Elisa Tursi.

Initié au bel art de Pétrarque et du Tasse

Eufrasia d'Altavilla.

Nos cœurs, qui n'ont jamais pour vous jusqu'à ce jour

Eugenia de Policastro.

Aspiré qu'à lutter de respect et d'amour.

Elena San Clemente.

— Voyez donc, dit la reine, tandis que les hommes s'émerveillaient sur les mérites de l'acrostiche et que les dames s'étonnaient elles-mêmes d'avoir si bien fait, voyez donc, général Acton, comme la marquise de San Clemente a une charmante écriture.

Le général Acton s'approcha d'une bougie, s'écartant en même temps du groupe comme s'il eût voulu relire l'acrostiche, compara l'écriture de la lettre avec celle du huitième vers, et, rendant avec un sourire le précieux et terrible autographe à Caroline :

— Charmante, en effet, dit-il.

## Chapitre 42 Les vers saphiques

La double louange de la reine et du capitaine général Acton à l'égard de l'écriture de la marquise de San Clemente, passa sans que personne, pas même celle qui était l'objet de cette louange, eût l'idée d'y attacher l'importance qu'elle avait en réalité.

La reine s'empara de l'acrostiche, promettant à Emma de le lui rendre le lendemain, et, comme cette première glace qui fait la froideur du commencement de toute soirée était brisée, chacun se mêla dans cette charmante confusion que la reine savait créer dans son intimité, par l'art qu'elle avait de faire oublier toute gêne en bannissant toute étiquette.

La conversation devint flottante ; les lèvres ne laissèrent plus tomber, mais lancèrent les paroles ; le rire montra ses dents blanches ; hommes et femmes se croisèrent ; chacun alla, selon sa sympathie, chercher l'esprit ou la beauté, et, au milieu de ce doux bruissement qui semble un ramage d'oiseaux, on sentit s'attiédir et s'imprégner des émanations parfumées de la jeunesse cette atmosphère, dont tant de fraîches haleines et tant de doux parfums faisaient une espèce de philtre invisible, insaisissable, enivrant, composé d'amour, de désirs et de volupté.

Dans ces sortes de réunions, non seulement Caroline oubliait qu'elle était reine, mais encore parfois ne se souvenait point assez qu'elle était femme ; une espèce de flamme électrique s'allumait dans ses yeux, sa narine se dilatait, son sein gonflé imitait, en se

levant et en s'abaissant, le mouvement onduleux de la vague, sa voix devenait rauque et saccadée, et un rugissement de panthère ou de bacchante sortant de cette belle bouche n'eût étonné personne.

Elle vint à Emma, et, mettant sur son épaule nue, sa main nue, qui sembla une main de corail rose sur une épaule d'albâtre :

— Eh bien, lui demanda-t-elle, avez-vous oublié, ma belle lady, que vous ne vous appartenez point ce soir ? Vous nous avez promis des miracles, et nous avons hâte de vous applaudir.

Emma, tout au contraire de la reine, semblait noyée dans une molle langueur ; son cou n'avait plus la force de supporter sa tête, qui s'inclinait tantôt sur une épaule, tantôt sur l'autre, et quelquefois, comme dans un spasme de volupté, se renversait en arrière ; ses yeux, à moitié fermés, cachaient ses prunelles sous les longs cils de ses paupières ; sa bouche, à moitié ouverte, laissait sous les lèvres pourprées voir ses dents d'émail ; les boucles noires de ses cheveux tranchaient avec la mate blancheur de sa poitrine.

Elle ne vit point, mais sentit la main de la reine se poser sur son épaule ; un frisson passa par tout son corps.

— Que désirez-vous de moi, chère reine ? fit-elle languissamment et avec un mouvement de tête d'une grâce suprême. Je suis prête à vous obéir. Voulez-vous la scène du balcon de Roméo ? Mais, vous le savez, pour jouer cette scène, il faut être deux, et je n'ai pas de Roméo.

— Non, non, dit la reine en riant, pas de scène d'amour ; tu les rendrais tous fous, et qui sait si tu ne me rendrais pas folle aussi,

moi ? Non, quelque chose qui les effraye, au contraire. Juliette au balcon ! non pas ! Le monologue de Juliette, voilà tout ce que je te permets ce soir.

— Soit ; donnez-moi un grand châle blanc, ma reine, et faites-moi faire de la place.

La reine prit, sur un canapé, un grand châle de crêpe de Chine blanc qu'elle avait sans doute jeté là avec intention, le donna à Emma, et, d'un geste dans lequel elle redevenait reine, ordonna à tout le monde de s'écarter.

En une seconde, Emma se trouva isolée au milieu du salon.

— Madame, il faut que vous soyez assez bonne pour expliquer la situation. D'ailleurs, cela détournera un instant l'attention de moi, et j'ai besoin de cette petite supercherie pour faire mon effet.

— Vous connaissez tous la chronique véronaise des Montaigus et des Capulets, n'est-ce pas ? dit la reine. On veut faire épouser à Juliette le comte Pâris, qu'elle n'aime pas, tandis que c'est le pauvre banni Roméo qu'elle aime. Frère Laurence, qui l'a mariée à son amant, lui a donné un narcotique qui la fera passer pour morte ; on la déposera dans le tombeau des Capulets, et, là, Laurence viendra la chercher et la conduira à Mantoue, où l'attend Roméo. Sa mère et sa nourrice viennent de sortir de sa chambre, la laissant seule après lui avoir signifié que, le lendemain, au point du jour, elle épouserait le comte Pâris.

À peine la reine avait-elle achevé cet exposé qui avait attiré tous les yeux sur elle, qu'un douloureux soupir les ramena sur Emma Lyonna ; il ne lui avait fallu que quelques secondes pour

se draper dans l'immense châle, de manière à ne rien laisser voir de son premier costume ; sa tête était cachée dans ses mains, elle les laissa glisser lentement de haut en bas, releva en même temps et laissa voir peu à peu son visage pâle, empreint de la plus profonde douleur et dans lequel il était impossible de retrouver aucun reste de cette langueur suave que nous avons essayé de peindre ; c'était, au contraire, l'angoisse arrivée à son paroxysme, la terreur montant à son apogée.

Elle tourna lentement sur elle-même, comme pour suivre des yeux sa mère et sa nourrice, même au-delà de la vue, et, d'une voix dont chaque vibration pénétrait au fond du cœur, le bras étendu comme pour donner au monde un congé éternel : « Adieu ! » dit-elle.

Adieu ! Le Seigneur sait quand nous nous reverrons.

La terreur, sous mon front, agite son vertige.

Et mon sang suspendu dans mes veines se fige !

Si je les rappelais pour calmer mon effroi ?

Nourrice ! Signora !… Pauvre folle, tais-toi !

Qu'ont à faire en ces lieux, ta mère ou ta nourrice ?

Il faut que sans témoins la chose s'accomplisse ;

À moi, breuvage sombre ! – et, si tu faillissais,

Demain je serais donc au comte ?… Non, je sais

Un moyen d'échapper au terrible anathème :

Poignard, dernier recours, espérance suprême,

Repose à mes côtés. Si c'était un poison…

Que le moine en mes mains eût mis par trahison,

Tremblant qu'on découvrît mon premier mariage !

Mais non, chacun le tient pour un saint personnage,

Et, d'ailleurs, c'est l'ami de mon cher Roméo !

Qu'ai-je à craindre ? Mais, si, déposée au tombeau,

J'allais sous mon linceul dans la sombre demeure,

Seule au milieu des morts, m'éveiller avant l'heure

Où doit, mon Roméo, venir me délivrer !

Cet air, que nul vivant ne saurait respirer,

Assiégeant à la fois ma bouche et ma narine,

De miasmes mortels gonflerait ma poitrine,

Me suffoquant avant que, vainqueur du trépas,

Mon bien-aimé ne pût m'emporter dans ses bras,

Ou même, si je vis, pour mon œil quel spectacle !

Ce caveau n'est-il pas l'antique réceptacle

Où dorment les débris des aïeux trépassés

Depuis plus de mille ans, l'un sur l'autre entassés ?

Où Tybald le dernier, étendu sur sa couche,

M'attend livide et froid, la menace à la bouche ?

Puis, quand sonne minuit, grand Dieu ! ne dit-on pas
Qu'éveillés par l'airain, les hôtes du trépas
Pour s'enlacer, hideux, dans leurs rondes funèbres,
Se lèvent en heurtant leurs os dans les ténèbres,
Et poussent dans la nuit de ces cris émouvants
Qui font fuir la raison du cerveau des vivants ?
Oh ! si je m'éveillais sous les arcades sombres,
Justement à cette heure où revivent les ombres ;
Si, se traînant vers moi dans le sépulcre obscur,
Ces spectres me souillaient de leur contact impur,
Et, m'entraînant aux jeux que la lumière abhorre,
Me laissaient insensée au lever de l'aurore !
Je sens en y songeant ma raison s'échapper.
Oh ! fuis ! fuis ! Roméo, je vois, pour te frapper,
Tybald qui lentement dans l'ombre se soulève.
À sa main décharnée étincelle son glaive ;
Il veut, montrant du doigt son flanc ensanglanté,
Sur sa tombe te faire asseoir à son côté.
Arrête, meurtrier ! au nom du ciel ! arrête !
(Portant le flacon à ses lèvres.)

Roméo, c'est à toi que boit ta Juliette !

Et, faisant le geste d'avaler le narcotique, elle s'affaissa sur elle-même, et tomba étendue sur le tapis du salon, où elle resta inerte et sans mouvement.

L'illusion fut si grande, qu'oubliant que ce qu'il voyait s'accomplir n'était qu'un jeu, Nelson, le rude marin, plus familier avec les tempêtes de l'Océan qu'avec les feintes de l'art, poussa un cri, s'élança vers Emma, et, de son bras unique, la souleva de terre, comme il eût fait d'un enfant.

Il en fut récompensé : en rouvrant les yeux, le premier sourire d'Emma fut pour lui. Alors seulement, il comprit son erreur, et se retira confus dans un angle du salon.

La reine lui succéda et chacun entoura la fausse Juliette.

Jamais la magie de l'art, poussée à ce point peut-être, n'était parvenue au-delà. Quoique exprimés dans une langue étrangère, aucun des sentiments qui avaient agité le cœur de l'amante de Roméo, n'avait échappé à ses spectateurs ; la douleur, quand, sa mère et sa nourrice parties, elle se trouve seule avec la menace de devenir la femme du comte Pâris ; le doute, quand, examinant le breuvage, elle craint que ce ne soit un poison ; la résolution, quand, prenant un poignard, elle décide d'en appeler au fer, c'est-à-dire à la mort, dans l'extrémité où elle se trouve ; l'angoisse, quand elle craint d'être oubliée vivante dans le tombeau de sa famille et d'être forcée par les spectres de se mêler à leur danse impie ; enfin sa terreur quand elle croit voir Tybald, enseveli de la veille, se soulever tout sanglant pour frapper Roméo, toutes ces impressions diverses, elle les avait rendues avec une telle magie et une telle vérité, qu'elle les avait fait passer dans

l'âme des assistants, pour lesquels, grâce à la magie de son art, la fiction était devenue une réalité.

Les émotions soulevées par ce spectacle, dont la noble compagnie, complètement étrangère aux mystères de la poésie du Nord, n'avait pas même l'idée, furent quelque temps à se calmer. Au silence de la stupéfaction succédèrent les applaudissements de l'enthousiasme ; puis vinrent les éloges et les flatteries charmantes qui caressent si doucement l'amour-propre des artistes. Emma, née pour briller sur la scène littéraire, mais poussée par son irrésistible fortune sur la scène politique, redevenait à chaque occasion la comédienne ardente et passionnée, prête à faire passer dans la vie réelle ces créations de la vie factice que l'on appelle Juliette, lady Macbeth ou Cléopâtre. Alors, elle jetait à son rêve évanoui tous les soupirs de son cœur et demandait si les triomphes dramatiques de mistress Siddons et de Mlle Raucourt ne valaient pas mieux que les apothéoses royales de lady Hamilton. Alors, il se faisait en elle, au milieu des louanges des assistants, des applaudissement des spectateurs, des caresses même de la reine, une profonde tristesse, et, si elle s'y laissait aller, elle tombait dans une de ces mélancolies qui, chez elle, étaient encore une séduction ; mais la reine, qui pensait avec raison que ces mélancolies n'étaient point exemptes de regrets et même de remords, la poussait vite vers quelque nouveau triomphe, dans l'enivrement duquel elle détournait les jeux du passé pour ne plus regarder que dans l'avenir.

Aussi, la prenant par le bras et la secouant fortement, comme on fait pour tirer une somnambule du sommeil magnétique :

— Allons, lui dit-elle, pas de ces rêveries ! tu sais bien que je ne les aime pas. Chante ou danse ! Je te l'ai déjà dit, tu n'es point

à toi ce soir, tu es à nous ; chante ou danse !

— Avec la permission de Votre Majesté, dit Emma, je vais chanter. Je ne joue jamais cette scène sans conserver pendant quelque temps un tremblement nerveux qui m'ôte toute force physique ; au contraire, ce tremblement sert ma voix. Quel morceau Votre Majesté désire-t-elle que je chante ? Je suis à ses ordres.

— Chante-leur quelque chose de ce manuscrit de Sappho que l'on vient de retrouver à Herculanum. Ne m'as-tu pas dit que tu avais fait la musique de plusieurs de ces poésies ?

— D'une seule, madame ; mais…

— Mais quoi ? demanda la reine.

— Cette musique, faite pour nous dans l'intimité, sur un hymne étrange…, dit Emma à voix basse.

— À la femme aimée,n'est-ce pas ?

Emma sourit et regarda la reine avec une singulière expression de lascivité.

— Justement ! dit la reine, chante celle-là, je le veux.

Puis, laissant Emma tout étourdie de l'accent avec lequel elle avait dit : Je le veux,elle appela le duc de Roccaromana, qu'on assurait avoir été l'objet d'un de ces caprices tendres et passagers auxquels la Sémiramis du Midi était aussi sujette que la Sémiramis du Nord, et, le faisant asseoir près d'elle sur le même canapé, elle commença avec lui une conversation qui, pour se passer à voix basse, n'en paraissait pas moins animée.

Emma jeta un regard sur la reine, sortit vivement du salon, et, un instant après, rentra coiffée d'une branche de laurier, les épaules couvertes d'un manteau rouge et portant dans son bras arrondi cette lyre lesbienne que nulle femme n'a osé toucher depuis que la muse de Mitylène l'a laissée échapper de ses mains en s'élançant du haut du rocher de Leucade.

Un cri d'étonnement s'échappa de toutes les poitrines ; à peine la reconnut-on. Ce n'était plus la douce et poétique Juliette ; une flamme plus dévorante que celle que Vénus vengeresse alluma dans les yeux de Phèdre jaillissait de sa prunelle ; elle s'avança d'un pas rapide et qui avait quelque chose de viril, répandant autour d'elle un parfum inconnu ; toutes les ardeurs impures de l'Antiquité, celle de Myrrha pour son père, celle de Pasiphaé pour le taureau crétois, semblaient avoir étendu leur fard impudique sur son visage ; c'était la vierge révoltée contre l'amour, sublime d'impudeur dans sa coupable rébellion ; elle s'arrêta devant la reine, et, avec une passion qui fit sonner les cordes de la lyre, comme si elles étaient d'airain, elle se laissa tomber sur un fauteuil et chanta sur une stridente mélopée les paroles suivantes :

Assis à tes côtés, celui-là qui soupire,

Écoutant de ta voix les sons mélodieux,

Celui-là qui te voit, ô rage ! lui sourire,

Celui-là, je le dis, il est l'égal des dieux !

Dès que je t'aperçois, la voix manque à ma lèvre,

Ma langue se dessèche et veut en vain parler.

Dans mes tempes en feu j'entends battre la fièvre,

Et me sens tout ensemble et transir et brûler.

Plus pâle que la fleur qui se soutient à peine,

Quand le Lion brûlant la sécha tout un jour,

Je tremble, je pâlis, je reste hors d'haleine,

Et meurs~~sans expirer, de désir et d'amour.

Avec la dernière vibration de ses cordes la lyre glissa des genoux de la poétesse sur le tapis et sa tête se renversa sur son fauteuil.

La reine, qui, dès la seconde strophe, avait écarté d'elle Roccaromana, s'élança avant même que le dernier vers fût fini et souleva dans ses bras Emma, dont la tête retomba inerte sur son épaule comme si elle était évanouie.

Cette fois, on fut un instant sans savoir si l'on devait applaudir ; mais la pudeur fut vite terrassée dans un combat où toute idée morale devait succomber sous l'ardente exaltation des sens. Hommes et femmes entourèrent Emma ; ce fut à qui obtiendrait un regard, un mot d'elle, à qui toucherait sa main, ses cheveux, ses vêtements. Nelson était là comme les autres, plus tremblant que les autres, car il était plus amoureux ; la reine prit la couronne de laurier sur la tête d'Emma et la posa sur celle de Nelson.

Lui, l'arracha comme si elle eût brûlé ses tempes, et l'appuya sur son cœur.

En ce moment, la reine sentit une main qui la prenait par le poignet ; elle se retourna : c'était Acton.

— Venez, lui dit-il, sans perdre un instant ; Dieu fait pour nous plus que nous ne pouvions espérer.

— Mesdames, dit-elle, en mon absence, – car pour quelques instants je suis forcée de m'absenter, – en mon absence, c'est Emma qui est reine ; je vous laisse, en place de la puissance, le génie et la beauté.

Puis, à l'oreille de Nelson :

— Dites-lui de danser pour vous le pas du châle qu'elle devait danser pour moi. Elle le dansera.

Et elle suivit Acton, laissant Emma enivrée d'orgueil, et Nelson fou d'amour.

q

## Chapitre 43 Dieu dispose

La reine suivit Acton ; car elle comprenait qu'en effet il devait se passer quelque chose de grave pour qu'il se fût permis de l'appeler si impérativement hors du salon.
Arrivée au corridor, elle voulut l'interroger ; mais il se contenta de lui répondre :

— Par grâce, madame, venez vite ! nous n'avons pas un instant à perdre ; dans quelques minutes, vous saurez tout.

Acton prit un petit escalier de service qui conduisait à la pharmacie du château. C'était dans cette pharmacie que les médecins et les chirurgiens du roi Vairo, Troja, Cotugno, trouvaient un as-

sortiment assez complet de médicaments pour porter les premiers soins aux malades ou aux blessés dans les indispositions ou les accidents, quels qu'ils fussent, pour lesquels ils étaient appelés.

La reine devina où la conduisait Acton.

— Il n'est rien arrivé à aucun de mes enfants ? demanda-t-elle.

— Non, madame, rassurez-vous, dit Acton ; et, si nous avons une expérience à faire, nous pourrons la faire, du moins, in anima vili.

Acton ouvrit la porte ; la reine entra et jeta un coup d'œil rapide dans la chambre.

Un homme évanoui était couché sur un lit.

Elle s'approcha avec plus de curiosité que de crainte.

— Ferrari ! dit-elle.

Puis, se retournant vers Acton, l'œil dilaté :

— Est-il mort ? demanda-t-elle du ton dont elle eût dit : « L'avez-vous tué ? »

— Non, madame, répondit Acton, il n'est qu'évanoui.

La reine le regarda ; son regard demandait une explication.

— Mon Dieu, madame, dit Acton, c'est la chose la plus simple du monde. J'ai envoyé, comme nous en sommes convenus, mon secrétaire prévenir le maître de poste de Capoue qu'il eût à dire au courrier Ferrari, à son passage, que le roi l'attendait à Caserte ; il le lui a dit, Ferrari n'a pris que le temps de changer de

cheval ; seulement, en arrivant sous la grande porte du château, il a tourné trop court, gêné par les voitures de nos visiteurs ; son cheval s'est abattu des quatre pieds, la tête du cavalier a porté contre une borne, on l'a ramassé évanoui, et je l'ai fait apporter ici en disant qu'il était inutile d'aller chercher un médecin et que je le soignerais moi-même.

— Mais, alors, dit la reine saisissant la pensée d'Acton, il n'est plus besoin d'essayer de le séduire, d'acheter son silence ; nous n'avons plus à craindre qu'il ne parle, et, pourvu qu'il reste évanoui assez longtemps pour que nous puissions ouvrir la lettre, la lire et la recacheter, c'est tout ce qu'il faut ; seulement, vous comprenez, Acton, il ne faut pas qu'il se réveille tandis que nous serons à l'œuvre.

— J'y ai pourvu avant l'arrivée de Votre Majesté, ayant pensé à tout ce qu'elle pense.

— Et comment ?

— J'ai fait prendre à ce malheureux vingt gouttes de laudanum de Sydenham.

— Vingt gouttes, dit la reine. Est-ce assez pour un homme habitué au vin et aux liqueurs fortes comme doit être ce courrier ?

— Peut-être avez-vous raison, madame, et peut-on lui en donner dix gouttes de plus.

Et, versant dix gouttes d'une liqueur jaunâtre dans une petite cuiller, il les introduisit dans la gorge du malade.

— Et vous croyez, demanda la reine, que moyennant ce narcotique, il ne reprendra point ses sens ?

— Point assez pour se rendre compte de ce qui se passera autour de lui.

— Mais, dit la reine, je ne lui vois point de sacoche.

— Comme c'est l'homme de confiance du roi, dit Acton, le roi n'use point avec lui des précautions ordinaires ; et, quand il s'agit d'une simple dépêche, il la porte et en rapporte la réponse dans une poche de cuir pratiquée à l'intérieur de sa veste.

— Voyons, dit la reine sans hésitation aucune.

Acton ouvrit la veste, fouilla dans la poche de cuir et en tira une lettre cachetée du cachet particulier de l'empereur d'Autriche, c'est-à-dire, comme l'avait prévu Acton, d'une tête de Marc-Aurèle.

— Tout va bien, dit Acton.

La reine voulut lui prendre la lettre des mains pour la décacheter.

— Oh ! non, non, dit Acton, pas ainsi.

Et, tirant la lettre à lui, il la plaça à une certaine hauteur au-dessus de la bougie, le cachet s'amollit peu à peu, un des quatre angles se souleva.

La reine passa la main sur son front.

— Qu'allons-nous lire ? dit-elle.

Acton tira la lettre de son enveloppe, et, en s'inclinant, la présenta à la reine.

La reine l'ouvrit et lut tout haut :

Château de Schœnbrunn, 28 septembre 1798.

Très excellent frère, cousin et oncle, allié et confédéré,

Je réponds à Votre Majesté de ma main, comme elle m'a écrit de la sienne.

Mon avis, d'accord avec celui du conseil aulique, est que nous ne devons commencer la guerre contre la France que quand nous aurons réuni toutes nos chances de succès, et une des chances sur lesquelles il m'est permis de compter, c'est la coopération des 40 000 hommes de troupes russes conduites par le feld-maréchal Souvorov, à qui je compte donner le commandement en chef de nos armées ; or, ces 40 000 hommes ne seront ici qu'à la fin de mars. Temporisez donc, mon très excellent frère, cousin et oncle, retardez par tous les moyens possibles l'ouverture des hostilités ; je ne crois pas que la France soit plus que nous désireuse de faire la guerre ; profitez de ses dispositions pacifiques ; donnez quelque raison bonne ou mauvaise de ce qui s'est passé, et, au mois d'avril, nous entrerons en campagne avec tous nos moyens.

Sur ce, et la présente n'étant à autre fin, je prie, mon très cher frère, cousin et oncle, allié et confédéré, que Dieu vous ait dans sa sainte et digne garde.

François.

— Voilà tout autre chose que ce que nous attendions, dit la reine.

— Pas moi, madame, répliqua Acton ; je n'ai jamais cru que Sa Majesté l'empereur entrât en campagne avant le printemps prochain.

— Que faire ?

— J'attends les ordres de Votre Majesté.

— Vous connaissez, général, mes raisons de vouloir une guerre immédiate.

— Votre Majesté prend-elle la responsabilité ?

— Quelle responsabilité voulez-vous que je prenne avec une pareille lettre ?

— La lettre de l'empereur sera ce que nous pouvons désirer qu'elle soit.

— Que voulez-vous dire ?

— Le papier est un agent passif et on lui fait dire ce que l'on veut ; toute la question est de calculer s'il vaut mieux faire la guerre tout de suite ou plus tard, attaquer que d'attendre que l'on nous attaque.

— Il n'y a pas de discussion là-dessus, il me semble ; nous connaissons l'état dans lequel est l'armée française, elle ne saurait nous résister aujourd'hui ; si nous lui donnons le temps de s'organiser, c'est nous qui ne lui résisterons pas.

— Et, avec cette lettre-là, vous croyez impossible que le roi se mette en campagne ?

— Lui ! il sera trop content de trouver un prétexte pour ne pas bouger de Naples.

— Alors, madame, je ne connais qu'un moyen, dit Acton d'une voix résolue.

— Lequel ?

— C'est de faire dire à la lettre le contraire de ce qu'elle dit.

La reine saisit le bras d'Acton.

— Est-ce possible ? demanda-t-elle en le regardant fixement.

— Rien de plus facile.

— Expliquez-moi cela… Attendez !

— Quoi ?

— N'avez-vous pas entendu cet homme se plaindre ?

— Qu'importe !

— Il se soulève sur son lit.

— Mais pour retomber, voyez.

Et, en effet, le malheureux Ferrari retomba sur son lit en poussant un gémissement.

— Vous disiez ? reprit la reine.

— Je dis que le papier est épais, sans teinte, écrit sur une seule page.

— Eh bien ?

— Eh bien, on peut, à l'aide d'un acide, enlever l'écriture en ne laissant de la main de l'empereur que les trois dernières lignes et sa signature, et substituer la recommandation d'ouvrir sans retard les hostilités à celle de ne les commencer qu'au mois d'avril.

— C'est grave, ce que vous me proposez là, général.

— Aussi ai-je dit qu'à la reine seule appartenait de prendre une pareille responsabilité.

La reine réfléchit un instant, son front se plissa, ses sourcils se froncèrent, son œil s'endurcit, sa main se crispa.

— C'est bien, dit-elle, je la prends.

Acton la regarda.

— Je vous ai dit que je la prenais. À l'œuvre !

Acton s'approcha du lit du blessé, lui tâta le pouls, et, retournant vers la reine :

— Avant deux heures, il ne reviendra pas à lui, dit-il.

— Avez-vous besoin de quelque chose ? demanda la reine en voyant Acton regarder autour de lui.

— Je voudrais un réchaud, du feu et un fer à repasser.

— On sait que vous êtes ici près du blessé ?

— Oui.

— Sonnez alors, et demandez les objets dont vous avez besoin.

— Mais on ne sait point que Votre Majesté y est ?

— C'est vrai, dit la reine.

Et elle se cacha derrière le rideau de la fenêtre.

Acton sonna ; ce ne fut point un domestique qui vint, ce fut son secrétaire.

— Ah ! c'est vous, Dick ? fit Acton.

— Oui, monseigneur ; j'ai pensé que Votre Excellence avait besoin de choses auxquelles un domestique peut-être ne saurait point l'aider.

— Vous avez eu raison. Procurez-moi d'abord, et le plus tôt possible, un fourneau, du charbon allumé et un fer à repasser.

— Est-ce tout, monseigneur ?

— Oui, pour le moment ; mais vous ne vous éloignerez pas, j'aurai probablement besoin de vous.

Le jeune homme sortit pour exécuter les ordres qu'il venait de recevoir ; Acton referma la porte derrière lui.

— Vous êtes sûr de ce jeune homme ? demanda la reine.

— Comme de moi-même, madame.

— Vous le nommez ?

— Richard Menden.

— Vous l'avez appelé Dick.

— Votre Majesté sait que c'est l'abréviation de Richard.

— C'est vrai !

Cinq minutes après, on entendit des pas dans l'escalier.

— Du moment que c'est Richard, dit Acton, il est inutile que Votre Majesté se cache ; d'ailleurs, nous aurons besoin de lui tout à l'heure.

— Pour quoi faire ?

— Quand il s'agira de récrire la lettre ; ce n'est ni Votre Majesté ni moi qui la récrirons, attendu que le roi connaît nos écritures ; il faudra donc que ce soit lui.

— C'est juste.

La reine s'assit, tournant le dos à la porte.

Le jeune homme entra avec les trois objets demandés, qu'il déposa près de la cheminée ; puis il sortit sans paraître même avoir remarqué qu'une personne était dans la chambre, qu'il n'avait pas vue à sa première entrée.

Acton referma une seconde fois la porte derrière lui, apporta le fourneau près de la cheminée et mit le fer dessus ; puis, ouvrant l'armoire qui contenait la pharmacie, il en tira une petite bouteille d'acide oxalique, coupa la barbe d'une plume de manière qu'elle pût lui servir à promener la liqueur sur le papier, plia la lettre de façon à préserver les trois dernières lignes et la signature impériale de tout contact avec le liquide, versa l'acide sur la lettre et l'y étendit avec la barbe de la plume.

La reine suivait l'opération avec une curiosité qui n'était pas exempte d'inquiétude, craignant qu'elle ne réussit point ou ne réussit mal ; mais, à sa grande satisfaction, sous l'âcre morsure du liquide, elle vit d'abord l'encre jaunir, puis blanchir, puis disparaître.

Acton tira son mouchoir de sa poche, et, en faisant un tampon, il épongea la lettre.

Cette opération terminée, le papier était redevenu parfaitement blanc ; il prit le fer, étendit la lettre sur un cahier de papier et la repassa comme on repasse un linge.

— Là ! maintenant, dit-il, tandis que le papier va sécher, rédigeons la réponse de Sa Majesté l'empereur d'Autriche.

Ce fut la reine qui la dicta. En voici le texte mot à mot :

Schœnbrunn, 28 septembre 1798.

Mon très excellent frère, cousin, oncle, allié et confédéré,

Rien ne pouvait m'être plus agréable que la lettre que vous m'écrivez et dans laquelle vous me promettez de vous soumettre en tout point à mon avis. Les nouvelles qui m'arrivent de Rome me disent que l'armée française est dans l'abattement le plus complet ; il en est tout autant de l'armée de la haute Italie.

Chargez-vous donc de l'une, mon très excellent frère, cousin et oncle, allié et confédéré ; je me chargerai de l'autre. À peine aurai-je appris que vous êtes à Rome, que, de mon côté, j'entre en campagne avec 140 000 hommes ; vous en avez de votre côté 60 000, j'attends 40 000 Russes ; c'est plus qu'il n'en faut pour que le prochain traité de paix, au lieu de s'appeler le traité de Campo Formio, s'appelle le traité de Paris.

— Est-ce cela ? demanda la reine.

— Excellent ! dit Acton.

— Alors, il ne s'agit plus que de recopier cette rédaction.

Acton s'assura que le papier était parfaitement sec, fit disparaître, à l'aide du fer, le pli préservateur, alla de nouveau à la porte et appela Dick.

Comme il l'avait prévu, le jeune homme se tenait à la portée de la voix.

— Me voici, monseigneur, dit-il.

— Venez à cette table, fit Acton, et transcrivez ce brouillon sur cette lettre en déguisant légèrement votre écriture.

Le jeune homme se mit à la table sans faire une question, sans paraître s'étonner, prit la plume comme s'il s'agissait de la chose la plus simple, exécuta l'ordre donné, et se leva, attendant de nouvelles instructions.

Acton examina le papier à la lueur des bougies : rien n'indiquait la trahison qui venait d'être commise ; il réintégra la lettre dans l'enveloppe, replaça au-dessus de la flamme la cire, qui s'amollit de nouveau, laissa sur cette première couche, afin d'effacer toute trace d'ouverture de la lettre, retomber une seconde couche de cire, et appliqua dessus le cachet qu'il avait fait faire en fac-similé sur celui de l'empereur.

Après quoi, il remit la dépêche dans la poche de cuir, reboutonna la veste du courrier, et, prenant une bougie, examina pour la première fois la blessure.

Il y avait contusion violente à la tête, le cuir chevelu était fendu sur une longueur de deux pouces ; mais il n'y avait aucune lésion de l'os du crâne.

— Dick, dit-il, écoutez bien mes recommandations ; voici ce que vous allez faire…

Le jeune homme s'inclina.

— Vous allez envoyer chercher un médecin à Santa Maria ; pendant qu'on ira chercher le médecin, qui ne sera pas ici avant une heure, vous ferez prendre à cet homme, cuillerée par cuille-

rée, une décoction de café vert bouilli, la valeur d'un verre à peu près.

— Oui, Votre Excellence.

— Le médecin croira que ce sont les sels qu'il lui aura fait respirer, ou l'éther dont il lui aura frotté les tempes qui l'auront fait revenir à lui. Vous le lui laisserez croire ; il pansera le blessé, qui, selon son état de force ou de faiblesse, poursuivra sa route à pied ou en voiture.

— Oui, Votre Excellence.

— Le blessé, continua Acton en appuyant sur chaque mot, a été ramassé après sa chute par les gens de la maison, porté par eux sur votre ordre dans la pharmacie, soigné par vous et le médecin ; il n'a vu ni moi ni la reine, et la reine ni moi ne l'avons vu. Vous entendez ?

— Oui, Votre Excellence.

— Et maintenant, dit Acton en se retournant vers la reine, vous pouvez laisser aller les choses d'elles-mêmes et rentrer sans inquiétude au salon, tout s'exécutera comme il a été ordonné.

La reine jeta un dernier regard sur le secrétaire ; elle lui trouva cet air intelligent et résolu des hommes appelés un jour à faire leur fortune.

Puis, la porte refermée :

— Vous avez là un homme précieux, général ! dit-elle.

— Il n'est point à moi, il est à vous, madame, comme tout ce que je possède, répondit Acton.

Et il s'inclina en laissant passer la reine devant lui.

Lorsqu'elle rentra dans le salon, Emma Lyonna, enveloppée d'un cachemire pourpre à franges d'or, se laissait, au milieu des louanges et des applaudissements frénétiques des spectateurs, tomber sur un canapé dans tout l'abandon d'une danseuse de théâtre qui vient d'obtenir son plus beau succès ; et, en effet, jamais ballerine de San Carlo n'avait jeté son public dans un pareil enivrement ; le cercle au milieu duquel elle avait commencé la danse s'était peu à peu, et par une attraction insensible, rapproché d'elle ; de sorte qu'il était arrivé un moment où, chacun étant avide de la voir, de la toucher, de respirer le parfum qui émanait d'elle, non seulement l'espace, mais l'air lui avait manqué, et, criant d'une voix étouffée : « Place ! place ! » elle était, dans un spasme voluptueux, venue tomber sur le canapé où la reine la retrouvait.

À la vue de la reine, la foule s'ouvrit pour la laisser pénétrer jusqu'à sa favorite.

Les louanges et les applaudissements redoublèrent ; on savait que louer la grâce, le talent, la magie d'Emma, c'était la façon la plus sûre de faire sa cour à Caroline.

— D'après ce que je vois, d'après ce que j'entends, dit Caroline, il me semble qu'Emma vous a tenu sa parole. Il s'agit maintenant de la laisser reposer ; d'ailleurs, il est une heure du matin, et Caserte, je vous remercie de l'avoir oublié, est à plusieurs milles de Naples.

Chacun comprit que c'était un congé bien en règle, et qu'en effet l'heure était venue de se retirer ; on résuma tous les plaisirs de la soirée dans l'expression d'une dernière et suprême

admiration ; la reine donna sa main à baiser à trois ou quatre des plus favorisés, – le prince de Maliterno et le duc de Roccaromana furent de ceux-là, – retint Nelson et ses deux amis, à qui elle avait quelques mots à dire en particulier, et, appelant à elle la marquise de San Clemente :

— Ma chère Elena, vous êtes près de moi de service après-demain.

— Demain, Votre Majesté veut dire ; car, ainsi qu'elle nous l'a fait observer, il est une heure du matin ; je tiens trop à cet honneur pour permettre qu'il soit retardé d'un jour.

— Je vais donc bien vous contrarier, ma chère Elena, dit la reine avec un sourire dont il eût été difficile de définir l'expression ; mais imaginez-vous que la comtesse San Marco me demande la permission, avec votre agrément bien entendu, de prendre votre place, vous priant de prendre la sienne ; elle a je ne sais quelle chose importante à faire la semaine prochaine. Ne voyez-vous aucun inconvénient à cet échange ?

— Aucun, madame, si ce n'est de retarder d'un jour le bonheur de vous faire ma cour.

— Eh bien, voilà qui est arrangé ; vous avez toute liberté demain, ma chère marquise.

— J'en profiterai probablement pour aller à la campagne avec le marquis de San Clemente.

— À la bonne heure, dit la reine, voilà qui est exemplaire.

Et elle salua la marquise, qui, retenue par elle, fut la dernière à lui faire sa révérence et à sortir.

La reine se trouva seule alors avec Acton, Emma, les deux officiers anglais et Nelson.

— Mon cher lord, dit-elle à Nelson, j'ai tout lieu de penser que, demain ou après-demain, le roi recevra de Vienne des nouvelles dans votre sens relativement à la guerre ; car vous êtes toujours d'avis, n'est-ce pas, que plus tôt on entrera en campagne, mieux cela vaudra ?

— Non seulement je suis de cet avis, madame, mais, si cet avis est adopté, je suis prêt à vous prêter le concours de la flotte anglaise.

— Nous en profiterons, milord ; mais ce n'est point cela que j'ai à vous demander pour le moment.

— Que la reine ordonne, je suis prêt à lui obéir.

— Je sais, milord, combien le roi a confiance en vous ; demain, si favorable à la guerre que soit la réponse de Vienne, il hésitera encore ; une lettre de Votre Seigneurie, dans le même sens que celle de l'empereur, lèverait toutes ses irrésolutions.

— Doit-elle être adressée au roi, madame ?

— Non, je connais mon auguste époux, il a une répugnance invincible à suivre les avis qui lui sont donnés directement ; j'aimerais donc mieux qu'ils lui vinssent d'une lettre confidentielle écrite à lady Hamilton. Écrivez collectivement à elle et à sir William ; à elle comme à la meilleure amie que j'aie, à sir William comme au meilleur ami qu'ait le roi ; la chose lui revenant par double ricochet aura plus d'influence.

— Votre Majesté sait, dit Nelson, que je ne suis ni un diplomate ni un homme politique ; ma lettre sera celle d'un marin qui dit franchement, rudement même, ce qu'il pense, et pas autre chose.

— C'est tout ce que je vous demande, milord. D'ailleurs, vous vous en allez avec le capitaine général, vous causerez en route : comme on décidera demain sans doute quelque chose d'important dans la matinée, venez dîner au palais ; le baron Mack y dîne, vous combinerez vos mouvements.

Nelson s'inclina.

— Ce sera un dîner en petit comité, continua la reine ; Emma et sir William seront des nôtres. Il s'agit de pousser et de presser le roi ; moi-même, je retournerais à Naples ce soir, si ma pauvre Emma n'était pas si fatiguée. Vous savez, au reste, ajouta la reine en baissant la voix, que c'est pour vous et pour vous seul, mon cher amiral, qu'elle a dit et fait toutes les belles choses que vous avez vues et entendues.

Puis, plus bas encore :

— Elle refusait obstinément, mais je lui ai dit que j'étais sûre qu'elle vous ravirait ; tout son entêtement a tombé devant cette espérance.

— Oh ! madame, par grâce ! fit Emma.

— Voyons, ne rougissez pas et tendez votre belle main à notre héros ; je lui donnerais bien la mienne, mais je suis sûre qu'il aimera mieux la vôtre ; la mienne sera donc pour ces messieurs.

Et, en effet, elle tendit ses deux mains aux officiers, qui en baisèrent chacun une, tandis que Nelson, saisissant celle d'Emma avec plus de passion peut-être que ne le permettait l'étiquette royale, la portait à ses lèvres.

— Est-ce vrai, ce qu'a dit la reine, lui demanda-t-il à voix basse, que ce soit pour moi que vous avez consenti à dire des vers, à chanter et à danser ce pas qui a failli me rendre fou de jalousie ?

Emma le regarda comme elle savait regarder quand elle voulait ôter à ses amants le peu de raison qui leur restait ; puis, avec une expression de voix plus enivrante encore que ses yeux :

— L'ingrat, dit-elle, il le demande !

— La voiture de Son Excellence le capitaine général est prête, dit un valet de pied.

— Messieurs, dit Acton, quand vous voudrez.

Nelson et les deux officiers firent leurs révérences.

— Votre Majesté n'a pas d'ordres particuliers à me donner ? dit Acton à la reine au moment où ils s'éloignaient.

— Si fait, dit la reine ; à neuf heures ce soir, les trois inquisiteurs d'État dans la chambre obscure.

Acton salua et sortit ; les deux officiers étaient déjà dans l'antichambre.

— Enfin ! dit la reine en jetant son bras autour du cou d'Emma et en l'embrassant avec l'emportement qu'elle mettait dans toutes ses actions. J'ai cru que nous ne serions jamais seules !…

## Chapitre 44 La crèche du roi Ferdinand

Le titre de ce chapitre doit paraître à peu près inintelligible à nos lecteurs ; nous allons donc commencer par leur en donner l'explication.
Une des plus grandes solennités de Naples, une des plus fêtées, est la Noël, – Natale,comme on l'appelle. Trois mois d'avance, les plus pauvres familles se privent de tout, pour faire quelques économies, dont une partie passe à la loterie, dans l'espoir de gagner, et, avec ce gain, de passer gaiement la sainte nuit, et dont l'autre est mise en réserve pour le cas où la madone de la loterie, – car, à Naples, il y a des madones pour tout, – pour le cas où la madone de la loterie serait inflexible.

Ceux qui ne réussissent pas à faire des économies portent au mont-de-piété leurs pauvres bijoux, leurs misérables vêtements et jusqu'aux matelas de leur lit.

Ceux qui n'ont ni bijoux, ni matelas, ni vêtements à engager, volent.

On a remarqué qu'il y avait à Naples recrudescence de vols pendant le mois de décembre.

Chaque famille napolitaine, si misérable qu'elle soit, doit avoir à son souper, pendant la nuit de Noël, au moins trois plats de poisson sur sa table.

Le lendemain de la Noël, un tiers de la population de Naples est malade d'indigestion, et trente mille personnes se font saigner.

À Naples, on se fait saigner à tout propos : on se fait saigner parce qu'on a eu chaud, parce qu'on a eu froid, parce qu'il a fait sirocco, parce qu'il a fait tramontane. J'ai un petit domestique de onze ans qui, sur dix francs que je lui donne par mois, en met sept à la loterie, fait une rente d'un sou par jour à un moine qui lui donne depuis trois ans des numéros dont pas un seul n'est sorti, et garde les trente autres sous pour se faire saigner.

De temps en temps, il entre dans mon cabinet et me dit gravement :

— Monsieur, j'ai besoin de me faire saigner.

Et il se fait saigner, comme si un coup de lancette dans la veine était la chose la plus récréative du monde.

De cinquante pas en cinquante pas, on rencontre à Naples et surtout à l'époque que nous essayons de peindre, on rencontrait des boutiques de barbiers, salassatori,lesquels, comme au temps de Figaro, tiennent le rasoir d'une main et la lancette de l'autre.

Pardon de la digression, mais la saignée est un trait des mœurs napolitaines que nous ne pouvions passer sous silence.

Revenons à la Noël et surtout à ce que nous allions dire à propos de Naples.

Nous allions dire qu'un des grands amusements de Naples, à l'approche de Natale, amusement qui, chez les Napolitains de

vieille roche, a persisté jusqu'à nos jours, était la composition des crèches.

En 1798, il y avait peu de grandes maisons de Naples qui n'eussent leur crèche, soit une crèche en miniature pour l'amusement des enfants, soit une crèche gigantesque pour l'édification des grandes personnes.

Le roi Ferdinand était renommé entre tous pour sa manière de faire sa crèche, et, dans la plus grande salle du rez-de-chaussée du palais royal, il avait fait pratiquer un théâtre de la grandeur du Théâtre-Français pour y installer sa crèche.

C'était un des amusements dont le prince de San Nicandro avait occupé son active jeunesse et dont il avait conservé le goût, disons mieux, le fanatisme pendant son âge mûr.

Chez les particuliers, on faisait, et l'on fait encore aujourd'hui, servir les mêmes objets dont se composent les crèches à toutes les fêtes de Noël ; la seule différence était dans leur disposition ; mais, chez le roi, il n'en était pas ainsi, après être restée, un mois ou deux, livrée à l'admiration des spectateurs, la crèche royale était démantibulée, et, de tous les objets qui la composaient, le roi faisait des dons à ses favoris, qui recevaient ces dons comme une précieuse marque de la faveur royale.

Les crèches des particuliers selon les fortunes coûtaient de cinq cents à dix mille et même quinze mille francs ; celle du roi Ferdinand, par le concours des peintres, des sculpteurs, des architectes, des machinistes et des mécaniciens qu'il employait, coûtait jusqu'à deux ou trois cent mille francs.

Six mois d'avance, le roi s'en occupait et donnait à sa crèche tout le temps qu'il ne donnait point à la chasse et à la pêche.

La crèche de l'année 1798 devait être particulièrement belle, et le roi y avait dépensé déjà de très grosses sommes, bien qu'elle ne fut point entièrement terminée ; voilà pourquoi, la veille, grâce aux dépenses faites pour les préparatifs de guerre, se trouvant à court d'argent, il avait, avec un certain côté enfantin, remarquable dans son caractère, pressé la rentrée de la part que la maison Backer et fils prenait pour son compte, dans la négociation de la lettre de change de vingt-cinq millions.

Les huit millions pesés et comptés dans la soirée, avaient été, selon la promesse d'André Backer, transportés, pendant la nuit, des caves de sa maison de banque dans celles du palais royal.

Et Ferdinand, joyeux et rayonnant, sans crainte que désormais l'argent manquât, avait envoyé chercher son ami le cardinal Ruffo, d'abord pour lui montrer sa crèche et lui demander ce qu'il en pensait, ensuite pour attendre avec lui le retour du courrier Antonio Ferrari, qui, ponctuel comme il l'était, eût dû arriver à Naples pendant la nuit, et, n'étant point arrivé pendant la nuit, ne devait pas se faire attendre plus tard que la matinée.

Il causait, en attendant, des mérites de saint Éphrem avec fra Pacifico, notre vieille connaissance, à qui sa popularité, toujours croissante, surtout depuis que deux jacobins avaient été sacrifiés à cette popularité, valait l'insigne honneur d'occuper une place dans la crèche du roi Ferdinand.

En conséquence, dans un coin de cette partie de la salle destiné, lors de l'ouverture de la crèche, à devenir le parterre, fra Paci-

fico et son âne Jocobino posaient devant un sculpteur, qui les moulait en terre glaise, en attendant qu'il les exécutât en bois.

Nous dirons tout à l'heure la place qui leur était assignée dans la grande composition que nous allons dérouler aux yeux de nos lecteurs.

Essayons donc, si laborieuse que soit cette tâche, de donner une idée de ce que c'était que la crèche du roi Ferdinand.

Nous avons dit qu'elle était fabriquée sur un théâtre de la grandeur et de la profondeur du Théâtre-Français, c'est-à-dire qu'elle avait de trente-quatre à trente-six pieds d'ouverture, et cinq ou six plans de la rampe au mur de fond.

L'espace entier, en largeur et en profondeur, était occupé par des sujets divers, établis sur des praticables qui allaient toujours s'élevant et qui représentaient les actes principaux de la vie de Jésus, depuis sa naissance dans la crèche au premier plan, jusqu'à son crucifiement au Calvaire au dernier plan, lequel, situé à l'extrême lointain, touchait presque aux frises.

Un chemin allait en serpentant par tout le théâtre et paraissait conduire de Bethléem au Golgotha.

Le premier et le plus important de tous ces sujets qui se présentât aux yeux, comme nous l'avons dit, était la naissance du Christ dans la grotte de Bethléem.

La grotte était divisée en deux compartiments : dans l'un, le plus grand, était la Vierge, avec l'Enfant Jésus, qu'elle tenait dans ses bras ou plutôt sur ses genoux ; elle avait à sa droite l'âne, qui brayait, et à sa gauche le bœuf, qui léchait la main que l'Enfant Jésus étendait vers lui.

Dans le petit compartiment était saint Joseph en prière.

Au-dessus du grand compartiment étaient écrits ces mots :

Grotte prise au naturel à Bethléem et dans laquelle enfanta la Vierge.

Au-dessus du petit compartiment :

Caveau dans lequel se retira saint Joseph pendant l'enfantement.

La Vierge était richement vêtue de brocart d'or ; elle avait sur la tête un diadème en diamants, des boucles d'oreilles et des bracelets d'émeraudes, une ceinture de pierreries et des bagues à tous les doigts.

L'Enfant Jésus avait autour de la tête une feuille d'or représentant l'auréole.

Dans le compartiment de la Vierge et de l'Enfant Jésus se trouvait le tronc d'un palmier qui traversait la voûte et allait s'épanouir au grand jour : c'était le palmier de la légende, qui, mort et desséché depuis longtemps, avait repris ses feuilles et ses fruits au moment où, dans une des douleurs de l'enfantement, la Vierge, s'aidant de lui, l'avait pris et serré entre ses bras.

Agenouillés à la porte de la crèche étaient les trois rois mages apportant des bijoux, des vases précieux, des étoffes magnifiques à l'enfant divin. Bijoux, vases et étoffes étaient réels et tirés du trésor de la couronne ou du musée Borbonico ; les rois mages avaient au cou le cordon de Saint-Janvier, et un grand nombre de valets formaient leur suite ; ils conduisaient par la bride six chevaux attelés à un magnifique carrosse drapé.

Cette grotte, avec ses personnages de grandeur demi-nature, se trouvait à la gauche du spectateur, c'est-à-dire du côté jardin,comme on dit en termes de coulisses.

Au côté cour,c'est-à-dire à la droite du spectateur, étaient les trois bergers guidés par l'étoile et faisant pendant aux rois ; deux des trois tenaient des moutons avec des laisses de rubans ; le troisième portait entre ses bras un agneau que sa mère suivait en bêlant.

Au-dessus des bergers, au second plan, était la fuite en Égypte : la Vierge, montée sur un âne, tenant le petit Enfant Jésus dans ses bras, était suivie de saint Joseph marchant derrière elle, tandis qu'au-dessus d'elle quatre anges, suspendus en l'air, la garantissaient des ardeurs du soleil en étendant au-dessus de sa tête un manteau de velours bleu à franges d'or.

Le praticable, dominant l'Adoration des bergers, représentait la montée dei Capuccini à l'Infrascata, avec la façade du couvent de Saint-Éphrem.

Le groupe destiné à faire le pendant de la fuite en Égypte, devait se composer de fra Pacifico et de son âne, représentés au naturel,comme la grotte de Bethléem ; c'était pour que cette ressemblance fût parfaite et que l'homme et l'animal pussent être reconnus à la première vue, que fra Pacifico, trois jours auparavant, en passant devant largo Castello, avait reçu l'invitation d'entrer au palais, où le roi désirait lui parler. Fra Pacifico avait obéi, cherchant dans sa tête ce que pouvait lui vouloir le roi, et avait été conduit dans la salle de la crèche, où il avait appris de la bouche même de Sa Majesté le grand honneur que le roi comptait faire au couvent des capucins de Saint-Éphrem en mettant

dans sa crèche le frère quêteur et son âne. Fra Pacifico avait, en conséquence, reçu l'avis que, tout le temps que dureraient les séances, il était inutile qu'il prit la peine de quêter, attendu que ce serait le maître d'hôtel du roi qui chargerait ses paniers. Depuis trois jours, les choses se passaient ainsi, à la grande satisfaction de fra Pacifico et de Jacobin, qui, dans leurs rêves d'ambition les plus exagérés, n'eussent jamais espéré être un jour admis à l'honneur de se trouver face à face avec le roi.

Aussi, fra Pacifico se retenait à grand-peine de crier : « Vive le roi ! » et Jacobin, qui voyait braire son confrère de la crèche, se tenait à quatre pour n'en pas faire autant.

Les autres sujets, qui allaient toujours en s'éloignant, étaient : Jésus enseignant les docteurs, l'épisode de la Samaritaine, la pêche miraculeuse, Jésus marchant sur les eaux et soutenant le peu crédule saint Pierre, le groupe de Jésus et de la femme adultère, groupe dans lequel on pouvait remarquer une chose, c'est que, soit hasard, soit malice cynique du roi Ferdinand, la pécheresse à laquelle le Christ pardonne, avait les cheveux blonds de la reine et la lèvre avancée des princesses autrichiennes.

Le quatrième plan était occupé par le dîner chez Marthe, – dîner pendant lequel la Madeleine vint verser ses parfums sur les pieds du Christ et les essuyer avec ses cheveux, – par l'entrée triomphale de Notre-Seigneur à Jérusalem le jour des Rameaux. Des gardes du corps à l'uniforme du roi gardaient la porte de la ville et présentaient les armes à Jésus. Jérusalem offrait, en outre, ceci de remarquable qu'elle était fortifiée à la manière de Vauban et défendue par des canons ; ce qui, comme on le sait, ne l'empêcha point d'être prise par Titus.

Par l'autre porte de Jérusalem, on voyait sortir Jésus, sa croix sur l'épaule, au milieu des gardes et du peuple, marchant au Calvaire, dont les stations étaient marquées par des croix.

Enfin, le Golgotha terminait la perspective à gauche du spectateur, tandis que la gauche de la crèche représentait, au même plan, la vallée de Josaphat avec les morts sortant de leurs tombeaux, dans des attitudes d'espérance ou de terreur, en attente du jugement dernier, auquel les a convoqués la trompette de l'ange qui plane au-dessus d'eux.

Dans les intervalles et sur le chemin qui, à travers les différents praticables, conduisait en serpentant de la crèche au Calvaire étaient semés des groupes auxquels l'archéologie n'avait rien à voir, des Pantalonsqui dansaient, des Pagliacci qui se disputaient, des lazzaroni qui s'en moquaient, et enfin des Polichinelles mangeant leur macaroni avec la béatitude que les Napolitains, pour lesquels le macaroni représente l'ambroisie antique, mettent à l'inglutition de cet aliment tombé de l'Olympe sur la terre.

Aucun terrain n'était perdu sur les surfaces planes. Sans s'inquiéter du mois où naquit Jésus, des moissonneurs faisaient la moisson, tandis que, sur les plans inclinés, des vignerons vendangeaient leurs vignes, ou des pasteurs faisaient paître leurs troupeaux.

Et tous ces personnages, qui montaient à près de trois cents, exécutés par d'habiles artistes, avaient la grandeur strictement mesurée au plan qu'ils devaient occuper, de sorte qu'ils aidaient à une perspective qui paraissait immense.

Le roi était en train, – tout en jetant un coup d'œil à sa crèche, livrée au mécanicien du théâtre Saint-Charles pour la disposition de ses personnages, – de se faire raconter par fra Pacifico la légende du Beccaio, qui prenait chaque jour des proportions plus formidables. En effet, le brave égorgeur de boucs, après avoir été attaqué par un jacobin, puis par deux jacobins, puis par trois jacobins, avait fini par ne plus énumérer ses adversaires, et, s'il fallait l'en croire à cette heure, avait été attaqué, comme Falstaff, par toute une armée ; seulement, il n'affirma point qu'elle fût vêtue de bougran vert.

Au milieu du récit de fra Pacifico, le cardinal Ruffo entra, mandé, comme nous l'avons dit, par le roi.

Ferdinand interrompit sa conversation avec fra Pacifico pour faire fête au cardinal, lequel, reconnaissant le moine et sachant de quel abominable crime il avait été la cause, sinon l'agent, s'éloigna de lui sous le prétexte d'admirer la crèche du roi.

Les séances de fra Pacifico étaient terminées ; outre les trois charges de poisson, de légumes, de fruits, de viandes et de vin qu'il avait tirées des offices et des caves du roi et sous lesquelles Jacobin était rentré pliant au monastère, le roi ordonna qu'on lui comptât cent ducats par séance, à titre d'aumône, le congédia en lui demandant sa bénédiction, et, tandis que le moine, bénisseur digne du récit, le cœur bondissant d'orgueil, s'éloignait sur son âne, il alla rejoindre Ruffo.

— Eh bien, mon éminentissime, lui dit-il, nous voici arrivés au 4 octobre, et pas de nouvelles de Vienne ! Ferrari, contre ses habitudes, est de cinq ou six heures en retard ; aussi vous ai-je envoyé chercher, convaincu qu'il ne pouvait tarder à arriver, et son-

geant, comme un égoïste, que je m'amuserais avec vous, tandis que je m'ennuierais en restant tout seul.

— Et vous avez d'autant mieux fait, sire, répondit Ruffo, qu'en traversant la cour, j'ai vu reconduire à l'écurie un cheval tout ruisselant d'eau, et aperçu de loin un homme que l'on soutenait sous les deux bras ; cet homme montait avec peine l'escalier de votre appartement ; à ses grandes bottes, à sa culotte de peau, à sa veste à brandebourgs, j'ai cru reconnaître le pauvre diable que vous attendez ; peut-être lui est-il arrivé quelque malheur.

En ce moment, un valet de pied parut sur la porte.

— Sire, dit-il, le courrier Antonio Ferrari est arrivé, et attend dans votre cabinet qu'il plaise à Votre Majesté de recevoir les dépêches qu'il lui apporte.

— Mon éminentissime, dit le roi, voici notre réponse qui nous arrive.

Et, sans même s'informer près du valet de pied si Ferrari s'était blessé ou avait été blessé, Ferdinand monta rapidement par un escalier dérobé et se trouva installé dans son cabinet avec Ruffo avant le courrier, qui, retardé par sa blessure, ne marchait que lentement, et était obligé de s'arrêter de dix pas en dix pas.

Quelques secondes après, la porte du cabinet s'ouvrit, et Antonio Ferrari, toujours soutenu par les deux hommes qui l'avaient aidé à monter l'escalier, apparaissait sur le seuil, pâle et la tête enveloppée d'une bandelette ensanglantée.

q

## Chapitre 45 Ponce Pilate

En apercevant le roi, Ferrari écarta les deux hommes qui le soutenaient, et, comme si la présence de son maître eût suffi à lui rendre ses forces, il fit seul trois pas en avant, et, tandis que les deux hommes se retiraient et refermaient la porte derrière eux, il tira de sa poche la dépêche de la main droite, la présenta au roi, tandis qu'il portait, pour saluer militairement, la gauche à son front.

— Bon ! dit pour tout remerciement le roi en prenant la dépêche, voilà mon imbécile qui s'est laissé tomber.

— Sire, répondit Ferrari, Votre Majesté sait qu'il n'y a pas, dans toutes les écuries du royaume, un cheval capable de me démonter ; c'est mon cheval, et non pas moi, qui s'est laissé tomber, et, quand le cheval tombe, sire, il faut que le cavalier, fut-il roi, en fasse autant.

— Et où cela t'est-il arrivé ? demanda Ferdinand.

— Dans la cour du château de Caserte, sire.

— Et que diable allais-tu faire dans la cour du château de Caserte ?

— Le maître de poste de Capoue m'avait dit que le roi était au château.

— C'est vrai, j'y étais, grommela le roi ; mais, à sept heures du soir, je l'avais quitté, ton château de Caserte.

— Sire, dit le cardinal, qui voyait pâlir et chanceler Ferrari, si Votre Majesté veut continuer l'interrogatoire, elle doit permettre

à cet homme de s'asseoir, ou sinon il va se trouver mal.

— C'est bien, dit Ferdinand. Assieds-toi, animal !

Le cardinal approcha vivement un fauteuil.

Il était temps ; quelques secondes de plus, Ferrari tombait étendu sur le parquet ; il tomba seulement assis.

Quand le cardinal eut fini, le roi qui le regardait tout étonné de la peine qu'il se donnait pour son courrier, le prit à part et lui dit :

— Vous avez entendu, cardinal, à Caserte ?

— Oui, sire.

— Justement, à Caserte ! insista le roi.

Puis, à Ferrari :

— Et comment la chose est-elle arrivée ? demanda-t-il.

— Il y avait soirée chez la reine, sire, répondit le courrier. La cour était encombrée de voitures ; j'ai tourné trop court et n'ai point assez soutenu mon cheval en tournant ; il s'est abattu des quatre pieds et je me suis fendu la tête contre une borne.

— Hum ! fit le roi.

Et, tournant et retournant la lettre dans sa main, comme s'il hésitait à l'ouvrir :

— Et cette lettre, dit-il, c'est de l'empereur ?

— Oui, sire : j'avais un petit retard de deux heures, parce que l'empereur était à Schœnbrunn.

— Voyons toujours ce que m'écrit mon neveu, venez, cardinal.

— Permettez, sire, que je donne un verre d'eau à cet homme et que je lui mette à la main un flacon de sels, à moins que Votre Majesté ne lui permette de se retirer chez lui, auquel cas j'appellerais les hommes qui l'ont amené et je le ferais reconduire.

— Non pas ! non pas ! mon éminentissime ; vous comprenez que j'ai à l'interroger.

En ce moment, on entendit gratter à la porte du cabinet donnant dans la chambre à coucher, et, derrière la porte, pousser de petits gémissements.

C'était Jupiter, qui reconnaissait Ferrari et qui, plus soucieux de son ami que Ferdinand ne l'était de son serviteur, demandait à entrer.

Ferrari, lui aussi, reconnut Jupiter et étendit machinalement le bras vers la porte.

— Veux-tu te taire, animal ! cria Ferdinand en frappant du pied.

Ferrari laissa retomber son bras.

— Sire, dit Ruffo, ne permettrez-vous pas que deux amis, après s'être dit adieu au départ, se disent bonjour à l'arrivée ?

Et, pensant que Jupiter tiendrait lieu au courrier de verre d'eau et de sels, il profita de ce que le roi, ayant décacheté la dépêche, était absorbé dans sa lecture, pour aller ouvrir à Jupiter la porte de la chambre à coucher.

Celui-ci, comme s'il eût deviné qu'il devait la faveur qui lui était faite à une distraction de son maître, se glissa en rampant et en passant le plus loin possible du roi vers Ferrari, et, tournant autour de son fauteuil, il se dissimula derrière le siège et celui qui y était assis, allongeant câlinement sa tête caressante entre la cuisse et la main de son père nourricier.

— Cardinal, fit le roi, mon cher cardinal !

— Me voilà, sire, répondit l'Éminence.

— Lisez donc.

Puis, au courrier, tandis que le cardinal prenait la lettre et la lisait à son tour :

— C'est l'empereur lui-même qui a écrit cette lettre ? demanda-t-il.

— Je ne sais, sire, répondit le courrier ; mais c'est lui-même qui me l'a remise.

— Et, puisqu'il te l'a remise, personne n'a vu cette lettre ?

— J'en puis jurer, sire.

— Elle ne t'a pas quitté ?

— Elle était dans ma poche au moment où je me suis évanoui, elle était dans ma poche au moment où je suis revenu à moi.

— Tu t'es donc évanoui ?

— Ce n'est point ma faute, le coup a été très violent, sire.

— Et qu'a-t-on fait de toi quand tu as été évanoui ?

— On m'a porté dans la pharmacie.

— Qui cela ?

— M. Richard.

— Qui est-ce, M. Richard ? Je ne connais pas.

— Le secrétaire de M. Acton.

— Qui t'a pansé ?

— Le médecin de Santa-Maria.

— Et personne autre ?

— Je n'ai vu que lui et M. Richard, sire.

Ruffo se rapprocha du roi.

— Votre Majesté a lu ? dit-il.

— Pardieu ! fit le roi. Et vous ?

— Moi aussi.

— Qu'en dites-vous ?

— Je dis, sire, que la lettre est formelle. Les nouvelles que l'empereur reçoit de Rome sont, à ce qu'il paraît, les mêmes que les nôtres ; il dit à Votre Majesté de se charger de l'armée du général Championnet ; qu'il se chargera de celle du général Joubert.

— Oui, reprit le roi, et voyez : il ajoute qu'aussitôt que je serai à Rome, il passera la frontière avec cent quarante mille hommes.

— L'avis est positif.

— Le corps de la lettre, reprit Ferdinand avec défiance, n'est pas de la main de l'empereur.

— Non ; mais la salutation et la signature sont autographes ; peut-être Sa Majesté Impériale était-elle assez sûre de son secrétaire pour lui confier ce secret.

Le roi reprit la lettre des mains de Ruffo, la tourna et la retourna.

— Voulez-vous me montrer le cachet, sire ?

— Oh ! dit le roi, quant au cachet, il n'y a rien à y reprendre : c'est bien la tête de l'empereur Marc-Antoine, je l'ai reconnue.

— Marc Aurèle, veut dire Votre Majesté.

— Marc Antoine, Marc Aurèle, murmura le roi, n'est-ce point la même chose ?

— Pas tout à fait, sire, répliqua Ruffo en souriant ; mais la question n'est point là ; l'adresse est de la main de l'empereur, la signature est de la main de l'empereur ; en conscience, sire, vous n'en pouvez pas demander davantage. Votre Majesté a-t-elle d'autres questions à faire à son courrier ?

— Non, qu'il aille se faire panser.

Et il lui tourna le dos.

— Et voilà les hommes pour lesquels on se fait tuer ! murmura Ruffo, en allant à la sonnette.

Au son du timbre, le valet de pied de service entra.

— Rappelez les deux valets de pied qui ont amené Ferrari, dit le cardinal.

— Oh ! merci, Votre Éminence ; j'ai repris des forces et je regagnerai bien ma chambre tout seul.

En effet, Ferrari se leva, salua le roi et s'achemina vers la porte, suivi de Jupiter.

— Ici, Jupiter ! fit le roi.

Jupiter s'arrêta court, n'obéissant qu'à moitié, accompagna Ferrari des yeux jusqu'à ce que celui-ci fût dans l'antichambre, et, avec une plainte, alla se coucher sous la table du roi.

— Eh bien, idiot ! que fais-tu là ? demanda Ferdinand au valet de pied qui se tenait debout à la porte.

— Sire, répondit celui-ci en tressaillant, Son Excellence sir William Hamilton, ambassadeur d'Angleterre, fait demander si Votre Majesté veut bien lui faire l'honneur de le recevoir.

— Pardieu ! tu sais bien que je le reçois toujours.

Le valet sortit.

— Dois-je me retirer, sire ? demanda le cardinal.

— Non pas ; restez au contraire, mon éminentissime ; la solennité avec laquelle l'audience m'est demandée indique une communication officielle, et je ne serai probablement point fâché de vous consulter sur cette communication.

La porte se rouvrit.

— Son Excellence l'ambassadeur d'Angleterre ! dit le valet sans reparaître.

— Zitto !dit le roi en montrant au cardinal la lettre de l'empereur et en la mettant dans sa poche.

Le cardinal fit un geste qui correspondait à cette réponse : « Sire, la recommandation était inutile. »

Sir William Hamilton entra.

Il salua le roi, puis le cardinal.

— Soyez le bienvenu, sir William, dit le roi, d'autant mieux le bienvenu que je vous croyais à Caserte.

— J'y étais en effet, sire ; mais la reine nous a fait l'honneur de nous ramener, lady Hamilton et moi, dans sa voiture.

— Ah ! la reine est de retour ?

— Oui, sire.

— Il y a longtemps que vous êtes arrivé ?

— À l'instant même, et, ayant une communication à faire à Votre Majesté…

Le roi regarda Ruffo en clignant de l'œil.

— Secrète ? demanda-t-il.

— C'est selon, sire, reprit sir William.

— Relative à la guerre, je présume ? dit le roi.

— Justement, sire, relative à la guerre.

— En ce cas, vous pouvez parler devant Son Éminence ; nous nous entretenions de ce sujet au moment où l'on vous a annoncé.

Le cardinal et sir William se saluèrent, ce qu'ils ne faisaient jamais quand ils pouvaient faire autrement.

— Eh bien, fit sir William renouant la conversation, Sa Seigneurie lord Nelson est venue hier passer la soirée à Caserte, et, en partant, nous a laissé, à lady Hamilton et à moi, une lettre que je crois de mon devoir de communiquer à Votre Majesté.

— La lettre est écrite en anglais ?

— Lord Nelson ne parle que cette langue ; mais, si Votre Majesté le désire, j'aurai l'honneur de la lui traduire en italien.

— Lisez, sir William, dit le roi ; nous écoutons.

Et, en effet, pour justifier le pluriel employé par lui, le roi fit signe à Ruffo d'écouter pendant qu'il écoutait lui-même.

Voici le texte même de la lettre, que sir William traduisait de l'anglais en italien pour le roi, et que nous traduisons de l'anglais en français pour nos lecteurs :

À Lady Hamilton.

Naples, 3 octobre 1798.

Ma chère madame,

L'intérêt que vous et sir William Hamilton avez toujours pris à Leurs Majestés Siciliennes est, depuis six ans, gravé dans mon cœur, et je puis vraiment dire que, dans toutes les occasions qui se sont offertes, et elles ont été nombreuses, je n'ai jamais cessé

de manifester ma sincère sympathie pour le bonheur de ce royaume.

En vertu de cet attachement, chère madame, je ne puis rester indifférent à ce qui s'est passé et à ce qui se passe à cette heure dans le royaume des Deux-Siciles, ni aux malheurs qui, d'après ce que je vois clairement sans être diplomate, sont prêts à s'étendre sur tout ce pays si loyal, et cela, par la pire de toutes les politiques, celle de la temporisation.

Depuis mon arrivée dans ces mers, c'est-à-dire depuis le mois de mai passé, j'ai vu dans le peuple sicilien un peuple dévoué à son souverain, et détestant terriblement les Français et leurs principes. Depuis mon séjour à Naples, il en a été de même, et j'y ai trouvé les Napolitains, depuis le premier jusqu'au dernier, prêts à faire la guerre aux Français, qui, comme on le sait, organisent une armée de voleurs pour piller ce royaume et abattre la monarchie.

Et, en effet, la politique de la France n'a-t-elle pas toujours été de bercer les gouvernements dans une fausse sécurité pour les détruire ensuite ? et, comme je l'ai déjà assuré, est-ce qu'on ne sait pas que Naples est le pays qu'ils veulent surtout livrer au pillage ? Sachant cela, mais sachant que Sa Majesté Sicilienne a une puissante armée, prête, m'assure-t-on, à marcher sur un pays qui lui ouvre les bras, avec l'avantage de porter la guerre ailleurs, au lieu de l'attendre de pied ferme, je m'étonne que cette armée ne se soit pas mise en marche depuis un mois.

J'ai pleine confiance que l'arrivée si heureuse du général Mack poussera le gouvernement à profiter du moment le plus favorable que la Providence lui ait accordé ; car, s'il attaque ou s'il attend

d'être attaqué chez lui au lieu de porter la guerre au dehors, il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire que ces royaumes seront perdus et que la monarchie sera détruite ! Or, si malheureusement le gouvernement napolitain persiste dans ce misérable et ruineux système de temporisation, je vous recommanderai, mes bons amis, de tenir vos objets les plus précieux et vos personnes prêts à être embarqués à la moindre nouvelle d'invasion. Il est de mon devoir de penser et de pourvoir à votre sûreté, et avec elle je regrette de songer que cela pourra être nécessaire à celle de l'aimable reine de Naples et de sa famille ; mais le mieux serait que les paroles du grand William Pitt, comte de Chatam, entrassent dans la tête des ministres de ce pays.

Les mesures les plus hardies sont les plus sûres.

C'est le sincère désir de celui qui se dit,

Chère madame,

Votre très humble et très dévoué

admirateur et ami,

Horace Nelson.

— Est-ce tout ? demanda le roi.

— Sire, répondit sir William, il y a un post-scriptum.

— Voyons le post-scriptum… À moins que…

Il fit un mouvement qui, visiblement, voulait dire : « À moins que le post-scriptum ne soit pour lady Hamilton elle seule. » Aussi, sir William, reprenant la lettre, se hâta-t-il de continuer :

Je prie Votre Seigneurie de recevoir cette lettre comme une preuve, pour sir William Hamilton, auquel j'écris avec tout le respect qui lui est dû, de la ferme et inaltérable opinion d'un amiral anglais désireux de prouver sa fidélité envers son souverain, en faisant tout ce qui est en son pouvoir pour le bonheur de Leurs Majestés Siciliennes et de leur royaume.

— Cette fois, c'est tout ? demanda le roi.

— Oui, sire, répondit sir William.

— Cette lettre mérite d'être méditée, dit le roi.

— Elle renferme les conseils d'un véritable ami, sire, répondit sir William.

— Je crois que lord Nelson a promis d'être plus qu'un ami pour nous, mon cher sir William : il a promis d'être un allié.

— Et il remplira sa promesse… Tant que lord Nelson et sa flotte tiendront la mer Tyrrhénienne et celle de Sicile, Votre Majesté n'a point à craindre que ses côtes ne soient insultées par un seul bâtiment français ; mais, sire, il croît, d'ici à six semaines ou deux mois, recevoir une autre destination ; voilà pourquoi il serait utile de ne point perdre de temps.

— On dirait, en vérité, qu'ils se sont donné le mot, dit tout bas le roi au cardinal.

— Et ils se le seraient donné, répondit celui-ci en mettant sa voix au diapason de celle du roi, que cela n'en vaudrait que mieux.

— Votre avis bien sincère, sur cette guerre, cardinal ?

— Je crois, sire, que, si l'empereur d'Autriche tient la promesse qu'il vous fait, que, si Nelson garde scrupuleusement vos côtes, je crois, en effet, qu'il vaudrait mieux attaquer et surprendre les Français que d'attendre qu'ils vous attaquassent et vous surprissent.

— Alors, vous voulez la guerre, cardinal ?

— Je crois que, dans les conditions où se trouve Votre Majesté, le pis est d'attendre.

— Nelson veut la guerre ? demanda le roi à sir William.

— Il la conseille du moins avec la chaleur d'un sincère et inaltérable dévouement.

— Vous voulez la guerre ? continua le roi interrogeant sir William lui-même.

— Je répondrai, comme ambassadeur d'Angleterre, que je sais, en disant oui, seconder les désirs de mon gracieux souverain.

— Cardinal, dit le roi indiquant du doigt sa toilette de nuit, faites-moi le plaisir de verser de l'eau dans cette cuvette et de me la donner.

Le cardinal obéit sans faire la moindre observation, versa l'eau dans la cuvette et présenta la cuvette au roi.

Le roi retroussa ses manchettes et se lava les mains en les frottant avec une espèce de fureur.

— Vous voyez ce que je fais, sir William ? dit-il.

— Je le vois, sire, répondit l'ambassadeur d'Angleterre, mais je ne me l'explique point parfaitement.

— Eh bien, je vais vous l'expliquer, dit le roi ; je fais comme Pilate, je m'en lave les mains.

q

## Chapitre 46 Les inquisiteurs d'État

Le capitaine général Acton n'avait point oublié l'ordre que lui avait donné la reine le matin même, et il avait convoqué les inquisiteurs d'État dans la chambre obscure.
Neuf heures étaient l'heure indiquée ; mais, pour faire preuve de zèle d'abord, et ensuite par inquiétude personnelle, chacun avait voulu arriver le premier ; de sorte qu'à huit heures et demie, tous trois étaient réunis.

Ces trois hommes, dont les noms sont restés en exécration à Naples, et qui doivent être inscrits par l'historien sur les tables d'airain de la postérité, à côté de ceux des Laffemas et des Jeffreys, s'appelaient le prince de Castelcicala, Guidobaldi, Vanni.

Le prince de Castelcicala, le premier en grandeur, et, par conséquent, le premier en honte, était ambassadeur à Londres, lorsque la reine, ayant besoin de mettre sous la protection d'un des premiers noms de Naples ses vengeances publiques et privées, le rappela de son ambassade ; il lui fallait un grand seigneur qui fût disposé à tout sacrifier à son ambition et prêt à boire toute honte pourvu qu'il trouvât au fond du verre de l'or et des faveurs : elle pensa au prince de Castelcicala ; celui-ci accepta

sans discussion ; il avait compris qu'il y avait quelquefois plus à gagner à descendre qu'à monter, et, ayant calculé ce que pouvait attendre de la reconnaissance d'une reine l'homme qui se mettait au service de ses haines, de prince, il se faisait sbire et, d'ambassadeur, espion.

Guidobaldi n'était ni monté ni descendu en acceptant la mission qui lui était offerte : juge inique, magistrat prévaricateur, il était resté le même homme sans conscience qu'il avait toujours été ; seulement, honoré de la faveur royale, membre d'une junte d'État au lieu d'être membre d'un simple tribunal, il avait opéré sur une plus large base.

Mais, si craints et si exécrés que le fussent le prince de Castelcicala et le juge Guidobaldi, ils étaient cependant moins craints et moins détestés que le procureur fiscal Vanni ; celui-là, il n'y avait point encore de comparaison pour lui dans l'espèce humaine, et, si l'avenir lui réservait dans le Sicilien Speziale un hideux pendant, ce pendant était encore inconnu. – Fouquier-Tinville, me direz-vous ? Non, il faut être juste pour tous, même pour les Fouquier-Tinville. Celui-ci était l'accusateur du comité de salut public ; comme au sacrificateur, on lui amenait la victime et on lui disait : Tue !mais il ne l'allait point chercher ; il n'était pas tout à la fois comme Vanni, espion pour la découvrir, sbire pour l'arrêter, juge pour la condamner. « Que me reproche-t-on ? criait Fouquier-Tinville à ses juges, qui l'accusaient d'avoir fait tomber trois mille têtes ; est-ce que je suis un homme, moi ? Je suis une hache. Si vous me mettez en accusation, il faut y mettre aussi le couteau de la guillotine. »

Non, c'est dans le genre animal, c'est dans la famille des bêtes de nuit et de carnage, qu'il faut chercher l'équivalent de Vanni ; il

y avait en lui du loup et de l'hyène non seulement au moral, mais encore au physique ; il avait les bonds imprévus du premier lorsqu'il fallait saisir sa proie, la marche tortueuse et muette de la seconde lorsqu'il fallait s'en approcher. Il était plutôt grand que petit ; son regard était sombre et concentré ; son visage était couleur de cendre, et, comme ce terrible Charles d'Anjou, dont Villani nous a laissé un si magnifique portrait, il ne riait jamais et dormait peu.

La première fois qu'il vint prendre place à la première junte, dont il fit partie, il entra dans la salle des séances, le visage bouleversé par la terreur, – était-elle vraie ou fausse ? – les lunettes relevées sur le front, se heurtant à tous les meubles, à la table ; il vint à ses confrères, en s'écriant :

— Messieurs, messieurs, voilà deux mois que je ne dors point en voyant les dangers auxquels est exposé mon roi !

Et, comme, en toute occasion, il ne cessait de dire mon roi,le président de la junte, s'impatientant, lui répondit à son tour :

— Votre roi ! Qu'entendez-vous par ces mots, qui cachent votre orgueil sous l'apparence du zèle ? Pourquoi ne dites-vous pas comme nous simplement : notre roi ?

Nous répondrons pour Vanni, qui ne répondit point : – Celui qui dans un gouvernement faible et despotique dit : Mon roi,doit nécessairement l'emporter sur celui qui dit seulement : Notre roi.

Ce fut grâce au zèle de Vanni que, comme nous l'avons dit, les prisons s'emplirent de suspects ; de prétendus coupables furent entassés dans des cachots infects, privés d'air, de lumière et de pain ; une fois enfermé dans une de ces fosses, le prisonnier, qui

souvent ignorait la cause de son arrestation, ne savait plus, non seulement quand il serait mis en liberté, mais même en jugement. Vanni, suprême directeur de la douleur publique, cessait de s'occuper de ceux qui étaient en prison une fois qu'ils y étaient, mais s'occupait seulement de ceux qui restaient à emprisonner. Si une mère, si une femme, si un fils, si une sœur, si une amante, venaient prier Vanni pour un fils, pour un époux, pour un frère, pour un amant, la prière du suppliant ajoutait encore au délit du prisonnier ; si les solliciteurs recouraient au roi, la chose était plus qu'inutile, elle devenait dangereuse, parce qu'alors, du roi, Vanni en appelait à la reine, et que, si le roi pardonnait quelquefois, la reine ne pardonnait jamais.

Vanni, tout au contraire de Guidobaldi, – et c'était cela qui le rendait plus terrible encore, – s'était fait une réputation de juge intègre mais inflexible ; il réunissait à une ambition sans bornes une cruauté sans limites, et, pour le malheur de l'humanité, c'était en même temps un enthousiaste ; l'affaire qui l'occupait était toujours une affaire immense, attendu qu'il la regardait au microscope de son imagination. De tels hommes sont non seulement dangereux pour ceux qu'ils ont à juger, mais encore funestes pour ceux qui les font juges, parce que, ne sachant pas satisfaire leur ambition par des actions vraiment grandes, ils donnent une grandeur imaginaire à leurs petites actions, les seules qu'ils puissent produire.

Il avait commencé à se faire cette réputation de juge intègre, mais inflexible, dans la conduite qu'il avait tenue à l'égard du prince de Tarsia. Le prince de Tarsia, avant le cardinal Ruffo, avait dirigé la fabrique de soie de San Leucio : c'était une double erreur que le roi et le prince de Tarsia commettaient chacun de

son côté, le roi en nommant le prince de Tarsia à un tel poste, le prince de Tarsia en l'acceptant. Ignorant dans une question de comptabilité, mais incapable de frauder ; honnête homme lui-même, mais ne sachant pas s'entourer d'honnêtes gens, il se trouva, au bout de quelques années, dans la gestion du prince, un déficit de cent mille écus que Vanni fut chargé de liquider.

Rien n'était plus facile que cette liquidation. Le prince était riche à un million de ducats et offrait de payer ; mais, si le prince payait, il n'y avait plus de bruit, il n'y avait plus de scandale, et tout le bénéfice qu'espérait Vanni de cette affaire s'évanouissait ; en deux heures, la chose pouvait être terminée et le déficit comblé sans que la fortune du prince en souffrit une grave atteinte ; l'affaire, grâce au liquidateur, dura dix ans ; le déficit persista et le prince fut ruiné, d'argent et de réputation.

Mais Vanni eut un nom qui lui valut le sanglant honneur de faire partie de la junte d'État de 1796.

Une fois nommé, Vanni se mit à crier tout haut, à tous et partout, qu'il ne garantissait pas la sûreté de ses augustes souverains si on ne lui laissait pas incarcérer vingt mille jacobins à Naples seulement.

Chaque fois qu'il voyait la reine, il s'approchait d'elle, soit par un de ces bonds inattendus qu'il partageait avec le loup, soit par cette marche oblique qu'il tenait de l'hyène, et lui disait :

— Madame, je tiens le fil d'une conspiration ! Madame, je suis sur la trace d'un nouveau complot !

Et Caroline, qui se croyait entourée de complots et de conspirations, disait :

— Continuez, continuez, Vanni ! servez bien votre reine, et vous serez récompensé.

Cette terreur blanche dura plus de trois ans ; au bout de trois ans, l'indignation publique monta comme une marée d'équinoxe, et vint en quelque sorte battre les murs des prisons, où tant de prévenus étaient enfermés sans que jamais on eût pu prouver qu'un seul était coupable ; au bout de trois ans, les instructions, faites avec l'acharnement des haines politiques, n'avaient pu constater aucun délit ; Vanni recourut à une dernière espérance, se réfugia dans une dernière ressource, la torture.

Mais ce n'était point assez pour Vanni de la torture ordinaire : des traditions qui remontaient au Moyen Âge, époque depuis laquelle la torture n'avait point été appliquée, disaient que des esprits fermes, des corps robustes l'avaient supportée ; non, il réclamait la torture extraordinaire, que les anciens législateurs autorisaient dans les cas de lèse-majesté, et demandait que les chefs du complot, c'est-à-dire le chevalier Medici, le duc de Cassano, l'abbé Monticelli et sept ou huit autres, fussent soumis à cette torture qu'il spécifiait lui-même dans un de ces sourires fatals qui tordaient sa bouche lorsqu'il était dans l'espérance que cette faveur lui serait accordée : tormenti spietati come sopra cadaveri,c'est-à-dire des tourments pareils à ceux que l'on exercerait sur des cadavres.

La conscience des juges se révolta, et, quoique Guidobaldi et Castelcicala fussent pour la torture comme sur des cadavres,le tribunal la repoussa à l'unanimité moins leurs deux voix.

Cette unanimité était le salut des prisonniers et la chute de Vanni.

Les prisonniers furent mis en liberté, la junte fut dissoute par le dégoût public, et Vanni renversé de son fauteuil de procureur fiscal.

Ce fut alors que la reine lui tendit la main, qu'elle lui fit donner le titre de marquis, et que, de ces trois hommes qui avaient encouru l'exécration publique, elle forma son tribunal à elle, son inquisition privée, jugeant dans la solitude, frappant dans les ténèbres, non plus avec le fer du bourreau, mais avec le poignard du sbire.

Nous avons vu à l'œuvre Pasquale De Simone ; nous allons y voir Guidobaldi, Castelcicala et Vanni.

Les trois inquisiteurs d'État étaient donc réunis dans la chambre obscure ; ils étaient assis, inquiets et sombres, autour de la table verte, éclairée par la lampe de bronze ; l'abat-jour laissait leur visages dans l'ombre, de sorte que, d'un côté à l'autre de la table, ils ne se fussent point reconnus, s'ils n'eussent point su qui ils étaient.

Le message de la reine les troublait : un espion plus habile qu'eux avait-il découvert quelque complot ?

Chacun d'eux roulait donc en silence son inquiétude dans son esprit, sans en faire part à ses compagnons, attendant avec anxiété que la porte des appartements royaux s'ouvrit et que la reine parût.

Puis, de temps en temps, chacun jetait un regard rapide et ombrageux sur le coin le plus obscur de la chambre.

C'est que, dans ce coin, presque entièrement perdu dans l'ombre, à peine visible, se tenait le sbire Pasquale De Simone.

Peut-être en savait-il plus qu'eux, car, plus qu'eux encore, il était avant dans les secrets de la reine ; mais, quoiqu'ils lui donnassent des ordres, pas un des inquisiteurs d'État n'eût osé l'interroger.

Seulement, sa présence témoignait de la gravité de l'affaire.

Pasquale De Simone, aux yeux mêmes des inquisiteurs d'État, était un personnage bien plus effrayant que maître Donato.

Maître Donato, c'était le bourreau public et patenté : Pasquale De Simone, c'était le bourreau secret et mystérieux ; l'un était l'exécuteur de la loi, l'autre celui du bon plaisir royal.

Que le bon plaisir royal cessât de tenir pour ses fidèles Guidobaldi, Castelcicala, Vanni, il ne pouvait les déférer à la loi : ils savaient et eussent révélé trop de choses.

Mais il pouvait les désigner à Pasquale De Simone, faire un seul geste, et, alors, tout ce qu'ils savaient, tout ce qu'ils pouvaient dire ne les protégeait plus, mais au contraire les condamnait ; un coup bien appliqué entre la sixième et la septième côte gauche, tout était dit, les secrets mouraient avec l'homme, et son dernier soupir, pour celui qui passait à dix pas de l'endroit où il était frappé, n'était plus qu'une haleine du vent, plus triste, un souffle de la brise, plus mélancolique que les autres.

Neuf heures sonnèrent à cette horloge dont nous avons vu le timbre faire tressaillir la reine, la première fois qu'à sa suite nous introduisîmes le lecteur dans cette chambre, et, comme le dernier coup du marteau vibrait encore, la porte s'ouvrit et Caroline parut.

Les trois inquisiteurs d'État se levèrent d'un seul mouvement, saluèrent la reine et s'avancèrent vers elle. Elle tenait divers objets cachés sous un grand châle de cachemire rouge, jeté sur son épaule gauche plutôt en manière de manteau que de châle.

Pasquale De Simone ne bougea point ; la silhouette rigide du sbire resta collée contre la muraille, comme une figure de tapisserie.

La reine prit la parole sans même laisser aux inquisiteurs d'État le temps de lui adresser leurs hommages.

— Cette fois, monsieur Vanni, dit-elle, ce n'est point vous qui tenez le fil d'un complot, ce n'est point vous qui êtes sur la trace d'une conspiration, c'est moi ; mais, plus heureuse que vous qui avez trouvé les coupables sans trouver les preuves, j'ai trouvé les preuves d'abord, et, par les preuves, je vous apporte le moyens de trouver les coupables.

— Ce n'est cependant pas le zèle qui nous manque, madame, dit Vanni.

— Non, répondit la reine, puisque beaucoup même vous accusent d'en avoir trop.

— Jamais, quand il s'agit de Votre Majesté, dit le prince de Castelcicala.

— Jamais ! répéta comme un écho Guidobaldi.

Pendant ce court dialogue, la reine s'était approchée de la table ; elle écarta son châle et y déposa une paire de pistolets et une lettre encore légèrement teintée de sang.

Les trois inquisiteurs la regardèrent faire avec le plus grand étonnement.

— Asseyez-vous, messieurs, dit la reine. Marquis Vanni, prenez la plume et écrivez les instructions que je vais vous donner.

Les trois hommes s'assirent, et la reine, restant debout, le poing fermé et appuyé sur la table, enveloppée de son châle de pourpre comme une impératrice romaine, dicta les paroles suivantes :

— Dans la nuit du 22 au 23 septembre dernier, six hommes étaient réunis dans les ruines du château de la reine Jeanne ; ils en attendaient un septième, envoyé de Rome par le général Championnet. L'homme envoyé par le général Championnet avait quitté son cheval à Pouzzoles ; il y avait pris une barque, et, malgré la tempête qui menaçait, et qui, quelque temps après, éclata en effet, il s'avança par mer vers le palais en ruine où il était attendu. Au moment où la barque allait aborder, elle sombra ; les deux pêcheurs qui la conduisaient périrent ; le messager tomba à l'eau comme eux, mais, plus heureux qu'eux, se sauva. Les six conjurés et lui restèrent en conférence jusqu'à minuit et demi, à peu près. Le messager sortit le premier et s'achemina vers la rivière de Chiaia ; les six autres hommes quittèrent les ruines ; trois remontèrent le Pausilippe, trois autres suivirent en barque le bord de la mer en descendant du côté du château de l'Œuf. Un peu avant d'arriver à la fontaine du Lion, le messager fut assassiné…

— Assassiné ! s'écria Vanni ; et par qui ?

— Cela ne nous regarde point, répondit la reine d'un ton glacé ; nous n'avons pas à poursuivre ses assassins.

Vanni vit qu'il avait fait fausse route et se tut.

— Avant de tomber, il tua deux hommes avec les pistolets que voici, et en blessa deux avec le sabre que vous trouverez dans cette armoire. (Et la reine indiqua l'armoire où, quinze jours auparavant, elle avait enfermé le sabre et le manteau.) Le sabre, vous pourrez le voir, est de fabrique française ; mais les pistolets, vous pourrez le voir aussi, sont des manufactures royales de Naples ; ils sont marqués d'une N., première lettre du nom de baptême de leur propriétaire.

Pas un souffle n'interrompit la reine ; on eût dit que ses trois auditeurs étaient de marbre.

— Je vous ai dit, continua-t-elle, que le sabre était de fabrique française ; mais, au lieu de l'uniforme que le messager portait en arrivant et qui avait été mouillé par la pluie et par l'eau de mer, il portait une houppelande de velours vert à brandebourgs qui lui avait été prêtée par un des six conjurés. Le conjuré qui lui avait prêté cette redingote avait oublié dans la poche une lettre ; c'est une lettre de femme, une lettre d'amour, adressée à un jeune homme dont le nom est Nicolino. Les N incrustées sur les pistolets prouvent qu'ils appartiennent à la même personne à laquelle est adressée la lettre, et qui, en prêtant la redingote, a prêté aussi les pistolets.

— Cette lettre, dit Castelcicala après l'avoir examinée avec soin, n'a pour toute signature qu'une initiale, un E.

— Cette lettre, dit la reine, est de la marquise Elena de San Clemente.

Les trois inquisiteurs se regardèrent.

— Une des dames d'honneur de Votre Majesté, je crois, fit Guidobaldi.

— Une de mes dames d'honneur, oui, monsieur, répondit la reine avec un singulier sourire, qui semblait dénier à la marquise de San Clemente la qualification de dame d'honneurque Guidobaldi lui donnait. Or, comme les amants sont encore, à ce qu'il paraît, dans leur lune de miel, j'ai donné ce matin congé à la marquise de San Clemente, qui était de service près de moi demain, et qui sera remplacée demain par la comtesse de San Marco. Or, écoutez bien ceci, continua la reine.

Les trois inquisiteurs se rapprochèrent de Caroline en s'allongeant sur la table et entrèrent dans le cercle de lumière versé par la lampe, de manière que leurs trois têtes, restées jusque-là dans l'ombre, se trouvèrent tout à coup éclairées.

— Or, écoutez bien ceci : il est probable que la marquise de San Clemente, ma dame d'honneur,comme vous l'appelez, monsieur Guidobaldi, ne dira pas à son mari un mot du congé que je lui donne, et consacrera toute la journée de demain à son cher Nicolino ; vous comprenez maintenant, n'est-ce pas ?

Les trois hommes levèrent leurs yeux interrogateurs sur la reine ; ils n'avaient point compris.

Caroline continua.

— C'est bien simple cependant, dit-elle. Pasquale De Simone entoure avec ses hommes le palais de la marquise de San Clemente ; ils la voient sortir, ils la suivent sans affectation ; le rendez-vous est dans une maison tierce ; ils reconnaissent le Nicolino, ils laissent aux amants tout le loisir d'être ensemble. La mar-

quise sort probablement la première, et, quand Nicolino sort à son tour, ils arrêtent Nicolino, mais sans lui faire aucun mal… La tête de celui qui le toucherait autrement que pour le faire prisonnier, dit la reine en élevant la voix et en fronçant le sourcil, me répondrait de sa vie ! Les hommes de Pasquale De Simone le prennent donc vivant, le conduisent au château Saint-Elme et le recommandent tout particulièrement au gouverneur, qui choisit pour lui un de ses cachots les plus sûrs. S'il consent à nommer ses complices, tout va bien ; s'il refuse, alors, Vanni, cela vous regarde ; vous n'aurez plus un tribunal stupide pour vous empêcher de donner la torture, et vous agirez comme sur un cadavre.Est-ce clair, cela, messieurs ? Et, quand je me mêle de découvrir des conspirations, suis-je un bon limier ?

— Tout ce que fait la reine est marqué au coin du génie, dit Vanni en s'inclinant. Votre Majesté a-t-elle d'autres ordres à nous donner ?

— Aucun, répliqua la reine. Ce que le marquis Vanni vient d'écrire vous servira de règle à tous trois ; après le premier interrogatoire, vous me rendrez compte. Prenez le manteau et le sabre qui se trouvent dans cette armoire, les pistolets et la lettre qui se trouvent sur cette table comme preuves de conviction, et que Dieu vous garde !

La reine fit aux trois inquisiteurs un salut de la main ; tous trois saluèrent profondément et sortirent à reculons.

Lorsque la porte se fut refermée derrière eux, Caroline fit un signe à Pasquale De Simone ; le sbire s'approcha au point de n'être séparé de la reine que par la largeur de la table.

— Tu as entendu ? lui dit la reine en jetant sur la table une bourse pleine d'or.

— Oui, Votre Majesté, répondit le sbire en prenant la bourse et en remerciant par un salut.

— Demain, ici, à la même heure, tu te trouveras pour me rendre compte de ce qui se sera passé.

Le lendemain, à la même heure, la reine apprenait de la bouche de Pasquale que l'amant de la marquise de San Clemente, surpris à l'improviste, avait été arrêté à trois heures de l'après-midi sans avoir pu opposer aucune résistance, conduit au château Saint-Elme et écroué.

Elle apprit, en outre, que cet amant était Nicolino Caracciolo, frère du duc de Roccaromana et neveu de l'amiral.

— Ah ! murmura-t-elle, si nous avions le bonheur que l'amiral en fût !

q

## Chapitre 47 Le départ

Quinze jours après les événements que nous avons racontés dans le précédent chapitre, c'est-à-dire après l'arrestation de Nicolino Caracciolo, par une de ces belles journées où l'automne napolitain rivalise avec le printemps et l'été des autres pays, la population, non seulement de Naples tout entière, mais encore des villes voisines et des villages voisins, se pressait aux abords du palais royal, encombrant d'un côté la descente du Géant, de l'autre To-

ledo, et, en face de la grande entrée du château, toutes les rues qui aboutissaient à cette large place avant que l'église Saint-François-de-Paule, résultat d'un vœu postérieur à l'époque à laquelle nous sommes arrivés, fût bâtie ; mais à toutes les extrémités des rues aboutissant à cette place, appelée aujourd'hui place du Plébiscite, un cordon de troupes empêchait le peuple d'aller plus loin.

C'est qu'au centre de la place, le général Mack paradait au milieu d'un brillant état-major composé d'officiers supérieurs parmi lesquels on distinguait le général Micheroux et le général de Damas, deux émigrés français qui avaient mis leur haine et leur épée au service de l'ennemi le plus acharné de la France ; le général Naselli, qui devait commander le corps d'expédition dirigé sur la Toscane ; le général Parisi, le général de Gambs et le général Fonseca, les colonels San Filippo et Giustini, et avec eux, tenant le rang d'officiers d'ordonnance, les représentants des plus illustres familles de Naples.

Ces officiers étaient couverts de croix de tous les pays, de cordons de toutes les couleurs ; leurs uniformes étincelaient de broderies d'or ; sur leurs chapeaux à trois cornes ondoyaient ces panaches tant aimés des peuples méridionaux. Ils s'élançaient rapidement d'un bout à l'autre de la place, sous prétexte de porter des ordres, mais en réalité pour faire admirer leur bonne mine et la grâce avec laquelle ils manœuvraient leurs chevaux. À toutes les fenêtres donnant sur la place, à toutes celles d'où la vue pouvait y pénétrer, des femmes en grande toilette, ombragées par les drapeaux blancs des Bourbons et les drapeaux rouges de l'Angleterre, les saluaient en agitant leurs mouchoirs. Les cris de « Vive le roi ! vive l'Angleterre ! vive Nelson ! mort aux Français ! »

s'élevaient comme des bouffées de menaces, comme des rafales de tempête, au milieu de la houle humaine dont les vagues venaient battre les digues qu'elles menaçaient à tout moment de renverser. Ces cris, partis du fond de la rue, montaient de fenêtre en fenêtre, comme ces serpents de flamme qui vont allumer les feux d'artifice jusqu'aux derniers étages, et allaient mourir sur les terrasses couvertes de spectateurs.

Tout cet état-major galopant sur la place, tout ce peuple entassé dans les rues, toutes ces dames agitant leurs mouchoirs, tous ces spectateurs encombrant les terrasses, tout cela attendait le roi Ferdinand, allant se mettre à la tête de son armée pour marcher de sa personne contre les Français.

Depuis huit jours déjà, la guerre était hautement décidée ; les prêtres prêchaient dans les églises, les moines tonnaient sur les places et dans les carrefours, montés sur les bornes ou sur des tréteaux ; les proclamations de Ferdinand couvraient toutes les murailles. Elles déclaraient que le roi avait fait tout ce qu'il avait pu pour conserver l'amitié des Français, mais que l'honneur napolitain était outragé par l'occupation de Malte, fief du royaume de Sicile, qu'il ne pouvait tolérer l'envahissement des États du pape, qu'il aimait comme son antique allié, et qu'il respectait comme chef de l'Église, et qu'en conséquence il faisait marcher son armée pour restituer Rome à son légitime souverain.

Puis, s'adressant directement au peuple, il lui disait :

« Si j'avais pu obtenir cet avantage par tout autre sacrifice, je n'eusse point hésité à le faire ; mais quel espoir de succès y eût-il eu après tant de funestes exemples qui vous sont tous bien connus ? Plein de confiance dans la bonté du Dieu des armées,

qui guidera mes pas et dirigera mes opérations, je pars à la tête des courageux défenseurs de la patrie. Je vais avec la plus grande joie braver tous les dangers pour l'amour de mes compatriotes, de mes frères et de mes enfants ; car je vous ai toujours considérés comme tels. Soyez fidèles à Dieu, obéissez aux ordres de ma bien-aimée compagne, que je charge du soin de gouverner en mon absence. Je vous recommande de la respecter et de la chérir comme une mère. Je vous laisse aussi mes enfants, continuait-il, qui ne doivent pas vous être moins chers qu'à moi. Quels que soient les événements, souvenez-vous que vous êtes Napolitains, que, pour être brave, il suffit de le vouloir et qu'il vaut mieux mourir glorieusement pour la cause de Dieu et pour celle de son pays, que de vivre dans une fatale oppression. Que le ciel répande sur vous ses bénédictions ! Tel est le vœu de celui qui, tant qu'il vivra, conservera pour vous les tendres sentiments d'un souverain et d'un père. »

C'était la première fois que le roi de Naples s'adressait directement à son peuple, lui parlait de son amour pour lui, lui vantait sa paternité, en appelait à son courage et lui confiait sa femme et ses enfants. Depuis la bataille de Velletri, qui avait été gagnée en 1744 par les Espagnols sur les Allemands, et qui avait assuré le trône à Charles III, les Napolitains n'avaient entendu le canon que les jours de grandes fêtes ; ce qui n'empêchait point que, dans leur orgueil national, il ne se crussent les premiers soldats du monde.

Quant à Ferdinand, il n'avait jamais eu l'occasion de prouver ni son courage ni ses talents militaires ; donc, on ne pouvait l'accuser d'avance ni d'incapacité ni de faiblesse. Lui seul savait que

penser de lui-même, et il s'en était expliqué en présence de Mack, comme on l'a vu, avec son cynisme ordinaire.

Or, c'était déjà un grand progrès social qu'ayant à prendre une décision aussi grave que celle de la guerre, ayant à combattre un ennemi aussi dangereux que l'étaient les Français, il s'adressât à son peuple pour se justifier bien ou mal, devant ses sujets, de cette nécessité dans laquelle il s'était mis de les faire tuer.

Il est vrai que, sans compter l'aide de l'Autriche, de laquelle, après la lettre qu'il avait reçue, il ne faisait aucun doute, il comptait sur une division du côté du Piémont. Une dépêche particulière avait été écrite par le prince Belmonte au chevalier Priocca, ministre du roi de Sardaigne. Si nous n'avions pas le texte de cette dépêche sous les yeux, et si, par conséquent, nous n'étions pas certain de son authenticité, nous hésiterions à la reproduire, tant le droit des nations, tant la morale divine et humaine nous y semblent outrageusement violés.

La voici :

Monsieur le chevalier,

Nous savons que, dans le conseil de Sa Majesté le roi de Sardaigne, plusieurs ministres circonspects, pour ne pas dire timides, frémissent à l'idée de parjure et de meurtre, comme si le dernier traité d'alliance entre la France et la Sardaigne était un acte politique de nature à être respecté ! N'a-t-il pas été dicté par la force oppressive du vainqueur ? n'a-t-il pas été accepté sous l'empire de la nécessité ? De pareils traités ne sont que des injustices du plus fort à l'égard de l'opprimé, qui, en les violant, s'en dégage à la première occasion que lui offre la faveur de la fortune.

Quoi ! en présence de votre roi prisonnier dans sa capitale, entouré de baïonnettes ennemies, vous appelleriez parjure ne point tenir les promesses arrachées par la nécessité, désapprouvées par la conscience ? Vous appelleriez assassinat l'extermination de vos tyrans ? La faiblesse des opprimés ne pourra donc jamais espérer aucun secours légitime contre la force qui les opprime ?

Les bataillons français, pleins de confiance et de sécurité dans la paix, sont disséminés dans le Piémont ; excitez le patriotisme du peuple jusqu'à l'enthousiasme et la fureur, de sorte que tout Piémontais aspire à l'honneur d'abattre un ennemi de la patrie ; ces meurtres partiels profiteront plus au Piémont que des victoires remportées sur le champ de bataille, et jamais la postérité équitable ne donnera le nom de trahison à des actes énergiques de tout un peuple qui passe sur le cadavre de ses oppresseurs pour reconquérir sa liberté. Nos braves Napolitains, sous la conduite du général Mack, donneront les premiers le signal de mort contre l'ennemi des trônes et des peuples, et peut-être seront-ils déjà en marche quand cette lettre vous parviendra.

Toutes ces excitations avaient soulevé dans le peuple napolitain, si facile à porter aux extrêmes, un enthousiasme qui tenait du délire. Ce roi qui, second Godefroy de Bouillon, entreprenait la guerre sainte, ce champion de l'Église qui volait au secours des autels abattus, de la religion profanée, c'était l'exemple de la chrétienté, c'était l'idole de Naples, et quiconque se fut hasardé dans cette foule, vêtu d'un pantalon ou coiffé à la Titus, eût couru le risque de la vie ; aussi tous ceux qui pouvaient être soupçonnés de jacobinisme, c'est-à-dire de désirer le progrès, de désirer l'instruction, de regarder enfin la France comme l'initiatrice des peuples à la civilisation ; aussi ceux-là étaient-ils prudemment

enfermés chez eux et se gardaient-ils bien de se mêler à cette foule.

Et cependant, si bien disposée qu'elle fût, elle n'en commençait pas moins à s'impatienter, – car c'était la même qui injurie saint Janvier lorsqu'il tarde à faire son miracle, – et le roi, dont la présence était annoncée pour neuf heures, n'avait point encore paru, quoique toutes les horloges de toutes les églises de Naples eussent sonné dix heures et demie ; or, on savait cela, le roi n'avait point l'habitude de se faire attendre ; à ses rendez-vous de chasse, il arrivait toujours le premier ; au théâtre, quoiqu'il sût parfaitement que le rideau ne se lèverait point avant qu'il fût dans la salle, il arrivait toujours pour le lever du rideau, que trois ou quatre fois à peine dans sa vie, il avait retardé ; quant à manger son macaroni, divertissement qu'il savait être impatiemment attendu de tout le parterre, jamais il ne dépassait le moment où le Temps, qui sert d'horloge à Saint-Charles, marquait dix heures avec la pointe de sa faux. D'où venait donc ce peu d'empressement de se rendre aux désirs d'un peuple auquel, dans ses proclamations, il dispensait tant d'amour ? C'est que ce roi entreprenait une aventure bien autrement hasardeuse que celle de courre le cerf, le daim ou le sanglier, d'affronter à Saint-Charles deux actes d'opéra et trois actes de ballet ; le roi jouait un jeu qu'il n'avait point joué encore et auquel il avait la conscience de son peu d'habileté ; il ne se hâtait donc point de relever ses cartes.

Enfin les tambours battirent aux champs, les quatre musiques disposées aux quatre angles de la place éclatèrent toutes les quatre en même temps, les fenêtres de la façade du palais donnant sur le balcon s'ouvrirent, et les balcons furent envahis, celui du milieu par la reine, le prince royal, la princesse de Calabre, les

princes et les princesses de la famille royale, sir William et lady Hamilton, et par Nelson, Troubridge et Ball, enfin par les sept ministres. Les autres balcons furent occupés par les dames d'honneur, les chevaliers d'honneur, les chambellans de service et tous ceux qui de près ou de loin tenaient à la cour ; et, en même temps, au milieu de cris frénétiques, de hourras assourdissants, le roi lui-même, dans l'encadrement de la grande porte du palais, parut à cheval, escorté par les princes de Saxe et de Philippsthal, et suivi de son aide de camp de confiance, le marquis Malaspina, que nous avons déjà entrevu près de lui sur la galère capitane et de son ami particulier le duc d'Ascoli, – dont la connaissance pour nous date du même jour, – ami sans lequel le roi avait déclaré ne vouloir point partir, et qui, quoi qu'il n'eût aucun grade dans l'armée, avait consenti avec joie à suivre son souverain.

Le roi, à cheval, regagnait une partie des avantages qu'il perdait à pied ; d'ailleurs, il était, avec le duc de Roccaromana, le meilleur cavalier de son royaume, et, quoiqu'il se tint un peu courbé, il avait beaucoup plus de grâce à cet exercice qu'à aucun autre.

Cependant, avant même d'avoir dépassé la grande porte, soit hasard, soit présage, son cheval, ordinairement sûr et doux, fit un écart qui eût désarçonné tout autre écuyer, puis, refusant d'entrer dans la place, se cabra au point qu'il manqua de se renverser sur son cavalier ; mais le roi lui rendit la main, lui enfonça les éperons dans le ventre, et, d'un seul bond, comme s'il eût eu quelque obstacle invisible à franchir, le cheval se trouva sur la place.

— Mauvais augure ! dit au duc d'Ascoli le marquis Malaspina, homme d'esprit et frondeur enragé ; un Romain rentrerait chez lui.

Mais le roi, qui avait assez des préjugés modernes, auxquels il faisait une large part, sans songer à ceux de l'Antiquité, que d'ailleurs il ne connaissait point, le sourire sur les lèvres, et tout fier de montrer son habileté à une pareille galerie, s'élança au milieu du cercle que les généraux avaient formé pour le recevoir ; il était vêtu d'un brillant uniforme de feld-maréchal autrichien, couvert de broderies et de cordons ; sur son chapeau flottait un panache rival pour la blancheur et le volume de celui de son aïeul Henri IV à Ivry, et que l'armée devait suivre, non pas comme celui du vainqueur de Mayenne sur la route de l'honneur et de la victoire, mais sur celle de la défaite et de la honte.

À la vue du roi, nous l'avons dit, les cris, les hourras, les acclamations avaient retenti et grandi comme un tonnerre. Le roi, tout fier de son triomphe, eut sans doute alors un moment confiance en lui-même ; il fit pivoter son cheval pour faire face à la reine, et la salua en levant son chapeau.

Alors, tous les balcons du palais s'animèrent à leur tour ; des cris s'en échappèrent, les mouchoirs volèrent en l'air, les enfants tendirent les bras au roi, la foule se joignit à cette démonstration, qui devint universelle et à laquelle se mêlèrent les vaisseaux de la rade en se pavoisant et les canons des forts en multipliant les salves de l'artillerie.

En même temps, par la pente de l'arsenal, montèrent, avec un bruit retentissant et guerrier, vingt-cinq pièces de canon avec leurs fourgons et leurs artilleurs ; ces vingt-cinq pièces de canon

étaient destinées au corps d'armée du centre, c'est-à-dire à celui à la tête duquel devaient marcher le roi et le général Mack ; enfin venait le trésor de l'armée, enfermé dans des voitures de fer.

Onze heures sonnèrent à l'église Saint Ferdinand.

C'était l'heure du départ, ou plutôt on était en retard d'une heure : l'heure du départ était dix heures.

Le roi voulut finir par un coup de théâtre.

— Mes enfants ! cria-t-il en étendant les bras vers le balcon où étaient, avec les jeunes princesses, les jeunes princes Léopold et Albert.

Ceux-ci étaient les deux derniers fils du roi : l'un âgé de neuf ans, Léopold, qui fut depuis le prince de Salerne, favori de la reine ; Albert, le favori du roi, âgé de six ans, et dont les jours étaient déjà comptés.

Les deux enfants, en s'entendant appeler par le roi, disparurent du balcon, descendirent avec leurs professeurs, et, leur échappant dans les escaliers, s'élancèrent par la grande porte, s'aventurant, avec l'insoucieux courage de la jeunesse, au milieu des chevaux encombrant la place, et coururent au roi.

Le roi les prit tour à tour, et, les soulevant de terre, les embrassa.

Puis il les montra au peuple en criant d'une voix forte et qui fut entendue des premiers rangs et, par les premiers, communiquée aux derniers :

— Je vous les recommande, mes amis ; c'est, après la reine, ce que j'ai de plus précieux au monde.

Et, rendant les enfants à leurs précepteurs, il ajouta en tirant son épée avec ce même geste qu'il avait trouvé si ridicule lorsque Mack avait tiré la sienne :

— Et moi, moi, je vais vaincre ou mourir pour vous !

À ces paroles, l'émotion monta à son comble ; les jeunes princesses pleurèrent, la reine porta son mouchoir à ses yeux, le duc de Calabre leva les mains au ciel, comme pour appeler la bénédiction de Dieu sur la tête de son père, les professeurs prirent les jeunes princes dans leurs bras, les emportèrent malgré leurs cris, et la foule éclata en hourras et en sanglots.

L'effet désiré était produit ; demeurer plus longtemps, c'était l'amoindrir ; les trompettes donnèrent le signal du départ et se mirent en marche. Un petit corps de cavalerie, stationnant largo San Ferdinando, se rangea à leur suite et fit tête de colonne ; le roi s'avança immédiatement après, au milieu d'un grand espace vide, saluant le peuple, qui répondait par les cris de « Vive Ferdinand IV ! Vive Pie VI ! Mort aux Français ! »

Mack et tout l'état-major venaient après le roi ; après l'état-major, tout ce formidable appareil que nous avons dit, suivi lui-même d'un petit corps de cavalerie comme celui qui marchait en tête.

Avant de quitter tout à fait la place du Château, le roi se retourna une dernière fois pour saluer la reine et dire adieu à ses enfants.

Puis il s'engouffra dans la longue rue de Tolède, qui, par largo Mercatello, Port'Alba et largo delle Pigne, devait le conduire sur la route de Capoue, où la suite du roi allait faire sa première sta-

tion, tandis que le roi ferait, à Caserte, ses adieux réels à sa femme et à ses enfants et une dernière visite à ses kangourous. Ce que le roi regrettait le plus à Naples, c'était sa crèche, qu'il laissait inachevée.

Hors de la ville, une voiture l'attendait ; il y monta avec le duc d'Ascoli, le général Mack, le marquis Malaspina, et tous quatre allèrent tranquillement attendre à Caserte, où devaient, deux heures après, les rejoindre la reine, la famille royale et les intimes de la cour, le départ du lendemain, qui devait être la véritable entrée en campagne.

q

## Chapitre 48 Quelques pages d'histoire

Quoique nous n'ayons nullement l'intention de nous faire l'historien de cette campagne, force nous est de suivre le roi Ferdinand dans sa marche triomphale au moins jusqu'à Rome, et de recueillir les événements les plus importants de cette marche.

L'armée du roi de Sicile avait déjà, depuis plus d'un mois, pris ses positions de cantonnement ; elle était divisée en trois corps : vingt-deux mille hommes campaient à San Germano, seize mille dans les Abruzzes, huit mille dans la plaine de Sessa, sans compter six mille hommes à Gaète, prêts à se mettre en marche, comme arrière-garde, au premier pas que les trois premiers corps feraient en avant, et huit mille prêts à faire voile pour Livourne sous les ordres du général Naselli. Le premier corps devait mar-

cher sous les ordres du roi en personne, le second sous ceux du général Micheroux, le troisième sous ceux du général de Damas.

Mack, nous l'avons dit, conduisait le premier corps.

C'étaient donc cinquante-deux mille hommes, sans compter le corps de Naselli, qui marchaient contre Championnet et ses neuf ou dix mille hommes.

Après trois ou quatre jours passés au camp de San Germano, pendant lesquels la reine et Emma Lyonna, habillées toutes deux en amazones et montant de fringants chevaux pour faire admirer leur adresse, passèrent la revue du premier corps d'armée, et, par tous les moyens possibles, bonnes paroles et gracieux sourires aux officiers, double paye et distribution de vin aux soldats, exaltèrent de leur mieux l'enthousiasme de l'armée, on se quitta en augurant la victoire ; et, tandis que la reine, Emma Lyonna, sir William Hamilton, Horace Nelson et les ambassadeurs et les barons invités à ces fêtes guerrières regagnaient Caserte, l'armée, à un signal donné, se mit en marche le même jour, à la même heure, sur trois points différents.

Nous avons vu les ordres donnés par le général Macdonald au nom du général Championnet, le jour où nous avons introduit nos lecteurs au palais Corsini et où nous les avons fait assister aux arrivées successives de l'ambassadeur français et du comte de Ruvo ; ces ordres, on se le rappelle, étaient d'abandonner toutes les places et toutes les positions à l'approche des Napolitains ; on ne sera donc point étonné de voir, devant l'agression du roi Ferdinand, toute l'armée française se mettre en retraite.

Le général Micheroux, formant l'aile droite avec dix mille soldats, traversa le Tronto, poussa devant lui la faible garnison fran-

çaise d'Ascoli, et, par la voie Émilienne, prit la direction de Porto de Fermo ; le général de Damas, formant l'aile gauche, suivit la voie Appienne, et le roi, conduisant le centre, partit de San Germano et, ainsi que l'avait arrêté Mack dans son plan de campagne, marcha sur Rome par la route de Ceprano et Frosinone.

Le corps d'armée du roi arriva à Ceprano vers neuf heures du matin, et le roi fit halte dans la maison du syndic pour déjeuner. Le déjeuner fini, le général Mack, à qui le roi, depuis le départ de San Germano, faisait l'honneur de l'admettre à sa table, demanda la permission d'appeler près de lui son aide de camp, le major Riesack.

C'était un jeune Autrichien de vingt-six à vingt-huit ans, ayant reçu une excellente éducation, parlant le français comme sa langue maternelle, et très distingué sous son élégant uniforme. Il se rendit immédiatement aux ordres de son général.

Le jeune officier salua respectueusement le roi d'abord, puis son général, et attendit les ordres qu'il était venu recevoir.

— Sire, dit Mack, il est dans les usages de la guerre, et surtout parmi les gens comme il faut, que l'on prévienne l'ennemi que l'on va attaquer ; je crois donc de mon devoir de prévenir le général républicain que nous venons de traverser la frontière.

— Vous dites que c'est dans les usages de la guerre ? fit le roi.

— Oui, sire.

— Alors, prévenez, général, prévenez.

— D'ailleurs, en apprenant que nous marchons contre lui avec des forces imposantes, peut-être cédera-t-il la place.

— Ah ! dit le roi, voilà qui serait tout à fait galant de sa part.

— Votre Majesté permet donc ?

— Je le crois bien, pardieu ! que je permets.

Mack fit tourner sa chaise sur un pied, et, appuyant son coude sur la table :

— Major Ulrich, dit-il, mettez-vous à ce bureau et écrivez.

Le major prit une plume.

— Écrivez, continua Mack, de votre plus belle écriture ; car il est possible que le général républicain auquel elle est adressée ne sache pas lire très couramment ; ces messieurs ne sont pas forts, généralementparlant, continua Mack en riant du joli mot qu'il venait de faire, et je ne veux pas, s'il s'obstine à rester, qu'il puisse dire qu'il ne m'a pas compris.

— Si c'est au général Championnet, monsieur le baron, répliqua le jeune homme, que cette lettre est adressée, je ne crois pas que Votre Excellence ait rien de pareil à craindre. J'ai entendu dire que c'était un des hommes les plus lettrés de l'armée française ; je ne m'en tiens pas moins prêt à exécuter les ordres de Votre Excellence.

— Et c'est ce que vous avez de mieux à faire, répliqua Mack un peu blessé de l'observation du jeune homme, et en faisant un signe impératif de la tête.

Le major s'apprêta à écrire.

— Votre Majesté me laisse libre dans ma rédaction ? demanda au roi le général Mack.

— Parfaitement, parfaitement, répondit le roi, attendu que, si j'écrivais moi-même à votre citoyen général, si lettré qu'il soit, je crois qu'il aurait de la peine à s'en tirer.

— Écrivez, monsieur, dit Mack.

Et il dicta la lettre ou plutôt l'ultimatum suivant, qui n'est rapporté dans aucune histoire, que nous copions sur le double officiel envoyé à la reine, et qui est un modèle d'impertinence et d'orgueil :

Monsieur le général,

Je vous déclare que l'armée sicilienne, que j'ai l'honneur de commander sous les ordres du roi en personne, vient de traverser la frontière pour se mettre en possession des États romains, révolutionnés et usurpés depuis la paix de Campo Formio, révolution et usurpation qui n'ont point été reconnues par Sa Majesté Sicilienne, ni par son auguste allié l'empereur et roi ; je demande donc que, sans le moindre délai, vous fassiez évacuer dans la république cisalpine les troupes françaises qui se trouvent dans les États romains, et que vous en fassiez autant de toutes les places qu'elles occupent. Les généraux commandant les diverses colonnes des troupes de Sa Majesté Sicilienne ont l'ordre le plus positif de ne point commencer les hostilités là où les troupes françaises se retireront sur ma signification, mais d'employer la force au cas où elles résisteraient.

Je vous déclare, en outre, citoyen général, que je regarderai comme un acte d'hostilité que les troupes françaises mettent le pied sur le territoire du grand-duc de Toscane. J'attends votre réponse sans le moindre retard et vous prie de me renvoyer le major Reisack, que je vous expédie, quatre heures après avoir reçu

ma lettre. La réponse devra être positive et catégorique. Quant à la demande d'évacuer les États romains et de ne point mettre le pied dans le grand-duché de Toscane, une réponse négative sera considérée comme une déclaration de guerre de votre part, et Sa Majesté Sicilienne saura soutenir, l'épée à la main, les justes demandes que je vous adresse en son nom.

J'ai l'honneur, etc.

— C'est fait, mon général, dit le jeune officier.

— Le roi n'a point d'observations à faire ? demanda Mack à Ferdinand.

— C'est vous qui signez, n'est-ce pas ? dit le roi.

— Sans doute, sire.

— Eh bien, alors !...

Et il acheva le sens suspendu de sa phrase par un mouvement d'épaules qui voulait dire : « Faites comme vous l'entendrez. »

— D'ailleurs, dit Mack, c'est ainsi que nous autres, gens de nom et de race, devons parler à ces sans-culottes de républicains.

Et, prenant la plume des mains du major, il signa ; puis, la lui rendant :

— Maintenant, dit-il, mettez l'adresse.

— Voulez-vous la dicter comme le reste de la lettre, monsieur ? demanda le jeune officier.

— Comment ! vous ne savez pas écrire une adresse à présent ?

— Je ne sais si je dois dire monsieur le général ou citoyen général.

— Mettez citoyen,dit Mack ; pourquoi donner à ces gens-là un autre titre que celui qu'ils prennent ?

Le jeune homme écrivit l'adresse, cacheta la lettre et se leva.

— Maintenant, monsieur, dit Mack, vous allez monter à cheval et porter cette lettre le plus rapidement possible au général français. Je lui donne, comme vous l'avez vu, quatre heures pour prendre une décision. Vous pouvez attendre sa décision pendant quatre heures, mais pas une minute de plus. Quant à nous, nous continuerons de marcher ; il est probable qu'à votre retour, vous nous trouverez entre Anagni et Valmonton.

Le jeune homme s'inclina devant le général, salua profondément le roi, et partit pour accomplir sa mission.

Aux avant-postes français, qu'il rencontra à Frosinone, il fut arrêté ; mais, lorsqu'il eut décliné ses titres au général Duhesme, qui dirigeait la retraite sur ce point, et montré la dépêche qu'il était chargé de remettre à Championnet, le général ordonna de le laisser passer. Cet obstacle franchi, le messager continua son chemin vers Rome, où il arriva le lendemain vers neuf heures et demie du matin.

À la porte San Giovanni, il lui fut fait quelques nouvelles difficultés ; mais, sa dépêche exhibée, l'officier français qui avait la garde de cette porte, demanda au jeune major s'il connaissait Rome, et, sur sa réponse négative, il lui donna un soldat pour le conduire au palais du général.

Championnet venait de faire une promenade sur les remparts ou plutôt autour des remparts, avec son aide de camp Thiébault, celui de tous ses officiers qu'il aimait le mieux après Salvato, et le général du génie Éblé, arrivé seulement depuis deux jours, lorsqu'à la porte du palais Corsini, il trouva un paysan qui l'attendait ; ce paysan, par son costume, semblait appartenir à l'ancienne province du Samnium.

Le général descendit de cheval et s'approcha de lui, comprenant à première vue que c'était à lui que cet homme avait affaire. Thiébault voulut retenir Championnet, car les assassinats de Basseville et de Duphot étaient encore présents à sa mémoire ; mais le général écarta son aide de camp et s'avança vers le paysan.

— D'où viens-tu ? demanda-t-il.

— Du Midi, répondit le Samnite.

— As-tu un mot de reconnaissance ?

— J'en ai deux : Napoliet Roma.

— Ton message est-il verbal ou écrit ?

— Écrit.

Et il lui présenta une lettre.

— Toujours de la même personne ?

— Je ne sais pas.

— Y a t-il une réponse ?

— Non.

Championnet ouvrit la lettre ; elle avait cinq jours de date ; il lut :

Le mieux se soutient ; le blessé s'est levé hier pour la première fois et a fait plusieurs tours dans sa chambre, appuyé au bras de sa sœur de charité. À moins d'imprudence grave, on peut répondre de sa vie.

— Ah ! bravo ! s'écria Championnet.

Et, reportant les yeux sur la lettre, il continua :

Un des nôtres a été trahi ; on croit qu'il est enfermé au fort Saint-Elme ; mais, s'il y a à craindre pour lui, il n'y a point à craindre pour nous : c'est un garçon de cœur qui se ferait plutôt hacher en morceaux que de rien dire.

Le roi et l'armée sont, dit-on, partis hier de San Germano ; l'armée se compose de 52 000 hommes, dont 30 000 marchent sous les ordres du roi ; 12 000, sous les ordres de Micheroux ; 10 000, sous les ordres de Damas, sans compter 8 000 qui partent de Gaète, conduits par le général Naselli, et escortés par Nelson et une partie de l'escadre anglaise, pour débarquer en Toscane.

L'armée traîne avec elle un parc de cent canons et est abondamment pourvue de tout.

Liberté, égalité, fraternité.

P.-S. – Le mot d'ordre du prochain messager seraSaint-AngeetSaint-Elme.

Championnet chercha des yeux le paysan, il avait disparu ; alors, passant la lettre au général Éblé en lui faisant signe de la

tête d'entrer au palais :

— Tenez, Éblé, lui dit-il, lisez ceci ; il y a, comme on dit chez nous, à boire et à manger.

Puis, à son aide de camp Thiébault :

— Le principal, dit-il, est que notre ami Salvato Palmieri va de mieux en mieux : et celui qui m'écrit, et que je soupçonne fort d'être un médecin, me répond maintenant de sa vie. Au reste, ils me paraissent bien organisés là-bas, c'est la troisième lettre que je reçois par des messagers différents, qui, chaque fois, changent de mot d'ordre et n'attendent point la réponse.

Se tournant alors vers le générai Éblé :

— Eh bien, Éblé, que dites-vous de cela ? lui demanda-t-il.

— Je dis, répondit celui-ci en entrant le premier dans la grande salle que nous connaissons pour y avoir déjà vu Championnet discutant avec Macdonald sur la grandeur et la décadence des Romains, je dis que cinquante-deux mille hommes et cent pièces de canon, c'est un joli chiffre. Et vous, combien avez-vous de canons ?

— Neuf.

— Et d'hommes ?

— Onze ou douze mille, et encore le Directoire choisit-il justement ce moment-ci pour m'en demander trois mille afin de renforcer la garnison de Corfou.

— Mais, mon général, dit Thiébault, il me semble que, dans les circonstances où nous nous trouvons et qu'ignore le Directoire,

vous pouvez vous refuser à obéir à un pareil ordre.

— Peuh ! fit Championnet. Ne croyez-vous pas, Éblé, que, dans une bonne position fortifiée par vous, neuf ou dix mille Français ne puissent pas tenir tête à cinquante-deux mille Napolitains, surtout commandés par le général baron Mack ?

— Oh ! général, dit en riant Éblé, je sais que rien ne vous est impossible ; et, d'ailleurs, je les connais mieux que vous, les Napolitains.

— Et où avez-vous fait leur connaissance ? Il y a un demi-siècle, Toulon excepté, et vous n'y étiez pas, que l'on n'a entendu leur canon.

— Lorsque je n'étais que lieutenant, répliqua Éblé, il y a douze ans de cela, j'ai été amené à Naples avec Augereau, qui n'était que sergent, et M. le colonel de Pommereul, qui, lui, est resté colonel, par M. le baron de Salis.

— Et que diable veniez-vous faire à Naples ?

— Nous venions, par ordre de la reine et de Sa Seigneurie sir John Acton, organiser l'armée à la française.

— C'est une mauvaise nouvelle que vous me donnez là, Éblé ; si j'ai affaire à une armée organisée par vous et par Augereau, les choses n'iront pas si facilement que je le croyais. Le prince Eugène disait, en apprenant qu'on envoyait une armée contre lui, dans son incertitude du général qui la commandait : « Si c'est Villeroy, je le battrai ; si c'est Beaufort, nous nous battrons ; si c'est Catinat, il me battra. » Je pourrais bien en dire autant.

— Oh ! tranquillisez-vous sur ce point ! Je ne sais quelle querelle survint alors entre M. de Salis et la reine, mais le fait est qu'après un mois de séjour, nous avons été mis tous à la porte et remplacés par des instructeurs autrichiens.

— Mais vous êtes resté à Naples, avez-vous dit, un mois ?

— Un mois ou six semaines, je ne me rappelle plus bien.

— Alors, je suis tranquille, et je comprends pourquoi le Directoire vous envoie à moi ; vous n'aurez point perdu votre temps pendant ce mois-là.

— Non, j'ai étudié la ville et ses abords.

— Je n'ose encore dire que cela nous servira, mais qui sait ?

— En attendant, Thiébault, continua le général, comme l'ennemi peut être ici dans trois ou quatre jours, attendu qu'il n'entre pas dans mon plan de m'opposer à sa marche, donnez l'ordre que l'on tire le canon d'alarme au fort Saint-Ange, que l'on batte la générale par toute la ville, et que la garnison, sous les ordres du général Mathieu Maurice, se rassemble place du Peuple.

— J'y vais, mon général.

L'aide de camp sortit sans donner aucun signe d'étonnement et avec cette obéissance passive qui caractérise les officiers destinés à commander plus tard ; mais il rentra presque aussitôt.

— Eh bien, qu'y a-t-il ? demanda Championnet.

— Mon général, répondit le jeune homme, un aide de camp du général Mack arrive de San Germano et demande à être introduit près de vous ; il est porteur, dit-il, d'une dépêche importante.

— Qu'il entre, dit Championnet, qu'il entre ! il ne faut jamais faire attendre nos amis et encore moins nos ennemis.

Le jeune homme entra ; il avait entendu les dernières paroles du général, et, le sourire sur les lèvres, saluant avec beaucoup de grâce et de courtoisie, tandis que Thiébault transmettait à l'officier de service les trois ordres que venait de lui donner Championnet :

— Vos amis se sont toujours trouvés bien et vos ennemis se sont souvent trouvés mal de l'application de cette maxime, général, dit-il ; ne me traitez donc pas en ennemi.

Championnet s'avança au-devant de lui, et, lui tendant la main :

— Sous mon toit, monsieur, il n'y a plus d'ennemi, il n'y a que des hôtes, répliqua le général ; soyez donc le bienvenu, dussiez-vous m'apporter la guerre dans un pan de votre manteau.

Le jeune homme salua de nouveau et remit au commandant en chef la dépêche de Mack.

— Si ce n'est point la guerre, dit-il, c'est au moins quelque chose qui y ressemble beaucoup.

Championnet décacheta la lettre, la lut sans qu'un seul mouvement de son visage décelât l'impression qu'il en ressentait ; quant au messager, sachant ce que contenait cette dépêche, puisque c'était lui qui l'avait écrite, mais n'en approuvant ni la forme ni le fond, il suivait avec anxiété les yeux du général passant d'une ligne à l'autre. Arrivé à la dernière ligne, Championnet sourit et mit la dépêche dans sa poche.

— Monsieur, dit-il s'adressant au jeune messager, l'honorable général Mack me dit que vous avez quatre heures à passer avec moi, je l'en remercie, et, je vous préviens que je ne vous fais pas grâce d'une minute.

Il tira sa montre.

— Il est dix heures un quart du matin ; à deux heures un quart de l'après-midi, vous serez libre. Thiébault, dit-il à son aide de camp, qui venait de rentrer après avoir transmis les ordres du général, faites mettre un couvert de plus, monsieur nous fait l'honneur de déjeuner avec nous.

— Général, balbutia le jeune officier étonné, plus qu'étonné, embarrassé de cette politesse à l'endroit d'un homme qui apportait une lettre si peu polie, je ne sais vraiment…

— Si vous devez accepter le déjeuner de pauvres diables manquant de tout, quand vous quittez une table royale somptueusement servie ? dit Championnet en riant. Acceptez, major, acceptez. On ne meurt pas, fût-on Alcibiade en personne, pour avoir une fois par hasard mangé le brouet noir de Lycurgue.

— Général, répliqua l'aide de camp, laissez-moi alors vous remercier doublement de l'invitation et des conditions dans lesquelles elle est faite ; peut-être vais-je partager le repas d'un Spartiate ; mais un Français seul pouvait avoir la courtoisie de m'y faire asseoir.

— Général, dit Thiébault en rentrant, le déjeuner est servi.

q

## Chapitre 49 La diplomatie du général Championnet

Championnet invita le major Ulrich à passer le premier dans la salle à manger, et lui désigna sa place entre le général Éblé et lui. Le déjeuner, sans être celui d'un Sybarite, n'était pas tout à fait celui d'un Spartiate : il tenait le milieu entre les deux ; grâce à la cave de Sa Sainteté Pie VI, les vins étaient ce qu'il y avait de mieux.

Au moment où l'on se mettait à table, un coup de canon retentit, puis un second, puis un troisième.

Le jeune homme tressaillit au premier coup, écouta le second, parut indifférent au troisième.

Il ne fit aucune question.

— Vous entendez, major ? dit Championnet voyant que son hôte gardait le silence.

— Oui, j'entends, général ; mais j'avoue que je ne comprends pas.

— C'est le canon d'alarme.

Presque en même temps, la générale commença de battre.

— Et ce tambour ? demanda en souriant l'officier autrichien.

— C'est la générale.

— Je m'en doutais !

— Dame, vous comprenez bien qu'après une lettre comme celle que le général Mack m'a fait l'honneur de m'écrire… Je présume que vous la connaissez, la lettre ?

— C'est moi qui l'ai écrite.

— Vous avez une fort belle écriture, major.

— Mais c'est le général Mack qui l'a dictée.

— Le général Mack a un fort beau style.

— Mais comment se fait-il… ? continua le jeune major entendant le canon qui continuait de tirer et la générale qui continuait de battre. Je ne vous ai entendu donner aucun ordre ! vos tambours et vos canons m'ont-ils donc reconnu, ou sont-ils sorciers ?

— Nos canons, surtout, auraient bon besoin de l'être, car vous savez ou vous ne savez pas que nous n'en avons que neuf ; vous voyez que ce n'est pas trop pour répondre à votre parc d'artillerie de cent pièces. Une seconde côtelette, major ?

— Volontiers, général.

— Non, mes canons ne tirent pas tout seuls et mes tambours ne battent pas d'eux-mêmes ; j'avais déjà donné des ordres avant d'avoir eu l'honneur de vous voir.

— Alors, vous étiez prévenu de notre marche ?

— Oh ! j'ai un démon familier comme Socrate ; je savais que le roi et le général Mack étaient partis, il y a six jours, c'est-à-dire lundi dernier, de San Germano avec trente mille hommes ; Micheroux, d'Aquila, avec douze mille, et de Damas, de Sessa, avec dix mille ; sans compter le général Naselli et ses huit mille

hommes, qui, escortés par l'illustre amiral Nelson, doivent débarquer à cette heure à Livourne, afin de nous couper la retraite en Toscane. Oh ! c'est un grand stratégiste que le général Mack, toute l'Europe sait cela ; or, vous comprenez, comme je n'ai en tout que douze mille hommes, dont le Directoire me prend trois mille pour renforcer la garnison de Corfou… Et à propos, fit Championnet, Thiébault, avez-vous donné l'ordre que ces trois mille hommes se rendent à Ancône pour s'y embarquer ?

— Non, mon général, répondit Thiébault ; car, sachant que nous n'avions, comme vous dites en effet, que douze mille hommes en tout, j'ai hésité à diminuer encore vos forces de ces trois mille hommes.

— Bon ! dit en souriant avec sa sérénité ordinaire le général Championnet, vous avez oublié, Thiébault, que les Spartiates n'étaient que trois cents : on est toujours assez pour mourir. Donnez l'ordre, mon cher Thiébault, et qu'ils partent à l'instant même.

Thiébault se leva et sortit.

— Prenez donc une aile de ce poulet, major, dit Championnet ; vous ne mangez pas. Scipion, qui est à la fois mon intendant, mon valet de chambre et mon cuisinier, croira que vous trouvez sa cuisine mauvaise, et il en mourra de chagrin.

Le jeune homme, qui, en effet, s'était interrompu pour écouter le général, se remit à manger, mais évidemment troublé de cette grande sérénité de Championnet, qu'il commençait à prendre pour un piège.

— Éblé, continua le général, aussitôt après le déjeuner, et tandis que nous passerons avec le major de Riesack la revue de la garnison de Rome, vous prendrez les devants et vous vous tiendrez prêt à faire sauter le pont de Tivoli sur le Teverone et le pont de Borghetto sur le Tibre, dès que les troupes françaises auront traversé cette rivière et ce fleuve.

— Oui, général, répondit simplement Éblé.

Le jeune major regarda Championnet.

— Un verre de ce vin d'Albano, major, dit Championnet ; c'est de la cave de Sa Sainteté, et les amateurs l'ont trouvé bon.

— Alors, général, dit Riesack buvant son vin à petits coups, vous nous abandonnez Rome ?

— Vous êtes un homme de guerre trop expérimenté, mon cher major, répondit Championnet, pour ne pas savoir que l'on ne défend pas, en 1799, sous le citoyen Barras, une ville fortifiée en 274 par l'empereur Aurélien. Si le général Mack venait à moi, avec les flèches des Parthes, les frondes des Baléares, ou même avec ces fameux béliers d'Antoine qui avaient soixante et quinze pieds de long, je m'y risquerais ; mais, contre les cent pièces de canon du général Mack, ce serait une folie.

Thiébault rentra.

— Vos ordres sont exécutés, général, dit-il.

Championnet le remercia d'un signe de tête.

— Cependant, continua le général Championnet, je n'abandonne pas Rome tout à fait ; non, Thiébault s'enfermera dans le

château Saint-Ange avec cinq cents hommes ; n'est-ce pas Thiébault ?

— Si vous l'ordonnez, mon général, certainement.

— Et sous aucun prétexte, vous ne vous rendrez.

— Sous aucun prétexte, vous pouvez être tranquille.

— Vous choisirez vous-même vos hommes ; vous en trouverez bien cinq cents qui se feront tuer pour l'honneur de la France ?

— Ce ne sera point difficile.

— D'ailleurs, nous partons aujourd'hui. Je vous demande pardon, major, de parler ainsi de toutes nos petites affaires devant vous ; mais vous êtes du métier, vous savez ce que c'est. – Nous partons aujourd'hui. Je vous demande de tenir vingt jours seulement, Thiébault ; au bout de vingt jours, je serai de retour à Rome.

— Oh ! ne vous gênez pas, mon général, prenez vingt jours, prenez-en vingt-cinq, prenez en trente.

— Je n'en ai besoin que de vingt, et même je vous engage ma parole d'honneur, Thiébault, qu'avant vingt jours, je viens vous délivrer. – Éblé, continua le général, vous viendrez me rejoindre à Civita Castellane : c'est là que je me concentrerai, la position est belle ; cependant, il sera utile de faire quelques ouvrages avancés. – Vous m'excusez toujours, n'est-ce pas, mon cher major ?

— Général, je vous répéterai ce que vous disait tout à l'heure mon collègue Thiébault, ne vous gênez pas pour moi.

— Vous le voyez, je suis de ces joueurs qui mettent cartes sur table ; vous avez soixante mille hommes, cent pièces de canon, des munitions à n'en savoir que faire ; j'ai moi, – à moins que Joubert ne m'envoie les trois mille hommes que je lui ai demandés, – neuf mille hommes, quinze mille coups de canon à tirer et deux millions de cartouches en tout. Avec une pareille infériorité, vous comprenez qu'il importe de prendre ses précautions.

Et, comme, en l'écoutant, le jeune homme laissait refroidir son café :

— Buvez votre café chaud, major, lui dit-il ; Scipion a un grand amour-propre pour son café, et il recommande toujours de le boire bouillant.

— Il est en effet excellent, dit le major.

— Alors, videz votre tasse, mon jeune ami ; car, si vous le voulez bien, nous allons monter à cheval pour aller passer la revue de la garnison, dans laquelle, du même coup, Thiébault choisira ses cinq cents hommes.

Le major Riesack acheva son café jusqu'à la dernière goutte, se leva et fit signe en s'inclinant qu'il était prêt.

Scipion s'avança.

— Il paraît que nous partons, mon général ? demanda-t-il.

— Eh ! oui, mon cher Scipion ! tu le sais, dans notre diable de métier, on n'est jamais sûr de rien.

— Alors, mon général, il faut faire les malles, emballer les livres, serrer les cartes et les plans ?

— Non pas ; laisse chaque chose comme elle est, nous retrouverons tout cela à notre retour. – Mon cher major, continua Championnet en bouclant son sabre, je crois que le général Mack fera très bien de loger dans ce palais ; il y trouvera une bibliothèque et des cartes excellentes ; vous lui recommanderez mes livres et mes plans, j'y tiens beaucoup ; c'est, comme mon palais, un prêt que je lui fais et que je mets sous votre sauvegarde. La chose lui sera d'autant plus commode qu'en face de nous, comme vous voyez, s'élève l'immense palais Farnèse, où, selon toute probabilité, logera le roi. De fenêtre à fenêtre, Sa Majesté et son général en chef pourront télégraphier.

— Si le général habite ce palais, répondit le major, je puis vous répondre que tout ce qui vous aura appartenu, lui sera sacré.

— Scipion, dit le général, un uniforme de rechange et six chemises dans un portemanteau ; vous pouvez le faire boucler tout de suite derrière ma selle : la revue passée, nous nous mettons immédiatement en marche.

Cinq minutes après, les ordres de Championnet étaient exécutés, et quatre ou cinq chevaux attendaient leurs cavaliers à la porte du palais Corsini.

Le jeune major chercha des yeux le sien, mais inutilement ; le palefrenier du général lui présenta un beau cheval frais, avec des fontes garnies de leurs armes. Ulrich de Riesack interrogea du regard Championnet.

— Votre cheval était fatigué, monsieur, dit le général ; donnez-lui le temps de se reposer, on vous l'amènera plus frais à la place du Peuple.

Le major salua en signe de remerciement, et se mit en selle ; Éblé et Tiébaut en firent autant ; une petite escorte parmi laquelle brillait notre ancien ami le brigadier Martin, encore tout fier d'être venu en poste d'Itri à Rome, dans la voiture d'un ambassadeur, suivait à quelques pas le général ; Scipion, que les soins du ménage retenaient, devait rejoindre plus tard.

Le palais Corsini – où, soit dit en passant, mourut Christine de Suède – est situé sur la rive droite du Tibre : en étendant la main, celui qui l'habite peut toucher, de l'autre côté de la via Lungara, la gracieuse bâtisse de la Farnesina, immortalisée par Raphaël. C'était du colossal palais Farnèse et du charmant bijou qui n'en est qu'une dépendance que Ferdinand avait fait venir tous ses chefs-d'œuvre de l'Antiquité et du Moyen Âge dont nous lui avons vu faire au château de Caserte les honneurs au jeune banquier André Backer.

La petite troupe prit, en remontant, la rive droite du Tibre, la via Lungara ; le major Ulrich marchait d'un côté de Championnet ; le général Éblé marchait de l'autre ; le colonel Thiébault, un peu en arrière, servait de trait d'union entre le groupe principal et la petite escorte.

On fit quelques pas en silence ; puis Championnet prit la parole.

— Ce qu'il y a de merveilleux, dit-il, sur cette terre romaine, c'est que, quelque part que l'on mette le pied, on marche sur l'histoire antique ou sur celle du Moyen Âge. Tenez, ajouta-t-il en étendant la main dans la direction opposée au Tibre, là, au sommet de cette colline, est Saint-Onuphre, où mourut le Tasse. Il y mourut emporté par la fièvre, au moment où Clément VIII venait

de l'appeler à Rome pour l'y faire couronner solennellement. Dix ans après, le même Clément VIII, le seul homme que Sixte-Quint, disait-il, eût trouvé à Rome, faisait enfermer là, à notre droite, dans la prison Savella, la fameuse Béatrice Cenci ; c'est dans cette prison, et la veille de sa mort, que Guido Reni fit le beau portrait d'elle que vous pourrez, dans quatre ou cinq jours, quand vous serez installés à Rome, aller voir au palais Colonna. Sur la rive du Tibre opposée au fort Saint-Ange, je vous montrerai les restes de la prison de Tordinona, où étaient enfermés ses frères. Elle fut, par une miséricorde particulière de Sa Sainteté, condamnée à avoir la tête tranchée seulement, tandis que son frère Jacques fut, avant d'être conduit à l'échafaud, au pied duquel il devait se rencontrer avec sa sœur, promené par toute la ville dans la même charrette que le bourreau, qui, pendant toute cette promenade, lui arrachait la chair de la poitrine avec des tenailles, et tout cela pour venger la mort d'un infâme qui avait tué deux de ses fils, violé sa fille, et qui n'échappait lui-même à la justice qu'en arrosant ses juges d'une pluie d'or ? Un instant Clément VIII eut l'idée de faire grâce de la vie au moins à cette famille Cenci, dont le seul crime était d'avoir fait l'office du bourreau ; mais, par malheur pour Béatrice, vers le même temps, le prince de Santa Croce tua sa mère, espèce de Messaline qui déshonorait par ses amours avec des laquais le nom paternel ; le pape s'effraya de voir plus de moralité dans les enfants que dans les pères, plus de justice dans les assassins que dans les juges, et les têtes des deux frères, de la sœur et de la belle-mère tombèrent toutes quatre sur le même échafaud. Vous pouvez voir d'ici, par cette échappée, de l'autre côté du Tibre, la place où il était dressé. La tradition veut que Clément VIII ait assisté à l'exécution d'une fenêtre du château Saint-Ange, où il était venu par cette longue galerie couverte que

vous voyez à notre gauche, et qui fut construite par Alexandre VI pour donner à son successeur, en cas de siège ou de révolution, la facilité de quitter le Vatican et de se réfugier au château Saint-Ange. Il l'utilisa lui-même plus d'une fois, à ce que l'on assure, pour visiter les cardinaux qu'il emprisonnait dans le tombeau d'Adrien et qu'il étranglait, selon la tradition des Caligula et des Néron, après leur avoir fait faire un testament en sa faveur.

— Vous êtes un admirable cicérone, général, et je regrette bien, au lieu de quatre heures, dont plus de deux sont malheureusement déjà écoulées, de n'avoir point quatre jours à passer avec vous.

— Quatre jours seraient trop peu pour ce merveilleux pays ; après quatre jours, vous demanderiez quatre mois ; après quatre mois, quatre ans. La vie d'un homme tout entière ne suffirait pas à dresser la liste des souvenirs que renferme la ville si justement nommée la Ville éternelle. Tenez, par exemple, voyez ces restes d'arches contre lesquelles se brise le fleuve, voyez ces vestiges qui se rattachent aux deux côtés de la rive : là était le pont Triomphal, là ont successivement passé, venant du temple de Mars, qui était situé où est aujourd'hui Saint-Pierre, Paul-Émile, vainqueur de Persée ; Pompée, vainqueur de Tigrane, roi d'Arménie ; d'Artocès, roi d'Ibérie ; d'Orosès, roi d'Albanie ; de Darius, roi de Médie ; d'Aretas, roi de Nabatée ; d'Antiochus, roi de Commagène et des pirates. Il avait pris mille châteaux forts, neuf cents villes, huit cents vaisseaux, fondé ou repeuplé neuf villes ; ce fut à la suite de ce triomphe qu'il bâtit, avec une portion de sa part de butin, ce beau temple à Minerve qui décorait la place des Septa Julia, près de l'aqueduc de la Virgo, et sur le frontispice duquel il avait fait mettre en lettres de bronze cette inscription : « Pompée

le Grand, imperator, après avoir terminé une guerre de trente ans, défait, mis en fuite, tué ou forcé à se rendre douze millions cent quatre-vingt mille hommes, coulé à fond ou pris huit cent quarante-six vaisseaux, reçu à composition mille cinq cent trente-huit villes ou châteaux, soumis tout le pays depuis le lac Moeris, jusqu'à la mer Rouge, acquitté le vœu qu'il a fait à Minerve. » Et, sur ce même pont, après lui, passèrent Jules César, Auguste, Tibère. Par bonheur, il est tombé, poursuivit avec un sourire mélancolique le général républicain, car nous aurions sans doute l'orgueil d'y passer, nous aussi, à notre tour : et que sommes-nous pour fouler les traces de pareils hommes ?

Les réflexions qui assiégeaient la tête de Championnet, éteignirent la voix sur ses lèvres et il garda un silence que n'osa interrompre le jeune officier, depuis le pont Triomphal, qu'il laissait à sa droite, jusqu'au pont Saint-Ange, qu'il se mit à traverser pour passer sur la rive gauche du Tibre.

Au milieu du pont, cependant, au risque d'être indiscret :

— N'est-ce point le tombeau d'Adrien que nous laissons derrière nous ? lui demanda le major.

Championnet regarda autour de lui comme s'il sortait d'un rêve.

— Oui, dit-il, et le pont sur lequel nous sommes fut sans doute bâti pour y conduire ; Bernin l'a restauré et y a répandu ses coquetteries ordinaires. C'est dans ce monument que s'enfermera Thiébault, et ce ne sera pas le premier siège qu'il aura soutenu. Tenez, voici la place que vous avez entrevue de loin, où furent décapitées Béatrice et sa famille. En appuyant à gauche, nous pouvons marcher sur l'emplacement même du Tardinone ; sur cette

petite place où nous arrivons est l'auberge de l'Ours,avec son enseigne telle qu'elle était au temps où y logea Montaigne, ce grand sceptique qui prit pour devise ces trois mots : Que sais-je ?C'était le dernier mot du génie humain après six mille ans ; dans six mille ans viendra un autre sceptique qui dira : Peut-être !

— Et vous, général, demanda le major, que dites-vous ?

— Je dis que c'est le dernier des gouvernements que celui, – regardez à votre gauche – que celui qui laisse se faire de pareils déserts, presque au cœur d'une ville. Tenez, tous ces marais qu'habite huit mois de l'année la malaria, ils sont au roi que vous servez ; c'est l'héritage des Farnèse. Paul III ne se doutait pas, en léguant ces immenses terrains à son fils le duc de Parme, qu'il lui léguait la fièvre. Dites donc à votre roi Ferdinand qu'il serait non pas seulement d'un héritier pieux, mais d'un chrétien, de faire assainir et de cultiver ces champs, qui l'en récompenseraient par d'abondantes moissons. Un pont bâti ici, tenez, suffirait à un quartier nouveau ; la ville enjamberait le fleuve, des maisons s'élèveraient dans tout cet espace vide du château Saint-Ange à la place du Peuple, et la vie en chasserait la mort ; mais, pour cela, il faudrait un gouvernement qui s'occupât du bien-être de ses sujets ; il faudrait ce grand bienfait que vous venez combattre, vous homme instruit et intelligent cependant ; il faudrait la liberté. Elle viendra un jour, non pas temporaire et accidentelle comme celle que nous apportons, mais fille immortelle du progrès et du temps. Tenez, en attendant, c'est de la ruelle qui longe cette église, Saint-Jérôme, qu'une nuit, vers deux heures du matin, sortirent quatre hommes à pied et un homme à cheval, l'homme à cheval portait, en travers de la croupe de sa monture, un cadavre dont les pieds pendaient d'un côté et la tête de l'autre.

« – Ne voyez-vous rien ? demanda l'homme à cheval.

« Deux regardèrent du côté du château Saint-Ange, deux du côté de la place du Peuple.

« – Rien, dirent-ils.

« Alors, le cavalier s'avança jusqu'au bord de la rivière et, là, fit pivoter son cheval de manière que la croupe fût tournée du côté de l'eau. Deux hommes prirent le cadavre, un par la tête, l'autre par les pieds, le balancèrent trois fois, et, à la troisième, le lancèrent au fleuve.

« Au bruit que produisit le cadavre en tombant à l'eau :

« – C'est fait ? demanda le cavalier.

« – Oui, monseigneur, répondirent les hommes.

« Le cavalier se retourna.

« – Et qui flotte ainsi sur l'eau ? demanda-t-il.

« – Monseigneur, répondit un des hommes, c'est son manteau.

« Un autre ramassa des pierres, courut le long de la rive en suivant le courant du fleuve et en jetant des pierres dans ce manteau, jusqu'à ce qu'il eût disparu.

« – Tout va bien, dit alors le cavalier.

« Et il donna une bourse aux hommes, mit son cheval au galop et disparut.

« Le mort était le duc de Candie ; le cavalier, c'était César Borgia. Jaloux de sa sœur Lucrèce, César Borgia venait de tuer son

frère, le duc de Candie… Par bonheur, continua Championnet, nous voilà arrivés. Le hasard, mon cher, vengeur des rois et de la papauté, vous gardait cette histoire pour la dernière ; ce n'était pas la moins curieuse, vous le voyez. »

Et, en effet, le groupe que nous venons de suivre, depuis le palais Corsini jusqu'à l'extrémité de Ripetta, débouchait sur la place du Peuple, où était rangée en bataille la garnison de Rome.

Cette garnison se composait de trois mille hommes, à peu près : deux tiers français, un tiers polonais.

En apercevant le général, trois mille voix, par un élan spontané, crièrent :

— Vive la République !

Le général s'avança jusqu'au centre de la première ligne et fit signe qu'il voulait parler. Les cris cessèrent.

— Mes amis, dit le général, je suis forcé de quitter Rome ; mais je ne l'abandonne pas. J'y laisse le colonel Thiébault ; il occupera le fort Saint-Ange avec cinq cents hommes ; j'ai engagé ma parole de venir le délivrer dans l'espace de vingt jours ; vous y engagez-vous avec moi ?

— Oui, oui, oui, crièrent trois mille voix.

— Sur l'honneur ? dit Championnet.

— Sur l'honneur ! répétèrent les trois mille voix.

— Maintenant, continua Championnet, choisissez parmi vous cinq cents hommes prêts à s'ensevelir sous les ruines du château Saint-Ange, plutôt que de se rendre.

— Tous, tous ! nous sommes prêts tous ! crièrent ceux à qui l'on faisait cet appel.

— Sergents, dit Championnet, sortez des rangs et choisissez quinze hommes par compagnie.

Au bout de dix minutes, quatre cent quatre-vingts hommes se trouvèrent tirés à part et réunis.

— Amis, leur dit Championnet, c'est vous qui garderez les drapeaux des deux régiments, et c'est nous qui viendrons les reprendre. Que les porte-drapeaux passent dans les rangs des hommes du fort Saint-Ange.

Les porte-drapeaux obéirent, aux cris frénétiques de « Vive Championnet ! vive la République ! »

— Colonel Thiébault, continua Championnet, jurez et faites jurer à vos hommes que vous vous ferez tuer jusqu'au dernier, plutôt que de vous rendre.

Tous les bras s'étendirent, toutes les voix crièrent :

— Nous le jurons !

Championnet s'avança vers son aide de camp.

— Embrassez-moi, Thiébault, lui dit-il ; si j'avais un fils, c'est à lui que je donnerais la glorieuse mission que je vous confie.

Le général et son aide de camp s'embrassèrent au milieu des hourras, des cris et des vivats de la garnison.

Deux heures sonnèrent à l'église Sainte-Marie-du-Peuple.

— Major Riesack, dit Championnet au jeune messager, les quatre heures sont écoulées et, à mon grand regret, je n'ai plus le droit de vous retenir.

Le major regarda du côté de Ripetta.

— Attendez-vous quelque chose, monsieur ? lui demanda Championnet.

— Je suis monté sur un de vos chevaux, général.

— J'espère que vous me ferez l'honneur de l'accepter, monsieur, en souvenir des moments trop courts que nous venons de passer ensemble.

— Ne pas accepter le cadeau que vous me faites, général, ou même hésiter à l'accepter, ce serait me montrer moins courtois que vous. Merci du plus profond de mon cœur.

Il s'inclina, la main sur la poitrine.

— Et, maintenant, que dois-je reporter au général Mack ?

— Ce que vous avez vu et entendu, monsieur, et vous ajouterez ceci, que, le jour où j'ai quitté Paris et pris congé des membres du Directoire, le citoyen Barras m'a mis la main sur l'épaule et m'a dit : « Si la guerre éclate, en récompense de vos services, vous serez le premier des généraux républicains chargé par la République de détrôner un roi. »

— Et vous avez répondu ?

— J'ai répondu : « Les intentions de la République seront remplies, j'y engage ma parole » ; et, comme je n'ai jamais man-

qué à ma parole d'honneur, dites au roi Ferdinand de se bien tenir.

— Je le lui dirai, monsieur, répondit le jeune homme ; car, avec un chef comme vous et des hommes comme ceux-là, tout est possible. Et maintenant, général, veuillez m'indiquer mon chemin.

— Brigadier Martin, dit Championnet, prenez quatre hommes et conduisez M. le major Ulrich de Riesack jusqu'à la porte San Giovanni ; vous nous rejoindrez sur la route de la Storta.

Les deux hommes se saluèrent une dernière fois ; le major, guidé par le brigadier Martin et escorté par ses quatre dragons, s'enfonça au grand trot dans la via del Babuino. Le colonel Thiébault et ses cinq cents hommes regagnèrent par Ripetta le château Saint-Ange, où ils se renfermèrent, et le reste de la garnison, Championnet et son état-major en tête, sortit de Rome, tambours battants, par la porte del Popolo.

q

## Chapitre 50 Ferdinand à Rome

Comme l'avait prévu le général Mack, son envoyé le rejoignit un peu au-dessus de Valmontone.
Le général n'entendit rien de tout ce que lui raconta le major de Riesack, sinon que les Français avaient évacué Rome ; il courut chez le roi et lui annonça que, sur sa sommation, les Français s'étaient mis immédiatement en retraite ; que, par conséquent, le

lendemain, il entrerait à Rome et, dans huit jours serait en pleine possession des États romains.

Le roi ordonna de doubler l'étape, et, le même soir on vint coucher à Valmontone.

Le lendemain, on se remit en marche, on fit halte à Albano vers midi. De la colline, on planait sur Rome, et, au-delà de Rome, la vue s'étendait jusqu'à Ostia. Mais il était impossible que l'armée entrât à Rome le même jour. Il fut convenu qu'elle partirait vers trois heures de l'après-midi, qu'elle camperait à moitié chemin, et que, le lendemain, à neuf heures du matin, le roi Ferdinand ferait son entrée solennelle par la porte San Giovanni, et irait directement à San Carlo entendre la messe d'actions de grâces.

En effet, à trois heures, on partit d'Albano, Mack à cheval et en tête de l'armée, le roi et le duc d'Ascoli dans une voiture escortée de tout l'état-major particulier de Sa Majesté ; on laissa à gauche, au-dessous de la colline d'Albano, c'est-à-dire à l'endroit où eut lieu, mil huit cent cinquante ans auparavant, la querelle de Clodius et de Milon, la via Appia, dans laquelle on avait fait des fouilles et qui était abandonnée aux antiquaires, et l'on s'arrêta vers sept heures à deux lieues à peu près de Rome.

Le roi soupait sous une tente magnifique, divisée en trois compartiments, avec le général Mack et le duc d'Ascoli, le marquis Malaspina et les plus favorisés parmi la petite cour qui l'avait suivi, lorsqu'on vint lui annoncer les députés.

Ces députés se composaient de deux des cardinaux qui n'avaient point adhéré au gouvernement républicain, des autorités qui avaient été renversées par ce gouvernement et de

quelques-uns de ces martyrs comme les réactions en voient toujours accourir au-devant d'elles.

Ils venaient prendre les ordres du roi pour la cérémonie du lendemain.

Le roi était radieux ; lui aussi, comme les Paul-Émile, comme les Pompée, comme les Césars, dont Championnet, trois jours auparavant, parlait au major Riesack, lui aussi allait avoir son triomphe.

Il n'était donc point si difficile d'être un triomphateur que la chose lui avait paru d'abord.

Quel effet allait faire à Caserte, et surtout au Môle, au Marché-Vieux et à Marinella, le récit de ce triomphe, et comme ces bons lazzaroni allaient être fiers quand ils sauraient que leur roi avait triomphé !

Il avait donc vaincu, et sans tirer un seul coup de canon, cette terrible République française, jusque-là réputée invincible ! Décidément, le général Mack, qui lui avait prédit tout cela, était un grand homme !

Il résolut, en conséquence, d'écrire le même soir à la reine et de lui expédier un courrier pour lui annoncer cette bonne nouvelle, et, toute chose arrêtée pour le lendemain, les députés congédiés après avoir eu l'honneur de baiser la main au roi, Sa Majesté prit la plume et écrivit :

Ma chère maîtresse,

Tout se succède au gré de nos désirs ; en moins de cinq jours, je suis arrivé aux portes de Rome, où je fais demain mon entrée

solennelle. Tout a fui devant nos armes victorieuses, et, demain soir, du palais Farnèse, j'écrirai au souverain pontife qu'il peut, si tel est son bon plaisir, venir célébrer avec nous à Rome la fête de la Nativité.

Ah ! si je pouvais transporter ici ma crèche et la lui faire voir !

Le messager que je vous envoie pour vous porter ces bonnes nouvelles est mon courrier ordinaire Ferrari. Permettez-lui, pour sa récompense, de dîner avec mon pauvre Jupiter, qui doit bien s'ennuyer de moi. Répondez-moi par la même voie ; rassurez-moi sur votre chère santé et sur celle de mes enfants bien-aimés, à qui, grâce à vous et à notre illustre général Mack, j'espère léguer un trône non seulement prospère, mais glorieux.

Les fatigues de la campagne n'ont pas été si grandes que je le craignais. Il est vrai que, jusqu'à présent, j'ai pu faire presque toutes les étapes en voiture et ne monter à cheval que pour mon agrément.

Un seul point noir reste encore à l'horizon : en quittant Rome, le général républicain a laissé cinq cents hommes et un colonel au château Saint-Ange ; dans quel but ? Je ne m'en rends point parfaitement compte, mais je ne m'en inquiète pas autrement : notre illustre ami le général Mack m'assurant qu'ils se rendront à la première sommation.

Au revoir bientôt, ma chère maîtresse, soit que vous veniez, pour que la fête soit complète, célébrer la Nativité avec nous à Rome, soit que, tout étant pacifié et Sa Sainteté étant rétablie sur son trône, je rentre glorieusement dans mes États.

Recevez, chère maîtresse et épouse, pour les partager avec mes enfants bien-aimés, les embrassements de votre tendre mari et père.

Ferdinand.

P.-S. – J'espère qu'il n'est rien arrivé de fâcheux à mes kangourous et que je les retrouverai tout aussi bien portants que je les ai laissés. À propos, transmettez mes plus affectueux souvenirs à sir William et à lady Hamilton ; quant au héros du Nil, il doit encore être à Livourne ; où qu'il soit, faites-lui part de nos triomphes.

Il y avait longtemps que Ferdinand n'avait écrit une si longue lettre ; mais il était dans un moment d'enthousiasme, ce qui explique sa prolixité ; il la relut, fut satisfait de sa rédaction, regretta de n'avoir pensé à sir William et à lady Hamilton qu'après avoir pensé à ses kangourous, mais ne jugea point que, pour cette petite faute de mémoire, ce fût la peine de recommencer une lettre si bien venue ; en conséquence, il la cacheta et fit appeler Ferrari, qui, complètement remis de sa chute, arriva, selon sa coutume, tout botté, et promit que la lettre serait remise entre les mains de la reine, avant le lendemain cinq heures du soir.

Après quoi, la table de jeu étant dressée, le roi se mit à faire son whist avec le duc d'Ascoli, le marquis Malaspina et le duc de Circello, gagna mille ducats, se coucha radieux et rêva qu'il faisait son entrée, non pas à Rome, mais à Paris, non pas dans la capitale des États romains, mais dans la capitale de la France, et que, son manteau royal porté par les cinq directeurs, il entrait dans les Tuileries, désertes depuis le 10 août, ayant une couronne de lau-

riers sur la tête, comme César, et tenant, comme Charlemagne, le globe d'une main et l'épée de l'autre !

Le jour vint dissiper les illusions de la nuit ; mais ce qui en restait suffisait pour satisfaire l'amour-propre d'un homme à qui l'idée d'être conquérant était venue à l'âge de cinquante ans.

Il n'entrait point encore à Paris, mais il entrait déjà à Rome.

L'entrée fut splendide ; le roi Ferdinand, à cheval, vêtu de son uniforme de feld-maréchald autrichien, couvert de broderies, portant à son cou et sur sa poitrine tous ses ordres personnels et tous ses ordres de famille, était attendu à la porte San Giovanni, d'abord par l'ancien sénateur, qui, accompagné des magistrats du municipe, lui présenta à genoux les clefs de Rome sur un plat d'argent ; autour des sénateurs et des magistrats du municipe étaient tous les cardinaux restés fidèles à Pie VI ; de là, en suivant un itinéraire marqué d'avance par des jonchées de fleurs et de feuillages, le roi devait se rendre à l'église San Carlo, où se chantait le Te Deum,et, de l'église San Carlo, au palais Farnèse, situé, comme nous l'avons dit, de l'autre côté du Tibre, en face du palais Corsini, que venait de quitter Championnet.

Au moment où le roi prit les clefs de Rome, les chants éclatèrent. Cent jeunes filles habillées de blanc marchèrent en tête du cortège, portant des corbeilles de joncs dorés, pleines de feuilles de roses, qu'elles jetaient en l'air comme au jour de la Fête-Dieu. Les corbeilles vides étaient aussitôt remplacées par des corbeilles pleines, afin qu'il n'y eût point d'interruption dans la pluie odoriférante ; et, comme derrière les jeunes filles marchaient à reculons de jeunes enfants de chœur, balançant des encensoirs, on avançait entre une double haie formée par la population de Rome

et des environs, vêtue de ses habits de fête, au milieu d'une pluie de fleurs et d'une atmosphère embaumée.

Une admirable musique militaire – et celle de Naples est renommée entre toutes – jouait les airs les plus gais de Cimarosa, de Pergolèse et de Paesiello ; puis venait, au milieu d'un grand espace vide, le roi seul, dans l'isolement emblématique de la majesté souveraine ; derrière le roi marchait Mack et tout son état-major ; puis, derrière Mack, une masse de trente mille hommes de troupes, vingt mille d'infanterie, dix mille de cavalerie, habillés à neuf, magnifiques d'aspect, s'avançant avec un ensemble remarquable, grâce aux nombreuses manœuvres faites dans les camps, et suivis de cinquante pièces d'artillerie nouvellement fondues, de leurs caissons et de leurs fourgons nouvellement peints ; tout cela resplendissant au soleil d'une de ces magnifiques journées de novembre que l'automne méridional fait luire entre un jour de brouillard et un jour de pluie, comme un dernier adieu à l'été, comme un premier salut à l'hiver.

Nous avons dit que l'itinéraire était tracé d'avance : on commença donc par traverser ce que l'on pourrait appeler le désert de Saint-Jean-de-Latran, les pelouses et les allées solitaires conduisant à Santa Croce in Gerusalemme et à Sainte-Marie Majeure, et l'on s'avança directement vers la vieille basilique dont Henri IV fut le bienfaiteur et dont, en sa qualité de petit-fils de Henri IV, Ferdinand était chanoine. Sur les degrés de l'église, au bas desquels le roi fut reçu à cheval et encensé au milieu des chants de joie et des cantiques d'actions de grâces, était groupé tout le clergé latéranien. Les chants terminés, le roi descendit de cheval et, sur de magnifiques tapis, gagna à pied la Scala santa,cet escalier sacré, transporté de Jérusalem à Rome, qui fai-

sait partie de la maison de Pilate, que Jésus se rendant au prétoire toucha de ses pieds nus et sanglants, et que les fidèles ne montent plus qu'à genoux.

Le roi en baisa la première marche, et, au moment où ses lèvres touchaient le marbre saint, la musique éclata en fanfares joyeuses, et cent mille voix firent entendre une immense acclamation.

Le roi demeura à genoux le temps de dire sa prière, se releva, se signa, monta à cheval, traversa la grande place de Saint-Jean, mesura des yeux le magnifique obélisque élevé à Thèbes par Thoutmosis II, respecté par Cambyse, qui renversa et mutila tous les autres, enlevé par Constantin et déterré dans le grand Cirque, suivit la longue rue de Saint-Jean-de-Latran, toute bordée de monastères et qui descend en pente douce jusqu'au Colisée ; prit ce fameux quartier des Carènes où Pompée avait sa maison ; presqu'en ligne droite, gagna la place Trajane, dont la colonne était enterrée jusqu'au-dessus de sa base ; de là, par un angle droit, arriva au Corso, et, sur la place de Venise, qui, à l'autre extrémité de la même rue, fait pendant à la place du Peuple, descendit à la place Colonna, et enfin suivit le Corso jusqu'à la vaste église San Carlo, y fut reçu par tout le clergé sous son gigantesque portail, descendit de cheval pour la seconde fois, entra dans l'église, et, sous le dais qui lui était préparé, entendit le Te Deum.

Puis, le Te Deumchanté, il sortit de l'église, remonta à cheval, et, toujours précédé, suivi, accompagné du même cortège, il continua de descendre le Corso jusqu'à la place du Peuple, longea le cours du Tibre, et, dans le sens inverse où l'avait longé Championnet pour sortir de Rome, prit la via della Scrofa, où est Saint-

Louis-des-Français, la grande place Navone, le forum Agenal des Romains, et, de là, en quelques instants, par la façade du palais Braschi, opposée à celle où se trouve Pasquino, il gagna le Campo dei Fiori et le palais Farnèse, but de sa longue course, terme de son triomphe.

Tout l'état-major put entrer dans cette magnifique cour, chef-d'œuvre des trois plus grands architectes qui aient existé, Sangallo, Vignole et Michel-Ange ; tandis qu'entre les deux fontaines qui ornent la façade du palais et qui coulent dans les plus larges coupes de granit que l'on connaisse, on mettait, autant pour l'honneur que pour la défense, quatre pièces de canon en batterie.

Un dîner de deux cents couverts était servi dans la grande galerie peinte par Annibal et Augustin Carrache, et leurs élèves. Les deux frères y travaillèrent huit ans et reçurent pour salaire cinq cents écus d'or, c'est-à-dire trois mille francs de notre monnaie.

Rome entière semblait s'être donné rendez-vous sur la place du palais Farnèse. Malgré les sentinelles, le peuple envahit la cour, l'escalier, les antichambres et pénétra jusqu'aux portes de la galerie ; les cris de « Vive le roi ! » poussés sans interruption, forcèrent trois fois Ferdinand à quitter la table et à se montrer à la fenêtre.

Aussi, fou de joie, se croyant le rival de ces héros dont, un instant, sur la voie sacrée, il avait foulé la trace, ne voulut-il point attendre au lendemain pour donner au pape Pie VI avis de son entrée à Rome, et, oubliant que, prisonnier des Français, il n'était pas tout à fait libre de ses actions, la tête échauffée par le vin et le

cœur bondissant d'orgueil, il passa, aussitôt le café pris, dans un cabinet de travail, et lui écrivit la lettre suivante :

À Sa Sainteté le pape Pie VI, premier vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Prince des apôtres, roi des rois,

Votre Sainteté apprendra sans doute avec la plus grande satisfaction, qu'aidé de Notre-Seigneur Jésus-Christ et sous l'auguste protection du bienheureux saint Janvier, aujourd'hui même, avec mon armée, je suis entré sans résistance et en triomphateur dans la capitale du monde chrétien. Les Français ont fui, épouvantés à la vue de la croix et au simple éclat de mes armes. Votre Sainteté peut donc reprendre sa suprême et paternelle puissance, que je couvrirai de mon armée. Qu'elle abandonne donc sa trop modeste demeure de la Chartreuse, et que, sur les ailes des chérubins, comme notre sainte vierge de Lorette, elle vienne et descende au Vatican pour le purifier par sa présence sacrée. Votre Sainteté pourra célébrer à Saint-Pierre le divin office le jour de la naissance de Notre Sauveur.

Le soir, le roi parcourut en voiture, au milieu des cris de « Vive le roi Ferdinand ! vive Sa Sainteté Pie VI ! » les principales rues de Rome et les places Navone, d'Espagne et de Venise ; il s'arrêta un instant au théâtre Argentina, où l'on devait chanter une cantate en son honneur ; puis, de là, pour voir Rome tout enflammée, il monta sur les plus hautes rampes du mont Pincio.

La ville était illuminée a giorno,depuis la porte San Giovanni jusqu'au Vatican, et depuis la place du Peuple jusqu'à la pyramide de Cestius. Un seul monument, surmonté du drapeau tricolore et pareil à une protestation solennelle et menaçante de la

France contre l'occupation de Rome, restait obscur au milieu de tous ces rayonnements, muet au milieu de toutes ces clameurs.

C'était le château Saint-Ange.

Sa masse sombre et silencieuse avait quelque chose de formidable et d'effrayant ; car le seul cri qui, de quart d'heure en quart d'heure, sortait de son silence était celui de « Sentinelles, prenez garde à vous ! » Et la seule lumière que l'on vit luire dans les ténèbres était la mèche allumée des artilleurs, debout près de leurs canons.

q

## Chapitre 51 Le fort Saint-Ange parle

En passant place du Peuple, pour monter au Pincio, le roi avait pu voir cette intéressante partie de la population, composée de femmes et d'enfants, danser autour d'un bûcher qui s'élevait au milieu de la place ; à la vue du prince, les danseurs s'arrêtèrent pour crier à tue-tête : « Vive le roi Ferdinand ! vive Pie VI ! »

Le roi s'arrêta de son côté, demanda ce que faisaient là ces braves gens et quel était ce feu auquel ils se chauffaient.

On lui répondit que ce feu était celui d'un bûcher fait avec l'arbre de la Liberté planté, dix-huit mois auparavant, par les consuls de la République romaine.

Ce dévouement aux bons principes toucha Ferdinand, qui, tirant de sa poche une poignée de monnaie de toute espèce, la jeta au milieu de la foule en criant :

— Bravo ! mes amis ! amusez-vous !

Les femmes et les enfants se ruèrent sur les carlins, les ducats et les piastres du roi Ferdinand ; il en résulta une effroyable mêlée dans laquelle les femmes battaient les enfants, les enfants égratignaient les femmes ; il y eut, en somme, force cris, beaucoup de pleurs et peu de mal.

Place Navone, il vit un second bûcher.

Il fit la même question et reçut la même réponse.

Le roi fouilla, non plus dans sa poche, mais dans celle du duc d'Ascoli, y prit une seconde poignée de monnaie, et, comme, cette fois, il y avait mélange d'hommes et de femmes, il la jeta aux danseurs et aux danseuses.

Cette fois, nous l'avons dit, il n'y avait pas que des femmes et des enfants, il y avait des hommes ; le sexe fort se crut sur l'argent des droits plus positifs que le sexe faible ; les amants et les maris des femmes battues tirèrent leurs couteaux ; un des danseurs fut blessé et porté à l'hôpital.

Place Colonna, le même événement eut lieu ; seulement, cette fois, il se termina à la gloire de la morale publique ; au moment où les couteaux allaient entrer en jeu, un citoyen passa, son chapeau rabattu sur les yeux et enveloppé d'un grand manteau ; un chien aboya contre lui, un enfant cria au jacobin ; les cris de l'enfant et les aboiements du chien attirèrent l'attention des combattants, qui, sans écouter les observations du citoyen au manteau dissimulateur et au chapeau rabattu, le poussèrent dans le bûcher, où il périt misérablement au milieu des hurlements de joie de la populace.

Tout à coup, un des brûleurs fut éclairé d'une idée lumineuse : ces arbres de la Liberté que l'on abattait et dont on faisait du charbon et de la cendre, n'avaient pas poussé là tout seuls ; on les y avait plantés ; ceux qui les y avait plantés étaient plus coupables que les pauvres arbres qui s'étaient laissé planter à contre-cœur peut-être ; il s'agissait donc de faire une fois par hasard une justice équitable et de s'en prendre aux planteurs et non aux arbres.

Or, qui les avait plantés ?

C'étaient, comme nous l'avons dit à propos de la place du Peuple, les deux consuls de la République romaine, MM. Mattei, de Valmontone, et Zaccalone, de Piperno.

Ces deux noms, depuis un an, étaient bénis et révérés de la population, à laquelle ces deux magistrats, véritables libéraux, avaient consacré leur temps, leur intelligence et leur fortune ; mais le peuple, au jour de la réaction, pardonne plus facilement à celui qui l'a persécuté qu'à celui qui s'est dévoué pour lui, et, d'ordinaire, ses premiers défenseurs deviennent ses premiers martyrs. « Les révolutions sont comme Saturne, a dit Vergniaud, elles dévorent leurs enfants. »

Un homme que Zaccalone avait forcé d'envoyer à l'école son fils, jeune Romain jaloux de la liberté individuelle, émit donc la proposition de réserver un des arbres de la Liberté pour y pendre les deux consuls. La proposition fut naturellement adoptée à l'unanimité ; il ne s'agissait, pour la mettre à exécution, que de réserver un arbre à titre de potence et de mettre la main sur les deux consuls.

On pensa au peuplier de la place de la Rotonde, qui n'était pas encore abattu, et, comme justement les deux magistrats demeuraient, l'un via della Maddalena, l'autre via Pie di Marmo, on regarda ce voisinage comme un hasard providentiel.

On courut droit à leurs maisons ; mais, heureusement, les deux magistrats avaient sans doute des idées exactes sur la somme de reconnaissance que l'on doit attendre des peuples à la délivrance desquels on a contribué : tous deux avaient quitté Rome.

Mais un ferblantier, dont la boutique attenait à la maison de Mattei, et à qui Mattei avait prêté deux cents écus pour l'empêcher de faire faillite, et un marchand d'herbes à qui Zaccalone avait envoyé son propre médecin pour soigner sa femme d'une fièvre pernicieuse, déclarèrent qu'ils avaient des notions à peu près certaines sur l'endroit où s'étaient réfugiés les deux coupables, et offrirent de les livrer.

L'offre fut reçue avec enthousiasme, et, pour n'avoir point fait une course inutile, la foule commença de piller les maisons des deux absents et d'en jeter les meubles par les fenêtres.

Parmi les meubles, il y avait chez chacun d'eux une magnifique pendule de bronze doré, l'une représentant le sacrifice d'Abraham, et l'autre Agar et Ismaël perdus dans le désert, portant chacune cette inscription qui prouvait qu'elle venait de la même source : Aux Consuls de la République romaine, les israélites reconnaissants !

Et, en effet, les deux consuls avaient fait rendre un décret par lequel les juifs redevenaient des hommes comme les autres et participaient aux droits de citoyen.

Cela fit penser aux malheureux juifs, auxquels on ne pensait point, et auxquels on n'eût probablement pas pensé s'ils n'eussent point eu le tort d'être reconnaissants.

Le cri « Au Ghetto ! au Ghetto ! » retentit, et l'on se précipita vers ce quartier des juifs.

Lors de la proclamation du décret par lequel la République romaine les faisait remonter au rang de citoyens, les malheureux juifs s'étaient empressés d'enlever les barrières qui les séparaient du reste de la société et s'étaient répandus dans la ville, où quelques-uns s'étaient empressés de louer des appartements et d'ouvrir des magasins ; mais, aussitôt le départ de Championnet, se sentant abandonnés et sans protecteurs, ils s'étaient de nouveau réfugiés dans leurs quartiers, dont à la hâte ils avaient rétabli les portes et les barrières, non plus pour se séparer du monde, mais pour opposer un obstacle à leurs ennemis.

Il y eut donc, non point résistance volontaire à la foule, mais opposition matérielle à son envahissement.

Alors, cette même foule, toujours féconde en moyens expéditifs et ingénieux, eut l'idée, non point d'enfoncer les portes et les barrières du Ghetto, mais de jeter par-dessus son enceinte des brandons allumés au bûcher voisin.

Les brandons se succédèrent avec rapidité ; puis les perfectionneurs – il y en a partout – les enduisirent de poix et de térébenthine. Bientôt le Ghetto présenta l'aspect d'une ville bombardée, et, au bout d'une demi-heure, les assiégeants eurent la satisfaction de voir en plusieurs endroits des flammes qui dénonçaient cinq ou six incendies.

Au bout d'une heure de siège, le Ghetto était tout en feu.

Alors, les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes, et, avec des cris de terreur, toute cette malheureuse population, surprise au milieu de son sommeil, hommes, femmes, enfants à demi nus, se précipitèrent par les portes comme un torrent qui brise ses digues, et se répandirent, ou plutôt essayèrent de se répandre par la ville.

C'était là que la populace l'attendait, chacun mit la main sur son juif et s'en fit un cruel amusement ; le répertoire tout entier des tortures fut épuisé sur ces malheureux : les uns furent forcés de marcher pieds nus sur des charbons ardents en portant un porc entre leurs bras ; les autres furent pendus par-dessous les aisselles, entre deux chiens pendus eux-mêmes par les pattes de derrière et qui, enragés de douleur et de colère, les criblaient de morsures ; un autre enfin, dépouillé de ses vêtements jusqu'à la ceinture avec un chat attaché sur le dos, fut promené par la ville, battu de verges comme le Christ ; seulement, les verges frappaient à la fois l'homme et l'animal, et, de ses dents et de ses griffes, l'animal déchirait l'homme ; enfin d'autres, plus heureux, furent jetés au Tibre et noyés purement et simplement.

Ces amusements durèrent non seulement pendant toute la nuit, mais encore pendant les journées du lendemain et du surlendemain, et se présentèrent sous tant d'aspects différents, que le roi finit par demander quels étaient les hommes que l'on martyrisait ainsi.

Il lui fut répondu que c'étaient des juifs qui avaient eu l'imprudence de se considérer, après le décret de la République, comme des hommes ordinaires, et qui, en conséquence, avaient logé des chrétiens chez eux, avaient acheté des propriétés, étaient sortis

du Ghetto, s'étaient installés dans la ville, avaient vendu des livres, s'étaient fait soigner par des médecins catholiques et avaient enterré leurs morts aux flambeaux.

Le roi Ferdinand eut peine à croire à tant d'abominations ; mais enfin, on lui mit sous les yeux le décret de la République qui rendait aux juifs leurs droits de citoyens : il fut bien obligé d'y croire.

Il demanda quels étaient les hommes assez abandonnés de Dieu pour avoir fait rendre un pareil décret, et on lui nomma les consuls Mattei et Zaccalone.

— Mais voilà les hommes qu'il faudrait punir, plutôt que ceux qu'ils ont émancipés, s'écria le roi conservant son gros bons sens jusque dans ses préjugés.

On lui répondit que l'on y avait déjà songé, que l'on était à la recherche des coupables et que deux citoyens s'étaient chargés de les livrer.

— C'est bien, dit le roi ; s'ils les livrent, il y aura cinq cents ducats pour chacun d'eux, et les deux consuls seront pendus.

Le bruit de la libéralité du roi se répandit et doubla l'enthousiasme ; la foule se demanda ce qu'elle pouvait offrir à un roi si bon et qui secondait si bien ses désirs ; on délibéra sur ce point important, et l'on résolut, puisque le roi se chargeait de faire pendre les consuls par un vrai bourreau et par de vraies potences, d'abattre le dernier arbre de la Liberté qu'on avait conservé à cette intention, et d'en faire des bûches, pour que le roi eût la satisfaction de se chauffer avec du bois révolutionnaire.

En conséquence, on lui en apporta toute une charretée qu'il paya généreusement mille ducats.

L'idée lui parut si heureuse, qu'il mit les deux plus grosses bûches à part et qu'il les envoya à la reine avec la lettre suivante :

Ma chère épouse,

Vous savez mon heureuse entrée à Rome, sans que j'aie rencontré le moindre obstacle sur ma route ; les Français se sont évanouis comme une fumée. Restent bien les cinq cents jacobins du fort Saint-Ange ; mais ceux-là se tiennent si tranquilles, que je crois qu'ils ne demandent qu'une chose, c'est de se faire oublier.

Mack part demain avec vingt-cinq mille hommes pour combattre les Français ; il ralliera en route le corps d'armée de Micheroux, ce qui lui fera trente-huit ou quarante mille soldats, et ne présentera le combat aux Français qu'avec la chance sûre de les écraser.

Nous sommes ici en fêtes continuelles. Croirez-vous que ces misérables jacobins avaient émancipé les juifs ! Depuis trois jours, le peuple romain leur donne la chasse dans les rues de Rome, ni plus ni moins que je la donne à mes daims dans la forêt de Persano et à mes sangliers dans les bois d'Asproni ; mais on me promet mieux encore que cela : il paraît que l'on est sur la trace des deux consuls de la soi-disant République romaine. J'ai mis la tête de chacun d'eux à prix à cinq cents ducats. Je crois qu'il est d'un bon exemple qu'ils soient pendus, et, si on les pend, je ménage à la garnison du château Saint-Ange la surprise d'assister à leur exécution.

Je vous envoie, pour brûler à votre nuit de Noël, deux grosses bûches tirées de l'arbre de la Liberté de la place de la Rotonde ; chauffez-vous bien, vous et tous les enfants, et pensez en vous chauffant à votre époux et à votre père, qui vous aime.

Je rends demain un édit pour remettre un peu de bon ordre parmi tous ces juifs, les faire rentrer dans leur Ghetto et les soumettre à une sage discipline. Je vous enverrai copie de cet édit aussitôt qu'il sera rendu.

Annoncez à Naples les faveurs dont me comble la bonté divine ; faites chanter un Te Deum par notre archevêque Capece Zurlo, que je suppose fort d'être entaché de jacobinisme ; ce sera sa punition ; ordonnez des fêtes publiques et invitez Vanni à presser l'affaire de ce damné Nicolino Caracciolo.

Je vous tiendrai au courant des succès de notre illustre général Mack au fur et à mesure que je les apprendrai moi-même.

Conservez-vous en bonne santé et croyez en l'affection sincère et éternelle de votre écolier et époux.

#

P.-S. – Présentez bien mes respects à Mesdames. Pour être un peu ridicules, ces bonnes princesses n'en sont pas moins les augustes filles du roi Louis XV. Vous pourriez autoriser Ariola à faire une petite paye à ces sept Corses qui leur ont servi de gardes du corps et qui leur sont recommandés par le comte de Narbonne, lequel a été, je crois, un des derniers ministres de votre chère sœur Marie-Antoinette ; cela leur ferait plaisir et ne nous engagerait à rien.

Le lendemain, en effet, Ferdinand, comme il l'écrivait à Caroline, rendait ce décret qui n'était que la remise en vigueur de l'édit aboli par la soi-disantRépublique romaine.

Notre conscience d'historien ne nous permet point de changer une syllabe à ce décret ; c'est, au reste, la loi encore en vigueur à Rome aujourd'hui :

« Article premier. Aucun israélite résidant soit à Rome, soit dans les États romains, ne pourra plus loger ni nourrir de chrétiens, ni recevoir de chrétiens à son service, sous peine d'être puni d'après les décrets pontificaux.

« Art. 2. Tous les israélites de Rome et des États pontificaux devront vendre, dans le délai de trois mois, leurs biens meubles et immeubles ; autrement, ils seront vendus à l'encan.

« Art. 3. Aucun israélite ne pourra demeurer à Rome, ni dans quelque ville que ce soit des États pontificaux, sans l'autorisation du gouvernement ; en cas de contravention, les coupables seront ramenés dans leurs ghetti respectifs.

« Art. 4. Aucun israélite ne pourra passer la nuit loin de son ghetto.

« Art. 5. Aucun israélite ne pourra entretenir de relations d'amitié avec un chrétien.

« Art. 6. Les israélites ne pourront faire le commerce des ornements sacrés, ni de quelque livre que ce soit, sous peine de cent écus d'amende et de sept ans de prison.

« Art. 7. Tout médecin catholique, appelé par un juif, devra d'abord le convertir ; si le malade s'y refuse, il l'abandonnera

sans secours ; en agissant contre cet arrêt, le médecin s'exposera à toute la rigueur du Saint-Office.

« Art. 8 et dernier. Les israélites, en donnant la sépulture à leurs morts, ne pourront faire aucune cérémonie et ne pourront se servir de flambeaux, sous peine de confiscation.

« La présente mesure sera communiquée aux ghetti et publiée dans les synagogues. »

Le lendemain du jour où ce décret fut rendu et affiché, le général Mack prit congé du roi, laissant cinq mille hommes à la garde de Rome, et sortit par la porte du Peuple, dans le but, comme l'avait écrit Ferdinand à son auguste épouse, de poursuivre Championnet et de le combattre partout où il le rencontrerait.

Au moment même où son arrière-garde se mettait en marche, un cortège, qui ne manquait pas de caractère, entrait à Rome par l'extrémité opposée, c'est-à-dire par la porte San Giovanni.

Quatre gendarmes napolitains à cheval, portant à leurs schakos la cocarde rouge et blanche, précédaient deux hommes liés l'un à l'autre par le bras ; ces deux hommes étaient coiffés de bonnets de coton blanc et étaient vêtus de ces houppelandes de couleur incertaine comme en portent les malades dans les hôpitaux ; ils étaient montés à poil nu sur deux ânes, et chaque âne était conduit par un homme du peuple qui, armé d'un gros bâton, menaçait et insultait les prisonniers.

Ces prisonniers étaient les deux consuls de la République romaine, Mattei et Zaccalone, et les deux hommes du peuple qui

conduisaient les ânes sur lesquels ils étaient montés, étaient le ferblantier et le fruitier qui avaient promis de les livrer.

Ils tenaient parole, comme on le voit.

Les deux malheureux fugitifs, croyant être en sûreté dans un hôpital que Mattei avait fondé à Valmontone, sa ville natale, s'y étaient réfugiés, et, pour mieux s'y cacher, avaient revêtu l'uniforme des malades. Dénoncés par un infirmier qui devait sa place à Mattei, ils y avaient été pris, et on les amenait à Rome pour qu'ils subissent leur jugement.

À peine eurent-ils franchi la porte San Giovanni et eurent-ils été reconnus, que la foule, avec cet instinct fatal qui la porte à détruire ce qu'elle a élevé et à honnir ce qu'elle a glorifié, commença par insulter les prisonniers, par leur jeter de la boue, puis des pierres, puis cria : « À mort ! » puis essaya de mettre ses menaces à exécution ; il fallut que les quatre gendarmes napolitains expliquassent bien catégoriquement à toute cette multitude qu'on ne ramenait les consuls à Rome que pour les pendre, et que cette opération s'exécuterait le lendemain sous les yeux du roi Ferdinand, par la main du bourreau, place Saint-Ange, lieu ordinaire des exécutions, et cela, à la plus grande honte de la garnison française. Cette promesse calma la foule, qui, ne voulant pas être désagréable au roi Ferdinand, consentit à attendre jusqu'au lendemain, mais se dédommagea de ce retard en huant les deux consuls et en continuant de leur jeter de la boue et des pierres.

Eux, comme des hommes résignés, attendaient, muets, tristes, mais calmes, n'essayant ni de hâter ni d'éloigner la mort, comprenant que tout était fini pour eux et que, s'ils échappaient aux

griffes du lion populaire, c'était pour tomber dans celles du tigre royal.

Ils courbaient donc la tête et attendaient.

Un poète de circonstance – ces poètes-là ne manquent jamais, ni aux triomphes ni aux chutes, – avait improvisé les quatre vers suivants, qu'il avait immédiatement distribués et que la populace chantait sur un air improvisé comme la poésie :

Largo, o romano populo ! all'asinino ingresso,

Qual fecero non Cesare, non Scipione istesso.

Di questo democratico e augusto onore e degno

Chi rese un di da console d'impi tiranni il regno1.

Ce que nous essayerons, nous, de traduire ainsi dans notre humble prose :

Place, ô peuple romain ! à l'entrée asinaire que ne firent ni César ni Scipion lui-même. De cet auguste et démocratique honneur était digne celui qui gouverna un jour, comme consul, le royaume des tyrans impies.

Les prisonniers traversèrent ainsi les trois quarts de Rome et furent conduits aux Carcere Nuove, où immédiatement ils furent mis en chapelle.

Une multitude immense s'attroupa à la porte de la prison, et, pour qu'elle ne l'enfonçât point, il fallut lui promettre que, le lendemain, à midi, l'exécution aurait lieu sur la place du château Saint-Ange, et que, pour preuve de cette promesse, elle pourrait,

dès le lendemain, au point du jour, voir le bourreau et ses aides dresser l'échafaud.

Deux heures après, des placards, affichés par toute la ville, annonçaient l'exécution pour le lendemain à midi.

Cette promesse fit passer une bonne nuit aux Romains.

Selon l'engagement pris, dès sept heures du matin, l'échafaud se dressait sur la place du château Saint-Ange, juste en face de la via Papale, entre l'arc de Gratien et de Valentinien et le Tibre.

C'était, comme nous l'avons dit, le lieu ordinaire des exécutions, et, pour plus de commodité dans ces fêtes funèbres, la maison du bourreau s'élevait à quelques pas de là en retour sur le quai, en face de l'emplacement de l'ancienne prison Tordinone.

Elle y demeura jusqu'en 1848, époque à laquelle elle fut démolie, lorsque Rome proclama la République qui devait durer moins longtemps encore que celle de 1798.

En même temps que les charpentiers de la mort bâtissaient l'échafaud et dressaient les potences, au milieu des lazzi du peuple, qui trouve toujours de l'esprit à dépenser pour ces sortes d'occasions, on ornait un balcon de riches draperies, et ce travail avait le privilège de partager, avec celui de l'échafaud, l'attention de la multitude ; en effet, le balcon, c'était la loge d'où le roi devait assister au spectacle.

Un immense concours de peuple arrivait des deux extrémités opposées de Rome par la rive gauche du Tibre, venant de la place du Peuple et du Transtevère, tandis que, par la grande rue Papale et par toutes les petites rues adjacentes, les autres régions dégorgeaient leurs populations sur la place Saint-Ange, qui se trouva

bientôt encombrée de telle façon, qu'il fallut mettre une garde autour de l'échafaud pour que les charpentiers pussent continuer leur travail.

Seule, la rive droite, où est bâti le tombeau d'Adrien, était déserte ; le terrible château, qui est à Rome ce que la Bastille était à Paris et ce que le fort Saint-Elme est à Naples, quoique muet et paraissant inhabité, inspirait une assez grande terreur pour que personne ne s'aventurât sur le pont qui y conduit et ne risquât de passer au pied de ses murailles. En effet, le drapeau tricolore qui le dominait semblait dire à toute cette populace, ivre de sanglantes orgies : « Prends garde à ce que tu fais, la France est là ! »

Mais, comme pas un soldat français ne paraissait sur les murailles, comme les ouvertures de la forteresse étaient fermées avec soin, on s'habitua peu à peu à cette menace silencieuse, comme des enfants s'habituent à la présence d'un lion endormi.

À onze heures, on fit sortir les deux condamnés de leur prison, on les fit remonter sur leurs ânes ; on leur mit une corde au cou, et les deux aides du bourreau prirent chacun un bout de la corde, tandis que le bourreau lui-même marchait devant ; ils étaient accompagnés par cette confrérie de pénitents qui assistaient les patients sur l'échafaud, et suivis d'une immense affluence de peuple ; ils furent ainsi, toujours vêtus de leur costume d'hôpital, conduits à l'église San Giovanni, devant la façade de laquelle on les fit descendre de leurs ânes, et, sur ses degrés, pieds nus et à genoux, ils firent amende honorable.

Le roi, se rendant du palais Farnèse à la place de l'exécution, passa par la via Julia au moment où les aides du bourreau forçaient les deux condamnés, en les tirant par leurs cordes, de se

mettre à genoux. Autrefois, en pareille circonstance, la présence royale était le salut du condamné ; tout était changé : aujourd'hui, au contraire, la présence royale assurait leur exécution.

La foule s'ouvrit pour laisser passer le roi ; il jeta de côté un regard inquiet au château Saint-Ange, laissa échapper un geste d'impatience à la vue du drapeau français, descendit de voiture au milieu des acclamations du peuple, parut au balcon et salua la multitude.

Un moment après, de grands cris annoncèrent l'approche des prisonniers.

Ils étaient précédés et suivis d'un détachement de gendarmes napolitains à cheval, lesquels, se joignant à ceux qui attendaient déjà sur la place, refoulèrent le peuple et firent une place libre où pussent opérer tranquillement le bourreau et ses aides.

Le mutisme et la solitude du château Saint-Ange avaient rassuré tout le monde, et l'on ne pensait même plus à lui. Quelques Romains, plus braves que les autres, s'approchèrent jusqu'au pont désert et insultèrent même la forteresse, à la manière dont les Napolitains insultent le Vésuve ; ce qui fit beaucoup rire le roi Ferdinand en lui rappelant ses bons lazzaroni du Môle, et en lui prouvant que les Romains avaient presque autant d'esprit qu'eux.

À midi moins cinq minutes, le cortège funèbre déboucha sur la petite place ; les condamnés paraissaient brisés de fatigue, mais tranquilles et résignés.

Au pied de l'échafaud, on les fit descendre de leurs ânes ; après quoi, on leur détacha la corde du cou et l'on alla attacher cette même corde à la potence. Les pénitents serrèrent de plus

près les deux patients, les exhortant à la mort et leur faisant baiser le crucifix.

Mattei, en le baisant, dit :

— Ô Christ ! tu sais que je meurs innocent, et, comme toi, pour le salut et la liberté des hommes.

Zaccalone dit :

— Ô Christ ! tu m'es témoin que je pardonne à ce peuple comme tu as pardonné à tes bourreaux.

Les spectateurs les plus rapprochés des patients entendirent ces paroles, et quelques huées les accueillirent.

Puis une voix forte se fit entendre, qui dit :

— Priez pour les âmes de ceux qui vont mourir.

C'était la voix du chef des pénitents.

Chacun se mit à genoux pour dire un Ave Maria,même le roi sur son balcon, même le bourreau et ses aides sur l'échafaud.

Il y eut un moment de silence solennel et profond.

En ce moment, un coup de canon retentit ; l'échafaud, brisé, s'écroula sous le bourreau et ses aides ; la porte du château Saint-Ange s'ouvrit, et cent grenadiers, précédés d'un tambour battant la charge, traversèrent le pont au pas de course, et, au milieu du cri de terreur de la multitude, du sauve-qui-peut des gendarmes, de l'étonnement et de l'effroi de tous, s'emparèrent des deux condamnés, qu'ils entraînèrent au château Saint-Ange, dont la porte se referma sur eux avant que peuple, bourreaux, pénitents, gendarmes et le roi lui-même fussent revenus de leur stupeur.

Le château Saint-Ange n'avait dit qu'un mot ; mais, comme on le voit, il avait été bien dit et avait produit son effet.

Force fut aux Romains de se passer de pendaison ce jour-là et de se rejeter sur les juifs.

Le roi Ferdinand rentra au palais Farnèse de très mauvaise humeur ; c'était le premier échec qu'il éprouvait depuis son entrée en campagne, et, malheureusement pour lui, ce ne devait point être le dernier.

q

## Télécharger la suite :

1.Membres de la basse Camorra.

2.Note de Dumas : « On nomme, à Naples, du nom d'espositoou exposé, tout enfant abandonné par ses parents et confié à l'hospice de l'Annunziata,qui est l'établissement des enfants trouvés de Naples. »

1.Note de Dumas : « Nom populaire des ânes à Naples. – Inutile de dire que les imbéciles ont le privilège de partager ce nom. »

2.Note de Dumas : « Ruelle des Soupirs-de-l'Abîme. »

1.Note de Dumas : « Nom que l'on donne, à Naples, aux agents de la police secrète. »

1.Note de Dumas : « Les savants ne sont pas d'accord sur ce point : les uns disent qu'Isaac est le fils de Louis, les autres disent

qu'il n'est que son neveu. »

1.Note de Dumas : « Nom que l'on donne à Naples aux muscadins, mirliflores, dandys, etc. »

1.Note de Dumas : « On appelle chierico,dans l'Italie méridionale, les gens d'Église de position inférieure. »

1.Note de Dumas : « Souvent, dans les duels au couteau, si communs dans l'Italie méridionale, on convient à combien de pouces de fer on se battra ; un morceau de liège au travers duquel passe la lame, mesure en ce cas les différentes longueurs. »

1.Note de Dumas : « L'auteur a sous les yeux, au moment où il écrit ces lignes, une gravure du temps qui représente l'entrée de ces malheureux ; inutile de dire que, dans les quatre ou cinq derniers chapitres, on ne s'est pas un seul instant éloigné de l'histoire. »

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

## Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/dumas_alexandre_-_la_san_felice_ii/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.